39e Année.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAY 1 8 1932

LA REVUE DE PARIS

15 AVRIL 1932

		Pages.
ndré Thérive . .	*Anna.* — I.	721
enry Bordeaux . .	*La Reine Hortense à N.-D.-des-Ermites.*	745
arthe de Fels . .	*Terre de France : Perrault*	763
ançois de Bondy.	*Simoïs* — III.	796
né Le Senne . .	*La Philosophie bergsonienne en France.*	823
x Hermant . .	*La Situation économique de l'Allemagne.*	845
lien Benda . . .	*Esquisse d'une Histoire des Français* (fin).	863
bert Flament . .	*Tableaux de Berlin*	896
nry Bidou. . . .	*Le Mouvement littéraire*	915
ançois Porché. .	*Le Théâtre*.	925
rcel Thiébaut. .	*La Pensée de Taine*.	937

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Les Prières de l'Ancien Régime et l'Académie française

par L'ABBÉ BREMOND

de l'Académie française

Tel qu'en lui-même

par GEORGES DUHAMEL

Enfances diplomatiques

par WLADIMIR D'ORMESSON

Littérature et Tradition

par LUC DURTAIN

Napoléon III aux Tuileries

par JACQUES BOULENGER

Les Clippers

par G. LE BLEVEC

L'Ukraine

par ROGER LABONNE

ANNA

PREMIÈRE PARTIE

I

Le chef de gare sortit, sans casquette, et se frottant les mains :

— Si c'est l'hiver que vous attendez, ma petite dame, encore quinze jours et nous aurons la neige! Mais si c'est la fermeture, je vous préviens que je vais tout boucler.

Comme elle paraissait interdite et soumise, il ajouta moins méchamment :

— Ah! oui, vous avez entendu sonner? Mais ce n'est que pour le train de bois qui vient de Clermont-Ferrand et qu'on signale à Meymac.

Elle dit enfin :

— Oh! merci, monsieur!

Et prenant son petit sac noir, son filet, elle se leva et secoua ses jupes.

— Où est-ce que vous allez comme ça? — demanda l'employé.

— Au village, — fit-elle. — Il doit bien y avoir une auberge, tout de même?

Il se mit à rire, plissa ses petits yeux roux; il montra ses dents aiguës sous la moustache hérissée. Dieu! qu'il était laid et déplaisant, ce chef de gare!

— Alors je vous souhaite du courage! Pour aller à La Celle, il y a une bonne heure à descendre, et il fait déjà nuit dans les creux. Et dame! pour y coucher, ce sera bien beau d'y trouver de la paille. Vous n'êtes pas à la ville, par ici, ma

pauvre dame, — c'est même le désert, avec les sauvages, quoi!

— Mais, — dit-elle, — si je suivais la voie jusqu'à Meymac ou Bugeat?

— C'est défendu. Et puis vos petits pieds sur le ballast! Et puis il y a des tunnels, tout du long, pis que chez le diable. Figurez-vous que des galvaudeux à roulotte, des comédiens quoi! ont eu l'idée d'y coucher, un hiver, et y sont morts, dans ces tunnels. On les a retrouvés aux lanternes en réparant la voie.

Il s'amusait maintenant à la terrifier, content de voir cette petite figure anxieuse, content de montrer sa puissance, dans son domaine. La jeune dame avait bon air, modeste et puéril. Elle était vêtue assez bien, un chapeau, pas de sabots. Quelque fille qui revenait de place ou quelque couturière en journées... Elle paraissait farouche, un peu niaise; mais c'est dans cette espèce-là qu'on trouve les bonnes occasions.

Alors le chef de gare poursuivit :

— On vous dit madame ou mademoiselle?

— Madame. Je suis mariée, voyons! Je reste à Tulle.

— Ah! mes compliments, — reprit-il. — Eh bien, vous avez de la chance. Ici ça ne fait pas un si beau poste, surtout pour un homme seul. Avec une femme ça serait moins déplaisant; mais on a toujours le temps, hé?... Vous voulez venir voir mon jardin? Regardez ici tous ces soleils, derrière ce palin. Ils perdent leurs plumes, les pauvres.

— Comment! — dit-elle, — et la nuit qui va tomber?

— Oh bien, — fit-il, — si vous étiez gentille, vous attendriez ici le train du matin, et je vous trouverais peut-être un petit coin pour coucher...

Elle se recula, parce qu'il lui touchait le coude. Elle descendit du trottoir sur la route, fit un pas à gauche, deux pas à droite, et finalement elle partit avec dignité, comme si elle eût connu la bonne direction.

— Pas par là! — cria l'homme roux en haussant les épaules. Tournez dans les châtaigniers, c'est la route du village.

Il la rejoignit et dit cruellement :

— Qu'est-ce que vous faisiez d'abord dans ma station? Avez-vous un billet seulement?

— Oui, un retour, — dit-elle. — Je l'ai dans mon porte-monnaie.

— Vous paierez le supplément, alors. A demain, brave mignonne, si on ne vous croque pas. Bien du plaisir!

Il demeura planté, à la regarder fuir. Il pensa encore tout haut : — Bien du plaisir en route, ça t'apprendra, drôlette!

Et ses idées étant à la galanterie, il imita de sa bouche le piston d'un bal, qui jouait une polka; il rentra dans la gare et entassa, philosophe, des paniers à claire-voie où pourrissaient des champignons, sous des affiches neuves où l'on voyait l'Exposition Universelle, la Grande Roue, et des falbalas rouges, des pardessus mastic empressés autour d'une fontaine bariolée.

***

Auprès de la station de La Celle, loin de ces splendeurs mondaines, il n'y avait qu'une châtaigneraie épaisse, poussée sur la mousse, au bas d'une côte rocheuse qui ne s'ouvrait que pour la tranchée de la voie. Des deux côtés, la route se perdait sous les arbres humides; les feuilles mortes l'encombraient, à peine foulées par quelques moutons ou quelque carriole. Mais il y avait en l'air une infinité de poteaux télégraphiques, fleuris de boules blanches et qui, brillants de la dernière pluie, répandaient un muguet de porcelaine dans cette solitude morose.

Les pas d'une femme seule et hâtive sur les feuilles sèches semblent faire beaucoup de bruit à ses oreilles; mais au loin on ne les entend pas plus que les caprices du vent ou que les écureuils qui frôlent au vol les hautes branches. Peu à peu elle descend dans le ravin où la route tourne maintenant parmi des sapins muets, et va traverser un ruisseau engourdi dans les tourbières. Là on dirait que la nuit est presque arrivée. Il y a en face une énorme croupe vêtue de bruyères, parsemée de genévriers pareils à des cyprès, sans trace de sentiers sur les pentes. A mesure que l'on tourne, d'autres croupes semblables paraissent s'étayer les unes sur les autres, se succéder à l'infini, et cerner à jamais ce canton du monde. Pourtant le ciel est plus pur depuis que le soleil

est tombé. Il se décolore sans se ternir, et tout ce qui est en bas essaye de le refléter encore, les flaques d'eau et les cailloux cristallins qui jonchent la route.

Au bout d'une demi-heure, elle posa ses paquets sur le talus et s'assit pour souffler. Elle choisit au milieu des fougères un petit coin de terre sèche, car elle avait mis pour voyager sa plus belle robe. Elle détacha de la jupe des feuilles qui déjà s'y étaient collées; le jupon lui-même portait de la boue et des brindilles. Quand ce travail soigneux fut fini, elle eut un sursaut; elle s'aperçut que le jour avait baissé encore, et qu'un homme la regardait.

***

Un vieil homme d'ailleurs, mais tout hirsute, loqueteux. Il avait levé la tête, étant à quatre pattes devant une espèce de sablière où il semblait bêcher. Il sourit de toutes ses rides. Il cria *Boun sè*! bonsoir!

La dame ne répondit pas; c'est le genre de ces particulières de la ville. Alors il imita le cri du corbeau, terminé par un éclat de rire. Et voyant qu'elle n'était pas amusée du tout, il cria tant bien que mal en français :

— Eh! bergère, vous ne voulez pas voir ma chasse?

— Mais si, monsieur, — dit-elle timidement. — Seulement je suis pressée, voyez-vous!

— Vous allez à La Celle comme ça? — dit-il. — Oh! il vous faut une bonne heure! Moi je n'y vais jamais. Ils m'apportent mon pain et ma viande. Parce que je suis carrier; et là-dessous, c'est ma cabane. Quand je suis venu, j'avais trente-deux ans, et défunte ma femme au cimetière. Alors voilà comment on se loge!

La femme aperçut, assez près de la route qui remontait déjà, une bâtisse blottie sous des rocs écorchés. Ils formaient des gradins entaillés de partout, ouvrant dans la colline une arène bizarre, qui soudain tombait à pic sur une fondrière de buissons roussis. La cabane était de leur couleur, bleuâtre, noircie par l'eau du ciel.

— Ça, c'est de la pierre au moins! — dit le carrier fièrement.

Il portait un sac terreux sur l'épaule. Il le jeta, et le sac se mit à grouiller :

— Des vipères, — ajouta-t-il. — C'est moi qui les chasse, à cause de la prime. Mais ça me fait deuil de les détruire. Alors je les élève jusqu'à l'hiver dans une caisse. Et je les porte au maire quand le froid les a tuées à moitié. Voulez-vous voir?

— Quelle horreur! — s'écriait la petite. — Ah! j'aimerais mieux mourir. Cachez-moi ça. Il y en a beaucoup dans le pays?

— Té, il y en a un peu moins que des limaces. Mais c'est de bonnes bêtes, une fois qu'on leur a cassé les crocs.

Elle recommença à crier, comme une enfant, parce qu'il reprenait son sac. Elle serrait ses jupes autour d'elle. Le vieil homme riait de tout cœur. Il dit :

— Dommage que vous soyez si peureuse! Parce que je vous aurais offert de casser la croûte dans mon château. On n'y est pas mal, vous savez. J'ai planté des haricots, j'ai une chèvre.

Comme le chef de gare, il reprit :

— Ce n'est pas raisonnable de courir la route à cette heure. Vous n'avez pas seulement une lanterne! A votre place je resterais ici la nuit avec le vieux père Bouby. Oh! j'en ai apprivoisé d'autres, en mon temps.

— D'autres quoi? — dit-elle, qui pensait aux serpents.

— Des femmes, té.

Elle recula encore, bien qu'il fût assis paisiblement sur une marche du roc. Est-ce qu'il allait la toucher aussi, de ses mains qui maniaient les reptiles? Elle se sentait plus abattue que lasse. Jamais elle n'avait voyagé seule ainsi. Alors, c'est cela, la campagne, où on ne pourrait même pas s'asseoir sans être dévorée par des bêtes, caressée par des herbes et des insectes, surprise par des hommes? Au fond d'un bois, mourir tranquille, comme dans les livres à images, cela fait poétique. Mais vu de près, quelle horreur, quelle horreur!

Pendant qu'elle soupirait encore, prête à pleurer, le vieux Bouby recommençait l'antienne de tous les paysans curieux : D'où venait-elle? Où allait-elle? Quelles gens connaissait-elle dans le canton? sûr et certain qu'elle ne travaillait pas

le gros ouvrage à la ville... Et qu'elle avait de l'instruction puisqu'elle ne comprenait pas le patois!

Elle répondait par monosyllabes. Elle n'osait pas s'enfuir, peur d'être encore plus seule sur la route, entre les taillis. Chaque minute enlevait pourtant de la lumière et du courage. Elle regardait, à trois mètres d'elle, le sac couleur du sol où remuait toujours les serpents.

A la fin le carrier lui dit :

— Tiens, voilà la pluie! Je m'y connais. Quand un nuage touche le coin de la montagne là-bas, le coin d'où on voit l'Auvergne, l'eau arrive un quart d'heure après.

Alors elle n'y tint plus, à bout de peur et de désespoir. Elle retomba assise et en sanglots. Elle pleurait comme on fait dans l'enfance, sans plus penser; tout était fini au monde, les périls inévitables, le malheur consommé.

En même temps, elle avait honte, ainsi qu'une demoiselle bien élevée, et ne pouvant s'excuser devant le bonhomme, les paroles l'étouffant, elle se cachait les yeux. Auprès d'elle, son sac en cuir noir, à fermoir brillant retroussait ses languettes en désordre, et du filet sortait une bouteille qui rendait l'eau rougie par le goulot. Tant pis! plus de soin des objets ni des convenances!

Le père Bouby était assez ennuyé de ce spectacle, il ne savait comment on console ces femmes-là. Il regardait le ciel tout verdi par la nuit, et que le nuage pluvieux obscurcissait vers l'Est. Est-ce qu'il y avait des gens à qui le temps, l'obscurité, une averse, apportaient de telles inquiétudes? Tant pis pour eux à la fin...

***

Or, juste à ce moment, un miracle se produisit. Il entendit, ayant l'oreille fine, le grincement d'une voiture qui desserrait son frein en arrivant dans le fond. Il reconnaissait au bruit tous les attelages. Le pas lourd d'un vieux cheval, le frottement de quatre roues hautes, cela indiquait un phaéton, et celui de M. Bournazel, qui voyageait pour l'alimentation.

— Eh bien, — dit le vieux carrier. — Elle a de la chance, la petite dame!

La voiture déboucha du ravin et s'arrêta. M. Bournazel, avec de grandes objurgations à son cheval qui tressaillait et remuait des oreilles, lâcha les rênes et se mit debout pour tirer la capote. Un dialogue s'engagea en patois entre les deux hommes; ils criaient très fort, selon l'habitude rustique, qui est d'insulter au silence hostile des choses. Ce ne fut qu'après deux minutes que M. Bournazel aperçut la femme, toute gauche avec ses bagages. Il s'attendait à une paysanne, en foulard ou en coiffe; alors, tout surpris, il salua, et même il sauta à terre.

C'était un homme jovial, encore jeune, orné d'une grande moustache brune. Ses cheveux gris le casquaient jusqu'aux yeux avec une pointe vers le nez. Il portait une chemise rose, à cordelière, en sorte qu'on lui voyait la pomme d'Adam, agitée par ses cris.

— Comment donc! — disait-il à tue-tête. — Mais comment donc! Même que madame a rudement de la chance de s'être trouvée là! Je n'y passe que tous les trois mois, et il n'y a que ma bagnole qui use cette route, hé, père Bouby! Alors elle va à La Celle, la dame? C'est ennuyeux; moi je vais à Treignac, directement.

— Je rentre à Tulle demain par le chemin de fer, — dit-elle.

— Hé! vous le prendrez à Treignac, c'est plus court. Allez, je vous embarque et vous ne vous embêterez pas, nom de nom! Suffit de demander la permission à César, mon cheval.

Il fit semblant de questionner la bête, en lui faisant secouer la tête.

— Comment? non? Il ne veut pas? Alors rien à faire... Mais je te dis qu'elle est bien brave et bien gentille...

Une pression sur la gourmette, et l'animal acquiesça. Le père Bouby se tapait sur les cuisses et répétait :

— C'est un drôle, allez! C'est M. Bournazel!

M. Bournazel fit grimper la dame, colla les paquets sur la caisse d'arrière où des boîtes étaient arrimées. Et ne résista pas au plaisir de jacasser. La pluie cependant grésillait au loin sur les arbres. Il demandait plaisamment à acheter des vipères pour les faire manger en matelote à l'hôtel Bagatelle. Il prétendait avoir mangé du boa, en Algérie, où il avait

fait son temps de zouave. Il entama une série de calembours; boa sans soif, boa de campêche, boa dont on fait les flûtes... Il dit à Bouby : « Vous avez devant vous une belle carrière! » Il prit la commission d'une paire de lunettes et d'une clé de montre, pour s'il rebroussait chemin dans quinze jours. Il raconta les nouvelles vraies ou fantaisistes des cantons voisins, qu'il visitait en Haute-Vienne et en Creuse. Il connaissait l'état civil des gens et des bêtes; le curé de Viam avait reçu un tableau de Sainte Philomène pour son église; le métayer de Varache avait perdu deux veaux; une fille du même endroit avait fait un bâtard. « Je mets un, je retire deux, cela fait un de perte. » Au château de Bugeat, ils installaient un tennis, qu'on appelle, pour lancer la balle. La foire de Meymac avait fait vendre dix-huit grosses bêtes; et quarante et un moutons. Un des gendarmes s'était saoulé le soir. Ça donne soif, un gendarme bien salé...

Mais le père Bouby, un solitaire, avait l'esprit sérieux. Il l'interrompit :

— Vous avez le bon métier, monsieur Bournazel. Il n'y en a pas comme vous pour avoir la vie plaisante.

M. Bournazel sourit avec un peu de forfanterie; l'admiration faisait taire l'envie sur son passage.

Il remonta en voiture, tira sur l'inconnue et sur lui une couverture de caoutchouc, attacha les œillets, cria une dernière fois : « Sacré père Bouby! Quand je viendrai, vous me ferez un plat avec vos élèves! Mais je ne mange que les pattes, hé! comme aux grenouilles! »

Et ayant pouffé de rire, sifflé, claqué la langue, il se souvint brusquement d'être homme du monde. Le cheval remuait à peine la queue entre les brancards, qu'il regardait sa passagère du coin de l'œil. Il vit la petite main, avec une alliance, qui serrait le col. Il demanda en se présentant :

— Gustave pour les dames, monsieur Bournazel pour les madames. Et vous, c'est madame comment?

— Chantiran, — dit-elle. — Anna Chantiran. Mon mari est sergent au 80e. Ils sont au camp de la Courtine, ils vont revenir par étapes après-demain. J'ai été le voir deux jours et je rentre chez nous, à Tulle.

— Ah! — fit M. Bournazel. — Bon régiment, bonne gar-

nison. C'est par chez vous qu'on fabrique les fusils. Cent cinquante mille par an; voilà les soldats les mieux armés de France... Alors, votre mari vous fourrera à la salle de police si vous êtes en retard? Pas toujours commode, un sergent. Moi, j'aurais pu rengager, mais j'avais la bosse du commerce. En tout cas, il aurait été content de vous, le militaire, s'il vous avait vu faire étape à pied sur route, avec vos baluchons!

— J'ai manqué le train là-haut, — avoua-t-elle.

— Qui trop embrasse manque le train, — répliqua Bournazel, Gustave, qui avait des formules prêtes pour toutes les circonstances. — C'est vrai que rester dans ce coin-là en panne, on ne peut pas rêver mieux, en dehors du Sahara et de la Sibérie. Il n'y a pas à dire : je prendrai les raccourcis. Car les raccourcis sont de sortie, avec ces ravins et ces garces de tourbières. On y resterait enlisé, vous savez! Et suivre la rivière, c'est encore plus impossible, vu les taillis où un pêcheur ne peut même pas lancer sa ligne. Et des rochers, je vous promets, comme des falaises! Et puis, quand l'hiver arrive, des tas de bêtes qui vont en chasse! Moi qui vous parle, madame Chantiran, il y a dix ans, au moment de la neige, j'ai eu les loups à mes trousses. On voyait leurs yeux briller. Je lançais mon fouet de temps en temps, sans trop de bruit pour ne pas faire trébucher César (non, c'était Magellan, en ce temps-là, pauvre Magellan!) Si on s'était arrêté, ils nous auraient bien sauté dessus, les sales bêtes!

» Pour moi, je ne suis pas d'ici, je m'en voudrais. Je suis du Poitou, où il n'y a pas de vilaines montagnes comme ici. Mais je voyage dans quatre départements, été comme hiver, et je sais le patois dans tous les arrondissements où je passe. Quelque chose comme un interprète. Ça leur donne confiance, vous comprenez. Pensez, ils ont, rien que par ici, trois façons de dire : *Donne l'avoine à ce cheval*, et que vous n'y comprendriez rien à l'une ni à l'autre. Ce sont des pays arriérés en somme. On voit bien que vous n'en êtes pas non plus. Où êtes-vous née?

— A Limoges, — dit-elle. — Et j'y ai fait de la couture jusqu'à quinze ans.

— Belle ville, — reprit Bournazel. — J'y ai ma mère;

mais moi, je ne visite pas les grandes villes, qui ont leurs maisons de gros, vous pensez. Je tiens et je transporte tous les articles de confiserie, épicerie, conserves, salaisons, parfois la petite mercerie et coutellerie, pour rendre service; ainsi des ciseaux et du fil. Mais, j'ai mon collègue qui a les étoffes et rubans, et que j'ai pincé à offrir le bonbon en bocal. Concurrence, concurrence. Alors pourquoi on se gênerait? Dans les affaires, il faut y aller carrément. Moi, je suis bon homme, n'est-ce pas, et toujours le mot pour rire; mais sur la foire je marcherais sur le corps de mon pauvre père.

Ayant dit, il se tut, sifflota gaîment. Mais Anna n'était ni scandalisée, ni émerveillée. Elle avait croisé ses mains sous la grosse couverture et elle s'abandonnait au bien-être puéril de n'être plus seule dans la campagne. Tout à l'heure elle avait monté en voiture précipitamment, comme on s'abrite sous un auvent pendant l'orage. Il pleuvait maintenant à grosses gouttes et la pénombre était plus terrible que la nuit. La route suivait des détours incompréhensibles, mais qu'importait la route puisqu'on n'y marchait plus à pied!

M. Bournazel expliquait qu'il n'avait aucun besoin d'allumer les lanternes : il n'avait garde de rencontrer personne et du reste César allait à peu près au pas, avec un grand bruit de fers; le harnais frottait le brancard par intervalles réguliers; tout gardait la même cadence, les ébrouements de la pauvre bête, les hue! de M. Bournazel, et autour de la niche étroite de la capote, il n'y avait plus qu'un monde hostile, ténébreux, des branches, des cailloux, du vent, de la pluie... A gauche d'Anna la chaleur d'un corps d'homme, l'odeur de pipe que la bâche exhalait, des paroles ininterrompues, la voix grasse de M. Bournazel, qui visiblement n'avait peur de rien au monde. En fermant les yeux on pouvait croire qu'on était à cent lieues de ces collines affreuses, de ce désert. Et la petite madame Chantiran s'amusait à fermer les yeux.

Galamment M. Bournazel demanda permission d'allumer un cigare. Il en fumait six par jour, qui ne lui revenaient pas cher, car il était du dernier bien avec une buraliste d'Eymoutiers; mais ceux de la Régie ne valaient pas ceux qu'un de ses copains roulait lui-même avec le tabac de son jardin, des pieds que ne surveillaient point les agents du fisc.

Ayant expliqué tout cela d'une voix entrecoupée de bouffées, il reprit haleine; il remit l'équipage en marche et entonna une chanson de circonstance :

C'est un remède
Auquel tout cède;
Rien sûrement n'égale mon bonheur
Lorsque j'aspire
Avec délire
Du caporal l'énergique saveur.
Entre les milliers d'étincelles
Que son tabac laisse échapper soudain
Le prisonnier rêve qu'il a des ailes,
Le malheureux rêve qu'il a du pain.

Il faisait des roulades et des vocalises, mais sa voix apprêtée sonnait faiblement dans la nuit morose. De temps en temps un éclair du cigare passait sur sa moustache.

— C'est égal, — dit-il soudain en prose, — les amis de chez Rougier, à Treignac, vont faire une drôle de tête, quand je vais débarquer avec une jolie petite dame comme vous. Rougier, c'est le patron de l'hôtel Bagatelle, un fameux soifard. On l'appelle liche-douzi, parce qu'il lécherait la bonde après le tonneau. Il a tous les vices, cet animal-là; mais au moins, il ne court plus après les jupes, on peut lui rendre cette justice.

Il eut l'impression que ce discours se heurtait dans l'ombre à un visage effarouché; il connaissait même l'art de mettre en confiance les saintes nitouches et il tourna court.

Il entama des compliments mondains et moraux. On voyait que madame Chantiran était le modèle des ménagères; et si jeune avec ça! quel âge au juste? Vingt ans. Ah! bon Dieu, était-ce permis? et le mari vingt-huit! huit ans de service déjà! un dur à cuire évidemment. Il passerait peut-être adjudant dans trois ans, à moins de devenir vaguemestre, ce qui lui plairait fort, pour l'honneur, sinon pour l'avenir. Et d'où était-il, le sergent? De la Creuse! Bon recrutement par là, des gars solides, de rudes maçons quand ils maçonnaient, de beaux soldats quand ils servaient... Et vous, petite dame, vous ne travaillez plus en chambre? Si? un peu de dentelle et de couture pour des maisons bourgeoises. C'est très bien,

on se doute que vous avez des doigts de fée. Ne les piquez pas trop, ce serait dommage... *Les mains de femme — je le proclame — sont les chefs-d'œuvre de notre Créateur (bis)...* Et au demeurant, qu'est-ce que vous avez vu de beau dans ce camp de la Courtine?

— Oh! — dit Anna. — Il y a de grandes casernes rouges et blanches; et tout autour la bruyère, avec des moutons qui ne se dérangent plus pour les coups de fusil. C'est à cause de ces moutons que les fleurs de bruyère sont si belles; plus ils la broutent, plus elle repousse forte et rouge, et point violette comme dans les autres pays. Mais je ne suis restée que deux jours, à cause de mon billet, qui ne va plus être bon demain! Mon mari, Édouard qu'on l'appelle, m'avait bien dit de descendre avec le premier courrier. Le second est arrivé après le train.

— Les maris ont toujours raison, — dit M. Bournazel. — C'est même cela qui les rend insupportables. Voyez-vous, si vous l'aviez écouté, vous n'auriez pas été mangée par les vipères du père Bouby, vous n'auriez pas été sauvée par César et Gustave Bournazel. Il faut un peu de roman dans l'existence.

— Vous vous moquez de moi, je vois bien, — dit Anna.

Il cracha sur la route et jura que non.

La nuit était devenue si noire qu'il descendit et alluma enfin les lanternes. Il regarda sa grosse montre qui marquait à peine six heures et demie. Il raconta que cet oignon lui avait été donné comme prix à un concours de chant, où il avait remporté un succès triomphal dans *la Dame Blanche*. C'était à Bordeaux, où l'on amenait les meilleures voix du Centre et du Sud-Ouest. Et c'est dire s'il y avait des rudes ténors parmi ces gars du Midi. Lui, Bournazel, il avait, n'est-ce pas, encore plus d'âme que d'organe, et il brillait surtout dans le sentiment. Ah! s'il avait voulu, il ne tenait qu'à lui de faire sa carrière à Paris, de s'engager à l'Opéra et d'avoir toutes les femmes à ses pieds, son portrait dans les almanachs et dans les cafés ou salons de coiffure. Mais quoi! les artistes, ça n'est pas assez sûr de l'avenir. Et sa vieille maman l'avait dissuadé de courir la chance. Elle habitait Limoges où elle travaillait encore dans la porcelaine, malgré son âge. Un

petit emploi dans l'emballage et l'empaquetage aux usines Cleveland. Juste assez pour se distraire, car vous savez, dans ces usines, les langues marchent, et elle était bavarde, la mère Bournazel; le fils avait de qui tenir! Sans quoi, le dit fils, honorablement connu sur la place, estimé par son patron, admiré par sa clientèle, aurait bien défendu à cette vénérable femme de travailler encore.

— Et vous, — demanda-t-il, — vous avez votre famille loin d'ici?

— De mon côté, — fit-elle simplement, — je n'en ai pas. J'ai été élevée par les bonnes sœurs. Mais du côté de mon mari, il y en a, oh il y en a beaucoup. J'ai ma belle-sœur institutrice, la vieille fille, et deux cousines qui sont mariées en Auvergne, avec un facteur et un employé de la poste; peut-être que vous les connaissez. A Tulle, ils ont des amis; ce n'est pas si grand!

— Non. Moi, — dit-il, — je ne passe là-bas que tous les ans. Mais j'irai vous faire visite désormais, avec votre permission et celle de M. Chantiran; il faudra bien lui dire que je vous ai trouvée une nuit seule, entourée de loups, dans la vallée de la Vézère...

Elle pensa alors qu'il faudrait raconter cela en effet, et que Édouard ne serait pas content, vu qu'il n'aimait pas l'imprévu. Elle soupira un peu.

***

C'était vraiment au bord de la Vézère qu'ils roulaient alors. Ils avaient quitté les landes pour la vallée profonde, étouffée, où chaque tournant cache un décor théâtral de rochers, de sapins et de cascades. Des poncelets enjambent la rivière à tout instant. Des espèces de montagnes roses et mignardes modèlent l'horizon. Dans la nuit profonde, M. Bournazel décrivait ce paysage de mémoire, comme il pouvait décrire dix mille kilomètres carrés de la France. Il s'intéressait à la culture et aussi au pittoresque. Il songeait qu'on pourrait bientôt faire un commerce productif de cartes postales, illustrées de photographies, avec tous les papetiers de village. Il y a des gens qui n'aiment pas la photographie;

lui, il pensait que cet art pouvait égaler et surpasser la peinture, il prédisait même la reproduction des couleurs; un de ses amis avait été à Paris voir l'Exposition Universelle, où l'on exhibait des panoramas merveilleusement artistiques, sans parler de photos animées, projetées à la lanterne magique, avec des sujets très cocasses; on appelait cela le kinétoscope ou le cinématographe. M. Bournazel songeait, quand il aurait du loisir, à se livrer à la photographie; et peut-être, étant grand voyageur, pourrait-il tirer des vues intéressantes de tous les pays où il passait, constituer ainsi une collection magnifique qui vaudrait de l'or. Un musée, en somme. Pourquoi n'en vendrait-il pas les albums?

Il parla longtemps; il entendit soudain que le souffle de madame Chantiran n'était plus oppressé par l'attention, mais régulier, profond comme dans le sommeil. Alors il comprit pourquoi elle semblait peser un peu contre son épaule... Et son orgueil rabattu ne lui donna pas de rancune. Il se dit :

— La pauvre petite, elle a eu des émotions aujourd'hui.

Mais comme paraissaient les premières lumières de Treignac, il eut l'idée d'une bonne farce. Il lui cria aux oreilles : « Garde à vous! » Elle tressauta, et ainsi l'épouse du sergent Chantiran put croire que la vie tyrannique n'avait pas changé de voix.

II

Elle débarqua encore un peu endormie à l'hôtel Bagatelle. La grande salle était déjà tenue par une tablée qui réclamait le dîner en criant à tue-tête. La patronne parut, lourde, pâle, avec des yeux morts, un visage de mouton engraissé. Elle ne regarda même pas la compagne de M. Bournazel, à qui elle adressait des petits cris dolents, de surprise rituelle.

— Eh! pauvre, si on comptait vous voir! Alors, vous voilà revenu! Est-ce possible! Et votre collègue en spiritueux qui vous a manqué avant-hier! Même qu'il disait : « Le Bournazel n'est pas là, on ne rira pas trop à Treignac. » Et qu'il reviendra dans quinze jours. Mais vous ne serez pas là. Ainsi! Ainsi!...

Ce bavardage incolore cessa soudain. Elle geignit en prenant

le sac de madame Chantiran, et sans lever les paupières :

— Vous logez ensemble, avec cette dame?

— Mais pas du tout! — tonna Bournazel. — Vous ne l'avez pas regardée, mère Rougier. C'est madame Chantiran, femme d'un officier du 80e, qui a bien voulu profiter de ma voiture, elle prendra le train demain. Vous allez lui donner la belle chambre, hé! la bleue! Celle à deux francs. Par exemple, je la paie... Non, non, madame, laissez-moi la payer. Et aussi vous offrir à souper, parce qu'ici, vous savez, on fait de bons boulots, et c'est pour vous remercier de m'avoir tenu compagnie. Vous ne ferez qu'une note, et pour moi, mère Rougier.

Anna était trop timide pour protester. On lui mit un bougeoir en main, et on l'introduisit au premier étage par un escalier de bois qui craquait de toutes parts, dans une pièce très grande, très basse et très froide.

Une cheminée de bois peint supportait une poupée de cire sous verre, qui figurait un enfant Jésus, cadavérique, vêtu de satin jauni. Sous des cloches pareilles il y avait des bouquets d'oranger, souvenirs de noces fort anciennes. Le devant de feu, orné d'une lithographie en couleurs, tremblait et haletait, sous la pression du vent. La bougie se reflétait dans une petite glace en forme de médaillon, qui surmontait la toilette, et ce miroir donnait de madame Chantiran, perdue si loin, dans des lieux si incroyables, une pauvre image vacillante.

A bien chercher, elle n'était jamais descendue, seule ou autrement, dans une auberge. La réalité correspondait à l'image prévue : un grand tapage dans la salle commune, les lampes enfumées, des sabots râclant le sol; sans cesse des pas précipités le long des couloirs. La servante qui puisait de l'eau, qui laissait retomber avec un coup de canon la trappe de la cave, des bruits de ferraille et de verres, les chiens qui hurlaient quand on leur marchait sur la queue, le son musical d'un seau et d'une puisette métalliques qui servaient de lavabo aux délicats. Et plus près, au fait derrière la cloison, une voix qui chantonnait (*La Dame Blanche* précisément) : bref M. Bournazel dans la chambre voisine. Sa présence protectrice n'était pas désagréable. Mais quelle bizarrerie de se sentir ainsi entourée d'objets inconnus, qui

se prêtent, qui se louent, qui n'aiment personne et que personne n'a le temps d'aimer!

En attendant le repas, elle n'osait rester ni descendre, se faire attendre ou venir seule dans la salle des buveurs. Alors elle prit une décision. Elle fourra sous le lit, bien fermés, pour les cacher, ses deux petits bagages, et avec son chapeau et son parapluie elle se trouva en bas. Elle poussa la porte vitrée, elle sortit.

Il ne pleuvait pas trop, et la place étroite était éclairée par quelques devantures. Celle de *la Bagatelle* avait beaucoup de vitres, comme un café de grande ville, et, ma foi, deux arbres en caisse à chaque coin. Plus loin une pharmacie avec des feux rouges et verts; plus loin encore des quinquets au pétrole qui montraient vaguement des coins de ruelles capricieuses. La place s'achève d'un côté par une terrasse arrangée en jardin public; sa balustrade domine le ravin où les cascades de la rivière bruissent sous une cascade de maisons.

Treignac à cette heure-là, noir et recroquevillé entre ses montagnes, semblait une de ces chauves-souris qui dorment accrochées dans un trou. Quelques gens y circulaient encore, sautant les flaques jaunes de leur propre lanterne. Ils ne se saluaient pas, ne disaient mot, la nuit pour eux déliant les liens sociaux, établissant la peur et le romanesque dans la ville. Personne ne remarqua madame Chantiran, qui sous son parapluie se promenait au hasard, tranquillisée enfin entre les maisons peuplées, loin du désert.

Les rues de Treignac finissent de tous côtés en escalier, se glissent sous des portes, se faufilent dans des courettes; il est difficile de les suivre. Elles menèrent Anna à un terre-plein dominé par des ifs qui gémissaient doucement : une petite église y entr'ouvrait sa porte bardée de fer. L'intérieur éclairé malgré l'heure tardive, et un peu embué par l'encens, ressemblait à une cave.

On y célébrait un salut, devant douze petites filles à couettes et quelques vieilles femmes pareilles à des tas de chiffons. Là au moins l'abri était sûr, l'atmosphère douce. Le prêtre récitait le chapelet d'une voix nasillarde et fière; l'assistance gémissait à mi-voix les réponses monotones. Sainte

douceur, engourdissement, avant-goût d'une éternité innocente où les corps ni les âmes ne craindraient plus rien du temps et du hasard.

Anna récitait à l'unisson, agenouillée sur une banquette comme les petites filles, et souhaitait que ce rosaire ne s'achevât jamais. Elle était pieuse d'habitude, avec la permission du sergent Chantiran. Elle l'était davantage encore ce soir-là où elle regrettait de n'être plus de ces enfants qu'on mène en troupeau au salut et à la prière du soir, qu'on ramène ensuite au dortoir. Vivre derrière un grand mur gris, renforcé d'une allée de tilleuls, ne savoir rien du monde, sentir les coudes d'autrui, entre innocents, entre égaux, quelle paix, quel bonheur! D'un seul coup, voilà oublié le voyage, et les dangers courus, et la nuit à passer encore seule, et même la vie ordinaire, le ménage de Tulle, la cuisine, les travaux d'aiguille et le lit du sergent Chantiran...

Il a suffi de quelques Ave murmurés dolemment, du balancement des voix inégales, et d'un peu de fumée refroidie. Mais toutes les femmes qui sont là savent qu'elles vont rentrer chez elles, dans un ouvroir ou dans un taudis; elles n'ont pas peur de voir l'office fini. La bénédiction et ses sonnettes, l'harmonium dont on ferme à petit bruit le couvercle sur un rembourrage de velours, la petite porte où disparaît la chasuble dorée du prêtre, emportant, semble-t-il, la moitié des lumières, des sabots qu'on chausse sous le porche, des cierges qui meurent déjà, l'ombre des colonnes qui gagne la nef... Il ne reste plus qu'une vieille infirme accroupie sous le bénitier, et madame Chantiran qui, chassée une fois encore, hésite sur le seuil.

***

Dehors elle essaya de retrouver son chemin. Il suffisait de remonter à droite, de passer sous une galerie basse. Elle releva de nouveau ses jupes. Elle poussa un cri, car un homme lui saisit le bras. Heureusement c'était M. Bournazel, qu'elle reconnut à sa voix.

— Ah, mille dieux, — s'écria-t-il. — Toutes les mêmes! Je savais bien où je vous repêcherais! Mais vraiment, me faire

des peurs pareilles! Vous savez qu'on ne se promène pas la nuit à Treignac quand on ne connaît pas les rues : il y a des coins où les escaliers tombent tout droit dans la rivière. Des saoulauds s'y jettent tous les six mois. Tenez, là-bas au fond, voilà un de ces *sautadours*. Je ne dis pas ça pour vous. Mais voilà, on va à la messe et on se trouve à l'enterrement!... Et souper, vous y pensez? ou bien vous avez avalé Gaspard?

— Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-elle.

Il appelait ainsi la communion, et se dispensa de le dire. Il répéta seulement :

— Sacré petit bout de femme tout de même!

— Après tout, — reprit-il, — je comprends que c'est une belle église, des anciens temps, et dommage que vous ne la voyiez pas au jour. Les gens la visitent, à cause d'un petit tableau tout noir, où il y a saint Roch et son chien, rigolos comme tout. Des moines qui ont peint ça autrefois. Ils avaient la belle vie, ces gens-là. Mais c'étaient des artistes.

A son bras cependant, elle marchait avec franchise, enjambant les degrés; elle ne remarquait plus les chats furtifs qui se dressaient dans les soupiraux, ni les chiens qui grognaient sous les portes. Il ne pleuvait plus, elle voyait à peu près le visage de M. Bournazel; il sentait le cosmétique, ayant fait toilette ce soir-là. Il sentait aussi l'absinthe, car il avait pris l'apéritif à la *Bagatelle* avant de se mettre en quête.

En trois minutes ils furent devant l'auberge. Il remarqua dans le couloir qu'Anna avait des gouttes sur son chapeau, un canotier orné d'une mouette, et aussi sur ses cheveux qui bouffaient, sur ses cils! « On dirait des perles, remarqua-t-il. Mais celles-là, elles ne craquent pas sous la dent! » Il fit semblant d'en cueillir une, de la manger, de la savourer, et sa pomme d'Adam donna le signe d'une satisfaction cocasse.

Aussitôt après, il offrit à Anna de boire quelque chose. Elle ne savait pas refuser ni choisir. Il demanda une nouvelle mominette pour lui et du sirop pour la dame. La bonne qui les servait était une maigre fille en coiffe, les yeux ronds comme ceux d'une volaille. M. Bournazel se leva et lui pinça les bras. Elle haussait les épaules et regardait madame Chantiran comme si elle eût dit :

— Sont-ils bêtes, nos hommes, sont-ils bêtes!

M. Bournazel, en veine, demanda un troisième verre et offrit à la fille une absinthe, qu'elle mélangea du doigt, but d'un trait. Elle s'essuya les lèvres de la main et dit enfin :

— C'est bon, mais ça ferait du tort à un lapin!

Elle parlait patois. M. Bournazel traduisit avec de grands éclats de rire, et il poussa madame Chantiran dans la grande salle où les clients achevaient de dîner.

A son entrée, ils se levèrent en râclant des souliers, jetèrent des cris, le bourrèrent de coups de poing, et un jeune homme entonna aussitôt cette chanson :

B, a, ba; b, a, ba;
Bu-bo-bi-be-ba
Et quand mon grand-papa là-bas
Mourra
J'aurai ses cu, ses culottes et ses bas.

L'assistance brailla en cœur le même refrain, dont M. Bournazel battit la mesure. Il semblait au comble de l'allégresse. Il avait presque oublié madame Chantiran; et les regards, sournois ou discrets, ne s'occupaient guère d'elle. Elle s'assit à une petite table, dont la toile cirée jaune montrait des Tonkinois et des fantassins de marine, alternés, dans des cadres de palmes et de bambous.

Elle n'osait lever les yeux, elle n'ouvrit point les oreilles, mais ce fracas l'amusait plutôt. Elle entendit cependant M. Bournazel qui disait :

— Eh alors, té! vous pensez que je vais laisser la petite dame manger toute seule! Gardez-la, votre table d'hôte, gardez-la.

— Il y a encore de la place pour deux, — dit une grosse voix.

— Alors pousse-toi, mon hôte, — fit Bournazel, — ôte, ôte-toi de là que je m'y mette!

Ce fut un nouveau triomphe. On acclama M. Bournazel major de la table, et un gars inconnu vint chercher Anna pour l'installer en face de son protecteur. Il lui offrit le bras comme pour un quadrille.

C'était un grand diable à moustaches d'acajou, vêtu d'une

blouse bleue; il avait des mains rousses, hérissées de poils. Mais M. Bournazel savait l'usage du monde. Il présenta ce cavalier, puis les autres :

— M. Rougier, fils, héritier de la baraque, et boucher. Pas bouché à l'émeri, boucher en veaux, bœufs, et cochonnaille. M. Rougier, père, dit Liche-Douzi, oh! le pauvre, il doit avoir soif encore, voyez comme il pleure. Donnez-lui le biberon, mes seigneurs. M. Coigne, l'instituteur, M. Rigaudet, voyageur, M. Vialle, voyageur, M. Fournoux, voyageur, M. Nivet, épicier à Treignac. Et tout le reste, des Français électeurs et vaccinés... Ah! madame? Madame Chantiran; l'épouse d'un de nos brillants officiers du 80e de ligne. Une femme du monde, messieurs!

On applaudit de nouveau; on choqua des verres, et dans le tumulte, une voix dit à M. Bournazel :

— Eh bé! mon bougre, tu les prends braves, tes petites!

Tous ces gens maintenant cernaient Anna qui se trouvait bien éclairée entre les deux lampes de porcelaine, constellées par les mouches, qui pendaient à des cercles rouillés. Elle avait gardé son chapeau qui mettait au mur l'ombre bizarre de ses ailes; elle tâchait de cacher son embarras en essuyant son couvert qui était sale et graisseux.

Le père Rougier, à droite, n'avait cure de sa voisine; un vieillard larmoyant des yeux et du nez, les mains tremblantes, qui buvait coup sur coup des verres de vin rouge. Il avait perdu l'usage de la parole, il grognait seulement « Bon Dieu de bon Dieu! » parce qu'un de ses sabots était perdu sous la table, et qu'il ne pouvait remuer les jambes pour le retrouver. Les autres convives affectaient des bonnes manières, lissant leurs barbiches, tenant, pour boire, un gros doigt en l'air, et riant parfois avec l'œil en coulisse. M. Coigne et M. Fournoux avaient des faux-cols, et fumaient la cigarettes. Les pipes n'étaient pas encore sorties. Quelqu'un demanda à madame Chantiran :

— Le tabac ne vous gêne pas madame?

— Oh! non, monsieur, — répondit-elle effarée.

— Ah bien, pour sûr, — dit M. Rigaudet, — quand on est la femme d'un militaire, on ne doit pas avoir peur... L'homme que j'ai vu qui fumait le plus, c'était un maréchal ferrant

aux hussards, à Montluçon, il lui fallait, par jour, ses dix paquets de gros. Et l'homme qui chiquait le plus, mon brigadier, quand j'étais artilleur : une demi-livre qu'il bouffait, s'il continue, il doit chiquer une botte de foin par jour.

On s'esclaffa, on se tapa sur les cuisses. Il y avait maintenant au fond de la salle des consommateurs timides, des jeunes gens du bourg, entrés là pour boire une chopine et qui regardaient ces messieurs avec respect, en écoutant de toutes leurs oreilles, en jouant du coude bien sagement.

M. Coigne dit à Anna, d'un air pincé :

— M. Bournazel, lui, fume dur, n'est-ce pas?

Et comme elle souriait faute de mieux, il dit encore :

— Il fume à table. Il fume en voiture. Il paraît qu'il fume même au lit? Regardez-le un peu voir.

M. Bournazel, Gustave, n'entendait pas; il se mettait à faire des tours d'illusionnisme. Il prétendait transporter du bruit avec les doigts; de fait il pinçait une fourchette, qui servait de diapason, semblait cueillir les vibrations avec la main et les jetait dans un verre qui aussitôt commençait à vibrer. Ce prodige accompli, il se mit à faire marcher une allumette cassée, à cheval sur une lame de couteau; et il entama enfin un petit dialogue ventriloque avec sa serviette nouée à un coin et reposant sur son bras comme un tendre poupon. Deux chiens qui passaient et repassaient entre les jambes des convives croquaient à grand bruit les os de volaille. Le fils Rougier avait rapporté deux bouteilles de cognac qu'on salua d'acclamations. Il en servit à la ronde, debout comme un échanson. Et quand il arriva à madame Chantiran, il demanda à M. Bournazel si sa dame préférait le fort ou le doux.

— Mais pas du tout, — répondit l'autre. — Du sec, comme une vraie Limousine.

Elle voulait protester, il cria, épanoui :

— Allons, madame Anna, vous n'allez pas faire honte à votre père adoptif!

Et l'assistance de rire encore.

Cette eau-de-vie brûlait horriblement, mais est-ce qu'une femme peut faire sa mijaurée devant tous ces braves gens? sans eux, où serait-elle? morte au coin d'un bois, sous la

pluie, entourée de serpents et de fourmis, avec une araignée qui déjà tisserait sur son visage? Elle pensa nettement à l'araignée et elle poussa un petit cri.

— Là, vous voyez que ça fait du bien où ça passe, — s'écria un des voyageurs.

On entonna aussitôt une chanson patoise en l'honneur des femmes de la province qui savent bien boire et pour un verre de vin vendraient leur tablier :

L'Anno, la Cati, la Margui
Touto tré aimen lou vi!

Les voix, rythmées par des batteries de couteaux sur les verres, appuyaient lourdement cette gaîté morose; mais le timbre majestueux de M. Bournazel menait et gouvernait le cœur, avec une modération tout à fait artistique. Il était rouge, M. Bournazel, les veines lui saillaient sur le front. Et quelqu'un dit à la fin d'un couplet :

— Té, Gustave, tu vas éclater!

Il répondit fièrement :

— Toi aussi; mais moi, c'est parce que je suis chargé, et toi parce que tu pourris dans ta coquille!

— Vous savez, — bégaya alors Liche-Douzi pour sa voisine, — celui-là qui le fera taire n'est pas encore né.

Liche-Douzi semblait en effet ragaillardi, ressuscité, depuis que l'alcool était là. D'habitude il faisait son plein avec du vin, et demeurait atone; un peu de feu renaquit dans ses yeux et il regardait M. Bournazel en tremblotant des lèvres, en reniflant, avec tous les signes d'une béatitude merveilleuse. Il avait même recouvré l'usage de la parole; et à chaque mot d'esprit il poussait le bras de madame Chantiran.

Son bras à lui était vêtu d'un tricot brun, mille fois rapiécé, sa main était de corne, aux veines noires, et reposait sur la table comme une souche de bois mort. Après cette main-là, on voyait sur la toile cirée d'autres mains velues ou rougeaudes, ornées d'anneaux, gonflées de labeur et de sang, mais toutes des mains vivantes : elles tapotaient en cadence, elles étaient dans l'allégresse, toutes ces mains d'hommes, et madame Chantiran les regardait, ces mains terribles, ces mains apprivoisées, avec des yeux un peu alourdis.

Elle se trouvait bien, elle ne sentait plus la fumée et ne percevait plus le tumulte; si elle avait osé, elle aurait croisé les bras, comme font les gosses, et y aurait posé la joue pour dormir. Elle trouvait d'ailleurs tous ces messieurs bien disants et bien aimables. Le jeune Rougier lissait ses longues moustaches rousses. Quand il repassait près d'elle, elle remarquait l'odeur de sa blouse écrue.

Mais les plus jeunes étaient les plus amusants; surtout M. Nivet qui, à la prière de tous, était monté sur sa chaise pour chanter *le Bandit calabrais*, qui depuis vingt ans était son triomphe. Un hors la loi, exilé dans la montagne, faisait la leçon à son fils, lui montrant les gendarmes au loin et lui prêchant la vengeance. Puis M. Rigaudet, qui n'avait pas la voix juste, mais qui, paraît-il avait étudié la diction pour entrer dans un conservatoire, récita *la Plainte du Mousse* où un petit orphelin lamente son sort, en proie aux marins brutaux, à la tempête et au regret de sa tendre mère.

Les deux bouteilles étaient presque vides quand on redemanda à M. Fournoux son monologue favori : *l'Infusion des omnibus. Parlé* : « En voilà une d'invention. Voyons, saperloche! c'est-y-ça des lignes d'omnibus? moi j'appelle ça des rébus... Rien n'égale la Parisienne, légère comme une gazelle, diligente comme une hirondelle, comme c'est écrit sur le Philocôme, le courrier des coiffeurs. »

Les applaudissements se terminèrent par un ban triple. Et M. Bournazel, major de la table d'hôte, fut invité à prendre la parole. Il se leva, desserrant son col et dénouant sa cordelière rose. Il s'épongeait le front. Il commença par remercier l'aimable représentante du beau sexe qui honorait de sa gracieuse présence l'assemblée, puis l'incomparable amphitryon, le patron Rougier, dit Liche-Douzi, qu'on ferait mieux d'appeler Trompe-la-Mort, puis son fils, sa femme, sa servante, ses chiens, la ville de Treignac et les Treignacois, la corporation des maîtres de l'enseignement primaire, celle des voyageurs de commerce et celle des militaires de carrière qu'il allait oublier, et qui...

A ce moment d'éloquence, il eut une sorte d'étourdissement, et M. Vialle le rattrapa au vol, comme il chancelait. On l'assit sur sa chaise, on ouvrit la fenêtre, on mouilla

une serviette pour la lui coller sur le front. Le malade protestait et riait; il redoublait de calembours il se débattait entre les mains officieuses; il disait :

— Vous n'auriez pas plutôt un bon verre de café pour faire passer la goutte? J'ai eu trop chaud; c'est pire que dans le four du boulanger, ici, bien qu'un peu plus froid que celui de la boulangère... Allez-vous me ficher la paix, vous autres, avec votre cataplasme à grenouilles? Regardez plutôt ma petite nièce, qui me soignerait mieux que vous, si elle voulait...

Il appelait ainsi madame Chantiran. Mais elle avait les membres si lourds, la langue si paresseuse qu'elle ne se levait ni ne parlait.

Elle souriait toujours d'un air très convenable; et comme elle n'avait même pas fini son petit verre, on la trouvait fort réservée. Bournazel continuait à jouer la scène du blessé. Il s'était remis à boire, et déclarait faire son testament : au fidèle César, sa montre; à M. Fournoux, le contenu du coffre à avoine; au père Rougier, la fontaine municipale; à l'épicier Nivet, son plus ancien client, remise de tout ce qu'il lui avait escroqué...

— Et ta petite dame? — cria-t-on.

Soudain il prit un air digne, il réfléchit vaguement et répondit :

— Je lui lègue un billet de chemin de fer pour ficher le camp de ce coin-ci où elle n'aurait jamais dû venir.

— Alors, quoi, nous sommes tous des sauvages? — fit le père Rougier.

— Oh! mais non, monsieur, — dit poliment Anna. — Je me trouve très bien dans cette jolie ville avec ces messieurs.

— A la bonne heure! — cria-t-on. — Bournazel, elle est plus gentille que toi. Si tu n'étais pas un vieux copain, on te balancerait d'en haut dans la Vézère!

Bournazel regardait sa protégée avec des yeux vagues; il semblait ne pas comprendre, il paraissait aussi un peu mécontent, puis il chassa d'un geste ses soucis ou les images qui le tourmentaient. Et on s'installa de nouveau à table pour jouer aux cartes.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

LA REINE HORTENSE[1] A NOTRE-DAME-DES-ERMITES

I

LE PÈLERINAGE A EINSIEDELN

La reine Hortense, exilée par le gouvernement de la Restauration, a dû quitter sa retraite d'Aix-en-Savoie à la fin de novembre 1815. La diète suisse ne l'autorise qu'à traverser les cantons pour gagner Constance, chez le grand-duc de Bade. Triste voyage, triste arrivée au bord de ce grand lac romantique. Elle y passe l'hiver, soumise à toutes sortes de tracasseries, comme si elle représentait un danger pour l'Europe. Mais elle y voit naître le printemps. Dans le voisinage de Constance elle a découvert un petit bois charmant qu'on appelle Lorette. Elle va, chaque matin, s'y promener. « Ces hautes montagnes couvertes de neige qui se reflètent dans le lac, écrit-elle dans ses *Mémoires*, formaient un point de vue sévère et imposant, tandis que près de nous les feuilles commençaient à paraître, la violette se montrait déjà et la nature s'embellissait chaque jour. Ma principale affaire était d'assister aux progrès du printemps, comme mon unique plaisir celui de cueillir les fleurs qu'il nous donne. Plus on a à se plaindre des hommes, plus on jouit de la nature. Elle seule repose l'âme et parvient à adoucir les plus pénibles impressions. De toutes les habitudes du luxe et de la grandeur, le croirait-on, la chose qui me manquait le plus et dont la privation me causait un regret involontaire était un bou-

1. Voir dans la livraison du 1er avril : *La Reine Hortense au lac du Bourget.*

quet de roses et de violettes de Parme que, tous les matins, on m'apportait de Saint-Leu... »

Avec le printemps elle renaît à l'espoir. Le comte de Flahaut, depuis qu'il l'a quittée à Aix et l'a tant fait souffrir par la découverte de sa liaison avec mademoiselle Mars, lui écrit souvent d'Angleterre où il a dû s'exiler. Au mois de juillet, elle va faire une cure de lait de chèvre dans un petit village du canton d'Appenzell dont le landamman l'accueille si bien qu'il lui offre de l'épouser et, quand il apprend qu'elle est mariée, il l'engage à divorcer. Divorcer, non, mais Louis Bonaparte, son mari, qui n'avait pas voulu se séparer d'elle, lui demande de faire annuler son mariage. Il suffira qu'elle déclare au chapitre de Constance que leur union a été contrainte. Car il désire se remarier avec une jeune Italienne. Quelle tentation! Libre, elle pourrait épouser celui qu'elle aime, le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Pour atteindre ce but délicieux, il lui suffirait de rendre un faux témoignage. Mais précisément elle est le contraire de Flahaut, elle ne sait pas, elle ne peut pas mentir. Sa conscience et ses enfants s'y opposent. Elle refuse. Peut-être aussi, dans une vanité charmante de femme, ne peut-elle renoncer à ce nom de Bonaparte, à ce titre de Reine *in partibus*, ne peut-elle renier Napoléon. Tant de sentiments, généreux ou inconsciemment intéressés, se mêlent dans nos décisions.

Elle ne pourra donc jamais épouser Flahaut, mais elle l'attend. Ne viendra-t-il pas partager sa retraite? Chaque jour, elle dirige sa promenade du côté où il pourrait arriver et, si quelque voyageur apparaît, son cœur se prend à trembler. Ou bien elle se reproche cette attente. Que peut-elle offrir à un homme si jeune encore, si brillant et recherché, à qui la vie sourit encore, tandis que la sienne est atteinte à jamais? Ne devrait-elle pas lui rendre sa liberté au lieu de s'attacher à lui? Ne pourrait-elle l'aimer de loin, d'un amour spiritualisé qui ne serait pour lui qu'un soutien, une douceur de pensée, et non plus une gêne? A l'hôpital d'Aix, déjà, en présence des infortunes et des maux physiques, elle s'était sentie effleurée par ces velléités de dévouement et de sacrifice. Mais il est si difficile, si contraire à notre nature, de renoncer.

Elle n'a que trente-deux ans. Est-ce l'âge où l'on renonce?

M. de Flahaut va, lui-même, l'y inviter, non directement, mais par une allusion si claire qu'elle ne pourra s'y méprendre. Formé à son école, il se décide à lui dire la vérité. Elle sera bien pire que les mensonges précédents. En Angleterre il a plu à une jeune fille riche, indépendante, remplie de qualités et de talents. Mais halte-là! il demande son passeport pour rejoindre Hortense. « On ne sait pas ce qu'on demande en exigeant toute la vérité », écrit tristement la pauvre femme. Elle comprend, elle l'informe qu'elle ne sera pas un obstacle à son bonheur. Nouvelles protestations de Flahaut, mais il ne se presse pas de la rejoindre. Enfin elle se décide à la rupture, et c'est la plus douloureuse page des *Mémoires*. A quoi bon lutter encore? « Il sera encore heureux par moi, se promet-elle. Mon parti est irrévocable, puisque, moi seule, je vais souffrir; mais où trouver le courage nécessaire pour renoncer au seul bien qui me reste? »

Tout lui manque; tout nous manque à la fois. C'est presque la loi des désastres humains. La sagesse populaire nous avertit qu'un malheur ne va jamais seul. Ils marchent en troupe, comme les corbeaux. L'un entraîne les autres. Mais il arrive que, par réaction, nous résistons mieux à leur série tout entière qu'au mal unique, comme si, touchant le fond du gouffre, nous ne pouvions plus que remonter. Ou, du moins, il appartient aux grandes âmes, aux cœurs courageux, de ne pas se laisser abattre et de se montrer égaux au destin qui les prétend accabler. La reine Hortense a tout perdu, royaume, richesse, éclat, bonheur, santé, et jusqu'à son nom. Il lui restait son cher amour et sa jeunesse. L'une s'en va dans la langueur et la tristesse, et voici qu'il lui faut perdre l'autre.

Le courage de le perdre volontairement, ou d'achever de le perdre, elle va le trouver là seulement où il se trouve pour les cœurs brisés. Elle ne s'était jamais tout à fait écartée des sentiments religieux, mais elle ne les introduisait plus dans sa vie. Ils ne comptaient pour elle que dans leur attrait spirituel et leur élévation. Ils étaient pareils à ces objets précieux qu'on garde, mais qu'on met sous verre, pour être bien sûr de n'en pas faire usage. Voici qu'elle songe à eux, comme, dans sa ruine, une femme pense à tirer parti de ses

perles et de ses bagues. Elle se rend donc à la fameuse abbaye d'Einsiedeln en Suisse, communément appelée Notre-Dame-des-Ermites, dans les montagnes du canton de Schwytz, avec la volonté d'y parler à un prêtre, de se confier à un prêtre. Pourquoi le chercher si loin? Dans un lieu où tant de pauvres êtres humains croient rencontrer l'oubli de leurs peines, comment ne trouverait-elle pas un adoucissement à ses maux? Il faut citer cette page émouvante des *Mémoires* :

« A la fin d'octobre, par une saison belle encore, je pars seule dans ma calèche avec une dame. Le pays que nous parcourons, au bord du lac de Zurich, est délicieux et, comme l'émotion que me cause une belle nature s'est toujours mêlée à ce que j'éprouve, je goûtais pendant ce voyage le calme d'une douce mélancolie; mais, lorsque les montagnes s'élevèrent, se resserrèrent, que les torrents se firent entendre, que la végétation devint aride et desséchée, je fus saisie d'effroi à la pensée que j'allais renoncer à l'intérêt de ma vie, à l'unique ami qui me restait. J'allais donc me trouver seule, absolument seule! Je ne pourrai même pas, me disais-je, lui confier tout ce qu'il m'en coûte de l'éloigner de moi. Je ne répandrai plus ce que je souffre dans le cœur de personne et c'est parce que j'aime autant que je me sacrifie!

» La nuit me surprit au milieu de ces réflexions et je descendis de voiture dans un trouble extrême. Le silence qui m'environne l'accroît encore.

» Un prêtre français vint me chercher avec une lanterne sourde. Avant de me conduire dans l'appartement préparé pour moi à l'abbaye, il veut me montrer la chapelle de la Vierge miraculeuse qui attire de si loin les infortunés. Si les objets de la vénération, même d'un petit nombre d'hommes, sont toujours respectables, c'est, à plus forte raison, dans ces lieux témoins sans doute avant nous des mêmes combats, des mêmes douleurs, des mêmes sacrifices. Tout me pénétrait d'une sainte frayeur et donnait déjà un caractère imposant et sacré à l'arrêt auquel j'allais me soumettre... »

Ainsi, dans les plus grands chagrins, nous demeurons accordés avec la nature. Une belle journée d'automne garde sa douceur et son pouvoir d'enchantement dans un beau paysage. Et même, un cœur blessé ressentira plus profondément

cette douceur. C'est, peut-être, qu'une peine d'amour a quelque chose de tendre où nous nous complaisons. Souffrir d'amour, c'est encore aimer. Les mélancolies irrémédiables ne peuvent venir que de l'indifférence ou de l'impuissance à aimer.

Dès le lendemain la reine Hortense apporte sa soumission. Elle se confesse, elle communie, elle trouve enfin la force au retour d'écrire à son amant et lui fait part de sa décision cette fois irrévocable, et non plus flottante et incertaine comme à Aix après la découverte de la trahison. « O faiblesse humaine! ajoute-t-elle — et combien elle nous émeut en ajoutant cette protestation de femme! — En traçant cette résolution, j'espérais encore qu'il ne me croirait pas, qu'il viendrait peut-être me forcer à la rétracter, mais, quelque désolé qu'il fût, il respecta la résolution de celle qui ne l'avait jamais trompé... »

En effet, il épousa le 19 juin 1817 miss Margaret Mercer Elphinstone, fille de lord Keith. Il ne cessa pas, pour autant, d'écrire à Hortense, car il avait le cœur léger et désirait tant d'être agréable à tout le monde. Les ruptures n'étaient pas son fait. Il n'avait su rompre ni avec la comtesse Potocka, ni avec mademoiselle Mars, et il avait toujours attendu sa liberté du hasard, des circonstances ou de la multiplication de nouvelles intrigues. L'homme retenu par trop de liens finit par n'y plus attacher d'importance, et les nœuds se défont les uns les autres. « J'ai été longtemps, conclut-elle, à ne savoir comment lui écrire pour être naturelle. » Et peu à peu elle y parvient.

Mais pourquoi le charger ainsi? La multiplicité de ses amours n'est-elle pas la suite de sa vie vagabonde? Il est de ceux à qui la présence réelle est nécessaire. Ni mademoiselle Mars, ni la comtesse Potocka ne se comparent dans sa pensée à sa tendresse pour Hortense. Enfin il ne peut pas, il ne veut pas rompre avec celle-ci. Un lien secret les attache l'un à l'autre, l'enfant qu'elle connaît à peine et qu'il élève ou plutôt qu'il fait élever par sa mère, la comtesse de Souza, mais qu'il voit fréquemment, qu'il ne verra plus guère après son mariage. En vain ai-je cherché quelque trace d'une rencontre d'Hortense avec son fils illégitime. Celles qu'ont

racontées des historiens romanesques ne reposent sur aucune preuve. La Reine devait ménager sa réputation. La perdre, c'était risquer de compromettre la légitimité des deux princes, fils de Louis Bonaparte. Elle n'aurait pu voir qu'au prix de mille précautions, et en cachette, le comte de Morny. Pour une femme, pour une mère si tendre et sensible, ne jamais voir l'enfant de ses chères amours dut être une douleur continue. Aucune allusion n'y est faite, n'y pouvait être faite dans ses *Mémoires*. Ses familiers, ses lectrices mêmes, mademoiselle Cochelet, mademoiselle Masuyer, n'ont rien su. Elle a vécu dans le secret et dans la peine. L'amour lui fut particulièrement cruel. Mais dans le renoncement auquel elle se décida à Notre-Dame-des-Ermites, l'amour n'était pas seul en cause. Elle perdait, avec son amant, le père de son dernier enfant. Jamais elle ne serait réunie à l'un ni à l'autre. Cette résolution désespérée, qui dut lui arracher le cœur, elle n'en trouva la force qu'avec le secours divin.

II

NOTRE-DAME-DES-ERMITES

Notre-Dame-des-Ermites où se réfugia la reine Hortense dans sa détresse est un des plus célèbres pèlerinages de la Suisse. Avant la Salette et Lourdes, sa Vierge miraculeuse, taillée dans un bois noir, attirait les foules. Aujourd'hui encore on y vient de toutes les régions avoisinantes, et pour tous les maux, des plus humbles, y compris les épidémies qui frappent le bétail, aux plus intimes, aux plus profonds, aux plus mystérieux dont le secret est réservé aux prêtres. Le site en est romantique à souhait, peu accessible autrefois, et maintenant facilité par une route dont les virages sont aisés et par un chemin de fer.

C'est une abbaye très ancienne, fondée au IXe siècle par saint Meinrad, moine bénédictin, venu de l'île de Reichenau dans le lac de Constance. L'abbaye de Reichenau est plus ancienne encore : elle date du VIIIe siècle. On sait qu'elle renferme le tombeau de Charles le Gros. Saint Meinrad, amoureux de la solitude, avait établi son ermitage au sommet de

l'Etzel, la montagne qui domine Einsiedeln et dont la vue s'étend au loin, sur le lac de Zurich et les montagnes d'Appenzell et de Glaris. Puis il redescendit dans la « sombre forêt » où l'abbaye devait, plus tard, s'élever. Il y passa de longues années dans la solitude et dans la contemplation, habitant une hutte malgré le froid des longs hivers et surtout son oratoire. Deux voyageurs qu'il avait secourus, ne pouvant croire à ses austérités, s'imaginèrent qu'il cachait un trésor et l'assassinèrent le 21 janvier 861. Mais deux corbeaux, qui étaient devenus, avec le temps, les compagnons, les amis de l'ermite, les poursuivirent jusqu'à Zurich, où ils pensaient se réfugier, à coups de bec et si bien croassant que la foule s'attroupa et que, pris de peur, ils avouèrent leur crime et furent condamnés au bûcher. Les armoiries du couvent rappellent cette légende, car elles sont d'or et de sable « aux deux corbeaux essorants ».

Ce fut saint Eberhard, grand prévôt de la cathédrale de Strasbourg, qui bâtit le couvent, en prenant pour centre l'oratoire de saint Meinrad. L'église fut consacrée miraculeusement le 14 septembre 948 par Dieu lui-même. Le 14 septembre est demeuré le jour de fête de l'abbaye. Dès lors elle fut un lieu de vénération et de pèlerinage. Les empereurs d'Allemagne la venaient visiter. Louis XIII s'y rendit en 1622 avec son ambassadeur en Suisse, Robert Miron. Pendant la Révolution, nombre de prêtres français vinrent s'y réfugier. Mais elle fut elle-même saccagée en 1798 pour refleurir quelques années plus tard.

Gœthe, dans ses *Mémoires*, parle d'Einsiedeln avec vénération : « Cette antique demeure de l'ermite saint Meinrad, dit-il, fut pour moi quelque chose d'extraordinaire et que je n'avais vu nulle autre part. La vue de l'édicule environné de piliers et surmonté de voûtes m'a entraîné à de sérieuses réflexions. C'est là qu'une seule étincelle de sainteté et de crainte de Dieu a allumé une flamme toujours vive, éclairant toujours; une flamme au foyer de laquelle des âmes fidèles devaient venir, non sans de pénibles sacrifices, allumer aussi leur petit flambeau. C'est ce qui nous fait comprendre que le genre humain a un besoin infini de la même lumière et de la même chaleur que le premier solitaire qui vint habiter

ces lieux voyait et sentait dans le fond de son âme. » Ainsi notre Barrès recherchait-il *les lieux où souffle l'esprit.*

Louis Veuillot, dans ses *Pèlerinages de Suisse*, a donné, lui aussi, son impression d'Einsiedeln : « Nous sentîmes, écrit-il, une émotion très puissante et bien pure lorsqu'à notre tour nous pûmes fléchir le genou sur ce sol d'où tant de cœurs purifiés par la pénitence ont élevé à Dieu des prières pleines de reconnaissance, des vœux pleins de foi. Quelque chose qui ne s'exprime point dans le langage de l'homme, nous fit comprendre qu'en effet le Souverain Maître devait regarder avec amour ce coin de terre béni, et, par l'intercession de Marie, y semer ces miracles que toutes les douleurs obtiennent de sa bonté. Dans l'ivresse de ce sentiment, un illustre pèlerin d'Einsiedeln, illustre habitant du ciel aujourd'hui, saint Charles Borromée, s'écriait : « Après la Maison de la Sainte Famille que l'on dit avoir été transportée sous d'autres cieux par les anges, je ne sache pas d'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsiedeln, transportée de pieuses ardeurs. »

J'ai voulu refaire le pèlerinage de la reine Hortense à Einsiedeln pour y relever ses traces, et dans la même saison, ce mois d'octobre favorable à l'éclat des montagnes boisées. A vrai dire je l'avais déjà fait, dans mon plus jeune âge, et même n'ai-je pas été surpris, à tant d'années de distance, de reconnaître exactement les lieux! Les images de notre enfance demeurent en nous si précises dès que nous les offrons à nouveau à la lumière, soit que nous les évoquions, soit que nous les confrontions avec une réalité que nous pensions oubliée ou même abolie. Ma mère avait promis de s'y rendre en famille, si mon père revenait de la guerre. La guerre, c'était alors celle de 1870. Il lui fallut attendre quelques années pour accomplir son vœu. Une mère de famille est très occupée, et mon père devait reprendre son cabinet d'avocat. Je devais avoir quatre ans à peine, lorsque je fis partie du voyage. Ce fut un grand événement dans ma petite vie. La Suisse, avec ses lacs, ses villes et ses villages fleuris, ses glaciers surtout, m'apparut comme un décor de féerie. Je lui en ai toujours gardé de l'amitié. J'ai cru, depuis ce temps-là, à Guillaume Tell. Lucerne m'enchanta, non par elle-même, mais par le pont couvert qui traverse la Reuss et dont la charpente est

ornée de peintures, et surtout par le Lion mourant qui symbolise la fidélité jusque dans la mort. A Berne je n'ai vu, je crois bien, que les ours. Mais la cuvette de forêts qui entoure l'abbaye d'Einsiedeln m'impressionna. Je ne devais pas retrouver cette impression de sauvagerie. Devant les marches qui montent à l'abbaye est une fontaine de marbre noir, d'où l'eau coule par quatorze tuyaux. La tradition veut que le saint ait bu à cette fontaine, mais, comme on ne sait comment l'eau était alors captée, il faut boire aux quatorze robinets. J'avais oublié de marquer mon point de départ et, comme tous les robinets se ressemblaient, je risquais de m'emplir comme une outre, quand ma mère vint au secours du petit garçon.

Cette fois je ne risquais point cette méprise. Peut-être même ai-je oublié de boire. Je suis allé à Einsiedeln, non par Lucerne, mais, comme la Reine venue de Constance, par Zurich. C'était le temps de la pleine lune. Elle se reflétait au bord du lac. Son globe dansait comme si les petites vagues jouaient au foot-ball, mais doucement, à la manière de petites filles qui ont peur du ballon. Zurich prolongeait ses feux sur les deux rives qui sont très habitées et qui rivalisaient avec les étoiles. Ou plutôt les étoiles osaient à peine se montrer. Le firmament de la terre brillait trop.

J'avais couché à Waedenswil. De là je suis parti de bon matin pour Einsiedeln. La reine Hortense, peu à peu, voit se substituer à la douce nature qui la console par sa mélancolie, et semble partager sa tristesse intérieure, une nature plus âpre et sauvage, avec de hautes montagnes, des parois étroites et abruptes où retentit la voix des torrents. Le paysage m'a paru plus amical. La vallée de l'Alp n'est point sévère. L'automne en composait un magnifique bouquet. L'automne est la saison des forêts et des buissons qui tapissent la montagne alpestre, la montagne des prairies et des pâturages. Récemment encore, j'ai vu l'éclat du printemps dans les plaines du Maroc, tapissées de blanches asphodèles, ou de ravenelles et de soucis dorés et orangés. Que je lui préfère pourtant l'extraordinaire incendie des montagnes de la Chartreuse où les hêtres rouges, les chênes de rouille et les bouleaux d'or chantent même si le ciel est nuageux et font partir de la terre la lumière comme s'ils achevaient l'œuvre du

soleil. Il y avait un peu de cette beauté répandue sur les pentes qui bordent l'Alpthal, et beaucoup sur les parois forestières qui encerclent la fameuse abbaye. Les sapins sombres servaient de repoussoir à la couleur des autres essences d'arbres, comme les habits noirs mettent en valeur la diversité des robes claires. Cette fête de l'automne a dû caresser la douleur de la Reine si sensible. Celui qui goûte la beauté des choses, celui qui aime la vie ne peut être entièrement malheureux.

Einsiedeln n'est pas étouffé par le voisinage des monts. Sa vallée est large qui s'ouvre entre les collines boisées. Là, point de rodomontades de montagnes. Le site est doux, et nullement sévère. Il faut monter sur l'Etzel ou sur le Schœnboden pour avoir une vue étendue, un vaste horizon. On y monte volontiers pour jouir du soleil couchant sur la neige des chaînes de Glaris. L'abbaye couvre un grand espace. Elle s'offre aux visiteurs, haussée par des marches, comme une masse de pierres : au centre l'église avec ses tours et sa coupole, sur les flancs les bâtiments qui forment un quadrilatère. Des deux extrémités partent des bras qui recouvrent des arcades, un peu comme à la basilique de Lourdes, mais sans le chemin de ronde.

L'église est de style baroque italien. Détruit par un incendie, le bâtiment primitif a été reconstruit au XVIIIe siècle. L'intérieur, de stuc trop blanc, est surchargé de dorures et de marbres. Tout le plafond est peint. Une immense Assomption termine l'abside. Des anges de marbre blanc semblent traverser le transept en dansant. Un Christ de marbre blanc, de grandeur naturelle, est assis sur une stèle, en face et à la hauteur de la chaire, en sorte que le prédicateur doit s'adresser à lui, ou se sentir surveillé par lui. La grille qui ferme le maître-autel comme un jubé est d'un bel ouvrage. La richesse de cette ornementation est incroyable et désordonnée. Elle court d'un autel à l'autre et il y en a dix-sept qui rivalisent. Comme j'exprime mes préférences pour l'ogive ou le roman au moine qui m'accompagne, il se rebiffe :

— Allons donc! ceci, dans sa couleur, est bien plus gai.

Plus gai sans nul doute. Je regarde mieux mon compagnon. Il est âgé et malade. Il se plaît à ces enluminures. Il pense

aux longs hivers maussades. L'église est le refuge et la joie. Il faut qu'elle soit le luxe, le seul luxe de ceux qui n'en ont point gardé ou n'en ont point voulu.

Cependant, à l'entrée, dès le portail franchi, dans la nef principale, le pèlerin ou le visiteur a devant lui la petite chapelle de la Vierge, comme isolée du reste de l'église, en marbre noir, portée par des colonnes et entourée d'une grille. La statue miraculeuse a été, je l'ai dit, taillée dans du bois noir. Elle est très ancienne. C'est une œuvre de primitif. Le visage enfantin n'est pas sans grâce. Mais la statue, comme c'est l'usage en Espagne, est habillée. Elle porte aujourd'hui une robe rouge somptueuse. Le front est couronné d'un magnifique diadème qui se détache sur fond d'or. A la messe qui est célébrée devant le petit autel assiste un jeune couple nouvellement marié, l'homme en habit, la femme en toilette de noces. C'est la coutume dans le canton de Schwytz de venir demander à la Vierge son assistance à l'aurore du mariage.

J'ai visité l'abbaye dans ses archives, ses cellules, ses écoles et jusque dans ses vastes rustiques. Le salon de réception est appelé salle des Princes, à cause des portraits qui en ornent les murs. Ces portraits furent offerts par les souverains qui protégèrent Notre-Dame-des-Ermites, au premier rang desquels figure Napoléon III et je raconterai tout à l'heure dans quelles circonstances. Il est représenté sur la toile en costume de général, avec le manteau d'hermine parsemé d'abeilles d'or sur une draperie rouge dont un pan se relève pour laisser voir Paris la grande ville. L'Empereur est jeune. Les moustaches à l'impériale ne gâtent pas trop son visage un peu triste, dont la banalité est sauvée par de beaux yeux voilés. Et voici l'impératrice Eugénie, sous un diadème qui l'écrase, en robe mauve avec manteau vert, sur le même fond de draperie rouge, qui, soulevée, laisse voir le jet d'eau et les arbres de Saint-Cloud. Elle paraîtrait petite et même étriquée dans sa jupe évasée, sans le beau port droit et le joli cou allongé. Mais le peintre lui a donné des yeux de faïence dépourvus de toute expression.

Ce sont des copies des fameux tableaux de Winterhalter, le peintre officiel du Second Empire. Le portraitiste de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice Élisabeth a donné

son nom et la date : *Einsle de Vienne* 1859. Lui, très jeune et serré à la taille, est fort élégant. Elle est charmante dans sa robe bleue, avec un air candide de toute jeune fille. A côté de Napoléon III, le mauvais sort a placé l'empereur d'Allemagne Guillaume Ier : le vainqueur auprès du vaincu. Et voici les papes : Pie IX, Léon XIII, Pie X.

Aucun portrait de la reine Hortense. Ne retrouverai-je pas aux archives quelque trace de son voyage à Notre-Dame-des-Ermites dans l'automne de 1816?

— Il s'est fait ici beaucoup de miracles, — m'assure le Père qui me sert de guide. — Et plus encore de consolations.

— Oui, — lui dis-je, — et même j'en sais une qui a porté ses fruits.

Je lui raconte l'histoire sentimentale de la Reine. Il ne paraît pas y prendre grand intérêt. Ces choses du cœur ont si peu d'importance dans la vie du cloître. Un autre amour les a rejetées dans l'ombre. Mais il me conduit aux archives.

III

LE SOUVENIR DE LA REINE HORTENSE

Elles sont très bien classées, les archives d'Einsiedeln, bien qu'elles remontent le cours des âges interminablement. J'ai bientôt sous les yeux le dossier de la reine Hortense et celui de son fils, Napoléon III. A vrai dire, il n'est guère question d'eux que pour l'énumération de leurs cadeaux à l'abbaye, mais, parfois, il est fait mention des visites de la Reine et du Prince impérial.

Le premier voyage d'Hortense, celui qui occupa dans sa vie intérieure une si grande place et qui fut accompli à la fin d'octobre 1816, n'est rappelé que par le don qu'elle fit avant son départ, le 3 novembre, d'un bouquet de petits diamants et d'un anneau de topaze. Elle distribuait ses bijoux, qui étaient le plus clair de sa fortune. Dès lors, elle se rendra assez fréquemment à Notre-Dame-des-Ermites, où elle fut si bien accueillie, où elle pouvait être logée à l'intérieur du couvent malgré sa clôture, car elle bénéficiait de l'exception accordée aux souveraines, d'autant plus fré-

quemment qu'elle s'est fixée dans une région avoisinante, à Constance, à Augsbourg, puis au château d'Arenenberg qu'elle acheta et qui s'élève en face de l'île de Reichenau. Avec de bons chevaux elle peut aisément franchir la distance, sinon en un jour, du moins en deux.

Le 26 avril 1817, elle y vient du lac de Zurich par Richterswill où elle loge à l'hôtel des Trois-Rois avec tout un cortège, le petit prince Louis-Napoléon qui est âgé de neuf ans, l'abbé Bertrand son précepteur et mademoiselle Cochelet. La voiture les dépose à l'abbaye vers une heure. C'est une circonstance mémorable, car le Prince va faire sa première communion. Le Père Martin qui l'interroge le déclare très bien instruit dans la sainte religion. Le lendemain, 27, est célébré cet acte solennel, en présence de la Reine qui a été admise exceptionnellement au chœur où l'on a disposé pour elle un prie-Dieu, et pour l'assistance des fauteuils et des tapis. Au déjeuner qui lui est offert deux des Pères sont admis. Puis, elle assiste aux vêpres et au salut. Le départ a lieu le soir même. Elle distribue « de grands pourboires et pour les pauvres quatre louis d'or et demi ». Peu après, elle envoie un vêtement de soie pour en revêtir la Vierge miraculeuse.

En 1819, c'est un vêtement incarnat. Les registres ne disent pas si elle accompagna dans sa visite le prince Eugène, duc de Leuchtenberg, qui se rendit à l'abbaye le 19 avril 1819. Le 20 juillet 1821, on apprend à Einsiedeln la mort de Napoléon à Sainte-Hélène (5 mai). « Il laisse, disent les archives, un nom éternel et un souvenir ineffaçable. » Quatre jours plus tard (24 juillet) la reine Hortense arrive à l'abbaye. La nouvelle, qui a traversé lentement les mers, l'a bouleversée. Elle a besoin de se recueillir, et tout naturellement elle est venue. Là, dans le sanctuaire vénéré, elle est sûre de trouver le calme, la paix, la sérénité. Elle y prie mieux qu'ailleurs. Elle n'a jamais oublié son premier pèlerinage, celui où elle a accepté la pire mort, celle de l'amour. Le 26, jour de la fête de Sainte-Anne, à sept heures et demie, elle communie et repart, moins inquiète, moins troublée, pour le lac de Constance. Puis elle envoie, par mademoiselle Cochelet, une chasuble aux broderies d'or sur fond d'argent, destinée aux

grand'messes. Mention est faite du premier emploi de cet ornement le 14 septembre (1821).

Nouveau pèlerinage le 4 octobre 1823, cette fois avec toute une suite, les deux princes Charles et Louis, les dames d'honneur. La nuit est tombée quand les hôtes impériaux descendent de voiture. Le Père qui est chargé des soins de la chapelle se hâte de revêtir la statue de la Vierge noire avec l'un des vêtements offerts par la Reine. Le lendemain, les princes et leur mère assistent à la grand'messe dans le chœur, eux dans un banc ordinaire qu'on a recouvert de tapis, elle sur un fauteuil. Cependant elle a dû repartir avant la procession. Mais elle a laissé pour la bibliothèque, où j'ai pu les voir, des monnaies à l'effigie de Napoléon, de Joséphine, d'Eugène et d'elle-même.

Revint-elle à Einsiedeln d'autres fois encore? Je n'ai pu relever d'autres traces sur les registres. Ces quatre voyages ne répondent-ils pas chacun à un but déterminé? La première fois elle vient chercher à Notre-Dame-des-Ermites la paix du cœur. La deuxième, elle y conduit son fils Louis pour la première communion. La mort de l'Empereur l'invite au retour pour se mieux recueillir. Elle désire enfin amener à la Vierge miraculeuse son fils aîné qui est élevé par Louis Bonaparte et qu'elle n'a point tout à elle. L'éloignement, la solitude, la poésie du sanctuaire dans la montagne sont en harmonie avec son esprit romanesque et son cœur blessé.

IV

LE SOUVENIR DE NAPOLÉON III

Cependant les Pères de l'abbaye d'Einsiedeln n'avaient oublié ni les visites de la reine Hortense, ni la première communion du prince Louis, quand celui-ci devint le chef de l'État français. Ils lui dépêchèrent le comte Joubert, ancien pair de France, qui était de leurs amis, pour lui rappeler ces souvenirs. Le comte Joubert chargea de la commission le général de Montebello qui était aide de camp du Prince-Président. Et, le 24 février 1853, le Prince-Président devenu Empereur faisait envoyer à l'abbaye, par les soins d'Achille Fould, ministre d'État, deux sièges en tapisserie de Beauvais.

Les liens étaient renoués. Ils ne cessèrent plus d'être cordiaux. Le 29 août 1855, c'est un envoi de livres pour la bibliothèque. Envoi un peu mêlé, où je retrouve dans la liste une *Histoire de Napoléon III* entre *la Normandie souterraine* et les *Monuments de Ninive*. Le 16 septembre 1864, l'Empereur fait expédier son portrait en pied et celui de l'Impératrice. Mais voici un cadeau plus solennel et plus généreux, un cadeau royal. Au début de septembre 1865, l'abbaye d'Einsiedeln reçoit un lustre, sorti des ateliers de la maison Bachelet à Paris, qui est une véritable merveille et qui est encore aujourd'hui l'ornement de la basilique. Le 14 septembre, on procède à son inauguration devant d'innombrables pèlerins. Ce lustre a sept mètres de haut et se compose de trois couronnes de lumières enrichies d'émaux et de lamelles du plus heureux effet. Celle du milieu porte dans son pourtour l'inscription d'une phrase prononcée par la reine Hortense en 1816 quand elle accomplit son pèlerinage : *Je désire mettre moi et mes enfants sous la protection de la Vierge.* Enfin, au centre de cette composition est appendue une couronne impériale surmontée d'une croix et posée sur une galerie à arcades terminée par un cul-de-lampe. La couronne porte cette inscription : *Donnée par Napoléon III, Empereur des Français*, 1865.

L'Empereur se souvenait des jours passés en Suisse, auprès de sa mère, la reine Hortense dont il gardait le culte, dans ce château d'Arenenberg que l'impératrice Eugénie, dans un geste charmant et tendre, avait racheté. Lui-même n'avait pas oublié sa visite enfantine à Notre-Dame-des-Ermites dont le site avait dû frapper sa jeune imagination. Enfin les Pères ne manquaient aucune occasion de lui manifester leur sympathie. Lors de l'attentat d'Orsini (14 janvier 1858), le Prince abbé lui avait adressé une belle lettre où il remerciait le Seigneur d'avoir veillé sur le souverain odieusement menacé. Et Napoléon III lui avait répondu le 1er avril suivant par une lettre autographe que j'ai pu lire et recopier dans les archives d'Einsiedeln. Elle est rédigée d'une jolie écriture fine, appliquée, correcte, presque ménagère. En voici la teneur, avec une faute d'orthographe :

Monsieur l'abbé, vos félicitations et celles de vos Pères de Notre-Dame-des-Ermites au sujet de l'attentat du 14 janvier devaient d'autant plus vivement me toucher que vous y rattachez des souvenirs qui me seront toujours bien chers. Aussi je regrette beaucoup de n'avoir pu à cause de mes trop nombreuses occupations vous remercier plutôt (*sic*), et des actions de grâces adressées au ciel en ma faveur et de vos prières afin qu'il continue à me protéger. Veuillez donc faire agréer à votre respectable communauté l'expression de ma gratitude et en recevoir vous-même la sincère assurance. Sur ce, monsieur l'abbé, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Écrit au palais des Tuileries le 1er avril 1858.

NAPOLÉON

Quand Napoléon III mourut à Chislehurst, dans le comté de Kent en Angleterre, une lettre du prince Henri, abbé d'Einsiedeln, — c'est le titre que prenaient les prieurs, — datée du 13 janvier 1873 et adressée à l'Impératrice, rappelait encore les bonnes relations de l'Empereur avec l'abbaye et l'informait qu'un service solennel serait célébré le 20 janvier pour le repos de son âme. L'Impératrice chargea l'une de ses dames d'honneur, mademoiselle Marie de Larminat, de transmettre ses remerciements à l'abbaye et c'est la dernière pièce du dossier.

Il en est une autre dont je n'ai point encore parlé, et qui est pourtant la plus intéressante à cause des détails qu'elle contient sur la vie de la reine Hortense à Arenenberg et sur les années de jeunesse de Louis-Napoléon. C'est une lettre datée du 12 décembre 1852 et qui est adressée au Prince abbé (qui sans doute avait sollicité le recueil de ces souvenirs) par le chanoine Kiesel (Franciscus Xavierius Blavius), curé d'Ermatingen. Ermatingen est un petit village catholique au bord du lac de Constance. Le château d'Arenenberg fait partie de cette paroisse. Des relations se nouèrent entre le presbytère et le château où le desservant se rendait chaque samedi. Souvent il y disait la messe. La Reine, en toute occasion, se montrait bienfaisante et charitable. Elle était, dans toute la région, connue, respectée, aimée. On ne s'adressait jamais vainement à elle. A partir de 1833 il devint son confesseur. Elle se confessait tous les mois, jusqu'à sa mort (5 octobre 1837). Le soir du 4 octobre, comme son entou-

rage la savait perdue, on envoya chercher le prêtre et il resta jusqu'au grand matin, à cinq heures moins le quart, où elle rendit le dernier soupir. Jusqu'au bout elle garda toute sa conscience, prenant congé de son fils Louis-Napoléon, puis de tous, y compris les domestiques, avec une douceur charmante. La dernière nuit fut très agitée. Il lui tint la main droite en s'efforçant de la consoler. Elle ne recouvra un peu de calme que deux ou trois minutes avant la fin. Cette vie si courte a été remplie de bienfaits.

Après cet hommage rendu à la mère, l'abbé Kiesel parle du Prince, de son éducation religieuse surveillée par la reine Hortense, de la première communion d'Einsiedeln. Puis il cite des traits innombrables de générosité de Louis-Napoléon. De sa mère il tenait ce cœur charitable. Rencontrait-il un pauvre sur son chemin, il lui donnait tout l'argent qu'il avait sur lui. Il ne pouvait laisser partir un nécessiteux sans le secourir. Un soir d'hiver, rentrant à cheval de Constance à Arenenberg, il croisa sur sa route un jeune ouvrier si pauvre qu'il marchait pieds nus dans la boue et la neige. Le Prince quitta ses bottes et les passa au malheureux. On le vit arriver sans chaussures au château. Mais sa mère ne le gronda pas.

Dans son *Histoire du Second Empire*, où M. Pierre de la Gorce se montre historien si puissant dans la vivante évocation des faits et si judicieux dans l'étude des lois qui assurent la vitalité ou la décadence des nations et des sociétés, il est une page que je ne puis lire sans ce frisson qui me désigne clairement les grandes œuvres, les grandes actions, ou la beauté. C'est la page où il juge Napoléon III au lendemain de Sedan. Les fautes du Second Empire s'achèvent par ce désastre. L'armée, encerclée, ne peut plus être qu'anéantie ou prisonnière. Aucun chef ne veut prendre la responsabilité de la capitulation. Alors, l'Empereur, qui suivait ses troupes comme une épave, reprend dans cet instant le commandement suprême. Et c'est lui qui arrêtera l'inutile bataille, l'inutile boucherie. C'est lui qui prendra l'épouvantable défaite à son compte.

« Quand le temps a effacé la trace des douleurs privées, écrit Pierre de la Gorce, les peuples sont moins reconnaissants à leurs maîtres pour le sang épargné qu'ils ne s'enorgueillissent

pour le sang répandu. Peut-être, en vouant à une perte certaine ses soldats et lui-même, Napoléon eût-il, au prix d'une effroyable tragédie, sauvé d'une atteinte mortelle la légende impériale de sa race? L'âme du souverain, très aguerrie contre les dangers personnels, était trop humaine pour ces féroces immolations. La véritable histoire place ses sévérités à l'époque où se commettent les fautes, non à l'époque où les fautes se paient. Les fautes, c'est l'incroyable série d'aberrations, d'ignorances, de rêves ambitieux et débiles qui avaient mis toutes choses à point pour le dernier abaissement. Sedan, ce n'est que l'expiation. Quand tout se fut effondré, quand on fut arrivé à se rejeter le commandement comme jadis on le recherchait, l'Empereur intervint avec l'impassible tristesse de sa grandeur désabusée et, avant de déchoir pour jamais, redevint le maître une dernière fois pour arrêter le sang. Je ne sais si je me trompe, mais cet acte suprême achève de peindre l'homme funeste mais non haïssable, complexe et compliqué, mais non vulgaire, égaré mais non méprisable, chimérique mais généreux, dont l'histoire s'achève. La Providence, en le frappant, se refusait à le dégrader tout à fait. Sur cette existence d'où se retiraient tous les rayons, elle laissait luire ce rayon divin qui naît de la bonté. Car le pauvre Empereur avait été bon, il le serait jusqu'au bout. Cette marque serait la sienne, elle subsisterait comme une harmonie dernière au milieu de toutes les incohérences de son règne; et celui qui toute sa vie avait été prince humanitaire finirait du moins par un acte d'humanité. »

Cette bonté, cette humanité qui atténue les rigueurs du jugement de l'histoire, il en avait appris l'usage à Arenenberg, dans la compagnie de la reine Hortense. Le chapelain d'Ermatingen en témoigne et sa lettre vient expliquer à l'avance l'ordre donné à Sedan quand la lutte est devenue inutile. Les archives d'Einsiedeln rendent ainsi un touchant hommage à la Reine et au Prince qui vinrent ensemble implorer le secours divin dans la vieille abbaye.

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

TERRE DE FRANCE : PERRAULT

Pour Christian et Hélène de Fels.

« Ah! laissez, laissez-moi, que j'aille encore au pays de nos Fées... » Et ces Dames de France nous disputent en silence la main de nos enfants... « Oui, laissez, laissez-moi, que j'aille encore, les pieds nus, de ce côté du monde où les forêts de France sont si bleues... » Et l'enfant, ivre d'un songe où le bonheur a nom Perrault, détourne son visage à de plus pures réalités.

Montez, laquais! Chantez, colombes!... En beau carrosse tout chantourné, comme ces merveilles d'or massif qu'une baguette sut tirer de la citrouille côtelée, est-ce au royaume de Mataquin que nous cheminerons à grand loisir? Ah! que non pas, mais sur la bonne terre de France où sont les hautes futaies en fleurs, les champs bien façonnés et les pacages aménagés.

Bonnes gens qui fauchez...
Bonnes gens qui moissonnez...

N'est-ce pas déjà votre domaine, Carabas? Et ce Seigneur de bonne mine qui se promène tout là-bas, le long des blés, fièrement sanglé dans sa haute ceinture de cuir et le panache frisant au vent, ne serait-ce pas monsieur du Chat Botté?

Franchies les terres du Marquis, en quels États nous voici là? Jamais ne furent si beaux jouets que ces maisons d'argile sous le chaume, que ces maisons de pierre sous l'ardoise, avec leurs menues portes qui ferment bien et leurs fenêtres à meneaux peints. Chacune d'elles a son jardin, son jardin clos de primeroses, de framboises, et si pleinement garni

d'oseille, d'escarolle, qu'on n'y trouverait place pour une bille... Sous le regard de la fée Aurore, maître Coq a chanté et tout le village est en émoi.

Voici monsieur le Curé qui de son pas traînant s'en va donner le branle à sa grosse cloche d'ombre verte; voici les travailleurs qui partent pour leurs champs; voici tous les villages de France qui chantent à la ronde, toute la France au chant de ses fontaines, avec ses roses, ses abeilles, avec ses forges, ses fléaux, avec ses pierres à meuler et l'incessante course de ses navettes, avec ses jeux de quilles aux carrefours et ses hiboux cloués au vantail des greniers. Et voici toutes les « mères-grands » de France sur le pas de leurs portes, les mains aux hanches, dès matines, et la langue au caquet :

« Que fais-tu là, ma belle? Que fais-tu là, petit?... Entrez donc vous chauffer... Tirez la chevillette et la bobinette cherra... »

Cette voix rauque sous la mante, cette moustache rude sous les besicles bas-chaussées, ne serait-ce point encore malice de loup? Mais non, il n'est que de s'approcher, sous la lumière du ciel de France, pour reconnaître à ses yeux pâles une mère-grand pareille à toutes les mères-grands, avec ses cheveux blancs tirés sous sa coiffe bien gaudronnée de frais, avec sa robe à plis de grosse tiretaine et ses lourds sabots noirs où viennent se frotter des chatons mal léchés.

En compagnie du Chaperon Rouge, sur le haut banc de bois couleur de bois d'église, il n'est plus temps de s'attarder devant le bol de lait crémeux et les tartines au fromage blanc : tant d'autres lieux à visiter et tant de route encore à faire avant que le soleil ne tire sur son déclin!... Et ce sera bientôt le goût du soir, l'heure des belettes et de l'engoulevent, à l'orée des grands bois où la nuit se compose, là où les bottes de sept lieues ont laissé leur empreinte aux tranches de l'ornière... Ah! comment prévenir notre humble frère le Poucet? Vite, vite, mes Colombes. Plus vite encore. Vous aurez du mil et de l'avoine si vous savez rejoindre à temps le petit homme qui va là-bas, « car la nuit est tombée et il souffle un grand vent qui fait des peurs épouvantables... »

Routes, routes encore, ô délices de France! Tant de mystères à démêler au feu de la lanterne, tant de châteaux à

réveiller au sommeil des clairières, tant de merveilles à délivrer au fond des sources et des mares... jusqu'à l'heure mauvaise où le cri de la chouette, comme une malédiction de Carabosse, éveille au fond de son lit tiède l'enfant surpris qui tient, dans sa main close, une noix creuse plus précieuse que la pantoufle de Cendrillon.

Ainsi toujours rêverez-vous de France, ô cœur incorruptible de l'enfance, parce qu'au soir de sa vie d'homme, tout emplie de scrupules et longuement visitée de la grâce française, un homme de bon terroir, qui était né Perrault, se prit lui-même à rêver tout bas pour un enfant de France.

Songe de Charles Perrault... Songe d'une nuit d'Été de France... A cette heure de la vie qui ne fait plus qu'un bruit de rivières lointaines, à cette heure de la vie où le soleil étire encore aux terrasses de France toute cette claire histoire de l'âme dont La Fontaine a dit : « C'est le soir d'un beau jour... », celui qui est encore d'âge à planter comme le vieillard du Fabuliste, « mes arrière-neveux me devront cet ombrage », se recueille un instant pour discerner, en souriant, ce qu'à la cime du désir il y a de plus loisible, de plus essentiel et de plus inutile, c'est-à-dire de plus pur... Et de ce fin pollen à bout de doigts, de cette poudre d'ailes à bout de souffle, sera faite l'impalpable matière de ce tissu miraculeux : *le Livre des Contes de Ma Mère l'Oye.*

... Mais avant d'y venir, ne faut-il pas entendre comme un conte la vie même du Conteur?

***

Il fait déjà figure « légendaire », ce petit personnage né jumeau, « le douzième janvier 1628 », qu'un de ses frères tient sur les fonts avec Framboise Pépin, sa cousine. La trame où va s'inscrire la pure courbe de sa vie tire son fil de nos plus vieux rouets de France. Entouré dès sa naissance comme un Prince Charmant, il connaîtra bientôt le prix de cette sagesse heureuse et vivifiante qui gravite de plain-pied autour de l'enfance française. Une « mie » bienfaisante lui racontera de belles histoires; une mère attentive se « donnera la peine de lui apprendre à lire »; un père souriant

s'attachera lui-même « à lui faire répéter ses leçons les soirs après soupé »; et puis, un jour, les libres compagnons de son choix, enfants de même race, lui révéleront les surprises du vagabondage au plus étrange des royaumes, en ce vieux jardin du Luxembourg où les charmeurs d'oiseaux et les marchands d'oublies enseignent à tout venant l'attrait d'une langue nouvelle.

Le sentiment de la famille continuera pourtant à rassurer, à exalter jusqu'à sa mort la vie intime d'un Charles Perrault, comme un signe d'élection et la promesse, toujours tenue, d'un véritable privilège. C'est d'abord le culte en soi de la famille, tel qu'il peut encore se confondre, pour un bourgeois français, avec le point d'honneur : « Ma famille est irréprochable... On n'y trouvera que des gens de bien, des gens de bon sens, officieux, bienfaisants et aimés de tout le monde. » Puis c'est le sentiment, encore plus français, à cette époque, de la hiérarchie domestique : autorité du père, chef de famille, respecté de tous et maître en toutes décisions; intercession de la mère, dont la douceur attire au soir les confidences; obligation du frère aîné envers les puînés. Lorsque Perrault lui-même prendra femme, qu'on n'attende pas de lui le moindre écart d'imagination : « Je n'ai vu la fille qu'une fois depuis qu'elle est hors de religion, où elle a été mise dès l'âge de quatre ans; mais je connais le père et la mère il y a plus de dix ans, pour avoir vécu depuis ce temps-là très familièrement ensemble. Je les connais, ils me connaissent, et je suis assuré que je vivrai parfaitement bien avec eux. »

Cette soumission à la règle familiale est chose alors si générale qu'elle semble découler de la vie même. Et cet attachement naturel, au sein de toute communauté familiale, se retrouve dans la cabane du bûcheron comme dans la chambre dorée du Roi. Le jour où il voudra l'évoquer en historiographe de Louis XIV, voici en quels termes touchants s'exprimera le poète du *Petit Poucet* : « Le Roi était dans une petite garde-robe derrière la chambre de la Reine, d'où il allait à tout moment la voir, la servant, dans sa maladie, presque dans tous ses besoins, soit pour lui donner à boire, soit pour lui porter ses bouillons; fils n'ayant

jamais davantage honoré sa mère pendant toute sa vie. »

Il y a vraiment un sens chrétien dans ce sentiment d'amour supérieur au devoir, et qui témoigne pour nous de la croyance encore saine du XVIIe siècle français, alliée à je ne sais quelle intime fraîcheur. Lorsque Perrault parle de ses frères, on dirait saint François d'Assise appelant ses oiseaux : mon frère l'Avocat... mon frère le Médecin... mon frère l'Architecte... mon frère le Receveur... « De quatre frères que j'ai eus et dont je suis le moindre et le dernier en toutes choses... », c'est façon à lui chère de commencer ses phrases. Toute cette famille vit en état de grâce, vit en état de charme, et c'est à travers cette sorte d'enchantement mutuel qu'elle a vu toute la France, comme un seul et grand bien en avance d'hoirie.

« Mon frère le Financier » est un être charmant : après avoir quitté son métier, il se fait hydrologue pour chercher à prouver que « les rivières sont la cause des fontaines ». Et quand, de guerre lasse, il lui faut renoncer à convaincre ses contemporains, il entreprend d'écrire un dialogue sur Don Quichotte...

« Mon frère le Théologien » discute en religion avec un talent extrême. C'est, au regard de Charles, un très grand personnage, « qui vaut beaucoup, mais ne se fait pas valoir ». Tout jeune encore, cet argumentateur né a arraché à son professeur un cri d'admiration : *O Altitudo!*... Plus tard il se fera le défenseur du grand Arnaud, qu'il ne veut pas connaître, par pudeur, craignant que les sentiments qu'il avait sur les matières de la grâce ne lui vinssent point « de la chair et du sang ». Il est l'âme de ces réunions familières et amicales, où l'on discute jusqu'à l'extinction des feux sur les effets de la grâce, et d'où sont nées, un soir, les premières « lettres provinciales » de Pascal...

« Mon frère l'Architecte... » Ah! celui-là mérite toute l'admiration de notre poète. Gentilhomme du siècle, tout en jugement, en esprit et en grâce, Claude Perrault a de son métier une connaissance approfondie. C'est un architecte de renom et surtout un artiste. Appelé par sa profession à visiter la France, il la regarde avec une telle tendresse que quelque chose nous trouble encore dans l'ingénuité de sa vision. Son voyage de

Paris à Bordeaux est un début de féerie. On dirait qu'il sème à dessein, sur la grand'route provinciale, les cailloux purs qu'un jour son frère Charles recueillera. Comme une étrange prémonition, il fait monter pour nous, à l'horizon de France, les vapeurs bleues du songe où le Conteur lui survivra. Et puisque aussi bien c'est de France qu'il s'agit dans cette histoire des Perrault, comment ne pas suivre un instant Claude dans sa précieuse digression?

Voyage en bonne compagnie; carrosse « attelé de six chevaux gris et escorté du sieur Clervaut »; laquais issus d'une baguette de fée; soupers aux *Trois Pigeons*, aux *Trois Marchands*, aux *Trois Piliers*; chemins creusés par les orages de l'été (« nous y demeurâmes près de quatre heures pour faire une demi-lieue, et sans ce que nous avions pourvu à avoir de la lumière que nous allumâmes avec un fusil, nous y aurions couché »); congédiement du guide qui ne sait point les chemins (« le grand malheur était que ses sabots ne pouvaient entrer dans les étriers »); arrivée à l'auberge de la *Belle Image* où l'on a grand'peine à faire lever l'hôte et l'hôtesse (« nous y mangeâmes un dindon qui se trouvait cuit à point et une perdrix qu'on fit cuire; il était minuit; cela nous empêcha de faire difficulté de manger de la chair, le jour des Quatre-Temps étant passé »); choix de la route du lendemain...

Ah! que m'importe, frère de Perrault, l'itinéraire de votre course? Il me suffit de ce parfum de France au coin d'un chemin creux, « à une lieue et demie de la ville », où l'on vous présente « un panier de fort beaux raisins de la part d'une jeune demoiselle qui était sur le bord de sa vigne »; ou de ce beau dessin, à larges traits, d'une ville de province « ayant plusieurs jardins, des vignes, et des terres labourables »; et qu'enfin vous nous fassiez connaître, un soir, la douce intimité d'une hôtellerie française où « la plus belle chambre avait deux lits de roseaux recouverts comme il y en a aux villages proches de Paris ». Nous flairons avec vous « le pain qui sent l'ivraie et la nielle », « le raisin qui est vert et qui a la peau dure », « le marché plein d'un fort vilain peuple où il n'y a presque point d'autres marchandises que de grandes provisions d'ail... » Nous nous enquérons, à l'occasion, de la façon d'accommoder de beaux poissons du lieu, qui sont des

barbeaux et des maigres. (« On fait cuire le poisson avec son foie, qui lui donne une amertume pareille à celle de la bécasse. ») Nous pestons, à la ville, de ne trouver chez le mercier « un ruban de satin violet » qui fait défaut à l'un de vos compagnons de route « pour pendre sa montre ». Et nous nous consolons, un beau matin qu'il nous faut traverser un port en carrosse, « sur un sable aussi noir et menu que de la cendre », d'observer que la mer, en se retirant, « laisse des traces en ondes en quelques endroits et en d'autres en laisse en forme de point de hongrie ou de chevrons brisés... » De belles rencontres nous surprennent : « A demi-lieue de cette ville un train de trois carrosses... Le premier était garni de deux ou trois Espagnols et les deux autres de quatre ou cinq femmes fort laides. Il y en avait une à la portière qui avait une capeline de plumes blanches et violettes, et une guenon auprès d'elle. Ce train vint descendre à l'hôtellerie où nous étions et entendit avec nous une messe que nous avions envoyé retenir... » Une heure vient enfin où la griserie de France se fait si fort sentir qu'il semble qu'avec vous nous ayons perdu pied. Votre voyage alors devient un Conte. Est-ce par vous ou par votre frère que furent écrites ces lignes :

« Le temps que nous mîmes à visiter ce château fut cause que nous nous arrêtâmes et que, nonobstant un guide que nous avions pris, et nos flambeaux et nos lanternes, nous nous égarâmes sur les neuf heures dans un bois où nous fûmes longtemps à attendre nos cavaliers, qui trouvèrent une maison d'où personne ne voulait sortir pour leur indiquer le chemin... Nous fûmes contraints d'avoir recours au ciel et de nous redresser par les étoiles, qui nous furent assez favorables pour nous faire rencontrer un grand chemin à cent pas du lieu de l'observation des étoiles... Nous fûmes heurter *Au Lion* où tout était couché. En entrant dans la cuisine, nous ouîmes le maître qui était dans son lit, qui nous offrit des perdrix et des pigeonneaux pour notre souper... »

Il ne manque plus à la féerie que la baguette du magicien lui-même. Un grand souffle du soir, comme l'haleine de la France sur les avoines mûrissantes, élève jusqu'à nous l'appel d'un autre nom : Charles Perrault! L'obscur présage doit cheminer encore longtemps... En attendant, c'est Claude

lui-même, tout envahi de songe, qui ne s'avance plus qu'à titre précaire entre les choses étranges qu'il relate : « un anneau de fer attaché contre un pilier par une chaîne de fer, qu'un Carme nous dit être le collier d'un géant qui fut tué par un gentilhomme de la maison de la Lande il y a cinq cents ans »; un cercueil « de pierre dure et polie » qui « consomme en vingt-quatre-heures la chair des corps morts » (et cette pierre a une autre particularité, qui est que, quand on la frotte, elle rend une puanteur insupportable); un os d'homme « de la grosseur d'un os d'éléphant », qui fut « trouvé dans un tombeau de pierre »; « un fœtus humain qui fut changé en celui d'un singe dans le ventre d'une femme par l'effort que son imagination avait fait en voyant un fagotin... »

Ainsi, peu à peu, toutes choses autour de lui semblent céder au merveilleux. Et le voyage si bien commencé se termine mal. Un frère de Claude tombe malade à cause, nous dit-on, « de la senteur de draps qui avaient été mis parmi des roses ». On cherche vainement à lui administrer « des cardiaques composés avec les perles, la confection d'hyacinthe et l'eau de scorsonère ». « On lui coupe les cheveux et on lui met un pigeon ouvert en deux sur le cœur. » Il meurt très doucement, et de cette grande douceur sa mort est toute parfumée... On lui fait une chapelle de « six cierges liés ensemble et tournés en manière de girandole auxquels quantité de bouquets et de fleurs sont liés avec des rubans de taffetas blanc. Au droit des pieds il y avait un oreiller fait avec du quintin rempli de feuilles de laurier et couvert pardessus de fleurs d'oranger, de roses et d'œillets, et marqué de branches de myrtes. »

... Faut-il mener plus loin ce voyage sans terme? Une dernière rencontre, sur la route, prend valeur de symbole : celle d'une femme et d'un enfant d'allure mystérieuse. « La femme, qui était un peu sur l'âge comme de quarante-cinq ans, avait été autrefois fort belle, et l'enfant l'était aussi, fort grand, fort vif et fort avancé pour l'âge que la femme lui donnait, qui se disait sa gouvernante. Nous la trouvâmes fort épleurée quand nous partîmes et qui demandait au cocher la huitième place qui lui restait. Lorsqu'elle l'eut obtenue, elle nous conta son histoire, qui est assez bizarre. Elle nous dit que... »

Ici s'arrête brusquement le manuscrit de Claude. A Charles incombera le soin de poursuivre le récit...

***

Vie de Charles Perrault... Il est temps d'en reprendre le fil.

Une jeunesse studieuse, mais libre de tout préjugé classique et qui le laissera toujours accessible aux sollicitations de son temps, le conduit régulièrement jusqu'à ses licences d'avocat, qu'il s'en va prendre à Orléans. Il y note en passant, avec désinvolture et bonne humeur, la cuistrerie sordide de ses interrogateurs. La ville elle-même lui semble pleine « d'un grand nombre de boiteux et de boiteuses », et il reprend en hâte le chemin de Paris.

C'est à cet instant que doit se pencher de plus près sur la trame la fée charmante qui mène, en souriant, la ligne pure de son destin.

« Mon frère le Receveur » a pris goût de se faire construire une maison de campagne à Viry. C'est déjà le ton du jour, pour une famille bourgeoise, d'avoir en terre française, et non loin de Paris, son jardin bien soigné « où croissent à plaisir l'oseille et la laitue » de La Fontaine. On confie à Charles le soin de faire la rocaille d'une grotte, et je sais bien qu'aucun travail ne pouvait éveiller en lui plus de scrupule. Une grotte n'est-elle pas le piège tendu par l'art aux fées du Songe et de l'Amour? Elles y viennent à l'aube boire au creux des mains de leurs fidèles, et le soir, à l'orée d'une grande espérance, quelque fille de Roi, accompagnée de sa nourrice et de ses dames d'honneur, y fait halte un instant, pour y reprendre haleine, avec ses biches, à l'heure où les grandes ombres vont habiter la pierre... Charles Perrault, poète, autant que frère d'architecte, s'acquitte de sa tâche avec amour.

La description de cette grotte défraye assez les conversations pour que Colbert, un jour, se montre curieux de son auteur. La présentation du jeune artiste lui est en tous points favorable. Il se voit aussitôt confier, comme à l'issue d'un conte, « la surintendance des bâtiments du Roi ». Il brûle désormais de s'égaler aux plus brillants serviteurs du Monarque. « Sa Majesté, écrira-t-il un jour à Poussin,

veut que son règne soit fameux, non seulement par les grands actes de sa vie, mais aussi par une infinité d'hommes illustres en toutes sortes de profession. »

Perrault était homme entendu à tout. Il prend son métier très à cœur, il s'y complaît et s'y délecte, veillant avec ponctualité à ce que ses ordres soient bien exécutés jusque dans les plus petits détails : « Les peintres sont sortis ce matin de la chambre de la Reine, à cinq heures, après avoir passé la nuit et avoir tout achevé... Nous avons fait mettre tous les culs-de-lampe de l'alcôve, poser deux tableaux sur les portes de cette chambre, et nous avons livré la chambre aux frotteurs de parquet. »

Mais ce n'est pas assez d'aménager ce cadre matériel : le règne d'un grand Roi comporte aussi l'organisation des plaisirs de l'esprit, « car tant de grands exploits doivent être mêlés de divertissements dignes du prince, de fêtes, de mascarades, de carrousels et d'autres délassements semblables, et toutes ces choses doivent êtres décrites et gravées avec esprit et avec entente ». Colbert a vite compris tout le parti qu'on peut tirer d'un Perrault pour l'enchantement du Roi. Il lui confie l'illustration de sa légende dans tous les arts décoratifs, et la soie ou la laine, le bronze ou le marbre sont désormais régis par cette main charmante. Dans une sorte de rêverie souriante à la gloire du Prince, notre poète décorateur, avec la même grâce, se fait tour à tour dessinateur, médailliste, versificateur de devises royales... C'est un beau conte encore qui nous est conté là.

Et de ce conte, semble-t-il, Perrault n'est pas le moins ravi, qui vit en société comme en état de grâce. Sous la dentelle de ses songes, faire fonction de divertisseur royal, quelle bonne fortune pour un bel esprit qui a su sauvegarder l'ingénuité de son âme à travers les délices de la mode et du bon ton!

Au surplus le secret de la réussite de Perrault est dans une sorte de délicatesse psychologique qui lui semble propre, encore qu'elle soit bien française. Appelé à donner son avis dans une « espèce de petit conseil pour consulter sur toutes les choses qui regardent les bâtiments », il le fait toujours avec finesse, avec justesse, avec un véritable don de séduction naturelle. Examinant, au sein d'un groupe d'amis, les

meilleurs moyens d'assurer l'entreprise d'une belle « Histoire du Roi » à laquelle chacun apporterait sa contribution littéraire, il leur propose cet expédient : s'arranger pour faire parvenir un recueil de ces essais sur la table de Colbert, mêlé à sa correspondance officielle, « de sorte que la lecture qu'il ferait de ce cahier le délasserait de la lecture qu'il ferait des autres lettres... » Oh! Perrault, vous nous prendrez donc toujours pour de grands enfants qu'il faille divertir? Dans ce siècle solennel, où votre allure est si légère, vous faites vraiment figure de Prince Charmant...

***

On enseignait, au XVIIe siècle, que le mérite littéraire, pour un esprit bien fait, n'est qu'un prolongement naturel de l'éducation... Sans vouloir discuter ici l'autorité d'une telle maxime, constatons simplement l'aisance avec laquelle un Charles Perrault, Parisien d'origine tourangelle, accède, en même temps qu'à la vie de société, à l'exercice de tous genres littéraires dont la maîtrise constitue alors l'apanage naturel de l'homme d'éducation. Poèmes, pièces d'apparat ou de circonstance, allant de l'épopée à la fable en passant par l'idylle et l'églogue, épîtres, traductions et critiques, harangues et compliments académiques... tout ce fatras d'herbier, depuis longtemps déserté par le souffle de l'esprit, et que nous nous garderons bien d'éveiller, eut tôt fait de rejoindre la poudre d'ailes mortes où vit désormais, pour nous, ce je ne sais quoi d'essentiel et d'ineffable et d'anonyme qui s'appelle Perrault. Et que ce fût là chose française, il suffirait, pour s'en convaincre, de rappeler le goût qu'avait notre poète pour « les gens qui ne savent pas dire trois mots de suite et qui ne laissent pas d'être éloquents, parce que le peu qu'ils disent est précisément ce qu'il faut dire pour persuader... »

Un tel homme était fait pour le commerce de société bien plus que pour la gestation solitaire des grandes créations de l'esprit. Sa place était donc à l'Académie. « C'est une compagnie, lui dit un jour Colbert, que le Roi affectionne beaucoup; et, comme mes affaires m'empêchent d'y aller aussi souvent que je voudrais, je serai bien aise de prendre

connaissance avec votre moyen de tout ce qui s'y passe. Demandez la première place qui vaquera. »

Académicien, cédant toujours à son instinct social, il s'attache aux réformes qui peuvent élargir l'audience et la fonction sociale de l'illustre Compagnie. Il faut en ouvrir les portes le plus largement possible, et commencer par lui assurer la publicité des séances de réception. Il faut en ménager l'accès aux représentants, de tout ordre, d'une élite policée. Il faut accroître l'autorité morale de ce Salon par des délégations et des communications de toute sorte, des publications, des créations de bourses littéraires... (« Elles furent, la première année, des bourses de soie et d'or les plus propres du monde; la seconde année, des bourses de cuir; et, comme toutes choses ne peuvent pas demeurer au même état et vont naturellement en diminuant, les années suivantes il fallut les aller recevoir soi-même chez le trésorier, en monnaie ordinaire, et les années commencèrent à avoir quinze et seize mois. ») De grâce, qu'on lui prête encore attention, et il faudra bientôt prendre soin de consigner dans des mémoires les discussions de l'Académie. En attendant, voici qu'il en prend soin lui-même, et ce scrupule nous vaut la relation de telle trouvaille de ces messieurs, comme cette proposition scientifique tendant à faire remplacer « la ficelle des maçons par un cheveu de femme fort long » et ceci afin d'obtenir une précision plus grande...

Est-il besoin, pour un Conteur, de signaler autre chose à la mémoire des siècles?

L'histoire, pourtant, préfère se souvenir du rôle de Perrault dans la fameuse « querelle » des Anciens et des Modernes; ce petit homme de société, dont l'ingénuité sut tenir tête à la cuistrerie d'un Boileau, se montra assez instinctivement français pour s'insurger contre toute culture d'emprunt et revendiquer, au profit du génie de sa race, la libre expression de ses dons naturels.

Tant de bonne grâce et de « civilité » ne se peuvent limiter au monde de l'esprit. Le sens social d'un Perrault s'étend à tout ce qui vit français. C'est la France tout entière qu'il rêve de connaître heureuse, d'un bonheur accessible à toutes les classes de sa population, et le cours de la vie nationale

lui apparaîtra dès lors comme une belle histoire, celle d'une seule grande famille, unie dans l'ordre et le respect de sa hiérarchie naturelle. Lorsque Colbert voulut faire fermer les Tuileries, Perrault s'indigna : « Vous ne croiriez pas, monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus petit bourgeois, a pour ce jardin-ci. Non seulement les femmes et les petits enfants ne s'avisent jamais de cueillir aucune fleur, mais même d'y toucher; ils s'y promènent, comme s'ils étaient tous des personnes très raisonnables. Les jardiniers peuvent, monsieur, vous en rendre témoignage. Ce sera une affliction publique de ne pouvoir plus venir ici se promener, particulièrement en ce temps où l'on n'entre plus au Luxembourg ni à l'hôtel de Guise. — Ce ne sont que des fainéants qui viennent ici, me dit-il. — Il y vient, lui répondis-je, des personnes qui relèvent de maladie, pour y prendre l'air; on y vient parler d'affaires, de mariages et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudra à l'avenir se donner rendez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y promener. — Il sourit à ce discours et, dans ce même temps, la plupart des jardiniers des Tuileries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin. — Point du tout, Monseigneur, répondirent-ils presque tous en même temps; ils se contentent de se promener et de regarder. — Ces messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car l'herbe n'y en revient pas si aisément dans les allées. »

Tel est bien l'enchantement de Perrault au royaume de France : s'enivrer de sagesse, de bon vouloir et d'allégeance au plus beau des royaumes, être une abeille diligente au plus glorieux rucher. A la tête de ce groupement heureux se trouve le Roi, personnage sacré, pour qui la révérence d'un Perrault se teinte de candeur, comme il sied au pays des merveilles où le Conteur a pris naissance. Voulez-vous entendre le langage de ce Roi, quand l'annaliste a nom Perrault? « Vous êtes tous de mes amis, dit Louis XIV, et ceux de mon royaume que j'affectionne le plus et en qui j'ai le plus de confiance. Je suis jeune, et les femmes ont ordinairement

bien du pouvoir sur ceux de mon âge; je vous ordonne à tous que, si vous remarquez qu'une femme quelle qu'elle puisse être, prenne empire sur moi et me gouverne le moins du monde, vous ayez à m'en avertir. Je ne veux que vingt-quatre heures pour m'en débarrasser et vous donner contentement là-dessus. » Et dans cette cour débonnaire, le Roi s'adresse encore ainsi à ses inférieurs : « Vous pouvez, messieurs, juger de l'estime que je fais de vous, puisque je vous confie la chose du monde qui m'est la plus précieuse, qui est ma gloire. Je suis sûr que vous ferez des merveilles; je tâcherai de ma part de vous fournir de la matière qui mérite d'être mise en œuvre par des gens aussi habiles que vous êtes. » C'est à la fois le roi d'Yvetot et le grand roi Saint-Louis sous les quatre couleurs de l'imagerie d'Épinal.

Or il advient, de surcroît, et par une grâce du Ciel, que ce Roi si grandement admiré par Perrault ait élu domicile dans le plus beau palais du monde : Versailles, temple de gloire, où toutes les merveilles du monde sont rassemblées. N'est-ce pas trop de bonheur pour le futur Conteur des Contes de fées? Écrivant son *Parallèle des Anciens et des Modernes*, il fait admirer la noble demeure à un certain abbé qui ne se lasse point de s'extasier : « Il faut remarquer que les marbres de toutes les pièces de cet appartement sont différents les uns des autres et sont toujours en augmentant de prix et de beauté. Ceux de la pièce où nous sommes et des deux qui suivent sont marbres tirés du Bourbonnais et du Brabant, ensuite sont les marbres du Languedoc et des Pyrénées, puis ceux d'Italie, et enfin ceux d'Égypte, qui devraient moins être appelés des marbres que des agathes. » Que le ton se fasse plus confidentiel, et c'est vraiment l'entrée du Prince Charmant au Palais de la Belle... « Voici un beau salon et un beau point de vue. D'un côté le superbe appartement que nous venons de traverser, de l'autre une galerie qui me semble enchantée, et des deux autres côtés une vue admirable, et qui donne sur les plus beaux jardins du monde... » Faut-il, d'un trait final, confondre le réel?... Voici « cette cuve de jaspe qui a pour le moins douze pieds de diamètre, et vingt personnes s'y pourraient baigner à la fois »...

Un jour Perrault, qui rêve toujours de son Roi, porte plus

loin ses pas aux limites du réel : le plus sérieusement du monde, il entrevoit la possibilité de bâtir la plus belle maison royale en lieu plus fabuleux « à cause du bonheur de sa situation et de l'amas des eaux qui s'y rencontrent ». Ce château « serait planté sur le sourcil du coteau de Savigny », où, dit-il d'enthousiasme, « ce serait une belle chose de voir descendre les vaisseaux de la rivière de Loire avec leurs mâts et leurs voiles, le long de la montagne, en manière de ramasse, sans venir flotter sur le canal... »

Perrault, Perrault, souffrez qu'avec amour on vous redise cela même que vous vous plûtes un jour à dire à l'abbé Picard : « Monsieur, vous aimez les belles choses et surtout celles qui ont du merveilleux! »

***

C'est la faillite de tout ce rêve temporel qui nous vaudra un jour l'avènement spirituel d'un autre rêve : celui des *Contes* de Perrault.

A soixante-sept ans, délaissé de la faveur royale, rejeté du cercle des élus, exclu même de la « petite Académie », Perrault fait le bilan de ses déceptions et tire enseignement de ses mortifications. Surmontant toute amertume, il trouve encore la force d'écrire un dernier poème à la gloire de son Roi; et puis, désormais quitte, il se retire dans la solitude pour rêver hors du siècle... Sur la trame essentielle de son âme française s'exerce désormais son goût de l'inactuel. C'est de France qu'il rêve. Et voici qu'un beau soir, à la limite extrême de ce dénuement, dans la fraîcheur intacte de son cœur, il se prend à conter pour un enfant de France...

Conte très pur et très lointain où toute la France affleure d'elle-même, où le Conteur bientôt n'est plus Perrault : car c'est la France elle-même qui se prend à rêver devant nous, c'est l'haleine même de la France qui monte de la nuit d'été, comme un parfum de roses aux terrasses, avec le chant des sources, des rainettes, et le vol des noctuelles en habits de féerie... Par la fenêtre ouverte du Conteur, une figure plus aérienne qu'aucune de celle de ses Contes fait son entrée silencieuse, et, le doigt sur la lèvre, comme la ballerine qui soudain

fait taire les violons, se recueille un instant avant de commencer l'intime confidence.

Ainsi le beau poème, fait de France, s'élucide et se dépose aux mains d'un Charles Perrault, sans qu'il le veuille presque, et comme anonymement. Étrange don du ciel dont le prix lui échappe! Ce n'est pas sans méfiance qu'il accueille la merveille, tant elle lui est suspecte encore sous son imperceptible beauté. Il s'en excuse. Il en a honte. Il va jusqu'à signer l'œuvre immortelle du nom d'un de ses fils. Et l'on voudrait que ce fût là simple pudeur. Mais non, c'est bien la crainte du siècle et le souci encore d'éluder à ses yeux la responsabilité d'un jeu aussi frivole. Lorsqu'on a consacré sérieusement toute sa vie aux belles-lettres et que l'on a conscience de leur avoir donné une œuvre aussi valable que le *Portrait d'Isis*, on se doit de sauvegarder son crédit d' « honnête homme ».

Pour faire pardonner la grâce impondérable et l'inutilité parfaite d'une « féerie », il faut tenter de lui trouver une justification morale : « Quelque frivoles et bizarres que soient toutes ces fables dans leurs aventures, il est certain qu'elles excitent dans tous les enfants le désir de ressembler à ceux qu'ils voient devenir heureux, et en même temps la crainte des malheurs où les méchants sont tombés par leur méchanceté. »

Supercherie touchante, délicieux scrupule, dont on voudrait absoudre le poète des Contes. Non, Perrault, vous ne serez jamais un moraliste, un La Bruyère pour enfants. Votre art ultime est d'autre essence. Bien au delà du monde rationnel où se complaisent les lettres françaises, voici qu'à votre insu choisi pour accéder au pur domaine d'une autre « Belle au Bois Dormant », premier poète français, vous avez pu créer ce que nul avant vous n'avait su libérer : un enchantement puisé aux sources mêmes de la France.

« ... Ce sont des contes faits à plaisir. » Tel est bien l'aveu qui nous révèle, malgré vous, l'authenticité de la race nouvelle où vous prenez rang soudain, à l'heure même où vous croyez vous récuser. Et, pour que le miracle s'accomplisse avec plus d'inconscience, c'est le climat de l'enfance qui lui est réservé.

Entouré, dans votre solitude, de cette couronne d'enfants de France que vous compose, près de l'âtre, la présence d'un

seul enfant, ce fils si tard venu et qu'il vous faut distraire vous-même en même temps qu'éduquer, vous sondez chaque soir, sous l'âme puérile, l'abîme d'innocence et de mystère d'où monte jusqu'à vous, pour l'éminente dignité du poète, le sens de l'absolu et de la parfaite gratuité. Que vos récits n'aient d'autre utilité que de plonger votre jeune auditeur « dans l'abattement tant que le héros ou l'héroïne du conte sont dans le malheur » et de le faire « s'écrier de joie quand le temps de leur bonheur arrive », vous aurez accompli votre véritable mission, qui est d'écrire « des histoires dépourvues de raison pour des enfants qui n'en ont pas encore » et qui cherchent simplement l'enchaînement des choses, les « mouvements de joie et de tristesse ». Il s'agit bien ici de précautions à prendre pour éviter ce qui pourrait « blesser ou la pudeur ou la bienséance »! Je ne puis m'empêcher de sourire en pensant à vos scrupules. Vos *Contes* — dites-vous-le bien, une fois pour toutes, — n'inciteront jamais les enfants à être vertueux, mais ils les aideront à être heureux, parce qu'ils les soustrairont aux limites du réel et les transporteront, hors du lieu et du temps, dans un monde de grâce où il leur appartiendra d'être tour à tour Cendrillon, Riquet à la Houppe ou La Belle au Bois Dormant. Ne croyez pas que la pâture « que vous donnez à ces jeunes âmes innocentes » leur soit acceptable seulement parce que rien « n'a encore corrompu leur droiture naturelle »; c'est l'intégrité de leur imagination qui, par les chemins de l'esprit, les mène jusqu'à vous en toute neutralité. A ces « semences » de plaisir que vous leur prodiguez, ils vont avec agilité, comme oisillons vont au soleil ou chatons à la pelote de laine... Oui, « des contes faits à plaisir », et, pour alimenter ce plaisir au plus étrange de vous-même, l'intime chanson de votre cœur.

***

Perrault a aimé l'enfant dans le prolongement de la femme, et pour l'un comme pour l'autre son amour est amour de Français. La mystérieuse conversation qui unit ces deux êtres, c'est sur la terre de France qu'il l'épie, de la chaumière au palais des rois. Une mère française, qu'elle soit madame

Poucet ou la Reine, sourit toujours de même façon à son petit. Et ce sourire-là, Perrault le connaît bien, pour avoir toujours gardé dans sa mémoire l'image de celle qui l'éleva. La finesse de la femme française a joué son rôle dans sa vie. Avec égard, avec douceur, il parle de la femme en aristocrate et ses fées sont avant tout des dames.

Elles sont, pour la plupart, chaussées de la pantoufle de vair de Cendrillon, car leurs pieds si petits effleurent à peine la terre des humains. Elles laissent sur leur passage je ne sais quel parfum frais et léger, troublant comme la rosée du matin. C'est qu'elles sont à jamais belles, à jamais jeunes, comme il sied à jamais qu'elles soient au regard de l'enfance. La fée Carabosse, — seule, peut-être, de tout le répertoire des Contes, qui soit méchante, — et qui a plus de cent ans, partage seule le triste sort des mortels!

Pour rayonner de plus de grâce spirituelle, ces fées sont immatérielles : on ne connaît de leur visage qu'un masque de bonté qui se révèle en traits visibles auprès des pauvres deshérités. « La Beauté et la Bonté étaient deux sœurs si accomplies qu'on ne pouvait les voir, ni les connaître sans les aimer. » Ainsi s'est exprimé Perrault, dans une ancienne page académique, longtemps avant de se pencher sur la tristesse d'une petite Cendrillon, qui nettoie « la vaisselle et les montées, frotte la chambre de madame et de mesdemoiselles ses filles, couche tout au haut de la maison dans un grenier sur une méchante paillasse »; ou d'une pauvre Peau d'Ane, qui, sous son horrible défroque, « sert de souillon pour laver les torchons et nettoyer les dindons et l'auge des cochons ».

Ce goût d'associer la bonté à la femme, comme un pur attribut de la féminité, ne répond pas chez notre poète à une préoccupation morale, mais bien plutôt à son sens esthétique. Il aime les femmes pour elles-mêmes et jusqu'en leurs sortilèges, avec toutes les ressources, toutes les surprises de leur nature élémentaire et comme originelle. Il admire, du reste, « leur discernement pour les choses fines et délicates, la sensibilité qu'elles ont pour ce qui est clair, vif, naturel et de bon sens; et le dégoût subit qu'elles témoignent à l'abord de tout ce qui est languissant, contraint, embarrassé ». C'est en artiste

enfin qu'il goûte le mystérieux pouvoir de leur beauté, comme un privilège tel qu'il « n'est point royauté sur la terre qui se fasse obéir si rapidement ».

Par le mystère de l'enfance et le mystère féminin, Perrault rejoint l'amour de la nature; mais d'une nature faite à la mesure de la France, et où l'on se sente assuré de respirer français.

Certes, nous ne pouvons attendre d'un esprit du Grand Siècle, qui répugne au concret et au particulier, une rêverie prolongée sur la naissance d'une menue plante ou la croissance d'un grand arbre. L'art d'un Perrault est plus dépouillé, plus elliptique et subjectif, car l'apport même des sens y doit payer, comme il convient, tribut à l'intellectualité. Il cherche plus à exprimer la résonance intime des choses, que les choses mêmes. Le battement du vol d'un oiseau lui importe plus que l'oiseau; et lorsqu'il perçoit un instant de la campagne française, c'est à travers une sorte de buée, sous le grand halo pâle de l'été magnifique où l'on ne voit rien que « le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie... » Un troupeau de moutons passe, et deux cavaliers, « mais ils sont bien loin encore » (ceci pour l'élargissement du décor, car s'ils étaient trop près, ils rompraient l'harmonie des choses...) Sous la lumière éternelle de Dieu, un voyage aux États du marquis de Carabas n'est qu'une large planche en couleurs, assez conventionnelle et stylisée pour évoquer, à travers champs, tout le peuple de France au travail de la terre. Homme d'extrême civilisation, Perrault a eu beau chanter un jour, dans une ode à l'Académie Française,

> Les habitants des forêts sombres
> De mille couleurs émaillées...

il ne pénètre la nature qu'à la faveur des grandes clarifications de l'esprit. Aussi bien n'est-elle pour lui qu'un vêtement léger aux épaules de la France. Et du Royaume de France aimant la grande douceur de vivre (je n'oublie pas que sa mère était tourangelle), il habite de préférence, par la pensée, les paysages mesurés, les collines riantes, les terres fraîchement labourées où règne le bonheur.

Conception de classique et d'homme de société... Oui, je

sais, tout cela est vite dit, tout cela vite classé pour les commodités de l'esprit. Et pourtant, et pourtant, quel singulier pressentiment, quelle étrange anticipation littéraire dans une phrase comme celle-ci : « La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils pensaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête... Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas; tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains... »

***

Il me reste, Perrault, à parler de vos bêtes.

Vous ne vous êtes pas attardé, comme La Fontaine, à confesser la grande famille des animaux de France. Mais dans les clairières irréelles d'aube bleue, quand les fougères délient leurs mains crispées et que les graminées tiennent conseil, vous savez, vous aussi, préparer le décor pour l'arrivée de Jean Lapin. Vous aviez déjà rimé des *Odes de la Chasse*. Dans le temps où l'on voit

De tous côtés les granges pleines
De la riche toison des plaines

vous aviez déjà décrit, en langage d'homme de ville,

... Un fripon de levraut
Qui se relève la moustache
Dans un creux sillon qui le cache.

Les animaux de vos contes sont plus près de la France provinciale. Personnages célèbres, toujours prompts à transgresser les lois de leur caste animale pour mieux resserrer leur commerce avec les bonnes gens de France, ce sont, en vérité, des hommes que vous avez déguisés en bêtes pour les rendre plus familières à l'enfant, et si vous prenez soin de les situer loin de la ville, c'est pour mieux animer la campagne française et montrer combien, dans un village, la vie des bêtes, se mêle à celle de nos manants. « Maître Ane », dans un palais rural, sur sa litière semée de beaux écus et de louis d'or, n'occupe-t-il pas, symboliquement, la place d'honneur qui lui revient?...

Je songe à votre indignation contre Descartes qui voyait « inconvénient à ce que les âmes des bêtes aient de la connaissance et par conséquent de la raison ». Pour vous, « il n'est point nécessaire que les âmes des bêtes ne puissent être spirituelles sans être immortelles, car il n'y a d'immortel de luy et de sa nature que Dieu seul ». Au fond de vous-même, avouez-le, vous songiez déjà à l'immortalité du Chat Botté.

***

Tel est, chez l'ancien homme de Cour, le goût d'humaniser tout ce qu'il évoque.

Le sens social d'un Perrault survit jusqu'en sa solitude extrême. Et voici que ses Contes eux-mêmes, « écrits à plaisir » et pour le seul ravissement de l'enfance, portent témoignage, à son insu, de toute la vie sociale de son temps.

Dans une éternité de songe et la fixe splendeur d'une seule grande journée, c'est bien la France du XVIIe siècle, la France tout entière qui s'éclaire à nos yeux, jusqu'en ses moindres groupements humains. Et sous l'atmosphère même de ce siècle ainsi captée comme à miracle, c'est le mystère d'une authentique révélation, comme si la France elle-même, dans son sommeil, se prenait à rêver devant nous — ô triomphe de l'anonymat chez le poète élu pour une telle incantation!...

La France du seigneur et du manant, de l'homme de Cour et du hobereau, du citadin, du villageois et du bûcheron, s'anime sous nos yeux comme une seule et belle phrase, largement articulée. Que ce soit aux champs ou aux bois, dans l'austère vie de château ou dans la vie souriante des palais, nous suivons avec joie, sous les transpositions de l'art, l'identique mouvement dont palpite notre race.

Nous voici en pleine province perdue, chez *La Barbe Bleue*, ce survivant mystérieux d'une France féodale, ce Gilles de Retz épris de ses prérogatives héréditaires qui lui assurent « de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie et des carrosses tous dorés ». Vers le grand château fort qui domine la vallée de ses

deux hautes tours, toutes familles à la ronde ayant jeunes filles et jeunes femmes, ayant loisir et goût de songerie, ou seulement souci d'argent, tiennent les yeux tournés... Relations de voisinage : tout le poème de la France provinciale. Une visite aux maisons de campagne de la Barbe Bleue nous mêle un instant à la vie de société de ces rudes gentilhommières de l'ancien régime : « Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point, et l'on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme... » Un honnête homme? Peut-on se montrer trop difficile en face d'un beau parti, quand on est, en province, jeune fille à marier? Et quant à Barbe Bleue, ne doit-il pas trouver demoiselle de bonne mine? « Il faut bien de temps en temps fumer ses terres », disait madame de Sévigné. Le grand château ouvre ses portes. Et c'est la vieille histoire française de ces hautes demeures tragiquement gardées par tant et tant de générations, sous l'obscure magie des trésors enfouis. Nos petites demoiselles, pleines de curiosité, se mettent à parcourir « les chambres, les cabinets, les garde-robes toutes plus belles les unes que les autres... » « Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures étaient, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré. » Éblouissement mélancolique de la jeune fille qui connaît tout le poids du souci familial. La femme d'un jour de Barbe Bleue appartient à ce milieu si pur et si profondément honnête des vieilles familles provinciales, où la misère n'a fait qu'approfondir, avec la vie du cœur, la notion du devoir. On la sent à jamais entourée de ses proches, qui veillent tous sur elle : Sœur Anne et les deux frères, l'un dragon, l'autre mousquetaire; ceux-là mêmes dont il a fallu peut-être se cotiser pour acheter la charge au service royal... N'en est-il pas toujours ainsi dans toute famille de bonne maison, et n'est-il pas dès lors tout naturel que la femme de Barbe Bleue pense à la

carrière de ses deux frères comme au mariage de Sœur Anne?...

Déroulons l'admirable tapisserie nationale, et nous voilà, sur le même plan, transportés tout à coup dans un tout autre domaine : un domaine, à vrai dire, légendaire, où l'instinct du conteur, pour illustrer avec plus de raffinement le triomphe de l'esprit français sur la nature brute, imagine d'enfermer dans l'écrin d'une forêt le miracle d'une extrême civilisation. Tout un menu peuple vit là, qui gravite autour de la princesse royale. On voit, comme à la cour de Versailles, « gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtels, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied » et tous les chiens des écuries, avec les gros mâtins de basse-cour et la petite Pouffe, chienne de boudoir de la princesse. Pour mieux prendre conscience d'un si rare équilibre, Perrault voudrait l'éterniser sous le sommeil comme sous la transparence de la glace. Le palais baisse ses longs cils pour rêver un long siècle... Mais comme il faut aussi n'oublier point que l'enfant hait ce qui finit, le Conteur magicien doit réveiller la Belle au Bois Dormant : un souffle profond ranime le Palais mort et tout reprend comme par le passé.

Autre motif, autre poème : l'animation de la province par un programme de fêtes au passage de la Cour. En quelle région de France, peu nous chaut. Pays de *Cendrillon* : c'est la France de partout et de toujours. Le fils du Roi donne un bal. Toutes les dames de qualité du lieu sont invitées et « nos demoiselles » sont aussi priées, « car elles faisaient grande figure dans le pays ». En quelques mots, la scène est éternellement située : « Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire; mais en récompense je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes... » « On envoya quérir la bonne coiffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et l'on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse... » Ces demoiselles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. « On rompit plus de douze lacets à force de les serrer, pour leur rendre la taille plus

menue; et elles étaient toujours devant leur miroir. » Cendrillon, qui avez « le bon goût », vous pourrez les coiffer... Et avec la douce figure de Cendrillon, c'est la figure même de la mélancolie qui se lève encore pour nous au foyer d'une famille provinciale. Dans cette existence monotone où la jeune fille voit sa vie s'écouler au son de l'angélus, sans autre occupation que les soins du ménage et sans autre divertissement que l'enluminure des images consacrées à la sainte du baptême, la fabrication des petits ornements de paille et de papier doré pour les Agnus Dei et les reliquaires, le chant dévotieux de petits motets et de très longs cantiques, un bal, soudain, prend la proportion d'un événement : on prend force leçons de menuet et de contredanse, toute la maison est en émoi, et plus que les surprises de la messe dominicale ou les rencontres de la promenade quotidienne au préau, la féerie promise peut déterminer pour chacune tout un nouvel avenir... Sortant aujourd'hui de la cathédrale, en quelque ville de France, vous trouveriez encore, mon cher Perrault, bien des familles ayant charge de plusieurs « demoiselles », toutes vêtues de même façon, et parmi lesquelles, peut-être, il y aurait une Cendrillon, mais qui attendrait toute sa vie le bal du Roi.

« Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il aurait beaucoup d'esprit... » Voici maintenant un drame psychologique fort courant dans une société où l'esprit exerce ses plus hauts droits. *Riquet à la Houppe*, c'est le pauvre contrefait qui, n'étant pas comme tout le monde, grandit en solitaire, tire de son infortune des exigences nouvelles et trouve dans la réflexion ou dans l'étude la supériorité intellectuelle qui compense sa disgrâce. Au pays de Montaigne et de Gondi, il représente l'esprit humain dans ce qu'il a de plus aigu et de plus délié, et son scepticisme, qui n'est qu'une forme de sa pudeur, n'a pas plus altéré son jugement qu'il n'a faussé son cœur. Au point de vue social, il tient le milieu entre le peuple et les classes supérieures. De tels hommes, réfléchis et lucides, impitoyables à eux-mêmes et dont l'ardeur secrète domine l'esprit critique, portent dans leurs veines, avec

vivacité, l'étincelle de l'initiative. Ils alimentent cette race d'individualistes entreprenants qui assure à la France l'évolution de son génie et le perpétuel renouvellement de sa substance nationale, en lui fournissant aussi bien ses meilleurs artisans, ses grands commis, ses hommes d'esprit et souvent même ses meilleurs capitaines. Leur vie douloureuse a développé en eux une sorte d'intuition qui leur assure le succès dans toutes les entreprises. Mais dans ces grands solitaires, il y a aussi des poètes, qui portent en eux-mêmes la nostalgie de leurs désirs : ils ont longtemps souffert de se regarder vivre et, cherchant la beauté là où elle se trouve, ils en deviennent amoureux comme Riquet de sa Princesse. Beaucoup voyagent ainsi à travers le monde, y promenant à leur insu je ne sais quel charme secret, ensorceleur, qui fait qu'on ne voit bientôt plus en eux la difformité de leur corps ni la laideur de leur visage, et qu'au pays de France tout au moins, leur bosse ne paraît plus que « le bon air d'un homme qui fait le gros dos ».

Une autre histoire bien française est celle du *Chat Botté*. C'est tout le drame des successions sous l'ancien Droit coutumier. Un pauvre meunier « ne laissa pour tout bien à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits. Ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés; ils auraient bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin. Le second eut l'âne. Le plus jeune n'eut que le chat... » Premier mouvement de désespoir du fils dernier né : « Mes frères pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat et que je me serai fait un manchon de sa peau,il faudra que je meure de faim. » Mais bientôt s'accomplit le bienfait de la réussite. Aux ressources matérielles, il faut substituer les ressources de l'esprit, et c'est l'obligation de développer, pour vivre, tous les dons de courage, d'initiative et d'habileté qu'un jeune garçon de France peut normalement trouver en lui. Le Chat Botté incarnera, avec une délicieuse subtilité, cet esprit d'entreprise et d'ingéniosité qui se trouve révélé à son maître. Si bien mène-t-il les choses que le garçon, bientôt, possède son lopin de terre. L'héritage du puîné ne valait-il pas mieux qu'un moulin ou

qu'un âne? Triomphe de l'esprit sur la matière, qui flatte toujours le goût français... Histoire aussi de tous les cadets de l'ancienne France.... Et plus humainement, pour nous, histoire pathétique de l'admirable paysan français qui, même complètement dénué, trouve toujours dans son courage et dans sa claire intelligence, instruite des ruses de ce monde, le moyen de se débrouiller patiemment dans la vie.

Mais, au XVIIe siècle, la France appartient encore bien peu au paysan. La forêt y prend largement ses aises et c'est repaire de bêtes sauvages. Aucun être civilisé ne songerait jamais à s'aventurer seul vers ces sombres régions où la légende tisse une trame de méfaits. Là vit, pourtant, une race étrange : de pauvres hères, si misérables qu'ils n'ont plus face de chrétiens, sont attachés comme des serfs à l'exploitation des coupes seigneuriales. Les bûcherons de l'ancienne France avaient toujours beaucoup d'enfants, et dans la hutte sordide faite de branchages et de mottes de terre, les pauvres petits êtres se blottissaient les uns contre les autres, attendant bien souvent un peu de nourriture pour vivre. Lorsque les temps étaient trop durs, mieux valait se débarrasser de ces enfants que de les voir mourir de faim. C'est ce dont parleront, un soir, entre deux cris d'orfraie, le père et la mère du *Petit Poucet*. De telles gens ne font plus partie de l'humanité; ils appartiennent à la faune de France. On ne les distingue plus du loup qui vit aux bois, des grands oiseaux de nuit qui hantent les vieux arbres. A la lisière du réel, dans une étrange ambiguïté, ils prennent rang parmi les personnages fabuleux de notre sol, au même titre que les fées ou que les ogres. Leur habitat, d'ailleurs, est équivoque : c'est la région même de l'hybridité, celle où les chiens se croisent aux loups et les poules aux faisans. A l'orée des forêts où La Fontaine évoque le « pauvre bûcheron tout couvert de ramée », on sait que l'homme même confronte le spectre de la Mort. Dans un lieu si lugubre et contre une telle conjuration de forces matérielles, Perrault veut qu'un enfant de France garde la tête claire, le jugement sain. (Et cette fois encore l'esprit est sauvé de la matière.) Plus dégourdi que ses frères, habile à se glisser « sous l'escabelle de son père », le Petit Poucet sait se saisir du fil conducteur de sa vie, et c'est affaire à lui, pour le

bonheur de tous, de chausser les bottes de sept lieues... Hommage rendu à la précocité de l'enfance française, mais place aussi faite au plus sombre tableau d'un morceau d'ancienne France.

Perrault n'est pas homme à s'attarder en ces grandes régions sombres et désertes; il ne peut vivre que dans la joie et la clarté. Il a tôt fait de rechercher l'atmosphère d'un véritable village français, où tout est vif et gai comme le béret rouge de petite fille au sortir de l'école, avec sa galette et son pot de beurre. Le *Petit Chaperon Rouge*, c'est aussi bien Perrette avec son pot de lait, suivant, comme eau courante, le chant d'un intérieur caquet. Il n'y a que fraîcheur dans ces pauvres maisons tout habillées de roses, et dont l'humble fenêtre est pour la joie du chat entre deux pots de géranium. Et la mère-grand, qui parle un judicieux français, nous montre en souriant l'anneau d'argent usé à son doigt de terrienne. Elle est tout occupée à ranger dans la mée le grand pain de blé franc qu'elle entamera pour sa petite fille. Car il n'y a que deux meubles ostensibles dans un logement de paysan français : la huche et le lit. Et de ce beau grand lit (bien tentant pour le loup), les draps sont de chanvre filé par les mains de la mère, et la mante de tiretaine rayée bien digne et bien décente... Sur le banc, près de l'âtre, où le « Conteur » s'est endormi, il me semble l'entendre en songe qui murmure : « Donnez-moi une blouse de coutil bleu, une robe de laine noire, une besace lourde d'un litre de rosé, un panier lourd d'une miche de pain, et avec cela je vous peuplerai tous nos villages de France ... » Et certes, le conte du Chaperon Rouge une fois oublié, c'est bien de France encore qu'il s'agit dans nos songes, de toute cette campagne française bercée d'histoires à la veillée, hantée du loup comme une complainte du moyen âge, et où la sagesse populaire nous enseigne qu'il ne faut pas entendre au soir le chant d'une hulotte, ni rencontrer un châtré le matin au sortir de son logis; que la lune en décours vide les os de leur moelle, tandis que la pleine lune emplit de chair les écrevisses; qu'il ne faut pas couper les orges avant le temps de la Saint-Jean, ni arracher la mauvaise herbe avant la ponte des perdrix; qu'il y a enfin des « saints géleux » qu'il nous faut redouter en tout temps, mais surtout en avril...

Seule et pure à jamais de toute signification, *Peau d'Ane* est une grande histoire fabuleuse qui se suffit à elle-même, ne tirant sa raison d'être que du plaisir inexplicable propre à la féerie. Elle n'a pas de sens social et il vaut mieux ne lui en point chercher. Elle échappe à toute latitude. C'est un petit drame survenu dans une cour légendaire aux époques chimériques dont put rêver un Don Quichotte. Et son thème est le thème même de la beauté, sous les traits de Peau d'Ane dont le poète s'émerveille. Poésie pure et sans mobile à laquelle le poète cède enfin pour lui-même... Lorsque Peau d'Ane, sous la grâce de son essence surnaturelle, revêt son « beau corset d'argent avec le jupon plein de falbalas, de dentelles d'argent semées d'émeraudes », nous sentons que Perrault, depuis longtemps distrait de son public, a subi la magie qui le transporte, loin de nous, bien au delà du monde réel... Aussi bien cette histoire n'est-elle plus un Conte pour enfants. On sait qu'un La Fontaine y prenait « un plaisir extrême ».

***

Ce n'est pas que Perrault, dans ses Contes pour enfants, ne sache faire place au pur délice de l'irréel. Son art sécrète pour l'enfance un monde tôt régi par les lois de la quatrième dimension, et la France même, innommée, sous sa plume, devient un grand beau parc livré en pâture au miracle. Au pays où les songes ont licence, un être fabuleux qui a déjà pour son repas deux moutons et la moitié d'un cochon éprouvera encore ce désir de l'esprit de vouloir manger un être gros comme le pouce, le Petit Poucet. Un Chat Botté s'institue avec désinvolture grand seigneur, portant sûrement bas de chausse de la cour sur un bleu de turquoise ou un orangé feuille morte, isabelle, ventre de biche, de nonnain et parcourant à sa guise ses États comme un jeune dauphin! Mais si l'enfant de France, à qui s'adresse Perrault, perd un instant mémoire à vouloir, lui aussi, chausser les bottes de sept lieues ou épier, dans un miroir, l'être miraculeux qui le revêtira d'une robe couleur du temps ou de l'aurore, il doit bientôt retrouver son équilibre en regardant un Chaperon Rouge fouiller nos églantiers sauvages, ou la belle fiancée

de Riquet à la Houppe parcourir en pleurant un parc à la française. Perrault s'adresse à des petits Français qui n'aiment vivre dans le rêve qu'à condition d'être assurés du réveil; s'élever un instant dans les airs qu'à condition de retoucher terre. Cette réalité dans le domaine du rêve est la loi propre de nos contes. Perrault l'observe avec un tact parfait, un art infiniment harmonieux et mesuré, dont l'élégance exquise sait toujours éviter le précieux ou le convenu. La nécessité d'un tel équilibre ne semble pas s'imposer aux conteurs étrangers. Le conte anglais s'adresse seulement à l'imagination concrète d'une enfance amie des bêtes et toujours avide du spectacle de la vie naturelle. Le conte scandinave peut céder impunément à la fluidité du rêve perpétuel qui ne laisse aucun contact avec les réalités extérieures; ses sirènes n'offrent aucun attrait durable à nos petits terriens français, impatients, à leur insu, de sentir sous leurs pas un peu de bonne terre ferme.

De là le souci constant, pour un Perrault, de distribuer avec maîtrise, dans la trame immatérielle de ses contes, l'indication matérielle et le trait de précision, l'image réaliste et le repère sensible qui doivent guider ses jeunes auditeurs comme les cailloux blancs du Petit Poucet. Il importe, au surplus, de situer chaque personnage dans le milieu qui lui est propre, en le laissant vaquer à ses occupations journalières et s'occuper devant nous de menus détails de sa vie courante... « Peau d'Ane s'enferma dans sa chambrette, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage et les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, et se mit à faire le gâteau tant désiré... » Pour préparer le festin de Riquet à la Houppe, « une bande de vingt ou trente rôtisseurs allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse... » Les robes, dans *Cendrillon*, ne sont point choses vagues à nos yeux; elles sont ouvrages de modistes françaises. Et dans *La Belle au Bois Dormant*, on voit en chair et en os tous personnages à leur affaire : des dames qui s'impatientent de ne pouvoir manger parce qu'elles ne sont pas amoureuses,

des Suisses au nez bourgeonné sur leur timbale de vin, un grand Aumônier qui marie, la Dame d'honneur qui tire le rideau... Parfois enfin le détail le plus matériel n'est qu'un trait de pure fantaisie nécessaire au plaisir de l'esprit : tous ceux qui virent la robe de soleil de Peau d'Ane « furent obligés de fermer les yeux tant ils furent éblouis. C'est de ce temps que datent les lunettes vertes et les verres noirs... »

Assuré ainsi de son équilibre et ayant pris ses sûretés, notre conteur français peut donner libre cours à ce mouvement intime, inexplicable comme la naissance d'un chant, et qui constitue l'essence même de la poésie... « Contes faits à plaisir, » nous ne le redirons jamais assez, et qui ne cherchent qu'à libérer, pour notre joie, la mystérieuse substance de ce plaisir. Il y a de la joie, Perrault, dans l'animation de vos villages qui s'éveillent au matin sous leur vêtement aurore. Il y a de la joie dans la grande randonnée que fait le Chat Botté à travers les broussailles et le chant des blés mûrs; de la joie, enfin, dans la grande cuisine en plein air de Riquet à la Houppe. Et à cette joie se mêle un grand souffle de beauté lorsque Peau d'Ane, ayant quitté son vêtement de peau sordide, se mire toute fraîche dans une claire fontaine. Quand le trouble est trop grand pour laisser place à la raison, il faut que les violons eux-mêmes cessent de jouer, comme il advient à l'arrivée de la douce Cendrillon. Et c'est alors le pur silence de l'âme suspendue à son ravissement : le Prince Charmant s'arrête au seuil du lit où repose une princesse de quinze ou seize ans « dont l'éclat a quelque chose de lumineux et de divin... » « Est-ce vous, mon Prince? Vous vous êtes bien fait attendre!... »

A ce degré de pureté dans le domaine aérien de la poésie, un Charles Perrault, conteur français, touche à l'universel. N'avait-il pas indiqué lui-même, dans ses *Pensées chrétiennes*, le véritable lieu géométrique du poète, lorsqu'il disait naïvement : « En quelque lieu qu'un homme soit sur la terre, il est toujours au milieu de la terre, soit sur la ligne, soit sur le globe, soit au levant, soit au couchant. »

***

L'art des contes de Perrault... Autant parler de science pour expliquer le vol d'un éphémère.

Perrault a conté ses *Contes* à des enfants avant que de les écrire ou de les mettre au net. Il épiait l'effet produit sur leur esprit à mesure que l'histoire se déroulait. Des changements lui ont été suggérés par une réflexion enfantine. Et son invention, comme sa langue, n'a cessé de tendre à la nudité de l'enfance.

Pour garder au récit un mouvement plus immédiat, il supprimait passionnément tout ce qui lui paraissait inutile. « Il faut, dit-il dans ses *Pensées*, jeter beaucoup de choses sur le papier d'abord et achever en retranchant toujours. J'ébauche en peintre et finis en sculpteur. » L'étude de ses manuscrits ou de ses différentes éditions est à cet égard significative. Des phrases entières de ses petits Contes disparaissent en seconde lecture, comme ce passage de *la Belle au Bois Dormant* qui figurait dans la première publication du *Mercure* : « Il y avait quatre heures qu'ils se parlaient et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié de ce qu'ils avaient à dire. »

Une telle discrétion laisse l'auteur d'autant plus responsable du choix de ses images. Un détail topique est toujours précieux pour lui. Et son instinct est sûr. Ses additions pourtant sont rares. L'Ogresse indique qu'elle veut manger ses petits enfants à la sauce... et dans le texte définitif, il ajoute « Robert » (alors que, d'autre part, il trouve inutile d'appeler le cuisinier « Simon »).

Pour la composition, Perrault, toujours fidèle à son ingénuité, obéit au même besoin d'ellipse et de mouvement. Sa féerie se déroule sur un rythme naturel, comme une phrase humaine sur ses modulations. « L'exacte liaison des scènes dans une pure comédie n'est pas si nécessaire que le prétendent les connaisseurs; une fricassée est fort bonne quand les morceaux en sont bons quoy que mal arrangés. »

Au point de vue purement formel, Perrault vise avant tout à être clair et il semble bien qu'il atteigne la transparence absolue du langage. C'est la lucidité même du français qui ne se cherche point, et dont la source originelle est assez proche pour garder toute sa sensibilité. « Les langues modernes sont plus claires et moins sujettes au galimatias que les anciennes. Néron s'étudiait à parler galimatias en bon latin : ce serait difficile en nostre temps. »

Ainsi le secret de cet art invisible est dans son dépouillement, et l'abnégation de l'auteur est telle qu'on le peut croire inconscient. Ne cherchons plus Perrault dans cette incantation. C'est le génie même de la langue française qui se joue librement à travers l'impersonnalité de celui qu'elle emprunte; c'est le génie même de la race affranchie de l'accident individuel. En ce point extrême d'humilité où le conteur qui se récuse fait la rencontre fortuite du génie, c'est le triomphe de la grâce et de l'anonymat... Nous reconnaîtrons toujours la distinction suprême de cet art à ceci, qu'il ne nous laisse aux doigts qu'une poudre impalpable.

***

Qui veut rendre hommage à Perrault s'en vienne avec moi par les chemins de France; s'en vienne avec moi par les chemins bordés de fines graminées qui se donnent en hommage aux passants comme manants des prés; s'en vienne au long des eaux vivantes comme filles de France; et délaissant les grandes brassées d'avoine qui s'éventent au matin, les sarrasins en fleurs où gîte dame belette et les clairières pures où s'inscrivent à midi toutes les ombres de nos contes, abandonnant aux aboiements de chiens les grandes fermes couleur de sable et d'ambre, nous chercherons ensemble, avec douceur, l'humble mare où Peau d'Ane a contemplé son visage resplendissant.

Au cœur de cette France souriante, sous un ciel couleur de tourterelle, l'homme des contes est là, non loin du Fabuliste, et de ce Jean Racine qui a dit :

> Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Il devise tout bas avec la société de ses petits personnages au cœur libre. Et il n'a rien à leur dire que de fort naturel, car « le fonds de la conversation ne doit estre que de choses simples et ordinaires... » Il est vrai d'ajouter que « sur ce fonds, les choses spirituelles qui naissent naturellement du sujet dont on parle paraissent comme la broderie sur un fond bien uni ». Et la broderie de Charles Perrault est tissée de fils d'or sur la plus humble des matières : donnez-lui un peu d'eau dans le

creux d'une ornière, un peu de lune dans cette eau, et le chant d'un crapaud, c'est assez à son gré pour en faire de la France...

Faut-il l'interroger sur les manifestations extérieures de la vie? « C'est, dit-il, un spectacle donné aux enfants de Dieu. » Et « il est vrai aussi, comme dit saint Paul, que les enfants sont donnés en spectacle aux hommes et aux anges; et cela pourrait servir de matière aux sermons du jour de carnaval ».

Métaphysique de Perrault!... Le monde vu comme une lanterne magique qui sert à projeter nos rêves; ou mieux comme cette autre petite machine qu'il nous décrit ingénument :

« L'éternité se peut imaginer en quelque sorte par la comparaison, quoique basse, d'une certaine petite machine qui sert de jouet aux enfants, où, par une ouverture, on voit, en faisant tourner une roue qui est enfermée dedans, paroistre des moutons qui viennent l'un après l'autre, un chien ensuite et puis un berger... »

En un siècle où l'esprit peut mesurer déjà tout ce qu'il y a d'équivoque dans le progrès humain, j'aime l'usage, entre des mains françaises, de cette petite machine à créer l'enchantement... Vous êtes, ô Perrault! tout le luxe de la vie... Je vous aime, Perrault, d'être aussi inutile qu'une aile de papillon...

MARTHE DE FELS

SIMOÏS

Aurèle, flanqué de son neveu, partit pour Apsara. Comme la villa était placée au-dessus du champ de courses, ils furent tout de suite arrivés. Ils montèrent dans le jardin l'allée qui y menait entre les pommiers. Chanlatte retrouvait avec émotion ce site naguère quotidien pour lui; encore une fois, les années galopaient en arrière. Du terre-plein, le neveu poussa des cris de tête perçants pour appeler sa cousine : « Didi!... Didi!... »

Aucune Didi ne répondit tout d'abord, mais, au deuxième étage, dans l'encadrement d'une lucarne à trois battants qui débordait de géraniums roses, surgit la jolie figure brune d'Angustias Talavera. Juste la fenêtre de la chambre que Chanlatte avait habitée autrefois! Et la petite princesse lointaine, comme née de ses désirs d'alors, y apparaissait ainsi soudain à lui, vieux page qui avait cru, le pauvre, pouvoir oublier son ancien amour. Un train siffla dans la vallée, sifflement qui lui avait été familier, lorsqu'il rêvait à cette même fenêtre.

Le destin semblait décidément vouloir autant que lui qu'il se perdît dans cette délectation trouble. Il se souvenait des notes relues il y avait quelques jours, lors de l'exhumation de Nieves :

Matin. — *Je n'attends rien de cette journée ni de celles qui vont suivre. La campagne est triste et grise; dans la jardinière*

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril.

suspendue, un peu de vent berce les géraniums roses. Cela n'a pas grand intérêt, mais je LA vois, elle, au travers de ces fleurs, et il n'y a plaisir à les regarder qu'en pensant que je peux le lui dire. Me retirera-t-elle aussi ce droit?

Nuit. — *Il est deux heures. La chaleur est terrible et le ciel plein d'éclairs. A ma table près de la fenêtre, de grands coups d'éventail de vent frais passent sur ma figure. Ma lampe éclaire les géraniums roses qui se détachent sur la fenêtre et se balancent. Toute une foule muette et mystérieuse de papillons remue autour de la lumière, et c'est encore un jour de ma vie qui se clôt...*

Matin. — *Un pigeon mourant vient de se poser sur le rebord du toit. Il est couleur d'ardoise, avec des yeux en cercle jaune et des pattes de corail. Il doit arriver du tir et avoir beaucoup de plomb dans son corps. Il chancelle un peu et il a l'air hagard et dépeigné des animaux qui vont mourir.*

Et puis voilà tout à coup qu'il s'envole, péniblement c'est vrai, mais il s'envole. Il n'a pas de suite dans les idées, il est comme moi. Pourrai-je partir?...

Et voilà qu'après avoir tant désiré cette chose impossible, que Nieves entrât dans sa chambre, — puisqu'elle était à Biarritz tandis qu'il était à Deauville, — voilà que la réponse arrivait et que Nieves lui envoyait, dans cette même chambre, sa fille, hélas! alors que ni lui, ni — véritablement — son cœur n'étaient plus là. Angustias, si tardive, trop tardive messagère!

Embrouillement délicieux et triste, comme une mélancolique partie de quatre coins sans synchronisme entre des vivants et des fantômes. Un souvenir est d'habitude une réalité qui recommence, mais dont l'angoisse s'est évaporée. Et c'est cette angoisse qui constitue la vie de l'instant. Cette fois, Tita renouvelait l'angoisse par ce qu'il y avait d'aléatoire dans le présent, mais en même temps, ne pouvant rien apporter par elle-même, elle rejetait cette angoisse sur le passé et le rendait de nouveau absolument vivant. Étrange sentiment, absurde, indéfendable — intense et irrépressible cependant : Aurèle savait que par certaines attitudes, certaines paroles de la petite fille, la Nieves d'il y avait seize ans allait être

tendre ou cruelle, et à ce jeu d'illusions contre lequel sa raison s'insurgeait moqueuse, son cœur avide d'être malmené s'enchantait d'avance comme aux vrais risques de jadis.

Mais on était venu pour convenir d'une promenade en auto à faire un des jours suivants dans les environs, et non pour rêver, solitaire au versant d'une colline et d'une vie. Tita, Didi aussi, furent bientôt en conférence avec David, bien qu'elles eussent le mépris le plus profond pour ses neuf ans; ils consultèrent l'oncle et ces doux tyrans ne laissèrent plus aucune place à la méditation.

VII

Madame Adrien de Scoury avait prêté sa voiture qui était grande, et envoyé dedans Dieudonnée et Angustias jusqu'à la villa *Brise-de-Mer*, chercher les excursionnistes. Quant à elle, elle ne pouvait venir, ayant mieux à faire en pleine saison qu'à s'éloigner du centre brillant des élégances pour aller visiter des Hôtels de Ville ou des églises dépourvues d'actualité. Il faut convenir du reste que, objectivement, les Argentines paraissent plus à leur place dans un splendide dîner au Casino que dans nos austères abbayes du nord. A la rigueur, pourrait s'apparier à elles un cloître d'Espagne ou de Sicile avec un jardin clos de fleurs et de fruits, des battements d'éventail, et l'idée d'un rendez-vous galant possible sous les arcades abritées de la lune. Mais la sévérité de Jumièges, de Bayeux ou de l'Abbaye-aux-Dames, n'a que faire de tels accessoires de luxe.

Les enfants Mac-Neil et leur mère, Aurèle de Chanlatte et les petites filles allaient donc aujourd'hui ensemble à Caen. Tita avait bien émis le désir de visiter Lisieux, la renommée de la sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ayant franchi les Pyrénées et dépassé Avila. Mais Aurèle s'était opposé au projet; il avait horreur du tapage créé autour de cette charmante petite sainte, semblable à des milliers de Bienheureuses

minuscules émanées des Clarisses ou des Carmélites et qui doivent peupler le paradis sans que personne ait jamais parlé d'elles. Il pensait que, pour être admis à la récompense, la pratique de simples vertus pouvait suffire, mais que, pour atteindre à une telle gloire posthume, il aurait fallu faire sur la terre de plus grandes choses, et que les saints marquent plus par leur action durant leur vie que par les miracles dont leur tombeau s'entoure. Saint-François d'Assise, Saint-Dominique, la grande Sainte-Thérèse, magnifiques figures de l'hagiographie! A Lisieux, au contraire, rien de cette puissance constructrice, sauf celle d'inciter à construire des monuments affreux. Aussi Chanlatte, qui, grâce à ses menus travaux historiques, avait acquis le droit d'énoncer, parfois à la légère, quelques avis péremptoires et respectés, élimina-t-il du programme la sœur sainte Thérèse en la qualifiant de sainte pour domestiques.

Lisieux abandonné, Caen avait été choisi. Le temps était incertain et grisâtre, mais le baromètre assez bon. Dans le fond de la limousine, prirent place lady Mac-Neil, Angustias et Aurèle : sur les deux strapontins, Didi et le petit Ronald, David était sur le devant avec le chauffeur. Ronnie avait emporté sa sarbacane : « On ne sait jamais... » avait-il répondu avec profondeur à son oncle qui lui demandait s'il prétendait avoir l'occasion de s'en servir dans les rues de Caen. Mais, en Écossais économe, il n'avait pris que peu de munitions, cinq ou six balles seulement, dans une grosse boîte à bonbons en fer-blanc, qui déformait sa poche et où elles roulaient avec un bruit terrible. En voiture, Aurèle fut curieux de savoir ce que son neveu avait d'autre dans ses poches; celles d'un petit garçon de sept ans recèlent généralement des choses intéressantes. Ronnie sortit trois mouchoirs dont un propre, deux ficelles roulées, un dé à jouer, un bouton de culotte, un bouchon de liège, un vieux canif, un clou à crochet, une demi-coquille de noix, un sifflet, un bonbon roulé dans un papier, et une dent de requin (*sic*). Inutile de chercher à s'expliquer le but de ces provisions; depuis que nous sommes sortis de l'éden de l'enfance, nous avons perdu le sens d'en comprendre les mystères.

Natalie riait des trésors exhibés par son fils. Elle était

essentiellement, uniquement mère, et ne pensait qu'à ses enfants, ne penserait jamais qu'à eux, depuis la leçon du matin jusqu'à la prière du soir. L'expression maternelle, si douce, donnait à sa figure un charme tutélaire qu'elle ne possédait pas alors que, jadis, elle n'était que la sœur cadette d'Aurèle. Son frère admirait la ligne droite, nette, de certaines vies. Lui que son instabilité avait exclu de telles carrières, il contemplait la continuité avec un peu de regret, ainsi qu'une terre interdite, tout en sachant bien qu'il s'y serait trouvé vite à l'étroit pour les écarts irrépressibles de sa nature. Natalie, comme quelques autres, où qu'elles soient, quoi qu'il leur arrive, transmettait le noble flambeau traditionnel des mères à travers une génération de dévergondées et de déséquilibrées qu'avec indulgence elle évitait de juger et qui la respectaient officiellement de loin avec une nuance de dédain.

Les petites filles étaient enchantées d'être sans leurs parents, circonstance qui donne beaucoup de liberté à l'élocution, et la présence de Chanlatte les excitait par surplus. Dieudonnée dit donc bon nombre de bêtises, l'autre également. Mais, pour celle-ci, l'esprit d'Aurèle avait perdu tout sens critique. Attentif seulement au son de la voix, au joli mouvement des lèvres, il était devenu un abîme de mansuétude.

Tout en ne tenant pas en place, Angustias ne tenait pas beaucoup de place : même lorsqu'elle s'appuyait sur ses deux compagnons, elle ne pesait guère plus qu'un oiseau. Gentil fardeau tiède, tout de grâce.

Ce contact innocent fut doux à Chanlatte. Du petit dos chaud à son épaule, quelque chose de bienheureux s'infiltrait, qui lui donnait le désir que cela ne finît pas. De plus en plus, il chérissait dans l'enfant la résurrection de son souvenir, vie nouvelle qu'elle seule pouvait rendre. Qu'il aurait voulu maintenant, tout de suite, faire ce trajet avec Nieves seize ans avant, comme on recommence au piano un morceau de musique difficile qu'on a mal joué en le déchiffrant! Mais n'était-ce pas cela qu'il faisait? Nieves presque elle-même désapprise, ayant désappris, rejouant les mesures d'autrefois; les virages de la route, qui posaient par instants davantage contre lui le frêle corps, redevenaient des indications demi-volontaires,

disaient : « Tu me plais... J'aime être avec toi. » L'enfant était Nieves, ayant si peu de son père espagnol, l'abruti chocolat qui était en train de taper des coups de maillet au Polo. Chère petite Angustias! Comme il la remerciait! Il avait envie de lui léguer toute sa fortune. Mais il ne comptait pas mourir prochainement, et sa fortune était en réalité peu de chose. Le legs serait donc aussi platonique que la passion.

Et Tita porteuse de tant de gloire, ignorante de la confusion, qui lui eût semblé bien baroque, dont le cerveau de son déjà vieil ami était troublé, pensait tout à fait à d'autres choses. Malgré sa petite figure altière, et son âme qu'on sentait aventureuse, — frémissante d'impatience, gréée d'avance comme un navire sur son départ, — actuellement les rêves de ses treize ans étaient plutôt de cinq-chevaux et de bicyclettes que de séducteurs.

Les petites filles parlèrent pourtant de mariage.

— Monsieur de Chanlatte, pourquoi n'êtes-vous pas marié? — demanda Tita.

Si les enfants anglais ne posent jamais de questions personnelles, les enfants des autres pays ne s'en privent guère, et c'est une des choses qui les rend le plus insupportables aux grandes personnes, lorsqu'elles sont moins sous leur coupe que ne l'était le faible Chanlatte. Il s'en tira du mieux qu'il put :

— Mais j'ai été marié! seulement j'ai jeté ma femme dans l'Oise, où elle s'est noyée.

— Pourquoi avez-vous jeté votre femme dans l'Oise?

— Parce qu'elle ne savait pas nager.

— Ce n'est pas vrai. Dites, pourquoi n'êtes-vous pas marié?

— Ah! que de questions!... Parce que vous êtes née trop tard, et qu'avant je n'ai jamais trouvé quelqu'un d'aussi accompli et d'aussi irrésistible que vous.

Angustias pouffa de rire bruyamment, ce qui de toute éternité a été le moyen des jeunes filles pour ne pas répondre.

— Moi, je ne me marierai jamais, — annonça Dieudonnée, — j'aime bien trop la variété.

Son cousin pensa qu'il était trop tôt encore pour lui apprendre que ce n'est pas là une raison valable officiellement,

et cette proclamation révélait une âme si ingénue que Natalie en souriant jeta à son frère un coup d'œil amusé.

Tita, elle, se garda de dire quoi que ce fût à ce sujet. Plus avancée, elle avait déjà découvert la pudeur, non encore des gestes, mais des sentiments.

— D'ailleurs, je suis ratée, — ajouta Didi avec une grande amertume. — C'est fini, il n'y a rien à y faire.

— Cela s'arrangera peut-être, — concéda Aurèle.

— Non, c'est définitif. Tita n'est pas ratée, elle; elle a de la chance.

Il était sûr que Tita éclipsait Didi; néanmoins, comme on n'aurait pas toujours à les comparer, la prédiction pouvait être tenue pour injustement pessimiste. Aurèle haussa donc les épaules, et, touchant du doigt son propre front, fit sentir à Didi qu'elle était toquée.

— Et toi, Ronnie, te marieras-tu? — demanda-t-il à son neveu.

Ronnie, sur son strapontin, la sarbacane à la main et sérieux comme un pape, n'avait pas pris part jusqu'alors à ces propos. Il répondit d'un ton concentré :

— Non merci! Je déteste les petites filles.

David, assis à côté du chauffeur espagnol, apparaissait un peu en pénitence, surtout au point de vue de la conversation, mais les enfants ont toujours un certain plaisir à occuper cette place, qu'à neuf ans on peut considérer comme honorifique et où ils croient faire quelque chose, ainsi que les passagers de paquebot sont flattés d'être admis par le commandant sur la passerelle, dont l'accès leur est à l'ordinaire interdit.

A l'arrivée à Caen, lorsqu'on descendit de l'automobile, Aurèle voulut consoler David de sa solitude et lui dit en plaisantant :

— Mon cher David, pendant la route, les jeunes personnes ont parlé de leurs mariages plus ou moins prochains. Moi, je songeais que je connais une petite fille d'un de mes amis qui, comme âge, comme situation, comme gentillesse, etc... te conviendrait parfaitement comme femme, je crois, pour dans

quelques années. J'espère que tu réfléchiras à ce que je te dis. C'est tout à fait sérieux.

Le petit Anglais répondit à son oncle avec le plus grand calme :

— Oui, j'en prends note. Mais je vous dirai que j'ai déjà quelqu'un en vue.

Chanlatte regarda sa sœur, qui avait l'air complètement ahurie.

Une promenade à Caen comporte sans exception, pour tous les touristes, la visite de l'Abbaye-aux-Hommes et de l'Abbaye-aux-Dames, et s'augmentait cette fois-là d'une visite chez le pâtissier pour les enfants, et d'une visite chez un antiquaire pour Chanlatte.

Les voyages forment la jeunesse, d'après le proverbe. Mais les proverbes sont la plupart du temps des sentences dont la justesse est parfaitement contestable et qui ne servent guère que dans les conversations entre gens du peuple à masquer l'indigence de leur pensée personnelle, ou au moins leur paresse à la formuler. Il est rare qu'on puisse vérifier que les voyages forment la jeunesse, il est fréquent de constater que la jeunesse déforme les voyages, — la jeunesse ne regarde rien du tout, — car on ne regarde les choses que dans la mesure où on les aime, et elle n'aime que son propre avenir. Elle est projetée en avant, court à la rencontre d'elle-même plus tard, le temps lui semble interminable, les jours perdus, et elle joue, c'est tout ce qu'elle peut faire, elle joue pour tromper son attente. Un voyage, au contraire (à moins qu'il ne s'agisse d'un voyage d'affaires), paysages, monuments, mœurs inconnues, n'est que l'exaltation intense de la minute présente, avec l'apport de nos comparaisons, de nos lectures, de nos rêves, de nos erreurs, tous, mille cadeaux du passé. Il est vraisemblable que la grande majorité des hommes, s'ils étaient sincères, avoueraient qu'en voyage, ils n'ont jamais rien regardé sérieusement avant trente ans.

La confrontation des quatre enfants avec les deux abbayes millénaires se trouva donc assez insignifiante. La dalle funéraire de Guillaume le Conquérant d'une part, de l'autre le

tombeau de la reine Mathilde, paraissaient de droit appartenir plus aux Français et aux Anglais qu'aux petites filles à moitié exotiques. Néanmoins, dès l'entrée dans la première église, quand Tita Gutierrez de Talavera, avec son teint d'ivoire, ses beaux yeux sombres, si espagnole, si catholique par tant d'ancêtres avant et depuis la conquête des Indes, prit de l'eau bénite pour la donner du bout de deux doigts à M. de Chanlatte, elle sembla le recevoir dans une église à elle. Toute l'architecture romane, les verrières pâles délavées par les pluies du Nord disparurent, les pieux et sages chevaliers normands à genoux désagrégèrent leurs habituels fantômes : Avila, Salamanca, Tolède se firent et se défirent en un éclair, s'entremêlant l'une dans l'autre. Et resta le goût mortel, qui est de là-bas, d'aimer ce qui est défendu, parce que c'est défendu et dangereux de confondre sa religion avec les idoles qu'on s'est faites sur la terre, de prier les Vierges brunes en se brûlant au feu de velours d'autres yeux, de murmurer des paroles secrètes si brûlantes aussi et de si près qu'elles font rougir sur les joues comme une chaleur de braise... tandis que l'orgue menace de l'enfer ainsi qu'un monstre bien inoffensif qui ne sait que gronder.

A l'Abbaye-aux-Dames, heureusement, Chanlatte eut l'autre moitié du diptyque. L'atmosphère y fut moins trouble, le recueillement plus facile et conforme aux traditions de la province. Au cours de la brève visite, à un moment défilèrent dans l'église, mais loin et derrière une grande grille de clôture, des religieuses de l'hôpital, se rendant à un office. Apparition inattendue, furtive, silencieuse par-dessus tout, de désincarnées, des voiles blancs et bleus qui passèrent un instant. Suavité pour les regards dans l'admirable décor : même les enfants furent saisis par cette procession muette qui venait du fond des âges. De nouveau, le sentiment de la continuité envahit la pensée d'Aurèle. Comme tout à l'heure, songeant à la famille, comme naguère, auprès de ces gens qu'il plaisantait d'avoir consacré toute leur existence à élever des chevaux de courses, la fixité, quelle qu'elle fût, même terre à terre, lui fit envie. Être *un*, ne pas être trente-six moi ! Et venir au monde curieux de tout, n'est-ce pas un don funeste de la fée Carabosse?

Entre ces deux spectacles monastiques, on avait intercalé la visite — à peine moins religieuse — du célèbre lycée du XVIIIe siècle bâti dans l'Abbaye-aux-Hommes. Un collège inoccupé est triste, un réfectoire pue encore davantage lorsqu'on n'y mange pas; la chapelle a de belles boiseries. L'ensemble ne sourit guère à David. Comme ses études se feraient à Eton et à Oxford, les établissements français n'avaient rien à voir avec lui; néanmoins, un collège est toujours vaguement parent d'un autre collège, aussi l'exploration ne sembla pas lui être très agréable, et, bien qu'il n'en dît rien, il dut accomplir péniblement ce devoir de vacances. Il y eut un chat, mais Ronnie n'eut ni la présence d'esprit, ni l'audace, ni le temps de lui souffler une boulette de sarbacane.

Les pâtisseries sont partout des endroits très petits où, depuis la guerre, l'odeur de beurre chaud a cédé la place à une odeur également chaude de produits de substitution nauséabonds. L'appétit, dès le seuil, et même dès le soupirail, en est coupé, mais on mange par bonne éducation, pour ne pas causer de chagrin à la pâtissière, qui, de la sorte, fait fortune très vite et n'a pas longtemps à souffrir de ces abominables émanations. En province, par surcroît, on compte des mouches, — à moins qu'elles ne soient trop nombreuses, — des mouches bien nourries, obèses, respectées autant que les singes sacrés dans l'Indoustan, les crocodiles dans l'Égypte ancienne et les chats à Lisbonne.

Les petites filles mangèrent comme des moineaux. David, ainsi qu'un bon insulaire, n'aimait pas les gâteaux, buvait du sirop à l'eau de Seltz en attendant mieux. Mais Ronnie, en qui surnageait l'atavisme français des Semblançay et des Chanlatte qui n'avaient pas connu le whisky, engloutit presque la moitié de son poids en gâteaux à la crème cuite, capacité qui fit de lui un objet d'admiration, sentiment jumeau du dégoût.

En principe, Chanlatte ne traversait jamais une ville sans s'arrêter chez un ou plusieurs antiquaires. Et on aimait assez y aller avec lui, car on savait qu'il se connaissait en porcelaines, ce qui était inexact, mais établi. Il se proposait

d'ailleurs aujourd'hui de trouver, autant que possible, un modeste cadeau pour sa sœur. Dans le magasin, Lady MacNeil avisa tout d'abord un curieux petit marchand chinois de porcelaine polychrome, très poussiéreux, assis sur un socle et entouré de nombreux tonneaux qui formaient autant de vases minuscules. Aurèle l'entrevit à la dérobée, sans s'arrêter, d'un coup d'œil d'aigle, expliqua à mi-voix que c'était détestable d'époque, à peine du Canton, et qu'on passât outre. Après inspection du reste de la boutique, comme rien — ou comme beauté ou comme prix — ne parut à la convenance des acheteurs, ils se disposaient à partir, quand, en repassant devant le petit groupe, Natalie se prit malgré tout à l'admirer.

— C'est très gentil, n'est-ce pas? — dit la dame antiquaire, — c'est de l'Isigny.

Isigny a fabriqué une porcelaine tardive à peu près semblable à celle de Bayeux. Aurèle, qui avait pris cette innocente interprétation européenne de Chinois pour du mauvais Chine véritable, fut très honteux. Il se punit en achetant incontinent le petit marchand pour Natalie, et se répandit en *mea-culpa* et en fermes propos de ne plus recommencer.

Puis, après cet acte de contrition, on repartit. Chacun, puisqu'un acte est le commencement de l'habitude, réoccupa dans la voiture sa place de l'aller. La journée s'était passée sans pluie, et vers la fin de l'après-midi, quand ils sortirent de la ville, le ciel apparut presque tout à fait dégagé. Mais, même par beau temps, la plaine de Caen est assez laide, et le paysage ne prend quelque valeur qu'après Cabourg, lorsqu'au passage de la Dive on rentre en Haute Normandie. Ces divisions d'autrefois, logiques, pensait Aurèle, enchâssaient de plus des noms plaisants; le pays d'Auge est une dénomination charmante. Les grands ancêtres de la Révolution sont venus changer tout cela, le remplacer par l'arbitraire et découvrir le nom ridicule espagnol de Calvados pour ces riches territoires de prairies et de pommiers.

Mais quelque chose qui vint du soleil l'arrêta au milieu de ses réflexions rétrogrades. Après un tournant, la lumière

déjà basse sur l'ouest entra à pleins rayons par la portière de gauche de la voiture, et comme Tita à cet instant se tenait assise penchée un peu en avant, son ombre, son profil ravissant coiffé du chapeau semblable à une bourguignote, se dessina sur le drap beige de droite, près de la figure de Chanlatte. Alors, il s'amusa à toucher légèrement cette ombre, à en suivre du doigt le délicat contour, le nez, le menton, le long cou... « C'est ainsi, dit-il, moitié en plaisantant, que la fille de Dibutade, potier d'Argos, dessina la première sur un mur les traits de son fiancé, avec une pointe de flèche empruntée à l'Amour, d'après ce qu'a dessiné, et même chanté en vers Girodet. »

Mais loin de la pédanterie pour petites filles, en secret, il avait envie d'appuyer sa joue contre l'ombre, afin qu'elle se fondît à lui. Était-ce celle d'Angustias Talavera, ou plutôt celle de Nieves Peñalosa, — portée par le soleil d'autrefois qui dans son cœur irradiait encore, — ou l'une et l'autre ensemble? Qu'est-ce que seize ans? Au regard des longues époques de la terre et des astres, les deux vies de ces deux-là mises bout à bout ne sembleraient-elles pas simultanées, seraient-elles jugées à elles deux moins éphémères que sur la cloison cette seule tache fugitive qui d'une seconde à l'autre allait disparaître?

VIII

Et des jours passèrent... comme disent les manchettes projetées sur l'écran au cours d'un film, quand le photographe veut se reposer de prendre des vues. Pendant ces jours, Aurèle fréquenta aussi de grandes personnes, il ne pouvait, malgré le désir qu'il en avait, rester tout le temps avec les petites filles. « D'ailleurs, disait Angustias, il faut bien que j'aère mon institutrice », miss Halcott, une vieille gouvernante anglaise du type traditionnel, et qui se voyait avec mauvaise grâce remplacée au pied levé par un monsieur. Mais Lolita, tante et marraine de Tita, autorisait les promenades organisées par M. de Chanlatte. Alors, il n'y avait qu'à s'incliner, et miss Halcott ne dérageait pas. Elle était

vraiment atroce. Aurèle d'habitude, cependant, se sentait un faible pour les institutrices, personnes souvent instruites, bien élevées, douces, malmenées depuis le salon jusqu'à l'office, et portant sur la physionomie cet on ne sait quoi de brisé que donne le mérite accablé par la fatalité. Les enfants Mac-Neil avaient une jeune Anglaise charmante; Didi était confiée à une Française très gentille aussi, actuellement en congé. Mais miss Halcott! Il se demandait où ces Espagnols avaient pu dénicher un pareil monstre. Sur le rocher de Gibraltar peut-être. Aussi commit-il la mauvaise action de soumettre cette hypothèse à ses petites complices qui appelèrent aussitôt miss Halcott « La vieille Djib ». Aurèle regretta alors d'avoir nui à cette pauvre femme qui ne lui avait fait aucun mal, et se promit d'essayer de réparer. Il ne trouva pas le moyen, mais mit sa conscience en paix par cette bonne résolution : en conséquence, toute la jeunesse — et avec — continua de dire la vieille Djib.

Aurèle donc eut de grands déjeuners et de grands dîners. Un grand déjeuner entre autres à la villa Apsara. Les hôtes du marquis de Sanchidrian et le marquis lui-même étaient à peu près interchangeables. De taille médiocre, très aimables et très cordiaux, des costumes presque pareils, beaucoup de gestes; des crânes dénudés ou des cheveux huilés et luisants, des soupçons de moustaches ou des lèvres rases, mais tous uniformément marron foncé. Deux ou trois femmes de la même couleur, seulement avec des bouches coquelicot et des voix plus rauques. Conversation bruyante, trilingue : anglais pour le sujet courses et polo, français pour les récits du baccara de la veille, espagnol pour les imprécations et la vélocité, aux moments où aucune langue étrangère ne suffisait plus à exprimer assez rapidement les pensées. En espagnol, tout le monde se tutoyait selon l'usage. Et c'était des *Pépé* et des *carrai* qui traversaient la table en quinconces. Lolita faisait le vis-à-vis de son beau-frère. Adrien n'était plus là, parti pour l'Écosse; Angustias ne déjeunait pas à table, bien entendu. La plupart des convives n'habitant pas la villa étaient des Anglais, du Polo aussi, les uns très beaux, les autres, plus âgés, avec l'air de beefsteaks. En somme, sur vingt-deux à table, une proportion de trois Français, un

Turc ou quelque chose d'approchant qui venait de quitter le fez, et un ménage juif américain. Comme Aurèle ne perdait aucune occasion de s'instruire, un des Espagnols lui enseigna ce jour-là le moyen de patiner un cadre de bois doré en quelques instants avec une brosse et du cirage noir de bonne qualité. C'était inattendu, mais cela fut, et il n'y a pas de petits profits.

Il fit partie aussi d'un dîner offert un des soirs de gala au Casino par le duc et la duchesse de Bouillon. A cette fête, les convives furent moins nombreux qu'à la villa Apsara, huit seulement, mais les innombrables tables serrées dans l'immense salle étaient si rapprochées les unes des autres, occupées par tant de gens (que pour la plupart, bien entendu, on ne voulait pas connaître, mais dont, malgré ce que cela avait de lésant pour la majesté, on connaissait forcément les têtes), qu'on éprouvait cependant le sentiment de dîner tous ensemble sinon en famille, du moins au réfectoire, pensionnaires familiers et commensaux du même asile d'idiots.

Là, les jambes recroquevillées sous la nappe de table, le dos pressé par le ventre des garçons, dans la chaleur sans air, dans le vacarme du jazz et des danses de nègres frottant leurs pieds, parmi l'automatisme des maîtres d'hôtel qui déclenchent à chacun, sans le consulter, la même petite queue de homard, le même tronçon de poulet, la même pêche Melba, — les penseurs eux-mêmes, ceux auxquels à l'état normal viennent quelquefois une ou deux idées, connaissent dès le rôti cette béatitude de l'abrutissement, qui, pour bon nombre d'autres dîneurs, est la trame heureuse de toute leur vie.

Il y eut, en ce soir privilégié, le supplément d'un feu d'artifice superbe, non d'esprit comme on peut bien s'en douter, mais de feux de Bengale et de chandelles romaines accrochées à l'extérieur des grandes fenêtres. Le ruissellement éblouissant, l'embrasement blanc des vitres, avec cette stupeur blafarde que prête aux visages l'intensité du magnésium, termina le dîner dans la note juste qu'il fallait. On était à point pour aller se culotter au baccara.

C'est à ce moment-là, un peu avant l'entrée dans la salle de jeu, qu'Aurèle, comme un cheval cabochard, pouvait

dérober à gauche, et aller sur la terrasse retrouver la chère nuit, qui avait plus de silence et de ténèbres qu'il n'en faut pour couvrir tous les bruits et toutes les illuminations dès qu'un fidèle levait vers elle un peu la tête. « *O Nuit noire, nourricière des astres d'or*[1] ... »

Chanlatte maintenant n'habitait plus la villa *Brise-de-Mer*; ainsi qu'il avait été convenu dès avant son séjour, sa sœur ne pouvait l'héberger que jusqu'au 16 août, ayant à recevoir ensuite une amie d'Angleterre, et il avait dû alors, comme il disait, quitter le creux de cet arbre pour aller loger dans un autre arbre, chez son camarade Périclès Volos. Une villa, petite, mais « apte », en seconde ligne, dans un gentil fouillis de fleurs entre des troènes. Périclès, qu'Aurèle avait connu naguère par son cousin Adalbert de Scoury, et un peu plus âgé que lui, quarante-cinq ou quarante-six ans, était un agréable vieux garçon qui, bien que devenu très riche depuis une quinzaine d'années par la mort d'un oncle armateur en Angleterre, avait conservé à Deauville cette petite maison, bâtie alors qu'il était jeune homme.

Propriétaire d'un yacht, *To-Kyma II*, sur lequel il voyageait tout le printemps, il le désarmait avant Deauville et préférait en cet endroit sa demeure terrestre au séjour dans le bassin où, par les hublots à gauche, on voit à bout portant sur une eau moirée de graisse flotter des choux demi-noyés et de vieux journaux, et, par les hublots à droite, des têtes de curieux qui viennent examiner comment sont agencées les salles de bains en or et en marbre porte-or, chez les milliardaires.

Périclès Volos était un Grec exceptionnel qui citait plus volontiers les noms de Platon et d'Anaxagore que ceux des ducs français actuels, ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter à l'occasion les gens du monde et d'être avec eux de la plus grande courtoisie. Ses propos étaient d'un sage, sinon sa vie; son humeur douce, comme était doux le timbre de sa voix; il craignait les violences, et peut-être un peu trop les courants d'air. Scoury l'aimait beaucoup, et Chanlatte, à son tour, avait su l'apprécier.

1. Ὦ νὺξ μέλαινα, χρυσέων ἄστρων τροφὸ Euripide (*Électre* 54).

Il n'y avait jamais beaucoup d'invités à demeure chez lui, d'abord, pour la raison péremptoire que la villa n'était pas grande, ensuite, parce qu'il n'aimait pas la multitude, et cette année-là, singulièrement, parce qu'il était plus ou moins en deuil. En effet, il avait eu le malheur (petit) de perdre tout récemment son beau-frère, M. de Puymesnil, le mari de sa sœur, un Français déjà âgé, diplomate très ennuyeux, un bavard triste, qui venait de prendre sa retraite comme ministre plénipotentiaire, et qui, vis-à-vis de sa maladie, avait manqué de discernement, ainsi que cela lui était arrivé avec presque tout le monde tout le reste de sa vie.

Il n'y avait donc à domicile que Frédéric Morton (Fredy), sosie d'Anglais fait à Bordeaux, silhouette et accent tout à fait bien rendus, excellent marin, le compagnon indispensable de toutes les croisières, et le camarade le moins gênant qui fût. La matinée entière, en pantalon de flanelle blanche, à jouer au tennis dans les cages à mouches qui sont posées devant l'hôtel *Normandy*, et l'après-midi aux ventes de yearlings. Lorsqu'il était là, jamais un mot personnel, des acquiescements seulement, et un sourire immuable, délicieux, un sourire de chef d'État pour inauguration.

***

Chanlatte avait invité ses petites amies et ses neveux à une partie de pêche en bateau avec des marins du pays. On doit avouer que Deauville ne se prête guère à ce genre de sport, et qu'il faut une pointe d'entêtement pour passer outre. La navigation à voiles en effet y est misérable et les bateaux de plus en plus rares; on est forcé de tenir compte, pour sortir, des heures de la marée qui ne coïncident généralement pas avec les heures dont on dispose soi-même, et les barques de pêche sur lesquelles on peut prendre place apparaissent infectes à un amateur élégant. Néanmoins, Aurèle était quelquefois parvenu à exécuter des croisades contre les maquereaux, ou des rafles de crevettes assez amusantes. Dès la veille du jour choisi, il s'était donc mis en rapport avec un pêcheur qu'il connaissait et avait requis sa barque;

la pleine mer, étant à quatre heures, permettait de rester dehors tout l'après-midi, le temps semblait au beau.

Périclès ne viendrait pas, devant aller voir près de Caen sa sœur très neurasthénique, installée sur une petite plage deuil avec une de ses filles qui attendait un bébé. Lady Mac-Neil avait promis d'accompagner ses enfants pour aider Aurèle dans sa tâche de pion, mais, le matin, elle se décommanda par le téléphone et dit qu'elle serait remplacée pour la promenade en mer par son amie récemment arrivée d'Angleterre, Mrs O'Farrell, à qui elle pouvait très bien confier ses fils, ce qui ennuya prodigieusement Chanlatte, car il avait horreur des têtes nouvelles.

Aussitôt après le déjeuner, il passa tout d'abord prendre les petites filles à Apsara. Là, il apprit que Tita venait, mais non Dieudonnée. Encore un lâchage! Qu'il est difficile de réunir des invités! Les uns refusent, les autres acceptent, et personne ne vient, pas plus les autres que les uns. Didi était punie pour avoir répondu insolemment à sa mère, mais au fond Chanlatte n'aurait pas juré que ce n'était pas un peu exprès qu'elle se privait de la promenade, car elle apparaissait depuis quelques jours nettement jalouse de la préférence qu'il accordait à sa cousine. Par un sentiment assez ignoble, il fut enchanté de cette punition, ou de cette résolution héroïque : ainsi serait-il plus libre avec l'autre, sans la surveillance taquine de la pauvre Didi.

Il partit avec Angustias en voiture pour aller cueillir les petits Mac-Neil et lui expliqua que Natalie envoyait à sa place Mrs O'Farrell.

— Qui est-ce, Mrs O'Farrell?

— Je n'en ai aucune idée. Connais pas. Tout ce que je sais, c'est que c'est une amie de ma sœur, quelqu'un de tout repos, et qu'elle s'appelle Sara.

— Oh! là! là! Sara! Comme dans l'histoire sainte. Ce doit être une vieille Juive. Quelque chose dans le genre de Djib avec le nez en plus.

— Je ne crois pas qu'elle soit juive, étant donné qu'elle a été dans le même couvent que ma sœur, et il me semble me rappeler qu'elle doit être plus jeune que Natalie; alors,

elle n'est certainement pas très vieille, du moins vis-à-vis de moi. Par rapport à un bébé comme vous, ça, c'est un autre point de vue.

— Alors?... Comment pensez-vous qu'elle est?

— Je ne pense rien du tout. Si j'avais à parier, je parierais pourtant, je ne sais pas trop pourquoi, qu'elle est gigantesque, très maigre, sur d'énormes pieds, et que c'est un beau chameau.

— Moi aussi!

Devant cette vision prophétique, Angustias Talavera eut le grand rire la bouche ouverte, qu'elle avait d'habitude et qui était tellement sa mère. Chaque fois qu'Aurèle, un instant oublieux, parlait avec elle de choses présentes, ce rire brusquement abolissait pour lui l'instant avec Angustias et les années dernières, restituait Nieves, le rejetait dans cette précaire actualité passée, où depuis trois semaines un envoûtement lui faisait préférer de vivre.

Moqueuse, mordante, spontanée, la petite fille; prête à s'attendrir aussi, et si jolie, si femme élégante déjà sans qu'elle le sût, avec sa jupe blanche plissée, son béret et son petit costume marin de serge gros bleu à boutons d'or.

— Monsieur de Chanlatte, — dit-elle, — vous savez, j'ai écrit à maman que je vous voyais. Elle m'a répondu qu'elle vous connaissait, que vous étiez charmant. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez maman?

Aurèle se sentit pâlir : tout tremblant en lui-même, il répondit :

— Je ne sais pas... Parce qu'il y a si longtemps que je ne l'ai vue, que je pensais qu'elle m'avait oublié.

Tita avec feu :

— Vous! mais on ne peut pas vous oublier!...

Cet éclatant aveu que faisait Angustias et par lequel elle engageait sa mère, fut si doux à Aurèle, qu'il eut envie de pleurer, de serrer la petite main de l'enfant.

Tita continua :

— Vous êtes si intelligent... ou plutôt malin!

La fin du compliment était moins bien que le commencement, surtout le dernier adjectif. Ah! vieil homme incorrigible que la moindre déclaration continue d'émouvoir! Enfin! Il est

bon que des épithètes pesées remettent les situations à leur valeur exacte.

Brise-de-Mer avait un petit porche sur quelques marches. Dès que l'auto s'arrêta, la porte s'ouvrit et les deux garçons Mac-Neil dévalèrent en complets gris clair éléphant, avec des casquettes assorties, chacun une sarbacane à la main. Puis s'encadra dans l'embrasure, une toute jeune silhouette timide, comme hésitante, jupe blanche, vareuse géranium, et de grands yeux bleu de ciel pâle qui mangeaient toute la figure, une des femmes les plus ravissantes que Chanlatte eût jamais vues.

— Ah! zut! — dit-il à Tita, en descendant de la voiture pour prendre livraison de l'inconnue, — je crois que nous avons perdu notre pari.

L'auto repartit chargée pour le quai Joinville, de l'autre côté de la Touques. Au bout du quai, les deux pêcheurs pleins d'amabilité attendaient. Leur barque demi-pontée était ignoble à souhait, et, par l'escalier de pierre visqueux, l'accès en fut relativement difficile. L'oncle même glissa et dut se rattraper au bras d'un des hommes; le reste du lot des amateurs, plus souple, se montra plus adroit. Avec une couverture de voyage et les manteaux étalés sur le pont à l'avant du mât, on put tant bien que mal parvenir à s'asseoir, et l'on partit au moyen d'un moteur assez puant et bruyant qui servait pour sortir des jetées.

— J'ai failli tomber à l'eau, — dit Aurèle au petit Ronnie.

Il exagérait, mais dans l'intention d'intéresser son neveu.

— Oui, — dit Ronnie avec calme.

— Ça n'aurait pas été drôle, — reprit Aurèle.

— Pas drôle pour vous... Très drôle pour moi.

— Ah! Tu es bien Anglais, toi, — s'écria le malheureux oncle, suffoqué et amusé à la fois de cette réponse vraiment britannique. —A sept ans et quinze jours, déjà envisager les spectacles uniquement au point de vue pittoresque. Un jeune Français, lui, aurait poussé des cris déchirants, qui d'ailleurs n'auraient servi à rien; toi, tu m'aurais vu repêcher avec flegme, comme une vieille sole!

Aurèle était toujours surpris de ces différences essentielles

de caractère, d'une race à l'autre. Ces petits Anglais ne manquaient pas de cœur, étant très sensibles au contraire, — et Ronnie se serait mis tout de suite à pleurer s'il avait cru avoir fait de la peine, si son oncle n'avait pas ri des yeux tout en prenant le ton bourru qu'on a pour parler à son chien chéri; — mais, ils savaient déjà, d'instinct, dans une impression reçue, faire le départ de l'image qui s'adresse à la vision objective, et du sentiment qui pénètre profondément jusqu'à l'émotivité. Pouvoir de disjonction que partout certainement quelques personnes possèdent, mais qui, dans nos pays latins, n'est jamais officiellement admis : nous devons être d'une seule pièce, tout traîtres ou tout bons, repêcher notre semblable de l'eau sans constater que l'immersion lui sied mal, haïr notre adversaire pendant le temps que dure la discussion la plus futile; nous interdire d'être spirituels ou de voir quoi que ce soit de comique au cours des drames comme des guerres. C'est une telle liberté autorisée à l'esprit qui, en Angleterre, pendant les grèves, permet aux agents de police et aux grévistes de jouer ensemble au football, hors des heures où ils sont les uns et les autres de service — attitude chez les deux parties qui ne peut que demeurer incompréhensible aux Français.

Durant le dialogue, puis quand Aurèle s'était laissé aller à lui exposer ces idées, Mrs O'Farrell avait souri avec gentillesse : elle avait beaucoup de grâce et semblait sans prétention. Elle ne devait pas être bavarde, quoiqu'elle parlât très bien le français : elle confirma à Chanlatte ce qu'il savait déjà, qu'elle avait été en pension à Paris, et elle ajouta qu'elle avait même passé pendant son enfance plusieurs étés à Houlgate. Elle ne découvrait donc pas Deauville, mais le retrouvait avec plaisir, bien que très transformé.

Temps légèrement couvert, couleur de perle grise, d'aigue-marine et d'opale. Petite brise de sud-ouest. Des mouettes, comme pour un vrai départ; les jetées de bois défilaient vite, portant leurs rares badauds, ainsi que de gros corbeaux perchés mélancoliques, avec les femmes en oiseaux des îles. La mer

au large remuait un peu, accueillait déjà la barque, la faisait très doucement, très mollement saluer quatre ou cinq fois de l'avant. Puis, la voile gonflée, le moteur muselé cessa de japper et la promenade continua, de cette délicieuse glissade appuyée sur le côté et muette, que le marin impose au vent de lui faire faire sur le beau tapis des vagues. Toute sale et vieille qu'elle était, la barque, dans son élément, reprenait bon chic; on eût dit sa large poitrine heureuse de retrouver la caresse rude et fraîche de la mer.

Il y avait longtemps qu'Angustias avait quitté sa place : avant même qu'on eût dépassé les jetées, elle était allée se mettre à l'arrière, où, auprès du gouvernail, avec son costume marin de serge gros bleu à boutons d'or, elle avait l'air d'un charmant capitaine pour le bassin des Tuileries, dont le navire, à la suite d'un vœu imprudent, aurait tout d'un coup grandi et l'aurait emportée, ainsi que cela peut arriver au pays des Merveilles. Elle posait cent questions au patron de la barque, et celui-ci enchanté, lui racontait beaucoup d'histoires, dont profitaient aussi les deux Mac-Neil, intéressés mais muets, toujours peu effrontés.

Chanlatte examina à la dérobée Mrs O'Farrel, cette fois en connaisseur. Il n'y avait rien à reprocher à la jeune femme, elle était impeccable : l'ensemble mince, le cou très long, la figure étroite, un joli nez fin, le profil absolument pur, un peu osseux des Irlandaises, les sourcils bruns bien dessinés, les cils très bruns aussi autour des magnifiques yeux clairs, avec l'aspect de l'innocence et de la simplicité la plus désarmée. Le résultat de cette inspection désappointa plutôt Aurèle. Du moment qu'il était épris de quelqu'un, cela devenait tellement inutile, n'est-ce pas? que d'autres personnes continuassent à être jolies; c'était du beau prodigué en pure perte et il en était choqué comme d'un gaspillage abominable. Il n'aurait pas désiré, bien entendu, s'entourer de laiderons, mais les grandes beautés, depuis près d'un mois, lui semblaient absolument superflues à rencontrer. Aussi, si celle-là avait quelque chose de céleste et une expression d'inaltérable douceur qui était bien sympathique — si, de plus, elle portait des gants, raffinement rare aujourd'hui au

bord de la mer, et qui plut à Chanlatte — remarque-t-il heureusement que l'étroitesse du front entre les tempes, de même que le bas du visage, indiquaient sans nul doute une nature entêtée : « Elle doit être têtue comme une mule, se dit-il, malgré cet aspect angélique et résigné, et au bout de quinze jours, il est probable qu'on se sentirait devenir enragé et qu'on lui planterait de bon cœur une hache dans la tête. »

Et il supprima ainsi net Mrs O'Farrel de ses regrets.

On traînait le filet depuis quelque temps déjà, et lorsqu'il s'agit de le relever, c'est alors que l'intérêt commença. Cela se passait en face de Villerville. Des crevettes étaient à espérer. Le filet mouillé montait, et enfin, la poche apparut, assez remplie, et en effet, grouillant de crevettes translucides, trempées. Le tout fut renversé pour être trié sur une sorte de grande boîte plate posée en travers du pont, au-dessus du trou carré qui donne dans la cale. Il n'y avait pas de bien grosses pièces, mais un bel amas d'êtres de toutes sortes, aussi nus, aussi entassés, en petit, que les ressuscités dans le *Jugement dernier* de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, ou que les baigneurs de Deauville à marée haute étendus sur la plage entre onze heures et une heure : promiscuité bien involontaire, il est vrai, entre les pauvres poissons. Déjà de pudiques crabes se dépêtraient des corps confondus, se sauvaient de toutes parts, fuyant du mieux qu'ils le pouvaient sur leurs jambes torses; du reste, les pêcheurs les attrapaient à mesure et les rejetaient à la mer, tout en séparant les crevettes dans une petite caisse. Tout d'un coup, un des hommes porta vivement un crabe à sa bouche et lui broya le dos avec ses dents. Ce geste effroyable et craquant fut expliqué lorsqu'on vit qu'il avait une pince entrée par les deux pointes dans son doigt : l'espèce de ces crabes, qui sont armés de vraies petites cisailles, ne lâche prise que devant l'emploi de moyens énergiques. Celui-là, la réplique du pêcheur l'avait en effet dompté. Mais le doigt saignait. Chanlatte qui n'aimait pas la douleur souffrit pour le doigt de l'homme et pour le dos du crabe. Le marin montra encore d'autres animaux plus dangereux, des poissons : les vives. Il les maniait avec une grande circonspection, en évitant une épine bleue saphir dont leur échine se

hérisse, et les jetait aussi à l'eau. A portée de leur main, ces pêcheurs avaient une petite bouteille contenant un liquide corrosif pour brûler la plaie dans le cas où ils auraient été piqués. Le reste des poissons était inoffensif.

Quelque chose de triste apparut, que d'abord, on n'avait pas vu avant qu'on eût remué en partie le tas. C'étaient de toutes petites raies, à peine plus larges que les mains des enfants; mises sur le dos à plat, elle montraient une face blanche, pareille à un cerf-volant minuscule, et au milieu de ce blafard visage lunaire sans corps, deux vrais yeux regardaient fixement, et une malheureuse petite bouche en rond essayant de respirer, s'ouvrait et se fermait dans l'asphyxie. Ronnie les remarqua le premier et les fit remarquer. Il y avait tant d'expression de souffrance muette et de supplication dans ces si laides, si lointaines, mais si frappantes ressemblances humaines que l'impétueuse Angustias n'y tint plus : pendant que les pêcheurs regardaient de l'autre côté, elle approcha bravement sa main des poissons et, rouge d'émotion, elle saisit une petite raie par la queue et l'envoya par-dessus bord. Et vite encore une deuxième. Les petites raies, un instant blanches entre deux eaux, se retournèrent, devinrent brunes et invisibles, donc étaient vivantes. Ce succès enhardit la pitié. Tita expliqua au patron de la barque qu'elle demandait la grâce des raies; cela était bien égal au brave homme, puisqu'il pêchait pour Chanlatte; alors, tout le monde s'y mit, même Mrs O'Farrell avec ses gants blancs, et ainsi une quinzaine de raitons furent sauvés du cataclysme. Aurèle aurait bien voulu embrasser Tita, non en se figurant que c'était Nieves cette fois, mais pour elle-même, la serrer dans ses bras comme une enfant chérie de son cœur.

Singulière façon de pêcher, en vérité.

— Nous devons vous paraître bien peu sportifs, — dit-il à l'Anglaise, avec cette façon indécise d'attraper quelque chose pour le rejeter à l'eau.

— Mais non, — répondit Mrs O'Farrell, — au contraire, il est de bon sport de laisser à ces enfants-poissons leur chance : ils étaient trop jeunes. Pareille chose à peu près est arrivée chez moi-même le mois dernier. J'avais entendu plusieurs nuits une souris dans ma chambre, et le valet posa une souri-

cière. Le lendemain, elle était prise et il me l'apporta. Je l'ai regardée, j'ai dit au valet : « Elle est bien petite! ». Il l'a regardée et a dit aussi : « C'est vrai qu'elle est bien petite. » Je lui ai demandé s'il ne pourrait pas lui rendre la liberté, et il l'a relâchée dans le jardin, puis a remis la souricière en place. Deux jours de suite, encore une souris s'y est prise, aussi petite, et nous pensions que c'était la même. Et nous l'avons rendue à la liberté. Mais comme elle ne s'est pas fait prendre une quatrième fois, je crains que la fois précédente le valet n'ait pas tout à fait suivi mes instructions. »

Dieu! que Mrs O'Farrell aussi était sympathique!

Le sort inespéré des raitons ne fut pas par contre, celui d'un malchanceux petit poulpe que le pêcheur dit s'appeler un encornet. En effet, il expliqua que l'encornet, naturellement de forme allongée, ne possède dans tout son corps qu'un unique cartilage, — et pour le prouver, il retroussa avec ses doigts la chair mollasse de l'encornet, comme il eût fait de la peau d'une banane, et fit surgir par un bout la colonne vertébrale entière de l'infortuné mollusque, si on peut nommer colonne vertébrale une petite lame blanchâtre transparente, très flexible, proprette du reste, qui avait l'air en celluloïd. Les spectateurs étaient terrorisés par ce supplice; l'encornet, encore plus mou sans colonne vertébrale, et très amoindri, ayant été rejeté dans son élément, le marin fit cadeau du trophée à Chanlatte qui le proposa à David, puisque Ronnie avait déjà dans sa poche une dent de requin.

David sortit pour le ranger un portefeuille sérieux avec ses initiales poussées au fer à froid dans le cuir.

— Tu as un beau portefeuille, — dit Aurèle.

— C'est vous qui me l'avez donné!

L'oncle ne se rappelait pas du tout cette largesse; le portefeuille avait l'aspect malmené et heureux que prennent pour nous les objets qui appartiennent aux enfants.

— Oui, l'année dernière, et depuis je le porte toujours avec moi! ajouta David dans une expansion affectueuse.

Ce petit garçon n'oubliait jamais de dire quelque chose de gentil, son cœur était excellent. Aurèle pensa qu'il lui laisserait toute sa fortune, dont huit jours auparavant,

il avait disposé en faveur de Tita. Comme la dite fortune était microscopique, ces variations restaient sans grande importance, et il le savait; il ne voulut cependant pas déshériter la petite bien-aimée, et décida de partager entre eux deux.

L'attitude contradictoire du jury dans l'affaire des petites raies et dans celle de l'encornet avait démontré une fois de plus la puissance sur nous de l'anthropomorphisme, et pourquoi, dans les religions, les dieux qui ont voulu souffrir pour l'humanité, ont dû, pour le faire efficacement, revêtir la forme humaine. La quête d'Isis ne vous émeut que parce que les membres disjoints d'Osiris sont ceux d'un homme et non ceux d'un cricri. Chacun, dans tout, ne recherche que soi. Il ne manquait sur le bateau qu'un sage pour établir un beau développement à ce sujet; si le docte Périclès Volos avait été là, Aurèle le lui aurait demandé, mais il était sur la route de Caen.

Malgré le déchet, dû tant à l'amnistie qu'aux nombreux crabes indésirables et aux vives, il resta un plein panier de crevettes, et un autre de poissons variés propres à faire d'excellentes fritures deauvillaises. Les garçons n'avaient plus envie de pêcher; sur le conseil de leur oncle, ils envoyèrent quelques balles de sarbacane à des crabes en vadrouille qu'on apercevait au bout de la barque. Ces projectiles étaient insuffisants pour tuer ces bêtes aussi bien protégées — autant tirer sur des tanks — mais les mettaient bout sur pointe un instant. Les deux Écossais eurent bientôt scrupule de gâcher leurs munitions. Aurèle demanda alors aux marins de virer de bord et d'aller faire un petit tour jusque devant Deauville. Une fois le nez de l'autre côté, le bateau accusa plus distinctement la houle, et une cadence lente de tangage s'établit. Rien n'assoupit mieux les non habitués. Au bout de dix minutes, les deux petits Mac-Neil un peu moins roses, somnolaient avec leurs manteaux étalés sur eux — Angustias s'était étendue. Seuls, Aurèle et l'intrépide Anglaise restaient assis.

Son béret enlevé, Tita, couchée tout de son long sur le pont près de Thomas, appuyait sa tête contre le manteau

qu'il lui avait glissé, plié sous la nuque. Assis en tailleur, il surplombait de la sorte la jolie figure pâle qu'il voyait à l'envers : les yeux renversés s'ouvraient pour rire et se refermaient parce qu'ils avaient sommeil. De moins en moins longtemps ouverts... Il jouait à passer ses doigts sur le petit front et dans les beaux cheveux noirs. Elle s'endormait vraiment...

Peu à peu, Deauville vint par le travers. Aurèle échangea quelques mots avec Mrs O'Farrell assise plus loin à l'avant, pour parler de l'Hôtel Royal, construit depuis l'époque où elle passait ses vacances en Normandie, et qui, vu du large, mettait à néant toutes les autres constructions lilliputiennes de la localité.

La jeune femme s'accordait bien avec la mer, sa vareuse rouge passé était la seule note rose entre le gris, le blanc, le vert glauque, des nuées claires, des mouettes, des vagues molles remuantes. C'était presque la couleur rouge déteinte qu'ont les chemises des maîtres baigneurs après beaucoup de séjour dans l'eau, mais sur une femme, cela devenait une nuance de fleur. Et ses yeux s'étaient assortis avec le ciel, gris pâle, sans aucun soleil; du bleu qu'ils avaient eu à terre, aucune trace ne restait.

Le casino de Deauville était de la taille d'un morceau de sucre. Il est impossible de prendre au sérieux les différences, quelles qu'elles soient, qui se font au jeu dans un immeuble de cette dimension. Quelle satisfaction ressentait toujours Chanlatte lorsqu'il avait réussi, comme aujourd'hui, à se soustraire aux mondains, qui l'assommaient, dont il avait horreur, et malheureusement sans lesquels il ne pouvait jamais vivre longtemps, car il avait depuis son enfance trop contracté l'habitude de leur commerce. Ce n'est pas seulement aux couples amoureux que s'applique le terrible *Sic ego nec sine te, nec tecum vivere possum* d'Ovide. Avec cent choses, relations, plaisirs, vices, manies, la vie d'un homme, à partir d'un certain âge, arrive à se sentir définitivement acoquinée. Ces choses, il les connaît, il les dénombre, il sait qu'il les déteste et non seulement, il n'a pas le courage de rompre avec elles,

mais il les supporte gaillardement et même les recherche, tant est établie en lui la crainte pusillanime d'être encore plus malheureux si elles lui faisaient défaut. Ce qui serait probablement exact, car d'année en année, il court de plus en plus après le lui-même d'autrefois, c'est la répétition d'autrefois qui l'enchante; et des actes tout à fait nouveaux, dont aucun ne mettrait en rumeur les cloches des souvenirs, auraient pour lui l'aspect glacé d'une ville où l'on arrive, une ville l'hiver dans un pays inconnu, le premier soir.

Personne ne parlait plus. Le patron et l'homme d'équipage s'étaient mis sous le vent pour fumer leur pipe. Mrs O'Farrell, adossée au mât de beaupré, droite, un peu mystérieuse, désintéressée de tout ce qui se passait à bord, regardait au loin, de ses yeux gris délavés, miroirs du ciel. Il n'y avait plus que le bruit du flot qui, à intervalles égaux, venait claquer contre la joue de la barque, et, autour du grand mât, le grincement du bracelet de la vergue.

Et Aurèle continuait de peigner tout doucement les cheveux de l'enfant endormie. Entre ses doigts, glissaient les mèches brunes exubérantes de force, tordues comme le bois de la vigne. Il imaginait qu'il était avec Nieves, qu'il caressait la chère tête retrouvée — ou bien encore que Nieves était là, assise à côté de lui, présente à condition qu'il ne se retournât pas pour la voir, qu'Angustias était leur fille, à elle et à lui, et que tous deux, épaule contre épaule, la regardaient dormir.

Et sur ces rêves, comme sur tous les rêves qu'on fait en mer, passaient les battements d'éventail plumeux des mouettes, les mouettes qui de leurs longues, lentes, infatigables ailes, viennent tourner les pages d'un rêve à un autre rêve. Leurs plaintes étranges peuplent le ciel. *Flebilis Ino.* Que veulent-elles nous dire? Que tout est triste? Que tout est doux? Que rien ne s'accomplit au gré de ce qu'on espère, mais que la mer bienfaisante berce, endort, endort, endort...

FRANÇOIS DE BONDY

(*La fin dans le prochain numéro.*)

L'INFLUENCE

DE

LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

EN FRANCE

Au moment où paraît le nouvel ouvrage de M. Bergson — auquel nous consacrerons prochainement une étude spéciale — nous avons pensé qu'il serait intéressant de montrer quelle avait été jusqu'à ce jour l'influence de la philosophie bergsonienne dans notre pays. M. Le Senne a bien voulu « faire le point » dans l'article que l'on va lire. (N. D. L. R.)

Chacune de nos actions produit un effet dans la matière : elle retouche un dessin, agence une machine, imprime une trace; mais cet effet n'est que le point d'application d'une influence, qui en est comme le halo et le retentissement spirituel. De même tout penseur a deux manières de s'exprimer et de se faire comprendre aux autres hommes. L'une, c'est son œuvre : elle est faite de ses paroles et de ses écrits, elle l'incarne dans l'espace, elle lui compose un corps social. Par elle il s'offre à la perception, il se prolonge dans l'expérience d'autrui. Car où cette œuvre commence-t-elle? Où finit-elle? Descartes a été lui-même jusqu'en Malebranche. Comme l'océan, l'espace unit ce qu'il sépare; et de l'œuvre, parlée ou écrite, de M. Bergson, ont rayonné des lignes d'efficacité, dont chacun peut reconnaître le prolongement jusque dans sa propre pensée. Voilà l'œuvre matérielle. Mais elle n'est que

le moyen ou le signe d'une autre action, plus subtile, qui est la seule à mériter le nom d'influence, puisque ce mot désignait originellement l'efficace, indépendante, dans sa signification, de son véhicule physique, si elle en avait un, que l'on attribuait aux astres sur les destins des hommes.

Comme l'influence astrale, l'influence spirituelle se refuse à être circonscrite et limitée. Ce n'est plus une œuvre immobilisée; c'est une opération qui se continue. Ses effets matériels se distinguent et se dénombrent; elle au contraire se retrouve identique à elle-même, comme une éternelle intensité, partout où elle se manifeste par eux. Elle se propage comme une atmosphère, sans qu'on sente sa présence autrement que par la vie qu'elle donne. A la manière de l'amour, elle transforme, sans qu'on la voie, les esprits et les cœurs. On ne peut rien contre elle, car ceux-là mêmes qui combattent les œuvres en transmettent l'inspiration. L'action matérielle ressemble à la causalité : elle passe d'une chose à une autre; c'est comme un objet qu'on se glisse de main en main, et il est amusant de la voir se perdre et se retrouver à travers les œuvres d'une époque, comme le savant suit la constance quantitative de l'énergie à travers ses transformations. Au contraire l'influence spirituelle, invisible et secrète comme une amitié, ne se divise pas entre ceux qu'elle unit; elle les fait échapper, dans l'intimité d'eux-mêmes, à la distinction qui sépare leurs corps dans l'espace.

Bien que ces deux actions soient, dans les conditions ordinaires de notre vie, inséparables, puisqu'elles s'associent comme le corps et l'esprit, l'efficacité d'une philosophie se partage inégalement entre elles; et l'on pourrait citer des philosophes qui ont connu immédiatement le succès social, mais dont la postérité intellectuelle a été pauvre, et d'autres, dont les œuvres, peu répandues ou peu connues, n'ont permis à leur pensée que de cheminer secrètement et presque mystérieusement jusqu'aux âmes qu'elles ont conquises. Avec les plus grands, M. Bergson a éprouvé les deux succès. Il est célèbre sans avoir jamais compromis l'avenir de sa pensée en en abaissant l'expression; les mondains, qui le trouvent transparent, l'admirent; les philosophes, qui l'ont jugé difficile, le méditent. Par l'essence même de sa philosophie, il est accessible à tous :

de même que la grâce chez Ravaisson, dont on ne sait jamais bien si elle est de nature artistique ou religieuse, l'intuition bergsonienne, qui s'étend ou peut s'étendre de l'intuition cartésienne ou intellectuelle à la plus métaphysique des intuitions religieuses, en passant par les degrés sans nombre de la qualité, s'est offerte à chacun pour qu'il accueillît du bergsonisme ce qui pouvait le séduire et le charmer; et chacun s'est trouvé retenu par une philosophie, qui est trop imprégnée d'infinité pour ne pas entraîner dans un approfondissement sans fin.

L'influence bergsonienne est donc susceptible d'une double connaissance : elle a un corps pour l'historien, une âme pour le philosophe. A l'historien appartient tout ce qu'il y a en elle de spatial et de temporel. Il ne peut connaître l'esprit que du dehors; il l'appréhende dans ses manifestations. Par les documents, il trouve des événements. A son corps défendant il est attaché à la matière et à la société, où le langage se fait entendre et voir, où l'action se donne à autrui. Il reconnaîtra ces mots, *élan vital*, *durée*, *évolution créatrice*, ces métaphores, *courant de conscience*, *congélation*, *boule de neige*, dont la langue bergsonienne a enrichi le français des hommes cultivés; il énumérera les livres et les articles qui renvoient à M. Bergson son image fidèle ou déformée. La quantité où l'esprit vient se détendre peut encore témoigner en faveur de l'esprit; et la critique, mesurer au nombre des ouvrages écrits sur le bergsonisme le volume de son influence, à peu près comme on a voulu mesurer l'activité intellectuelle d'une nation au nombre des livres qui s'y publient ou des brevets pris par ses savants et ses techniciens.

Pourvu qu'elle ne se substitue pas à la sympathie, qu'elle est faite pour éclairer et diriger, cette critique n'est pas infidèle à l'enseignement bergsonien; car, après tout, s'il doit y avoir une ingénuité de l'intuition, celle-ci ne peut s'obtenir, du moins sous ses formes supérieures, qu'au terme de beaucoup de savoir. M. Bergson n'a jamais fait la philosophie de l'ignorance. De même que la perception d'où elle procède, la critique nous laisse en dehors de la réalité en tant qu'elle la diffracte et la banalise; mais non pas à cause de son inaptitude à la saisir. Il faut seulement que toutes les prises de vues

qu'elle nous donne sur le réel soient les moyens d'une sympathie qui nous fasse pénétrer en lui. C'est à ce moment que l'histoire se change en une connaissance qui est la philosophie même, elle introduit jusqu'à l'âme, qui est la source de l'influence spirituelle. Comprendre, ce n'est pas démonter et remonter des objets, comme un enfant ses jouets, c'est aimer.

A cette opposition entre une connaissance extérieure, qui est l'analyse des œuvres plutôt que l'amitié avec l'homme, et une connaissance philosophique, qui cherche l'âme derrière les paroles et les actions, le développement du bergsonisme en France a apporté une vérification. Du dehors, ce fut une évolution animée et contrastée, où les péripéties ne manquèrent pas; du dedans, c'est un épanouissement continu et envahissant. Elle s'est transformée comme, en chacun de nous, la perception se change en mémoire. Tout souvenir qui se dégage des pressions exercées sur l'esprit par l'automatisme de la matière et du corps, tout souvenir où le moi ne s'aliène pas, mais se trouve, à l'écart des choses dont il vient de s'éloigner pour un moment, est la transfiguration du passé. Où la perception mettait ses heurts et ses angles, sa vulgarité triviale, un tumulte encombrant et parfois hostile, le souvenir rétablit cette intimité de nous-même avec nous-même, qui est justement l'éternité. La perception nous donnait un spectacle, auquel nous n'étions guère associé que pour en ressentir l'extériorité, elle nous mettait, semblait-il, en dehors de la réalité; le souvenir au contraire a notre souplesse, il se plie aux méandres de notre sensibilité, il réconcilie notre passé avec notre présent.

De même on peut montrer que l'influence bergsonienne, engagée d'abord dans des combats, qui pouvaient paraître une revanche de l'analyse, comme mêlée malgré elle aux conflits des écoles, s'en est, avec cette douce insistance qu'elle tient de la manière propre de M. Bergson, insensiblement déprise. Elle s'est de plus en plus élevée au-dessus des déterminations particulières que les circonstances de temps et de lieu lui imposaient. On pourrait dire qu'elle s'est sublimée, si les freudiens n'avaient gâté ce mot, en y attachant l'idée d'une compensation illusoire de notre impuissance réelle. Mieux vaut dire qu'elle s'est spiritualisée. Quarante-trois ans

ont passé depuis la publication de l' « *Essai sur les données immédiates de la Conscience*. Cela fait plusieurs vies humaines, si l'on songe à ce qu'ont été certaines de ces années, et à la manière dont la durée s'alourdit et s'allonge d'après la gravité de son contenu. Ce livre pouvait paraître au début un manifeste contre l'intellectualisme, et des philosophes se sentirent le devoir de défendre l'intelligence contre son auteur. Maintenant l' « Essai » est devenu un de ces bréviaires où l'esprit se retrouvera toujours dans sa pureté, certain de ne pas se confondre avec ses expressions et de ne pas se perdre en elles. Où les premiers lecteurs ont cherché un révolutionnaire, il y a maintenant un classique. Aussi quand nous voyons aujourd'hui, dans le livre que M. Bergson vient de publier « sur les deux sources de la morale et de la religion », toute son œuvre converger vers ce « point de l'âme d'où part une exigence de création », l'élan vital revenir vers sa source et se purifier dans l'intuition mystique du divin, il nous semble retrouver en lui un mouvement que nous avions d'abord reconnu en nous-même sous son inspiration. Par quels détours s'est opéré cette involution de l'influence bergsonienne, c'est ce que nous voudrions sommairement marquer.

***

Il n'y a pas de méthode plus couramment employée dans l'histoire des lettres et des idées que cet usage d'expliquer la pensée et l'œuvre d'un homme comme le résultat d'un concours d'actions du milieu, qui se seraient rencontrées en lui. Son génie serait fait de pièces et de morceaux; et il en serait moins l'auteur que le bénéficiaire. Cette conception, issue de la science de la matière, qui est l'étude de la passivité de l'esprit, est en effet vérifiée dans la mesure où un homme, se contentant de recevoir ce qu'il pense, ne se préoccupe, ni de se l'assimiler, ni de le déborder. Quelqu'un se fait on; et quand on se comporte comme une chose, on doit être traité comme une chose. Mais déjà cette conception, qui ne considère pas le tout de l'homme, a la partialité de l'abstraction. Il n'existe pas de pensée, si pauvre et banale qu'on la suppose, qui ne soit la pensée de quelqu'un; et au fond de laquelle on

ne puisse deviner l'originalité singulière d'une âme, qui a son timbre et son authenticité.

Combien cette conception devient grossière et fausse quand elle est appliquée à une pensée de génie! Il sera toujours très facile de discerner dans une philosophie des idées qui lui viennent du dehors; mais bien loin qu'elles aient dicté au philosophe ses conclusions, celles-ci, par ce qu'il nie des doctrines régnantes et par ce qu'il y ajoute, ont été définies contre elles. Toute philosophie, et surtout toute philosophie de l'esprit, comme le bergsonisme, doit être issue de l'histoire et en être indépendante : elle doit exprimer les circonstances dans lesquelles elle s'est élaborée, puisqu'elle est aussi un événement temporel, qu'elle a sa date, qu'elle est venue après et avant autre chose; mais elle doit aussi dominer ce temps où elle s'insère, puisque l'esprit, qu'elle exprime à sa manière, engendre le devenir, étale à travers la durée une puissance qui garde, sinon en grandeur, du moins en essence, la même efficacité. Ce que le moment peut donc expliquer, c'est ce qu'il y a en elle d'occasionnel. Pour un historien, qui cherche à surprendre les masques successifs de l'esprit, cette époque, qui vêt une doctrine de ses couleurs, c'en est l'important; pour le philosophe, qui, à travers ses expressions changeantes, recherche la source universelle de tout ce que l'espace et le temps déploient, c'est au contraire ce qui doit être négligé.

La philosophie bergsonienne le confirme. En présence de toutes les doctrines qui s'offraient et prétendaient s'imposer à lui, l'art de M. Bergson a toujours été, pour ainsi dire, de les faire éclater : il les dissocie, déborde leurs éléments par-dessus et par-dessous, conserve tout ce qui peut en être gardé, nie les négations, retrouve l'âme au cœur de toutes les affirmations. Quand il a entrepris de se reconnaître dans la pensée française, les doctrines qui se partageaient la direction des esprits étaient le criticisme kantien, le positivisme de Taine, l'évolutionnisme de Spencer. D'aucune il n'est vrai de dire qu'il l'ait acceptée ou repoussée toute brute.

Le kantisme enseigne que les objets de la perception et de la pensée humaine, la nature et la science, n'ont, comme ils sont donnés aux hommes et pensés par eux, qu'une réalité humaine et qu'en nous cachant la constitution profonde des

choses, ils nous les rendent inaccessibles. M. Bergson s'est-il prononcé contre cette conception? Oui et non. Il garde la relativité de la perception et de la pensée abstraite, mais il en renverse la signification. Usant de la méthode critique contre le désespoir critique, il révèle par quel travail, clair ou profond, la conscience s'est fait ces idées homogènes que la science requiert, ces choses semblables à elles-mêmes que la perception offre à l'action. Mais si les objets, en ce qu'ils ont de distinct et de limité, ne sont que les œuvres d'une opération par laquelle l'esprit les a découpés en lui-même, c'est qu'il est au-dessus d'eux et s'offre à soi comme le but de la connaissance intuitive. Se connaître, ce n'est pas seulement connaître ce qu'on fait, c'est connaître ce qu'on est. Pour Kant, l'absolu est au delà de la connaissance; pour M. Bergson, dans son intimité. Étant inconnaissable, c'était pour nous l'équivalent du néant; M. Bergson y fait pressentir une infinité en profondeur, dont des intuitions de plus en plus pénétrantes et de plus en plus riches permettront une appréhension toujours exquise et jamais accomplie.

Même stratégie contre l'atomisme mental de Taine, qui prétendait construire la conscience avec des sensations élémentaires, comme une maison avec des briques. Mais la doctrine de Taine a-t-elle été indispensable à sa critique, comme cela devrait être si elle était sa cause? Elle n'est là que comme un échantillon; et, au travers de sa conception, la réfutation porte contre l'usurpation métaphysique de la science et en général de l'analyse. Dans l'intérêt de la philosophie de l'expérience, M. Bergson discrédite l'erreur de l'empirisme classique, qui prétend trouver dans la perception les données immédiates de la conscience, comme Spencer confond la succession des formes vivantes dans l'espace et le temps chronologique, avec la continuité intime de la durée qui les sécrète.

Trois réfutations, une seule philosophie. En toute occasion le philosophe ne fait qu'opposer la continuité et l'activité de l'esprit à ceux qui n'aperçoivent que la discontinuité et la passivité de ses produits. D'où peut lui venir la connaissance de lui-même sinon de lui-même? Qu'est-ce qui peut lui donner le sentiment de l'activité spirituelle sinon sa propre activité? C'est donc de l'esprit qu'il est parti; et les doctrines qu'il cri-

tique ne sont pour lui que des occasions d'y revenir et d'y ramener les autres avec lui. L'esprit est susceptible de chutes et tout se passe comme s'il déléguait de temps en temps certains hommes, qui ne tiennent, au reste, de leur mission qu'un pouvoir spirituel, pour réveiller chez les autres le sentiment de la puissance unique qui nous anime tous.

Il en résulte aussitôt que la philosophie bergsonienne n'a jamais pu être polémique, ou plutôt le paraître, qu'à l'encontre de son intention profonde. Mais sans doute il fallait que les combats, où elle devait d'abord se trouver engagée, vinssent vérifier que les abstractions créent toujours un péril de guerre, puisque l'esprit, en se partageant entre elles, leur confère à toutes une force qui leur permet de s'opposer. L'accueil reçu par la philosophie bergsonienne a été contrasté. En avertissant des dangers de la réflexion, en dissipant les mirages qu'elle crée, en montrant que la vérité abstraite et scientifique ne fait que mettre en rapport, pour établir leur conformité, des concepts et des habitudes matérielles, isolés dans la durée par un même travail d'analyse, M. Bergson semblait retourner la philosophie contre la philosophie. Toujours, il est vrai, les plus grands esprits ont pris leurs précautions contre les méprises de la définition et de l'analyse. Descartes le premier a observé qu'il y a des notions d'elles-mêmes si claires qu'on les obscurcit en les voulant définir; et une philosophie ne compte qu'à la condition de mettre la réalité au plus haut qu'il est possible et d'aspirer vers ce sommet. Tout ce qui est séparé, extrait, appauvri est donc erroné. Faut-il encore que la philosophie puisse se dessiner et s'exprimer. Elle ne le peut sans le secours d'idées toujours plus ou moins abstraites. Comme partout un problème déchire ici notre action. D'une part, abstraire, c'est fausser et mutiler la réalité; et si la science, orientée vers l'action pratique, doit le faire, quitte à nous en faire subir les inconvénients, la philosophie, qui se propose la représentation désintéressée du réel, n'en a pas le droit. Mais, d'autre part, il faut consentir à l'abstraction et à ses défauts, sous peine de refuser à l'esprit cette expression distincte et définie de lui-même qu'il cherche dans la philosophie. En faisant appel des idées à l'esprit, M. Bergson devait paraître discréditer les idées.

L'inquiétude provoquée par l'intuitionnisme bergsonien fut ressentie particulièrement par les philosophes universitaires. D'abord la recherche et l'enseignement sont tournés dans des sens opposés. L'enseignement est par essence conservatoire : comme un musée garde les chefs-d'œuvre de l'art, les programmes et les cours, les doctrines célèbres et les vérités admises. Il doit glisser insensiblement de la sympathie avec l'effort de l'esprit, qui est vivant dans son actualité, à la connaissance de ses œuvres passées. Au contraire, comme toute exploration, la recherche est toujours plus ou moins incertaine de ce qu'elle entrevoit et poursuit; et les plus grands inventeurs d'idées, M. Bergson comme Kant, ont toujours hésité à faire entrer dans leur enseignement les conceptions proposées par eux, avec le sentiment qu'elles devaient éprouver le jugement du temps avant d'être introduites dans le patrimoine de l'humanité.

En outre l'enseignement est une médiation : pour que l'intelligence de celui qui enseigne se donne à l'intelligence de celui qui reçoit son enseignement, il faut l'intermédiaire des idées et du discours. Même ces deux âmes ne sont pas seules dans leur entretien. L'enseignement a une fonction nationale et sociale. Des milliers de morts et de vivants y mêlent leur présence. On y est sur une place publique; et comme le dramaturge doit respecter les conventions sans lesquelles le théâtre ne serait pas possible, il faut aussi impérieusement que le professeur défende les auxiliaires sans lesquels il ne pourrait enseigner : il doit tenir à la valeur des idées et du langage. Ces conditions pouvaient gêner la diffusion du bergsonisme. L'*Essai* ne se présentait pas comme un système de vérités et même, pour la première fois avec cette netteté, l'activité de l'esprit y était opposée à tout système. Il faisait du langage un compromis social entre le moi profond et la matière. Par son esprit ce livre est une invitation à la solitude intime et au silence, même envers soi. Il ramène en deçà de l'oraison mentale. Il demande que chacun se retrouve dans le secret de lui-même, en oubliant la société et l'action, qui tourne vers les autres. Un professeur peut-il être muet, serait-ce par concentration?

Si l'on ajoute que tout ce qu'on critique, dans toute nou-

veauté, philosophique ou autre, c'est moins ce qu'elle est que ce qu'on craint d'en voir redonder, voilà bien des raisons pour que la philosophie la moins désireuse de provoquer le combat et la plus soucieuse de tout comprendre en revenant vers les mouvements de l'esprit d'où tout procède, ait été accueillie comme une protestation contre la tradition platonicienne ou cartésienne, pour en être blâmée, et, par réaction, louée. C'est ce sentiment répandu, qu'un mot un peu plus vif de Jacob exprima en mars 1898 : « Saluons-la comme une œuvre géniale, dont on doit souhaiter qu'elle rencontre de nombreux admirateurs et pas un disciple. »

***

C'était le plus sûr moyen pour accroître le nombre des uns et des autres. Pour nous plaire, il ne suffit pas d'être seulement brutal ou seulement docile; ceux qui nous séduisent pour finir par nous captiver, ce sont ceux qui savent en même temps nous inquiéter et nous attirer. Le premier effet était de concilier à M. Bergson le cœur des jeunes gens. De plus, en prétendant refuser à l'influence bergsonienne le monde des idées pures, on la poussait précisément vers cette action extra-intellectuelle, qu'on lui reprochait en attendant que ce fût justifié.

Les fonctions de l'esprit se partagent en deux groupes assez distincts. Les unes, la métaphysique conceptuelle, la science qui se voue à la quantité, la morale, sont plus formelles; elles épuisent le domaine de la conscience claire; elles tendent à supprimer le moi au profit de l'idée; elles dissolvent la qualité, dissipent le mystère : comme un feu d'artifice, elles éparpillent des lumières dans l'espace. Les autres, la religion et l'art, sont en insurrection permanente contre elles. Devant les simplifications souvent grossières de la pensée claire, la pauvreté et la vanité fréquentes du discours, la fausseté de ce qui n'est pas personnel et secret, elles sont inspirées par l'aspiration anarchique contre toute prescription et le sentiment invincible de l'injustice de toute universalité abstraite quand elle prétend régir les personnes. A ces puissances dédaignées par la philosophie de l'intelligence claire, le bergsonisme

rendait leur honneur. La qualité et le sentiment avaient été souvent condamnés comme des confusions : ils recevaient l'estime qu'ils méritent. L'esprit n'était plus seulement défini par la clarté; il l'était plus profondément par sa vivacité et sa richesse. Ainsi, au cours de son histoire, la conscience penche vers l'une ou l'autre de ses fonctions; puis se relève, pour empêcher qu'aucune des puissances dont le concours fait son élan soit trop longtemps méprisée et condamnée.

Comme elle, M. Bergson a toujours pris soin que la partialité des critiques ou des admirateurs ne l'entraînât pas plus avant dans un sens que sa philosophie et la nature complète de l'esprit ne le permettent. A défaut de raisons doctrinales, cette pondération déjà, ce souci jamais défaillant d'équilibre défendrait qu'on le comptât parmi les contempteurs de l'intelligence, à supposer qu'on n'eût pas été d'abord arrêté par ce paradoxe de faire d'un des plus riches et profonds penseurs un ennemi de la pensée. Il n'en est pas moins vrai que les premiers effets de l'influence bergsonienne se trouvèrent confirmer les craintes de ceux qui se présentaient en face du bergsonisme comme les traditionalistes.

Elle se fit sentir d'abord aux ailes de l'opinion philosophique. A l'une, un renouveau religieux, le modernisme, revendiquait les droits de l'hérésie (fût-ce d'une hérésie déférente à l'égard de l'autorité et préoccupée de se faire ratifier par elle), puisqu'on ne voit guère comment un mouvement d'idées philosophiques pourrait se produire à l'intérieur d'une religion organisée sans quelque hérésie. Entreprenant la lutte contre tout formalisme social et intellectuel, M. Le Roy reconnut immédiatement dans le bergsonisme à la fois la philosophie impliquée par les résultats de ses analyses scientifiques et le moyen de protéger les mouvements purs et profonds de l'âme, soit contre le dogmatisme antireligieux d'une nature toute faite, soit contre le verbalisme de systèmes scolastiques. Il accentua le caractère dont les adversaires du bergsonisme voulaient le marquer, en répandant cette expression de « philosophie nouvelle », qui favorisa contre lui la curieuse coalition du rationalisme et du dogmatisme confessionnel.

Ce n'était pas, à l'autre extrémité de l'opinion philoso-

phique, l'utilisation du bergsonisme par Georges Sorel, qui pouvait affaiblir cette impression en train de se consolider. Si l'on peut penser que Sorel a compris le bergsonisme, il ne pouvait s'en inspirer sans le teindre des nuances de sa nature; et non seulement c'était toute l'organisation actuelle de la société qui était mise en question au nom de l'élan vital et d'une puissance de renouvellement, que son caractère populaire tirait vers le romantisme le plus pur; mais, à cause de ce qu'il y avait toujours de polémique et parfois d'acrimonieux dans la critique sociale de Sorel, l'opposition du bergsonisme à l'ordre n'en pouvait paraître qu'accentuée. Ce n'est pas le fait le moins remarquable de l'expérience intellectuelle de notre temps que de voir la philosophie la plus avertie de la complexité du réel inspirer une doctrine de la violence.

Ces actions déterminèrent la nature des réactions. Elles groupèrent contre le dynamisme bergsonien les esprits attachés à l'idée que la réalité est *structurelle*. Cette idée a les racines les plus profondes dans notre esprit. L'incohérence des choses nous est insupportable; l'imprévisible nous inquiète, nous nous sentons devant l'inconnu à venir à la fois menacés et désarmés. Aussi notre action et notre pensée sont-elles inspirées par le besoin de systématiser, d'instituer et d'étendre l'ordre. C'est lui qui nous dicte notre science, organise notre société. La philosophie s'est souvent attachée à le satisfaire ou à le renforcer; et presque toute l'hygiène intellectuelle, la morale pratique se sont traditionnellement employées à faire de nous des serviteurs de l'ordre. Or il n'y a pas de meilleure manière pour assurer notre fidélité à un principe, à un idéal, que d'arriver à nous convaincre que ce principe est inscrit dans les choses, que l'histoire finira par le ratifier parce qu'elle est destinée à révéler sa réalité. On en arrive ainsi souvent à construire une doctrine faisant de l'ordre une nature. On le peut; mais, ayant substitué à notre exigence de l'ordre le terme qu'elle se propose comme s'il était déjà obtenu, on omet de considérer, et le temps qu'il faut pour découvrir et mûrir l'ordre, et les obstacles que cette genèse rencontre, et enfin l'insuffisance de tout ordre par rapport à l'infinité de l'esprit. On finit par oublier que notre

effort vers l'ordre doit indéfiniment baigner dans un océan d'incertitude, d'où il ne peut émerger et s'élever que par une recherche toujours originale et toujours ignorante de son terme réel. C'est notre sort, que nous ne sachions jamais ce que nous faisons qu'après l'avoir achevé, toujours surpris de découvrir ce que nous pensions décider. Sans cette indétermination relative, la liberté de l'esprit ne serait qu'une fiction.

Une fois l'esprit résolu à installer l'idée d'ordre, dès avant toute histoire, dans la nature des choses ou de la pensée, il y a bien des façons, inégalement radicales et profondes, d'appliquer cette décision. On peut notamment en faire une raison éternelle ou l'identifier avec une structure sociale. C'est ce que devaient vérifier, contre le bergsonisme, soit les partisans du rationalisme, soit ceux des catholiques, qui cherchent dans l'Église un modèle d'organisation intellectuelle ou sociale. A la veille de la guerre, du livre de M. René Berthelot à celui de M. Maritain, l'analyse, dont la philosophie bergsonienne avait dénoncé l'impuissance à saisir le réel, était retournée contre elle, comme si les critiques de M. Bergson eussent pris à tâche d'illustrer sa critique de la critique. Tantôt on ne retient de la conscience, dont le bergsonisme enseigne qu'elle est tout ce qu'elle est ou qu'elle n'est pas, qu'un de ses aspects; et par exemple on présente le bergsonisme comme un romantisme. Mais pour M. Bergson, chacun de ses aspects, considéré à part, est faux, justement parce qu'il est considéré à part. Ajoutons donc au romantisme cette mesure, qui vient de la complexité du contenu de la conscience, cet effort, sans lequel il ne serait qu'une détente, cette aspiration vers l'ordre « vital », qui lui constitue une rationalité profonde, et le romantisme se confond avec le dynamisme de l'esprit, mais ce n'est plus un romantisme; et les reproches auxquels on pense en recourant à ce mot ne sont plus justifiés. Tantôt on accuse le philosophe de se débattre dans des contradictions et on en indique les termes; mais il avait préalablement répondu que c'est la réflexion analytique elle-même qui, en isolant et en opposant des fictions, engendre la contradiction. On défend aussi, contre la métaphysique du devenir, l'idée d'être; mais cet être est-il l'idée la plus pauvre de l'être, celle qui est le premier fil du tissu de

n'importe quel être? Pas de philosophe qui n'ait dénoncé l'illusion de mettre cette misère à la place de l'être véritable. Si au contraire, comme il le faut bien, on entend par l'être ce en quoi se concentrent les puissances les plus hautes, l'éternité d'une inépuisable activité, supérieure à toutes les lois puisqu'elle est indispensable pour leur conférer l'actualité, ne retrouve-t-on pas la conscience durante qui est au cœur de la philosophie bergsonienne?

A proprement parler, toute philosophie de la conscience est irréfutable. Car cette philosophie ne fait rien de plus que d'exprimer la conscience comme elle paraît au philosophe. Ce qu'il dit, et personne ne l'a marqué plus profondément que M. Bergson, n'est qu'une invitation à passer de sa description à la sympathie avec lui-même. On peut lui refuser cette sympathie; et qui préfère se battre qu'aimer, n'y manquera pas; mais on ne l'aura pas réfuté, car la philosophie qu'on attaquera ne sera pas la sienne; si, au contraire, on fait effort pour atteindre à cette sympathie, on deviendra lui, et l'on ressentira l'invincible nécessité qui, du plus profond de lui-même, l'obligeait à parler comme il a fait, ce devoir d'exprimer l'esprit par pur amour de l'esprit.

***

On ne donnerait pas une image exacte de l'influence bergsonienne avant la guerre, si l'on s'en tenait aux réactions les plus vives que le bergsonisme a provoquées. D'une marée, ce que nous percevons, ce sont quelques vagues en surface, les remous, que fait écumer dans le flot l'accident de quelques rochers, mais sous ce jeu de blancheurs errantes, la mer tout entière se porte à l'invasion de la côte. Dès le début de la dernière décade du XIXe siècle, le bergsonisme s'infiltrait dans l'enseignement. Ce qui fait le charme du livre de M. Thibaudet, c'est qu'il réveille pour nous le souvenir et les émotions intellectuelles des années où les étudiants allaient se mêler aux mondains, et aux mondaines, sur les bancs de la salle 8 du Collège de France. Le bergsonisme rencontrait dans leur esprit les subtiles complicités du symbolisme et de l'impressionnisme. *L'Essai sur les données immédiates de la cons-*

cience s'y reliait à *L'Après-midi d'un Faune*, à *Pelléas et Mélisande*. Le bergsonisme passa sur certaines promotions de l'École Normale comme un flot. Il y eut des effets opposés, car, dans la mesure où l'opinion le présentait comme l'adversaire du positivisme scientifique, il entraînait malgré lui certains esprits à solidariser la philosophie avec l'art et à se rejeter vers la pratique exclusive de la science.

Au cours de ces débats, l'influence continuait à envahir la pensée philosophique. Un « Cahier » de Péguy, des livres exacts et pénétrants, comme celui de M. Gillouin, favorisaient la diffusion de la philosophie bergsonienne en dehors de l'Université. Dans l'enseignement, des manuels manifestaient la conversion des premiers professeurs bergsoniens : la « Psychologie », où M. D. Roustan, dans un exposé vivant et souple, proposait aux plus âgés des lycéens, au moment où ils naissent à la réflexion philosophique, le contenu et la méthode des livres et des cours de M. Bergson, a refoulé, pendant une quinzaine d'années, les manuels intellectualistes.

Ce livre manifestait aussi l'alliance de la philosophie de William James et du bergsonisme. Ce rapprochement fournit une nouvelle preuve de la puissance avec laquelle il s'imposait aux esprits, puisque James lui-même y a trouvé la confirmation et l'achèvement de sa pensée. Par l'intermédiaire du philosophe américain, qui a subi l'influence de son ami Renouvier, M. Bergson se trouvait prendre la suite de la dernière philosophie nationale qui eût exercé son autorité sur les esprits et sur l'enseignement. Ce ralliement de James à la pensée bergsonienne pouvait appuyer l'interprétation de ceux qui soulignaient, sans guère le préciser et le circonscrire, son aspect religieux et mystique. Au contraire, celui de mathématiciens et de physiciens prouvait que le bergsonisme était aussi capable de donner satisfaction aux hommes le plus purement animés par l'amour de la science, mais aussi le plus soucieux d'y entretenir l'activité de l'esprit. L'œuvre de M. Le Roy, où se composent des conclusions critiques, issues de la réflexion sur la physique, et le souci de préserver la spontanéité de la conscience religieuse, peut être alléguée comme une des expressions les plus complètes de l'esprit bergsonien; et celui-ci se définir comme l'exigence, toujours à satisfaire

davantage, d'un contact intime avec le réel dans l'expérience. Il doit donc mettre à sa place et estimer à son prix toute expérience, quelle qu'en soit l'espèce; et la confirmation de certaines analyses de *Matière et Mémoire* par les travaux du Dr Marie sur les localisations cérébrales ne lui a pas été moins précieuse que ne lui seraient éventuellement celles de la métapsychie et de la vie mystique.

A la convergence de ces actions qui venaient apporter au bergsonisme le concours de leur puissance, il faut ajouter l'admiration des étrangers, puisqu'elle devait, par un choc en retour, fortifier l'admiration nationale. De toutes les opinions philosophiques, la plus rebelle aux infiltrations d'ailleurs, l'opinion allemande peut être prise comme preuve de l'intérêt provoqué par le bergsonisme en dehors de France; et nous pouvons maintenant en mesurer la profondeur en voyant ce qui nous vient d'Allemagne en porter le reflet ou en trahir l'esprit. Pour ne le vérifier ici que sur deux exemples, un, plus près de la pensée populaire, l'autre, au cœur de la pensée savante, Keyserling et Martin Heidegger avouent ce qu'ils doivent à la pensée bergsonienne.

La condamnation métaphysique du mécanisme, la transcendance de l'esprit par rapport à toutes ses œuvres, une notion de la « compréhension » qui rappelle certaines acceptions de l'intuition, la conception des niveaux de conscience, et bien d'autres idées, imposent, sous des formes moins élaborées chez le comte de Keyserling que chez M. Bergson, le souvenir de leur inventeur.

Pour la phénoménologie, si les sources husserliennes en sont logiques, son développement s'est fait souvent dans des directions qui n'ont pas été indépendantes de l'influence bergsonienne : l'analyse de la pensée de Max Scheler et de Heidegger serait sur ce point décisive. Sans doute faut-il répéter ici l'observation qui a été faite au début à propos du bergsonisme même. Toute philosophie originale, et ce caractère ne peut être refusé à la phénoménologie, dont la fécondité déjà si diverse n'est certainement pas épuisée, vient de l'esprit même : elle se porte au-devant des actions, au lieu d'en provenir. Mais enfin l'une des inflexions principales que Martin Heidegger fait subir à la phénoménologie la

ramène si délibérément dans le sens du bergsonisme qu'elle en paraît difficilement indépendante. Certes la phénoménologie n'a jamais été suspecte de sacrifier la diversité de la conscience à la construction; mais un empirisme des essences est autre chose que la continuité bergsonienne de la durée. Au contraire dans la philosophie de Heidegger, si elle distingue diverses instances du temps, à l'exemple de M. Bergson, mais autrement que lui, c'est, comme dans la doctrine bergsonienne, le temps qui fait « l'être de l'existence », il se condense en lui, imprimant son caractère historique à toute la vie humaine, lui conférant « l'être pour la mort » : « Être proprement pour la mort, écrit Heidegger, c'est-à-dire la connexion entre le fini et le temporel, voilà la raison cachée de l'historicité de l'existence[1]. »

***

Il faudra attendre plus d'une dizaine d'années avant qu'on puisse juger de l'influence de la guerre sur la pensée philosophique. Il en est des catastrophes sociales comme des infortunes privées. Elles provoquent d'abord de la stupeur; mais chacun de nous tient de son passé une armature d'habitudes; et au bout d'un peu plus ou moins de temps, celles-ci nous ramènent aux modes d'action qui nous étaient accoutumés. Le changement produit par la guerre ne deviendra apparent qu'après la naissance et la croissance de générations nouvelles en assez grand nombre. C'est ce que confirme l'histoire visible du bergsonisme. Les travaux qui ont porté sur lui depuis la guerre ont continué les directions indiquées avant elle. Tandis que les études de M. Challaye et de M. Jacques Chevalier témoignent de l'importance définitive du bergsonisme pour les esprits qui se formèrent sous sa première influence, celle de M. Jankélévitch révèle sa persistance dans la génération qui arrive à la pleine possession d'elle-même.

Est-ce donc à ces expressions directes qu'il faut la mesurer et la limiter? Ce serait la restreindre et méconnaître la transformation invisible et profonde par laquelle le temps prononce sur la valeur de tout ce qui lui est confié. Il ne peut que

1. M. Heidegger, *Sein und Zeit*. I, p. 386 (3e éd., Halle a. d. S. Niemeyer, 1931).

dissoudre ce qui n'a pas été fait pour durer; mais nous devons croire, pour que ce monde ne perde pas son prix, que tout ce qui procède d'un effort sincère obtient, serait-ce par des voies inconnues de nous, le succès que cet effort visait. Ainsi, pour les plus hautes philosophies, pour chacune de celles qui ont exprimé la vraie nature de l'esprit, comme il leur est apparu, il doit se faire une transformation où, de doctrine spéciale, opposée aux autres, elle se change peu à peu en un sentiment commun des intelligences, elle participe elle-même de l'universalité concrète de la conscience. Pour un observateur superficiel, elle pourrait paraître se dissiper; en effet elle perd sa distinction, l'expression des idées qu'elle a répandues ne s'accompagne plus du nom de leur auteur. Mais celui qui en conclurait que son influence décroît serait dupe de la grossièreté de son observation, puisque cette universalité qui la rend invisible comme l'esprit équivaut à son triomphe. Pour en juger, la meilleure manière est de se porter vers ceux qui appréhendaient la philosophie nouvelle, ou même se proposaient d'en entraver la diffusion, et de voir si, au cours des combats qu'ils ont livrés contre elle, ils n'ont pas été insensiblement gagnés par son esprit.

Cela ne veut pas dire assurément qu'il ne doive plus y avoir d'hommes auxquels le bergsonisme reste étranger et fermé. Une philosophie, c'est toujours plus qu'une doctrine, c'est une conversion de nos manières de penser, inaugurée par une critique de certaines démarches spontanées de l'esprit. C'est ce forcement qu'elle exige de nous, qui fait à la fois son originalité et sa difficulté. Aussi faut-il qu'on ait vécu assez longuement dans la familiarité intellectuelle avec le philosophe pour comprendre et les défauts qu'il dénonce, et la conversion qu'il recommande. On peut s'y refuser. Comprendre est une vertu; et si la conscience est identique à la liberté, elle a toujours le loisir de se livrer à la passion. Il doit y avoir aujourd'hui encore des prébergsoniens, comme, après Kant, il y a des prékantiens, comme il y a toujours eu depuis Socrate des présocratiques.

Mais peut-on, parmi ces prébergsoniens, comprendre des philosophes de l'intelligence? Ce ne serait qu'à la condition qu'ils ne fussent plus philosophes, car précisément la philo-

sophie cesse au moment où l'esprit, comme fatigué de penser, laisse se détendre son effort et traite comme des idoles les idées qu'il s'est faites. Qu'on appelle raison, idée, catégorie ou méthode, ce principe d'épanouissement intellectuel, dont les plus grands rationalistes ont défendu la validité, ils ne l'ont jamais entendu comme une sorte de matière plus subtile qui par sa pression extérieure dispenserait l'esprit de penser. Pour Descartes, la méthode est l'intelligence même; dans l'évidence l'entendement s'offre à la volonté et celle-ci peut la manquer par précipitation. Le doute inaugure la recherche et celle-ci ne doit pas cesser puisque notre volonté possède l'infinité qui prolonge Dieu en nous-même. Que fait donc M. Bergson sinon poursuivre la tradition la plus profonde de la philosophie quand il dénonce, comme une dégradation de l'intelligence, toute conception, qui installerait les produits disjoints et maintenant inertes de l'activité intellectuelle à la place où cette activité doit vivre et créer? L'intelligence ne serait plus, où un mécanisme conceptuel jouerait de façon automatique, où l'on se refuserait à l'effort pour penser, où le sentiment des situations concrètes et de l'originalité de tout problème ne tempérerait plus l'élan doctrinal. L'intelligence n'est pas comme une technique à laquelle nous remettrions un pouvoir dont nous ne pourrions plus user. Elle est nous-même, vivant avec nous, impatiente de pénétrer toujours plus avant dans l'intimité de ce qu'elle veut connaître; et si elle est toujours frustrée par l'abstraction, c'est qu'il y a en elle une exigence d'infinité, où intuitionnisme et intellectualisme doivent venir se rejoindre.

Qu'en s'assimilant le bergsonisme, l'intellectualisme ne fasse donc que satisfaire à sa vocation réelle, c'est ce qu'il faudrait avérer en détail sur les deux formes de l'idéalisme français, qui se sont définies de notre temps en face de lui. Le philosophe qui doit paraître le plus éloigné de la pensée bergsonienne est O. Hamelin; et il ne peut venir à l'esprit de personne d'identifier deux philosophies si différentes. Qu'est-ce que la pensée gagnerait à cette confusion? Mais son livre principal a été élaboré entre 1885 et 1907 et il porte les traces des réflexions provoquées par le bergsonisme. On y trouve le même sentiment de l'insuffisance de l'abstraction, puisqu'il

fait de cette insuffisance le principe moteur de sa dialectique. De même il insiste sur la nouveauté de chacune des relations qu'il construit; et il souligne le dynamisme de l'idée, en conférant l'absolu à l'esprit. Enfin il arrive à la même solution que M. Bergson sur la question importante du parallélisme psycho-physiologique.

Cette pénétration du bergsonisme se retrouve dans les livres du philosophe qui est le plus fidèle aux directions intellectuelles déjà défendues par Hamelin. S'agit-il d'exposer le bergsonisme, M. Parodi exprime très fortement les inquiétudes et les répugnances que l'intuitionnisme bergsonien lui a d'abord inspirées; et il n'est pas douteux qu'elles pourraient être justifiées par des théoriciens qui se réclameraient de M. Bergson sans être fidèles à sa complexité et à sa mesure. Mais M. Parodi est un moraliste; et un moraliste ne peut se limiter, comme l'a fait Hamelin, à la détermination des principes les plus abstraits de la pensée. Aussi y a-t-il un moment où, poussant jusqu'à ce qu'il y a de temporel, d'intuitif, de psychologique dans toute action, la pensée de M. Parodi se rapproche de celle de M. Bergson, comme pour prouver que la distinction des doctrines ne peut être qu'un effet de la réflexion et qu'elles se rejoignent toutes dans l'activité de l'esprit. Il y a dans l'unité et la richesse d'une âme morale tout ce que les philosophes discernent et égrènent.

Combien la parenté entre la philosophie bergsonienne et l'autre branche de l'idéalisme français, l'intellectualisme dynamique de M. Brunschvicg, est-elle plus aisée à soutenir! En dédiant à M. Bergson celui de ses livres qui s'intéresse le plus intimement à la destinée spirituelle de l'humanité, M. Brunschvicg a voulu manifester qu'une même foi dans la puissance créatrice de l'intelligence les unissait tous deux; et ici même, dans l'article écrit quand le prix Nobel a été décerné à M. Bergson, il a fait, en s'inspirant de textes bergsoniens, un portrait de l'intelligence où leurs deux pensées se rejoignent.

Des analyses plus poussées de ces philosophies et d'autres aboutiraient nécessairement à les distinguer et à les opposer. Mais la distinction est partiale aussi; et elle ne peut faire qu'elles ne baignent dans une atmosphère bergsonienne, où se sont formées à leur suite les œuvres les plus récentes de

la pensée française. M. Nabert a demandé à l'expérience interne de lui montrer la nature de la liberté. Elle lui a donné le sentiment d'une conscience continue et subtile, chargée d'un contenu très riche, ne s'animant par une dialectique que contre les doctrines qui contesteraient l'authenticité de sa liberté, toujours peureuse de se laisser immobiliser et capter par un objet. Ne retrouve-t-on pas dans la méthode de M. Nabert le souvenir de l'intuition bergsonienne, dans la délicatesse de sa peinture, la pudeur dont le bergsonisme a enveloppé le secret de l'âme?

A première vue la philosophie de M. Lavelle doit sembler délibérément dialectique. Car si la « dialectique du monde sensible » manifeste l'intérêt prédominant pour la qualité, cet intérêt ne suffit pas à rapprocher l'auteur du bergsonisme, puisque la qualité y est expressément l'objet d'un effort de construction intellectuelle. Quant au livre « de l'être », il affirme immédiatement l'intelligibilité parfaite de l'être en l'identifiant à son idée. Mais si l'on y regarde de plus près, il devient apparent que l'idée est acte, que cet acte enveloppe l'infini, qu'il anime toutes les consciences, que leur destinée est de se réconcilier en lui, comme dans le bergsonisme chacun peut retrouver en soi le dynamisme universel de la durée.

Le *Journal Métaphysique* de M. Gabriel Marcel exprime une sensibilité inquiète et pathétique qui s'oppose à la tranquillité fluide de la sensibilité bergsonienne. Mais il a traversé l'influence du bergsonisme; et l'on peut penser que, l'orientant dans l'interprétation d'expériences auxquelles il fait allusion, celui-ci lui a inspiré le passage de la première partie du journal, parente par sa dialectique de l'idéalisme anglais, à la deuxième, qui décrit la recherche débattue d'une intuition où le moi humain et le toi divin viendraient s'unir.

Encore une fois, si l'on veut mettre en évidence la personnalité de ces doctrines, rien de plus facile; mais ce caractère ne les rend pas infidèles au bergsonisme, car si elles le répétaient à la lettre, c'est qu'elles en méconnaîtraient l'esprit. Il suffit pour que l'accomplissement de l'influence bergsonienne se fasse que les doctrines les plus originales de notre temps soient autres qu'elles n'auraient été si le bergsonisme ne s'était pas publié. Après lui les mêmes sentiments ne peu-

vent plus s'exprimer comme ils l'auraient fait avant lui. En quel sens les philosophies nouvelles serviront-elles son influence? Il n'y a pas à le chercher. La prévision ne peut dans l'avenir que retrouver le passé ou ce qui l'y prolongera. Pour maintenir l'esprit en suspens, dans l'instabilité vivante qui le fera toujours échapper aux atteintes de la science, la philosophie bergsonienne a mobilisé les notions par lesquelles elle s'offrait à l'intelligence d'autrui, et leur ambiguïté fluctuante est la condition la plus favorable au renouvellement inattendu de son action. Qu'on regarde par exemple la durée du côté de sa continuité en voie d'altération incessante ou qu'à la suite d'une lettre au P. de Tonquédec, on remonte vers cette unité d'où elle doit tirer la perpétuité de son jaillissement, voilà des directions divergentes qui se proposent à la philosophie. Où que ces directions l'entraînent, celle-ci restera bergsonienne toutes les fois que, respectant l'unité vivante de l'esprit au-dessus de tous les mouvements qui en brassent le contenu, elle fera effort pour libérer son activité de toutes les impuissances qui peuvent l'amortir ou la diviser contre elle-même.

RENÉ LE SENNE

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE

Lorsqu'on apprit, en 1930, que le nombre des chômeurs allemands dépassait le nombre des chômeurs anglais, tout le monde, d'abord, s'étonna. L'Angleterre, chargée d'une dette publique dont chacun sait l'immensité, portant le poids d'une monnaie qu'un acte d'énergie avait relevée jusqu'au pair de l'or, habituée au train de vie qui convient à une nation riche, l'Angleterre, pays des hauts salaires et des week-end, pays cher, grand seigneur de l'Europe, l'Angleterre, on le savait, payait sa puissance financière d'une anémie industrielle. Par surcroît, elle souffrait des changements survenus dans le monde, du boycottage hindou et de l'anarchie des populations chinoises, qui lui faisaient perdre huit cents millions de clients. On disait son outillage un peu vieilli, ses habitudes d'expansion ethnique entravées par la politique des Dominions. L'on voyait s'y développer la campagne du « birth-control ». L'on pensait qu'avec sa volonté sans égale et son courage légendaire elle supporterait, impassible, la maladie du chômage, et peu à peu en triompherait. Mais l'Allemagne?

L'Allemagne, déchargée en 1924 de sa dette publique, allégée de la majeure partie de ses dettes privées, libérée du passé par l'abandon de l'ancien mark, acharnée au travail et accoutumée aux salaires médiocres, l'Allemagne dont l'équipement industriel était remis à neuf et l'organisation essentiellement moderne, pourquoi, tout d'un coup, subissait-elle une crise semblable? Comment, dans sa nervosité, dans son goût de

la vitesse, dans son amour des solutions rapides, supporterait-elle cette crise? Et quel était ce phénomène soudain, qui faisait, en un an, passer de 15 à 35 p. 100 le nombre des ouvriers sans emploi et plongeait tout à coup dans l'angoisse un pays en plein essor économique?

Au premier abord, l'on pouvait croire qu'entre le chômage britannique et le chômage allemand la différence était celle d'une appendicite chronique à une appendicite foudroyante. La nation anglaise avait choisi la politique de la monnaie forte et de la production difficile. La nation allemande se trouvait atteinte, subitement semblait-il, d'un mal infectieux à évolution rapide.

En réalité, le désordre pathologique se préparait depuis quelque temps. Dans le cours de l'année 1928, qui fut en Allemagne une année de grande activité et de production intense, le nombre des chômeurs était passé de 5 à 13 p. 100. Cette progression, interrompue au début de 1929, avait repris vers le mois d'août. La crise économique universelle, en 1930, ne faisait donc qu'aggraver un danger dont les symptômes, depuis deux ans déjà, s'accumulaient. Il y avait, sans aucun doute, deux chômages superposés : un chômage temporaire et un chômage endémique.

L'année 1931 est venue confirmer le fait. Pendant le premier semestre, la production industrielle se relève : le chômage, cependant, continue de s'accroître. Pendant le deuxième semestre, la production fléchit, le chômage s'accroît plus rapidement. En un mot, l'industrie allemande, même travaillant à plein, a licencié une partie de sa main-d'œuvre. Travaillant au ralenti, elle en a licencié une nouvelle fraction. Il est clair que le chômage a plusieurs causes distinctes, et dont les actions s'additionnent.

Première cause : l'augmentation du rendement individuel. Dans les mines de charbon de la Ruhr, la production par ouvrier est passée de 100 (au milieu de 1925) à 120 en 1926 et en 1927, à 125 en 1928, à 135 en 1929, à 145 en 1930 et à 160 en 1931. Le nombre des ouvriers mineurs occupés dans ce bassin est tombé, depuix deux ans, de 361 000 à 223 000; il a donc diminué de 38 p. 100, tandis que la production ne baissait que de 26 p. 100. L'on voit bien par cet exemple

qu'une reprise de la production, à supposer même qu'elle atteigne son niveau maximum, ne résoudrait qu'en partie le problème du chômage.

Deuxième cause : l'accroissement de la population. Le nombre des travailleurs âgés de plus de dix-huit ans augmente chaque année d'environ 400 000. Ce sont 400 000 chômeurs supplémentaires. Mais l'année 1932 sera la dernière du cycle. A partir de 1933 et jusqu'en 1936, par suite de la faiblesse du nombre des naissances au cours de la guerre, la population en âge de travailler ira, au contraire, se réduisant. Cette réduction sera, en moyenne, de 100 000 par an pendant ces quatre années. De ce fait, on doit prévoir une légère diminution des demandes d'emploi.

Troisième cause, enfin : le ralentissement de la production industrielle. Ici, l'on invoque la crise générale, la « sous-consommation » et la fermeture des débouchés. Pour juger des événements, il faut une analyse plus attentive. Sans doute, le malaise qui s'est répandu dans le monde est-il un des facteurs évidents des difficultés que rencontre l'économie allemande. Encore n'est-il pas le seul, ni peut-être le principal.

***

L'anémie industrielle est un phénomène que l'on constate aujourd'hui dans tous les pays, sinon dans toutes les régions. Mais elle est, en Allemagne, particulièrement grave.

Si l'on compare l'indice général de la production, à la fin de 1931, avec l'indice maximum observé partout en 1929, l'on aperçoit que cet indice a baissé de 13 p. 100 en France, de 20 p. 100 en Angleterre, de 37 p. 100 en Allemagne et de 40 p. 100 aux États-Unis.

Si l'on rapporte l'indice actuel, non plus à l'indice maximum, mais à l'indice moyen des six dernières années, l'on constate que le niveau actuel de la production est inférieur à cette moyenne, et que la baisse est de 9 p. 100 en France, 10 p. 100 en Angleterre, 28 p. 100 en Allemagne et 30 p. 100 aux États-Unis. Ces chiffres donnent une idée assez claire de la profondeur de la crise dans les divers pays considérés. Une étude plus détaillée permet de préciser les impressions d'en-

semble que l'on en reçoit. Les pays les plus atteints sont ceux qui ont le plus développé non pas *leur production*, mais leurs *moyens de production*, ceux qui ont employé la plus forte partie de leur activité à fabriquer un surplus d'équipement industriel. Lorsque l'on considère, en Allemagne, les diverses branches de l'industrie, l'on est conduit directement à la même conclusion.

L'on peut, en effet, classer les industries en deux groupes : celles qui fabriquent, pour d'autres industries, des outils de production, et celles qui fabriquent des objets destinés aux consommateurs. Or, entre ces deux groupes, la dissemblance est certaine.

La consommation industrielle d'énergie électrique en Allemagne a baissé d'un cinquième depuis deux ans. Elle est revenue aux niveaux de 1925, ce qui implique, pour une industrie en plein développement comme l'industrie électrique, un grand recul.

La production mensuelle de la houille, qui était en 1913 (dans les frontières actuelles de l'Allemagne) de 11 700 000 tonnes, et qui s'était élevée en 1929 à 13 600 000 tonnes, est tombée en 1931 au-dessous de 10 millions et en décembre dernier à 9 millions. Les stocks sont très élevés. La consommation intérieure et l'exportation ont fléchi simultanément.

L'industrie métallurgique est profondément atteinte. L'Allemagne produisait, en 1913 (dans ses frontières actuelles), 910 000 tonnes de fer et 980 000 tonnes d'acier. En 1929 : 1 100 000 et 1 350 000 tonnes. En décembre 1931 : 352 000 et 438 000.

Dans l'industrie mécanique, les commandes sont réduites des trois quarts pour le marché intérieur et de moitié pour l'exportation (par rapport aux années 1927-1929).

Dans l'industrie du bâtiment, l'activité est réduite de plus de moitié.

La crise est beaucoup moins profonde dans l'industrie textile, dans celle du papier, en général dans la plupart des industries qui fabriquent des objets de consommation courante. C'est là un fait notable, et qui permet de définir les caractères essentiels de l'anémie économique, dans le cas très particulier de l'Allemagne. *L'Institut fur Konjunktur-*

forschung a, d'ailleurs, établi, en ce sens, une statistique fort instructive, d'où il résulte que les industries du premier groupe (celles qui fabriquent des outils de production) avaient, de 1928 à la fin de 1931, réduit leur activité de plus de 40 p. 100, tandis que les industries du second groupe (celles qui fabriquent des objets de consommation) n'avaient réduit la leur que de 20 p. 100.

Ces chiffres imposent le diagnostic. Qu'il y ait dans le monde une restriction de la consommation, c'est bien certain; mais cette restriction ne justifie pas une crise économique aussi grave que la crise actuelle, ni surtout aussi brutale. Ce qui a transformé cette crise en catastrophe, c'est le développement démesuré des industries du premier groupe, ce sont les excès manifestes de *la production de production*. Phénomène qui pourrait se traduire en des formules mathématiques. Les industries du deuxième groupe n'ont besoin, pour vivre dans la prospérité, que d'une consommation stable; elles passent des jours paisibles lorsque le monde va son train, et que le volume des échanges demeure, dans l'ensemble, constant. Les industries du premier groupe, produisant pour la production, ne peuvent, au contraire, si elles sont équipées plus fortement qu'il n'est nécessaire pour le renouvellement de l'outillage, prospérer qu'à la condition que l'outillage (qu'elles fournissent) s'accroisse constamment; leur stabilité implique l'instabilité du monde, le développement continu de l'équipement, la progression ininterrompue des échanges. Si donc ce coefficient d'accroissement qui leur est nécessaire ne dépasse pas les possibilités normales du marché, tout va bien; mais s'il devient excessif, des craquements violents se produisent. Aussi ne peut-on s'étonner de voir l'économie américaine et l'économie allemande, qui ont fondé l'une et l'autre leurs programmes sur l'hypothèse d'un foisonnement indéfini et toujours plus rapide de la production, subir d'une manière plus directe l'orage qui a éclaté. L'histoire de cette crise est celle des erreurs du dynamisme.

En d'autres termes, la crise allemande existe en elle-même. Nul doute qu'elle n'ait été aggravée par le ralentissement général des affaires qui a provoqué la baisse des prix et réduit les débouchés extérieurs, c'est-à-dire le volume des expor-

tations de l'Allemagne. Mais quand bien même ces événements universels ne seraient pas intervenus, la crise allemande n'eût pas été évitée, parce qu'une discordance trop marquée s'était fait jour entre la production proprement dite et la production de production.

***

Les troubles du marché financier reflètent, eux aussi, ce désordre intrinsèque de l'économie allemande. Le propre des industries qui fournissent des marchandises au public est de recevoir, pour le distribuer de nouveau, l'argent qui circule; le propre de la production de production est d'être payée au moyen de capitaux épargnés. Les vêtements, les chaussures, le papier, les produits pharmaceutiques, les denrées alimentaires sont achetés par chacun avec des sommes qui sont le fruit périodique de son travail ou de ses revenus; le producteur et le commerçant répartissent ensuite ces sommes en salaires, en dividendes ou en achats de fournitures, et ces dernières servent de point de départ à d'autres répartitions analogues; c'est le fonds de roulement de la nation qui forme le véhicule de tous ces échanges; l'argent qui se déplace sur ce circuit est, à chaque étape, de l'argent dépensé; une fois l'achat payé, il ne subsiste ni dette ni créance. Au contraire, c'est avec des sommes immobilisées, avec des capitaux et non avec des revenus, qu'un industriel, en général, paie la construction d'un nouvel atelier ou l'acquisition d'une nouvelle machine; c'est avec de l'argent emprunté qu'une Compagnie de chemins de fer achète des locomotives ou des wagons; c'est avec des fonds empruntés ou avec son capital propre qu'une Société constitue son outillage; le paiement fait, tout n'est pas terminé; l'opération reste ouverte, il faudra, un jour, rendre le capital et, en attendant, le rémunérer. Ainsi se trouvent mises en circulation des sommes qui ne proviennent pas du fonds de roulement national, mais de l'épargne individuelle.

Si donc la production de production est trop développée, le résultat est d'accumuler une quantité de dettes excessive qui, finalement, ne peut plus être supportée.

Sans doute la frontière qui sépare les sommes dépensées des sommes « placées » est-elle parfois assez malaisée à définir. Cependant l'homme le plus simple connaît parfaitement qu'il y a une différence entre le paiement qu'il fait dans un magasin, et celui que comporte l'achat d'une obligation de chemin de fer, d'une action industrielle ou d'un titre de rente.

Jusqu'à une date récente, la peur des dettes suffisait à retenir les emprunteurs, et la peur des risques à retenir les prêteurs. « L'on peut admettre, écrivait encore en 1927 M. Parker Gilbert, agent général des Réparations, qu'il existe un frein suffisant à l'excès des emprunts, du fait que les entreprises privées n'emprunteront point si elles n'aperçoivent clairement le gain à attendre de nouveaux moyens de production, ou si elles n'y sont pas contraintes par la nécessité; et, dans ce dernier cas, l'on peut présumer que le prêteur examinera la situation et agira en conséquence. Ainsi s'élève une barrière naturelle contre l'inflation de crédit, dans le domaine de l'économie privée; il suffit de considérer que des emprunts malsains ou démesurés sont rapidement suivis de la punition qu'ils comportent. » Il est vrai que dans le monde normal les excès qui pouvaient se produire demeuraient lents et isolés. Ils n'affectaient pas l'économie nationale; ils provoquaient seulement des déboires sporadiques. Mais l'Allemagne moderne a innové.

La direction des grandes industries s'y trouve à ce point centralisée que les erreurs de tactique y sont devenues des erreurs nationales; et ces erreurs ont été faites avec tant d'ampleur et tant de rapidité que les freins naturels ont été brisés. Les sanctions inévitables n'ont pu jouer leur rôle préventif et, lorsque ces sanctions sont apparues, elles constituaient en elles-mêmes la catastrophe que leur jeu régulier aurait dû éviter.

Ce n'est pas un petit nombre d'industriels particulièrement audacieux et imprudents qui ont abusé de l'emprunt : c'est l'industrie allemande tout entière, et, avec elle, l'agriculture, et aussi les collectivités publiques, transformées en gestionnaires d'entreprises. Trois motifs suffisants pour détruire le mécanisme providentiel des échanges et pour faire éclater les règles de la science économique.

Nous ne reviendrons pas ici sur cette opération géante de l'organisation rationnelle qui a absorbé tant de milliards, fournis par l'épargne allemande ou par les prêteurs étrangers. Elle est aujourd'hui, dans son ensemble, parfaitement connue. Simultanément l'agriculture allemande, délivrée par l'inflation de ses charges hypothécaires, empruntait d'une manière si désordonnée qu'elle se trouvait de nouveau, après sept ans, grevée d'une dette de onze milliards de marks (66 milliards de francs) contractée à des taux voisins de 10 p. 100 et représentant près de la moitié de la valeur en capital des exploitations. Quant aux villes et aux États (Prusse, etc...), leurs emprunts à long terme et à court terme sont devenus légendaires. Industrie, agriculture, collectivités publiques, tous ont emprunté sans limite, soit pour constituer de nouveaux moyens de production, soit même pour combler des déficits budgétaires. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat était de dépenser des sommes empruntées comme l'on eût dépensé des sommes gagnées, sans mesurer avec précision la possibilité des profits, sans s'arrêter à cette idée pourtant claire qu'un emprunt coûte et qu'un emprunt se doit rembourser.

Ainsi, pour des raisons différentes, les divers compartiments de l'économie allemande se sont-ils emplis de dettes massives. L'industrie, parce qu'elle n'avait pas aperçu d'une manière assez nette la nécessité de maintenir un certain équilibre entre la production d'objets à consommer et la production d'outillage. L'agriculture, parce qu'elle était organisée d'une manière irrationnelle, et que les grands propriétaires préféraient l'emprunt à la vente et au morcellement de leurs domaines. Les villes, parce qu'elles vivaient au crochet du Reich, comptant sur l'administration centrale pour percevoir l'impôt à leur profit, et sur les jeux de la politique pour faire augmenter leur part dans la distribution des recettes fiscales, dont l'impopularité même leur était évitée. Le Reich, enfin, parce qu'il misait sur une prospérité future, pour équilibrer, plus tard, son budget.

C'est dans ce cadre qu'il faut placer la politique de l'industrie allemande, pour comprendre qu'elle ait emprunté avec si peu de retenue. Elle se trouvait prise dans un entraînement. L'emprunt apparaissait non plus comme une nécessité à

laquelle on ne se résout qu'après mûre réflexion, mais comme une opération naturelle et que rien ne limite. Le frein normal, comme le pense M. Parker Gilbert, c'est la peur des dettes; mais de ce sentiment l'on ne trouvait plus aucune trace en Allemagne.

Excès des emprunts, excès de la production de production, ce sont deux faces d'un même phénomène. S'il est normal que l'outillage se paie avec des capitaux et non avec des revenus, c'est précisément parce qu'il dure et que son renouvellement n'est pas annuel. S'il est normal que les objets consommés se paient avec des revenus et non avec des capitaux, c'est précisément parce que leur consommation est un besoin sans cesse renouvelé. Faute d'avoir maintenu son regard sur cette distinction, l'Allemagne en est venue à la « crise de structure » où nous la voyons présentement.

Elle a tenté la politique des hauts salaires. Le taux de rémunération des ouvriers s'est accru de 50 p. 100 entre 1925 et 1929, et a été maintenu jusqu'à la fin de 1930 au niveau le plus élevé. En même temps, les traitements des fonctionnaires étaient majorés d'une manière importante (notamment en 1927). L'on pensait, sans doute, accroître le pouvoir d'achat de la population, augmenter ainsi le volume des échanges, et maintenir en grande activité le marché intérieur. Mais ce raisonnement était vain, parce que les industries fabriquant de l'outillage, c'est-à-dire peu sensibles à l'influence du pouvoir d'achat des masses, se trouvaient en proportion trop forte.

Puis tout à coup est survenue la baisse générale des prix dans le monde. Les emprunts, dont les arrérages demeurent fixes, devenaient, de ce fait, plus lourds, par rapport aux prix de vente qui fléchissaient. Ces arrérages, au lieu de se répartir sur une production accrue, se révélaient intolérables avec une production réduite. Tout le calcul des promoteurs de l' « organisation rationnelle » était de réaliser une économie sur le prix de revient, grâce au travail en grande série; avec un travail ralenti et des charges fixes considérables, le prix de revient, en bien des cas, est plus élevé qu'auparavant. Enfin, toute l'épargne allemande des cinq dernières années, transformée en outils sans emploi, se trouve comme détruite :

l'Allemagne, une fois encore, a consommé son épargne.

Pendant deux ans (1930-1931) elle a soutenu la lutte en exportant à perte. Les charges fixes étant trop élevées, il était souvent moins onéreux de faire un sacrifice sur le prix de vente que de restreindre encore la production. Mais cette politique ne peut durer indéfiniment. Des firmes puissantes, comme la Nordwolle, Schultheiss, Borsig, sont tombées en faillite. D'autres ferment leurs usines en attendant des jours meilleurs.

Le plus grave, c'est que rien ne permet de penser qu'à la première éclaircie les mêmes erreurs ne recommenceront pas. Car ces erreurs procèdent d'une psychologie qui exclut la stabilité comme le progrès lent, et qui implique toujours l'abus du crédit.

***

Trop d'emprunts, c'est le vice fondamental de l'économie allemande : des emprunts contractés sans discernement, c'est la cause de cette crise brutale qui dure depuis une dizaine de mois. Car ce n'est pas seulement par leur intensité, mais par leur nature que les appels au crédit se sont révélés redoutables. L'Allemagne s'est endettée à l'extérieur, et elle s'est endettée à court terme.

L'abus des crédits extérieurs est aujourd'hui reconnu par tous. Mais pendant longtemps l'opinion allemande s'est montrée rebelle aux avertissements. Presque seul, le Dr Schacht criait casse-cou. A grand'peine, il imposait aux Communes un contrôle et exigeait que les emprunts fussent utilisés uniquement à des travaux productifs. Encore ces mesures étaient-elles insuffisantes et l'interdiction totale des emprunts extérieurs aurait-elle dû être prononcée dès 1927, tout au moins pour les collectivités publiques. Mais le vent était trop violent. Tous les prophètes clamaient en Allemagne les vertus de cet « argent frais », qui venait vivifier et fertiliser le pays. L'on empruntait au dehors, non pas avec regret, mais avec joie. L'on émettait à New-York des bons à mille ans d'échéance! Tout le monde participait à cette ivresse, et les chefs de l'industrie les premiers. Quant aux prêteurs, ils se montraient

exigeants sur le taux, mais pleins de largesse quant aux sommes. Nous ne pouvons vous prêter trois millions de dollars, disait une maison américaine; la somme est trop faible pour nous; mais prenez-en cinq, nous vous les offrons volontiers. Cette anecdote, que relatait récemment M. Quesnay, directeur général de la Banque des Règlements internationaux, résume quatre années d'histoire. L'Allemagne accumulait les dettes extérieures. Elle fumait cet opium, et méprisait les pharisiens. Quant à l'Amérique, il fallait bien qu'elle équilibrât sa balance, en exportant des crédits.

Cependant, la prudence des prêteurs s'éveillait peu à peu; dès 1929, ils n'offraient plus guère que des prêts à court terme. Faute de mieux, l'Allemagne les acceptait. Et elle n'hésitait pas à transformer en bâtiments ou en machines cet argent détenu par elle d'une manière si précaire. C'est là qu'elle se fourvoya le plus gravement.

En réalité, les emprunts extérieurs ne créaient pas, par eux-mêmes, un danger de crise immédiate. Il fallait seulement que l'Allemagne reconnût qu'elle avait, en les contractant, aliéné une part de sa liberté, et qu'elle s'était condamnée à sauvegarder la confiance universelle dans ses destinées, dans ses intentions. Au mois de mai 1929, pendant les négociations du plan Young, lorsque le Dr Schacht voulut intimider les experts, une panique se produisit et la Reichsbank perdit, en une semaine, un tiers de l'or ou des devises qui formaient son encaisse; il suffit que le représentant de l'Allemagne changeât d'attitude pour que le mal fût, en quelques semaines, réparé. En septembre 1930, après les élections hitlériennes, une fuite analogue commença; elle fut arrêtée par une hausse modérée du taux de l'escompte, et l'on eut le sentiment que l'équilibre du change allemand avait été maintenu sans grand effort. Ces événements montraient plutôt la solidité du Reichsmark que sa fragilité. N'eût été l'irruption d'une diplomatie violente, la conclusion de l'accord germano-autrichien, l'annonce d'une politique d'armements terrestres et navals, les souvenirs d'autrefois évoqués par ces méthodes, on peut dire qu'une rupture soudaine entre les offres et les demandes de devises n'était pas à redouter.

Le véritable danger, pour l'avenir le plus proche, ce n'était

pas que les emprunts fussent contractés à l'étranger, c'est que les banques allemandes eussent fait de ces emprunts à court terme des emplois anormaux. Sans doute leur était-il commode d'obtenir, par des placements à long terme, des revenus élevés. Mais il était clair qu'au premier mouvement de défiance, elles risquaient l'étranglement. L'occasion de ce mouvement fut la déconfiture d'une puissante affaire industrielle, la Nordwolle. L'on apprit qu'un des principaux établissements de crédit de l'Allemagne se trouvait fortement engagé dans cette affaire. Les retraits de fonds se produisirent avec brusquerie. Comme dit un auteur allemand, lorsque l'on crie « Au feu! » tout le monde se précipite vers la porte. Il fallut satisfaire à ces demandes. Les établissements menacés ne pouvaient rembourser leurs créanciers qu'en recourant au réescompte de la Reichsbank. Or, celle-ci, obligée en même temps de fournir des devises au marché des changes, ne pouvait accroître ses crédits, sans que le pourcentage de couverture tombât au-dessous du minimum légal. Ou bien de grands établissements de crédit fermeraient leurs guichets, ou bien la Reichsbank transgresserait ses pouvoirs et prendrait la responsabilité de désordres monétaires. L'Allemagne n'avait même pas le choix entre ces deux catastrophes, car l'une quelconque d'entre elles devait nécessairement provoquer la seconde. Un crédit de 100 millions de dollars, accordé par la Banque de France, la Banque d'Angleterre, la Federal Reserve Bank de New-York et la Banque des Règlements internationaux, permit seulement de gagner quelques jours. Le 13 juillet, le Gouvernement édictait la fermeture des banques pour quarante-huit heures. L'Allemagne était changée en statue de sel.

L'on connaît la suite : le taux de l'escompte porté à 15 p. 100, celui des avances sur titres à 20 p. 100, l'encaisse de la Reichsbank réduite à 24 p. 100 de ses engagements (à condition, par surcroît, de comprendre dans cette encaisse des crédits étrangers à très courte échéance), un moratoire intérieur de trois semaines, la fermeture presque continue des Bourses pendant six mois, l'embargo sur les devises et sur les avoirs étrangers, la situation critique des caisses d'épargne et de la plupart des banques, la suppression presque complète des

émissions de titres, le recul considérable de la production industrielle, l'immense augmentation du chômage.

Lorsque l'on songe qu'au début de 1931 le marché des changes était calme et l'activité économique en reprise très nette, il est impossible de ne pas reconnaître que l'Allemagne aurait pu être préservée de cette tempête, si elle n'avait, par des gestes politiques et principalement par le fameux protocole de l'*Anschluss*, donné au monde l'impression qu'elle voulait troubler la paix. En pleine bourrasque, aux mois de juin et de juillet, elle prétendait à la fois obtenir l'aide des puissances étrangères et maintenir ses revendications politiques. Même à ce moment, elle ne comprenait pas la contradiction invincible entre la demande d'un appui financier et l'affirmation d'une indépendance totale. Elle voulait, en même temps, obtenir l'annulation du plan Young, l'ajournement des dettes privées, et le droit de bouleverser l'Europe. C'était jouer avec le feu.

Ainsi s'est ajouté à la « crise de structure » le désastre, moins grave peut-être, mais plus bruyant, d'une crise violente de trésorerie.

***

Depuis huit mois, le Gouvernement du Reich, par le moyen d'une dictature, a entrepris de résoudre les problèmes les plus urgents. Il a, sans aucun doute, accompli de sérieux progrès.

Grâce au moratoire du Président Hoover, grâce à des réductions opérées sur les traitements, sur les pensions et sur la plupart des dépenses publiques, le budget du Reich a été ramené de 12 milliards à 9 milliards de marks. D'autre part, le taux de l'impôt sur le chiffre d'affaires a été porté de 0,85 p. 100 à 2 p. 100. Le budget de 1931 est en équilibre, fait sans précédent, ou à peu près, depuis plus de dix-sept ans.

Dans ce budget, se trouve comprise une dépense de 870 millions de marks pour l'amortissement de la Dette flottante. Les experts de Bâle ont vivement approuvé cet effort, jugeant même le chiffre « très élevé ». Ainsi, pour la première fois, un excédent apparaît. La dette n'augmente plus, elle diminue. Les dépenses n'augmentent plus, elles se réduisent. L'assai-

nissement des finances publiques est très net. C'est un Budget de déflation.

Pour l'exercice 1932, l'équilibre est très probablement assuré. Sans doute le budget de 1931 a-t-il bénéficié, par des artifices administratifs, de perceptions anticipées pour l'impôt sur le chiffre d'affaires et pour l'impôt sur le revenu, recettes supplémentaires qui ne se renouvelleront pas l'an prochain. Mais l'exercice 1932 bénéficiera entièrement des réductions de traitements, ainsi que du taux majoré de l'impôt sur le chiffre d'affaires, dont l'exercice 1931 n'a reçu l'influence que pendant ses trois derniers mois. L'on peut donc penser qu'à cet égard les principales difficultés sont résolues. En tout cas, et c'est sans doute l'essentiel, le Gouvernement du Reich a renversé la vapeur; après plusieurs années de largesses, de déficits et d'emprunts, l'Allemagne a reconnu la nécessité d'un retour aux principes. Le romantisme financier a cédé la place à la raison.

Des mesures analogues ont été imposées aux États et aux Communes. Ces dernières ont été, par un décret-loi, placées sous la tutelle des États. Pour apprécier la valeur de ce coup de force, il faut se souvenir de l'indépendance complète que ces collectivités locales ne cessaient jusqu'alors d'affirmer. Leur attitude nettement frondeuse, les refus catégoriques qu'elles opposaient aux conseils du Reich, leur coutume de n'en tenir aucun compte, les actions intentées par elles devant la Cour suprême de Leipzig contre les instructions du pouvoir central, montraient, dans les dernières années, et leur force et la persistance de leurs erreurs. Ni les avis précis et formels du Comité Dawes, ni ceux de l'Agent général des Réparations, ni les objurgations du Dr Schacht n'avaient rien changé à leur politique fastueuse. Ce n'étaient partout que dépenses et déficits. Aujourd'hui l'on voit peu à peu les États et les villes réduire leur train de vie, amputer les traitements de leurs fonctionnaires et revenir à l'équilibre financier. L'on voit s'arrêter le développement du socialisme municipal et se ralentir la politique de construction qui, alimentée par un impôt excessif sur le revenu des immeubles, tendait à faire des collectivités publiques les bâtisseurs presque exclusifs de maisons d'habitation. Enfin des efforts ont été faits pour

réprimer les abus qui s'étaient multipliés dans la répartition des allocations de chômage, dont la charge totale (Reich, Communes et Offices d'assurances) atteint presque 3 milliards de marks en 1931.

Une même politique de déflation a été imposée à l'économie privée. Un abaissement général des salaires et un abaissement général des « prix réglés » ont été édictés. Pour les « prix libres » une pression du Gouvernement s'est exercée. Allant plus loin, et n'hésitant pas devant les mesures révolutionnaires, le Gouvernement a décidé de rompre, d'autorité, diverses catégories de contrats : abaissement des loyers, réduction du taux de l'intérêt des emprunts à long terme, réduction des traitements privés même établis par des conventions, sont les principaux de ces gestes de force que l'Allemagne discute lorsque l'État les prépare, mais qu'elle accepte lorsqu'il les décide.

C'est ici l'un des aspects les plus curieux de la crise. Au moment où le monde entier se plaint de la baisse des prix, cause évidente de l'étranglement économique, il a fallu, en Allemagne, une série de « Diktats » pour imposer cette baisse. Preuve bien claire de cette paralysie qui caractérise le régime des cartels, des contrats collectifs, de l'économie non pas dirigée mais caporalisée. Preuve qu'une société mécanique est moins souple qu'une société vivante. Preuve que le système de « l'organisation rationnelle » conduit à généraliser une sorte de vie de caserne, à confier à l'État tous les pouvoirs, et à subir ensuite une autorité administrative qui ne connaît plus de limite.

Quoi qu'il en soit, et malgré les excès si graves de l'intervention gouvernementale, qui ruinent davantage encore dans l'esprit du peuple allemand la notion du droit, le respect de l'engagement signé, la valeur de l'idée de contrat, c'est-à-dire l'axiome fondamental de la Société, il faut retenir qu'un chancelier courageux, et mettant au-dessus de tout l'avenir de sa patrie, a su, dans l'ensemble, interrompre l'élan d'une inflation budgétaire et industrielle sans égale en Europe, comprendre l'impossibilité du dynamisme intégral, et ramener l'Allemagne vers une politique de « stabilisation » sans laquelle il n'était pour elle point de salut.

***

Il faut bien voir que cette politique, selon la tradition allemande, est une politique orientée vers l'avenir. Une fois de plus, l'Allemagne a tourné la page. A ses yeux, il est vain de contempler le passé. Ce qui importe, c'est de préparer les luttes de demain.

Au début de l'organisation rationnelle, alors que toute l'Allemagne chantait la vertu des cartels, un homme d'État disait à Berlin : « Nous devons être les premiers prêts pour aborder aux rivages nouveaux. » Le plan a échoué. La crise universelle est là. Il s'agit aujourd'hui d'être les mieux placés pour la renaissance économique qui la suivra.

C'est pourquoi, coûte que coûte, il faut réduire les prix, mettre l'économie allemande dans une position favorable pour prendre un nouveau départ. C'est dans cette pensée que l'Allemagne puise la force nécessaire pour supporter et pour conduire sa politique actuelle de déflation. Mais ce que l'on aperçoit mal, c'est comment elle pourra résoudre le problème qui l'a toujours embarrassée : le problème des crédits.

Dans la période présente, l'économie allemande vit au ralenti. Les importations sont tombées de 1 100 millions de marks par mois (en 1929) à 700 millions en janvier 1931 et à moins de 500 millions depuis le mois d'août. Les exportations ont décru de 1 100 millions de marks par mois (en 1929) à 800 millions en 1931. Malgré cette activité réduite, la Reichsbank (aidée par la nouvelle banque d'acceptation et de garantie) a dû élargir grandement les crédits accordés par elle au marché. Son portefeuille d'effets allemands est passé de 1 520 millions de marks (fin avril) à 4 213 millions (le 15 décembre). Les possibilités d'extension sont très faibles.

D'autre part, les événements de l'été dernier ont complètement renversé le mouvement des capitaux. Tous les capitaux étrangers qui peuvent franchir la porte se retirent. Cinq milliards de marks environ ont été ainsi remboursés à l'étranger. Trois milliards représentent l'excédent des exportations de marchandises sur les importations. Un milliard et demi a été fourni par la Reichsbank, dont l'encaisse a, de ce fait, baissé de plus de moitié. Le surplus a été pris sur les avoirs en devises

des établissements privés. Au total l'Allemagne, comme en 1924, manque de capitaux, ayant une deuxième fois consommé son épargne; mais, tandis qu'en 1924 les capitaux étrangers s'offraient à plaisir, aujourd'hui la tendance est toute contraire. L'exode général n'est empêché que par l'accord sur les « crédits gelés ». Si téméraires que soient les prêteurs, il faudra longtemps pour qu'ils reprennent confiance. L'Allemagne devra donc reconstituer par elle-même son fonds de roulement : entreprise difficile en soi, plus difficile encore dans l'état psychologique et politique où se trouve le pays.

Reste enfin le problème des réparations, toujours ballotté depuis douze années entre deux barrières qui s'élèvent et s'abaissent successivement. Quand le budget allemand est en équilibre, les transferts sont difficiles. Et quand les transferts sont aisés (comme ils l'ont été au cours des cinq exercices du plan Dawes), le budget est en déficit. Le moratoire Hoover a été négocié pour des motifs budgétaires et, s'il a évidemment soulagé le budget, il a précipité la crise monétaire. Toute l'Allemagne prétend et répète que l'effet psychologique du manifeste du 20 juin 1931 eût été merveilleux, si la France n'en avait détruit la vertu par les lenteurs et les réticences de son acquiescement. C'est vraiment jongler avec les faits. L'acquiescement de la France a été donné dans les quarante-huit heures, et les modalités proposées ne pouvaient en rien en atténuer l'efficacité, puisqu'elles n'avaient pas pour objet, ni pour résultat d'imposer un seul paiement à l'Allemagne pendant l' « année de vacances ». Mais le moratoire, interprété dans le monde entier comme un corollaire du désir qu'avaient les créanciers privés de retirer leurs fonds, et signalant d'une manière retentissante à l'attention universelle la crise monétaire qui se développait en Allemagne, devait fatalement, après un jour de surprise, précipiter l'inquiétude. Si l'Allemagne a peine à comprendre cet enchaînement des faits, c'est parce qu'elle confond les réactions du monde extérieur avec les siennes propres. Pour elle, le manifeste du Président Hoover apparaissait comme un miracle, et tout entière elle admit subitement que l'on ne parlerait plus jamais des réparations. Lorsqu'elle constata, le lendemain, qu'il ne s'agissait que d'un moratoire, et que celui-ci allait être (jusqu'à un

certain point) encadré dans le plan Young, elle considéra que la partie était perdue. Le but qu'elle croyait atteint disparaissait. Qu'elle ait donc attribué à la réponse française la signification d'un refus déguisé, c'est chose concevable. Mais imaginer que le monde entier ait eu le même réflexe, c'est prêter aux autres ses propres sentiments.

A la vérité, si l'on considère sans passion d'aucune sorte la situation présente, il semble que le problème des réparations, d'une part, et le problème du crédit en Allemagne, d'autre part, ne se peuvent résoudre que par un effort tout à fait neuf d'imagination et de création internationales. Que cet effort ait pour objet d'organiser un titre de rente européen, comme des hommes éminents l'ont proposé, ou qu'il tende à des accords monétaires d'un modèle inédit, ou qu'il prenne telle autre forme encore que l'on n'a pas entrevue, c'est l'énigme. Mais il paraît évident que l'intérêt de l'Allemagne est de manœuvrer de telle manière qu'une politique de ce genre devienne possible. Elle a gardé de l'année 1931 ce souvenir que l'univers est solidaire et que les désordres financiers qui ont sévi sur le territoire allemand ont provoqué une crise de crédit dans les cinq continents et une sorte de tremblement de toute la terre. Ce n'est pas d'ailleurs sans un accent de fierté que l'Allemagne a constaté qu'elle a repris dans le monde la place d'une grande puissance économique. Mais il importe, et ceci pour elle comme pour les autres, qu'elle tire de ces événements les conséquences les plus évidentes. Si l'univers est, dans une certaine mesure solidaire de l'Allemagne, c'est que l'Allemagne est, dans une certaine mesure, solidaire de l'univers. Ce n'est donc pas dans une politique d'affirmation nationaliste, d'autonomie exaspérée, de germanisme buté, qu'elle trouvera son bien pour l'avenir. Puisqu'il y a un contrat social entre les États, ce n'est pas en le brisant, c'est en le mettant en œuvre que l'on peut éclaircir le ciel.

Mais tout contrat comporte, dans son origine comme dans sa fin, l'idée romaine d'obligation; et nul progrès sur la voie internationale n'est possible, tant qu'une grande puissance comme l'Allemagne n'aura pas renoncé à cette devise : « Qui paie ses dettes s'appauvrit. »

MAX HERMANT

ESQUISSE
D'UNE HISTOIRE DES FRANÇAIS
DANS LEUR VOLONTÉ D'ÊTRE UNE NATION[1]

3. *Volonté que l'autorité soit adaptée aux besoins de la guerre et aussi de la paix. De l'autorité raide et de l'autorité souple.*

Le caractère de l'autorité, tel que je viens de le reconnaître à la France, a été déterminé chez elle principalement par la guerre; si les rois ont en partie créé le pouvoir absolu pour des raisons d'intérêt personnel, c'est surtout en considération des guerres constamment soutenues par eux ou toujours prêtes à l'être que la France a accepté ce genre de pouvoir; c'est sous l'étreinte de la guerre de 1792 et de ses dérivées qu'elle en a porté l'absolutisme au point où nous le voyons[2]. Il y a là un aspect évident de la volonté des Français quant au problème de l'autorité. Cet aspect existe toujours très vivace chez eux et, chez certains, il existe uniquement. On sait cette école qui proclame chaque matin : « Nous devons adapter la nature de notre gouvernement aux conditions de la guerre, et à ces conditions seules; notre position géographique nous y condamne; nous sommes perdus si nous

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février, 1er, 15 mars et 1er avril. Copyright by Gallimard.

2. Un bon exemple de l'acceptation de l'absolutisme par les Français en unique considération de la guerre est cet article de la *Charte des Normands* (1314) : « Le roi ne peut lever sur leurs biens (des Normands), en dehors des revenus, cens et services dus, aucunes tailles et impôts, sauf le cas d'évidente utilité ou d'urgente nécessité, *ce qui doit s'entendre de la guerre ou du doute de guerre.* »

le formons à d'autres fins. » Quelle que soit la part de romantisme guerrier et d'intérêt de parti qui entre en de tels propos, ceux qui les tiennent sont incontestablement les représentants d'une certaine volonté séculaire de la France quant au problème du gouvernement[1].

Mais la volonté de la France quant à ce problème ne se borne pas et ne s'est jamais bornée à vouloir que l'autorité fût adaptée seulement aux conditions de la guerre. Et d'abord, remarquons que l'absolutisme exigé par ces conditions, lorsqu'il est porté à son comble, comme il arrive aux heures où l'existence de la nation se trouve en jeu, est supporté, est même voulu par les Français, mais est rejeté par eux aussitôt qu'il n'est plus nécessaire; c'est ce qui apparaît d'une manière éclatante par le cas de Robespierre et de Clemenceau, tombant du pouvoir à l'instant même où la victoire aux frontières rend leur dictature inutile. En vérité, la volonté de la France, en la matière qui me tient ici, me semble avoir été que l'autorité, en même temps qu'elle s'adaptât aux conditions de la guerre ou, plus précisément, fût capable de s'y adapter dès qu'il était besoin, s'ajustât, au moins pour autant, aux données de l'état de paix; qu'elle tournât son attention, non pas exclusivement vers les problèmes de l'extérieur, mais aussi et grandement vers ceux du dedans : la justice, les finances, l'établissement de l'impôt, l'administration, l'instruction des citoyens, la prospérité du commerce, l'assurance des services publics; que, par suite, elle sût ne pas s'établir sans appel dans la raideur militaire qu'exigent les conditions de la guerre, mais accéder à cette souplesse que demandent à leur régulateur les fonctions internes d'un État (c'est d'avoir apporté cette raideur mili-

1. Voici, au XVIIIe siècle, un manifeste de cette volonté (les mots que nous soulignons montrent qu'elle rencontrait déjà des opposants) :

« Un peuple qui occupe un vaste territoire, ouvert de plusieurs côtés; qui, pour repousser des attaques imprévues, a besoin de porter promptement des forces considérables à de grandes distances; un tel peuple ne peut être bien gouverné que par un seul. Activité, secret et force dans l'exécution, voilà le grand avantage des monarchies sur les républiques. La France n'a d'autre barrière qui la défende du côté de l'Allemagne que des places fortes et des soldats. *Peut-être n'a-t-on pas assez réfléchi à cette circonstance.* Ne serait-ce pas une indication de la forme de gouvernement que la nature nous destinait? » (Guyot, *Répertoire universel de Jurisprudence*, 1775-1786, article : *Roi.*)

taire dans l'exercice de l'administration ce que la France a le plus reproché à Louis XIV[1]); qu'en un mot, elle songeât, non pas uniquement à la grandeur de la France ni même à ses conditions d'existence, mais aussi à son harmonie interne, à sa prospérité, à son bonheur. Cette volonté de la France me semble apparaître très tôt dans son histoire; je crois la voir dans les aspirations de ses premiers États Généraux[2]; dans ses poètes, dans ses penseurs (Ronsard, Malherbe[3], Fénelon); elle est tout a fait consciente au XVIIIe siècle; elle éclate dans ce mot de Mirabeau, qui me paraît symboliser un tournant de l'histoire de cette nation : *Tout ira mal tant que le principal ministre sera le ministre des affaires étrangères*[4]. J'ajoute qu'elle est une de celles qui prouvent le mieux que la France tendait depuis longtemps vers le type de nation qu'elle a réalisé, et qui est la négation de l'État militaire.

Cette condition, selon laquelle l'autorité doit se donner pour une très grande part aux choses de l'intérieur, est aujourd'hui acquise à la France; sur dix-sept ministères dont se compose son gouvernement, quatre seulement concernent l'extérieur; les autres voient leur nombre constamment s'accroître. Là encore, il semble que la France ne pouvait atteindre à sa pleine réalisation qu'en rompant avec ses premiers serviteurs. Les rois, quelques grandes choses qu'ils aient faites pour la justice, pour les finances, pour les services publics, voire pour l'instruction des citoyens[5], étaient portés, par leur essence au moins autant que par la nécessité (d'aucuns les en ont loués), à s'occuper surtout de l'extérieur; quand on aura cité Charles V et Charles VII, on en aura fini avec ceux qui

1. Point mis en vive lumière par M. Pagès, *op. cit.* La faute de Louis XIV, dit l'éminent historien, « est d'avoir cru qu'il suffit à un gouvernement d'être fort ».

2. Cf. Picot, *op. cit.*, t. V, : Influence des États sur la Justice; sur les Finances; sur le Commerce et l'Industrie.

3. Dans sa *Prière pour le Roi Henri le Grand partant en Limousin.* Le désir de conférer à la royauté une autorité absolue et de voir cet absolutisme travailler à une grandeur nationale *non militaire* s'exprime avec une force particulière, au début du XVIIe siècle, chez Montchrestien, dans son *Traité d'économie politique*, 1615.

4. *Lettres à un de ses amis en Allemagne*, 17 janv. 1787.

5. Où ils ont fait beaucoup plus qu'on ne croit d'ordinaire. (Cf. A. Duruy, *Histoire de l'Instruction publique en France.*)

semblent avoir placé leur principal intérêt dans les affaires de l'intérieur. Cela sera encore plus vrai lorsque, à partir de Charles VIII, le roi sera devenu un vrai noble, « le premier gentilhomme de France ». C'est un pathétique carrefour dans l'histoire de la France lorsque Richelieu, hésitant, au lendemain de la prise de Pignerol, entre garder cette place et se résoudre à une longue guerre ou la rendre et conserver la paix, écrit au roi que, « s'il se résolvait à la guerre, il fallait quitter toute pensée de repos, d'épargne et de *règlement au-dedans du royaume* »; le Bourbon choisit la guerre; ses successeurs en font autant et on peut dire que c'est pour trois siècles l'absence de toute forte attention à la vie interne de la France; les propositions d'administration intérieure, « l'offre » de Sully, de Marillac, de Colbert, sont repoussées; les grands ministres que requiert la royauté se font remarquer par leur incompétence aux affaires du dedans[1]; Louis XIV s'occupe de l'administration intérieure surtout en vue de ce qu'il en peut tirer pour la guerre; Louis XVI, au moment où la nation réclame le plus impérieusement de la part du souverain l'attention aux choses du dedans, se consacre principalement aux affaires étrangères. « La complexité du gouvernement intérieur, dit un historien psychologue, rebutait son esprit. C'étaient, de son point de vue de roi et dans l'optique de la cour, des affaires subalternes, intérêts de petites gens, que l'on abandonnait aux intendants. Les affaires du dehors étaient, à proprement parler, celles de son monde, de sa caste, de sa famille[2]. » Celles de sa caste; et, en effet, de nos jours encore, on voit les nobles servir l'État surtout dans ce qui regarde la guerre ou la diplomatie, être militaires ou ambassadeurs, beaucoup moins s'enrôler dans les services de l'intérieur. En vérité l'autorité, pour qu'elle s'occupât de ces petites choses que sont les affaires du dedans, devait être confiée à de petites gens. C'est ce qu'a compris la France : s'étant remise à ses grands tant que son principal intérêt

1. « Richelieu fut un très grand homme d'État, il ne fut pas un administrateur. » (Pagès, *op. cit.*, p. 105.) « Il est indubitable que si le cardinal Mazarin savait les affaires du dehors, il ignorait celles du dedans. » (Testament politique de Colbert, cité par Mignet, *Mém. hist.*, tome II.)

2. Sorel, I, 299, 303.

était de fonder son existence et de la signifier au dehors, elle se confia, le jour où il s'agit pour elle d'organiser sa vie interne, à ses avocats, à ses médecins, à ses roturiers; là encore, elle utilisait, pour se faire, successivement toutes ses parties[1].

J'indiquerai deux domaines où il était particulièrement important, pour son existence même, que la France parvînt à se donner une autorité qui s'occupât des choses du dedans.

D'abord, le domaine économique (encore que l'intérêt économique de la nation considéré en bloc et dans ses rapports avec les autres nations doive peut-être se classer parmi les affaires étrangères). Le peu de considération que certains rois donnaient à cet objet, la méconnaissance qu'ils pouvaient avoir de sa gravité, passe ce qu'on croit d'ordinaire; je n'en veux pour témoin que cette parole de Louis XIV qui, écrite dans le naturel d'une lettre privée, donne le fond de sa pensée en cette matière : « Si les Anglais voulaient se contenter d'être les plus grands marchands de l'Europe et me laisser pour mon partage ce que je pourrai conquérir dans une juste guerre, rien ne serait si aisé

1. En vérité, la date capitale ici dans l'histoire de la France est 1661; c'est à ce moment que, sa situation extérieure étant décidément assurée, le devoir de son gouvernement serait de s'occuper surtout des choses de l'intérieur; qu'on pense à ce qu'eût été l'histoire de cette nation si, à cette date, elle eût trouvé pour chef un organisateur du dedans au lieu d'un prince qui tenait « la qualité de conquérant pour le plus élevé des titres. » (Mémoires de Louis XIV.)

La méfiance de la nation à l'égard du goût de ses rois pour la guerre apparaît bien avant Louis XIV; en 1561 et en 1576, les États Généraux revendiquent énergiquement le droit d'empêcher le roi de jeter de lui-même la France dans une guerre. « Qu'il ne soit commencé, disait la noblesse aux États de Pontoise, guerre offensible ni entrée en nouvelle ligue, ni rien entrepris qui puisse mettre le roy en guerre ou deffence sans en avoir communiqué à ses Estatz. » A Blois, le clergé demandait au roi « de ne mouvoir guerre que par juste occasion, et par l'avis et conseil des États Généraux ». On alla jusqu'à proposer, en 1561, de rendre les conseillers du roi responsables des guerres dans lesquelles serait lancé le royaume : « Et que le roy ou son filz et successeur à l'advenir et subjectz du royaume puissent avoir recours et poursuyvre comme infracteurs de paix ceulx qui pratiqueront, solliciteront, conseilleront ou seront cause que sa Majesté entreprenne d'avoir une guerre, rompre une paix ou tresve, ou entre en ligue nouvelle qui le meine à cela sans l'advis de ses dictz Estatz, *mesmement que icelles choses sont quelquefois conduites plus par l'affection des particuliers affin d'y estre embesognez, authorisez ou aultrement en faire le proffict que pour le bien et service du roy ny pour l'utilité du royaulme.* » (Pontoise, Cahier de la noblesse; cité par Picot, *op. cit.*, V, 144.)

que de nous accommoder ensemble[1]. » Rappelons (c'est, d'ailleurs, la suite nécessaire d'une telle conception) combien les intérêts économiques de la France sont mal défendus (lorsqu'ils ne sont pas entièrement négligés) dans les traités que Louis XIV signe avec les puissances à la fin de ses grandes guerres, à Aix-la-Chapelle, à Nimègue, à Ryswick, à Utrecht[2]. Ces intérêts sont encore plus méconnus dans les conseils du règne suivant, et dans les clauses du traité de Paris, où toutes les colonies françaises sont livrées à l'adversaire en monnaie d'échange. Alors la France s'élève, aux États Généraux de 1789, contre la méconnaissance dont la royauté vient encore de faire preuve à l'égard de ses intérêts économiques[3], et elle impose formellement à l'autorité (c'est une des principales volontés de la Révolution) l'attention à ces intérêts. Elle la lui impose par la voix de sa bourgeoisie, qui croyait ne travailler que pour son compte et forgeait un instrument qui devait un jour se retourner contre elle (le jour où l'autorité étendra son attention aux intérêts économiques de la classe ouvrière). Une fois de plus, la France se servait de l'égoïsme d'une de ses parties pour se faire un organe dont elle avait besoin afin d'être vraiment une nation[4].

1. Lettre de Louis XIV à Colbert de Croissy, 1668; cité par Picavet (*op. cit.*, p. 283).

2. Picavet, *id.*, p. 287. — L'auteur fait ressortir le contraste avec la manière dont, à la même époque et depuis longtemps, les intérêts économiques des Anglais étaient ménagés par leurs souverains, dans les clauses de ces mêmes traités, en raison, évidemment, de leur gouvernement représentatif.

3. C'est la protestation des industriels et des commerçants contre le traité de commerce de 1786 avec l'Angleterre.

4. La volonté de faire entrer dans les attributions de l'autorité le gouvernement économique de la nation avait déjà été exprimée par la bourgeoisie bien avant la Révolution, et était parvenue à se réaliser un moment avec Colbert (cf. H. Hauser, *Les Débuts du Capitalisme* : le Colbertisme avant Colbert). Rappelons qu'en 1789, la bourgeoisie ne se borne pas à exiger du gouvernement qu'il prenne en mains les intérêts économiques de la nation, elle se présente avec des exposés très détaillés des besoins des différentes branches de la production, des conditions de leur prospérité. « La classe qui va prendre la direction de la Révolution ne se laisse nullement séduire par une idéologie vide; elle connaît à fond les réalités (économiques) et possède les moyens d'y conformer ses intérêts » (A. Mathiez, *La Révolution française*, t. I, p. 48). Un autre spécialiste de cette histoire (M. Henri Sée) exprime le même jugement : « Ces avocats, ces hommes de loi connaissent admirablement, dans le détail, tous les abus du régime administratif, de l'organisation sociale; ils ont pu dresser un programme précis de réformes. Rien de plus clair et de plus lucide que l'idéalisme du XVIIIe siècle; les

L'autre domaine où il fallait que la France obtînt que l'autorité s'occupât des choses du dedans est celui de la justice sociale. Ici, la France n'a pas eu à triompher seulement de ses rois[1], mais longtemps des gouvernements qui les ont suivis, quelle que fût leur essence démocratique et leur application aux problèmes du dedans; j'ai rappelé l'indifférence des assemblées de la Révolution au sort de la classe ouvrière[2]; sous la Restauration, de très nettes manifestations de cette classe et de ses revendications semblent aux pouvoirs publics ainsi qu'aux représentants de la nation, quel que soit leur parti, ne mériter aucune espèce d'attention[3]; la forte accentuation de ces mouvements sous la monarchie de Juillet et dès les premiers jours de la deuxième République est loin de frapper comme elle l'eût dû les gouvernants[4]. Une fois de plus la France acquerra la condition dont elle a besoin par l'insurrection de sa partie intéressée à l'obtenir; par ces deux journées de juin 1848 où la classe ouvrière proclame son droit social contre tout le reste

hommes de 89, qui ont élaboré la déclaration des droits de l'homme, n'étaient nullement des rêveurs ». (*Le rôle de la bourgeoisie bretonne à la veille de la Révolution*, in *Annales de Bretagne*, t. XXXIV.) Remarquons aussi, avec M. Charléty, que, revenus au pouvoir avec la Restauration, les plus ardents royalistes ne songeront pas un instant à remettre en vigueur les conceptions économiques de l'ancienne monarchie : il y aurait un ouvrage à faire sur les changements opérés par la Révolution et que les contre-révolutionnaires les plus passionnés ont implicitement approuvés.

Notons toutefois qu'à la fin de l'ancien régime, le gouvernement royal s'était mis à s'occuper bien davantage de l'économique : ainsi Ch. Ballot a montré (*Introduction du machinisme dans l'Industrie française*, ch. I) que la révolution industrielle de la fin du XVIIIe siècle, qui, en Angleterre, est née de l'initiative individuelle, a été, en France, surtout déterminée par l'action du gouvernement.

1. Sur l'indifférence de l'ancienne monarchie à la question sociale, cf. Pagès, *op. cit.*, p. 173.

2. Elle passe ce qu'on croit d'ordinaire; ainsi le décret du 11 août 1789 ne supprimait nullement, comme on l'enseigne souvent, le système des corporations (d'où l'agitation populaire qui éclate brusquement au lendemain de ce décret : cf. Mathiez, *Annales historiques de la Révolution*, mai-juin 1931). Sur l'indifférence des Girondins aux plaintes du prolétariat et sur les conséquences de cette attitude, voir Mathiez, *Révolution française*, t. II, pp. 143, 192, 222. (J'excepte, bien entendu, les tentatives proprement socialistes de Robespierre et de Saint-Just.) Mathiez montre (*Annales de la Révolution*, 1930, p. 378) que le dogme de la propriété individuelle *a été posé par la Révolution plus fermement qu'il n'avait jamais été par la monarchie.*

3. Charléty, *op. cit.*, p. 324 et sq.

4. Ch. Schmidt, *Les journées de juin 1848*, p. 126.

des Français soudain ligués contre elle, y compris ces bourgeois qui, la veille encore, lui étaient alliés pour obtenir eux-mêmes ce droit[1]; jours dont on ne saurait exagérer l'importance dans la formation de la France, dans la réalisation du type de nation qu'elle voulait être; jours où sa volonté était dans ses foulons et ses manœuvres comme elle avait été, à d'autres heures, dans ses monarques et ses échevins. Et, sans doute, la France était loin d'avoir, ce jour-là, vraiment acquis la condition qu'elle cherchait; le peu de justice qu'elle obtenait pour ses humbles leur était tout de suite retiré, et pour de longues années, par ses gouvernements bourgeois de la deuxième République et du second Empire[2]; aujourd'hui encore, elle est loin d'être parvenue à ce que ses classes élevées admettent, autant qu'il serait juste, le droit des inférieurs; surtout, elle n'est point parvenue à ce qu'elles comprennent que l'admission de ce droit est une condition essentielle d'existence d'une nation, du moins d'une nation du type qu'elle veut réaliser; on peut dire que, de ce point de vue, la France en est toujours à essayer d'être une nation et toujours menacée d'y échouer. Toutefois le philosophe, dont la fonction est de juger sur des siècles, demeure stupéfait du chemin parcouru depuis que Richelieu comparait innocemment le peuple à un mulet qui doit porter toute la charge de l'État et que les hautes classes reprochaient à Turgot, qui prétendait abolir la corvée, de vouloir « effacer sur le front de la plèbe la trace de la servitude originelle ».

J'ai dit que la volonté de la France, quant au problème de l'autorité, était que celle-ci fût grandement attentive aux questions de l'intérieur, qu'en conséquence elle présentât les qualités de souplesse et de sympathisation nécessaires au traitement de ces sortes de problèmes, mais qu'en même temps elle fût toujours capable de reprendre soudain l'abso-

1. Cette scission, tout à fait nouvelle et qui va durer, entre l'ouvrier et le bourgeois est symbolisée par ce mot d'une femme du peuple à un bourgeois qui, devant l'hôtel de ville, le 8 juin, haranguait les insurgés, les conjurant de renoncer à leurs prétentions : « Rue Saint-Merri, M. Arago, vous étiez avec nous ! » Un des mots-pivots de l'histoire de France.

2. Notamment par la suppression du suffrage universel, qu'opérait en fait la loi du 31 mai 1850.

lutisme et la raideur qu'exige l'affirmation de l'ensemble en face de l'étranger. Il est clair que la condition ici requise par la France implique un équilibre singulièrement heureux entre des vertus de natures directement opposées; elle implique, en somme, que l'autorité soit de nature démocratique et demeure toujours capable, à un moment donné, de se faire monarchique. Cette condition semble avoir été atteinte, comme l'a prouvé récemment encore la dictature Clemenceau. C'est une des grandes réussites de l'histoire.

4. *La France veut que l'autorité soit de nature civile, qu'elle se subordonne l'élément militaire.*

Je dirai maintenant une condition, très voisine de la précédente, que la France devait réaliser, quant au problème de l'autorité, pour former une nation, du moins du type vers lequel elle tendait : il lui fallait obtenir que l'autorité fût de nature civile, qu'elle se subordonnât, à titre de simple serviteur, l'élément militaire.

On peut dire que l'acquisition de cette condition est nécessaire à toutes les nations, les satisfactions que recherche l'élément militaire en tant que militaire pouvant être, et étant très souvent, entièrement opposées aux intérêts de la nation, en sorte que celle-ci risque d'être terriblement desservie si cet élément inspire l'autorité. C'est ce qui est vérifiable, par exemple, en ces derniers cent ans, et à deux reprises, par l'histoire de l'Allemagne : d'abord, après la victoire de Sadowa, où les généraux prussiens[1] exigeaient, par orgueil militaire, que leur gouvernement annexât des territoires de l'Autriche, ce qui eût fait de cette nation une ennemie irréconciliable, prête à fondre sur la Prusse dès la première occasion, alors que le civil Bismarck, en s'abstenant de lui rien prendre, s'assura sa neutralité dans la guerre qu'il voulait prochainement faire à la France; puis, lors de la dernière guerre, en août 1918, lorsque les défaites allemandes et l'arrivée des Américains en France commandaient à l'Allemagne de demander la paix, et que les généraux allemands, décidant, par pur orgueil de caste, que ce sera « tout ou rien » et se trouvant les vrais déten-

1. Et aussi le roi de Prusse.

teurs de l'autorité, mènent leur nation au désastre total[1].

L'acquisition par la France de la condition que j'envisage ici a été grandement favorisée par ses rois. Ceux-ci, bien qu'ils aient consacré la plus grande part de leur attention aux choses de la guerre, bien qu'ils aient été souvent eux-mêmes des hommes de guerre, ont été, en somme, des souverains civils, qui se sont subordonné l'élément militaire. D'abord, le pouvoir royal, en créant avec Charles VII une armée régulière et *soldée* (par conséquent subordonnée), se dégage de l'organisation seigneuriale; par opposition à la féodalité militaire, il représente formellement, a-t-on pu dire, un pouvoir civil appuyé sur une armée obéissante. En outre, au XVIIe siècle, la royauté fait trois choses qui rendent l'autorité nettement civile : elle remplace ses représentants dans les provinces, lesquels étaient jusqu'alors essentiellement militaires, par les intendants; elle fait (sous la direction de deux ministres de la guerre *civils*, Letellier puis Louvois) réorganiser et *contrôler* l'armée par des « intendants d'armée », ancêtres directs des commissaires civils de 1793, en sorte que la Révolution ne fera que continuer l'esprit de la monarchie quand elle décrètera : « La force publique est obéissante[2] »; enfin, le roi cesse d'être personnellement un militaire; alors que François Ier, Henri IV, Louis XIII avaient été des hommes de guerre, Louis XIV assiste au passage du Rhin et à quelques sièges, mais ne dirige aucune action et ne se bat pas; ses successeurs ne paraissent même plus aux armées. La nature civile de l'autorité est conservée avec Napoléon qui, bien qu'il ne quitte pas les champs de bataille, se pose comme étant avant tout un souverain civil, maintient, fortifie même le caractère civil de l'administration et n'accorde aucun pouvoir politique à l'élément militaire[3].

En 1848, avec la disparition définitive de l'autorité royale et en l'absence d'un pouvoir public énergique, l'élément militaire, pour la première fois peut-être depuis trois siècles,

1. Cf. Whiston Churchill : le « Tout ou rien » de Ludendorff, *Revue de Paris*, 15 septembre 1930.

2. Louvois prétendait « tenir les généraux de court ».

3. Sur l'histoire de cette séparation du pouvoir militaire et du pouvoir civil en France, voir Hauriou, *op. cit.*, pp. 378-386, que je ne fais ici que résumer.

s'affirme en tant que distinct du reste de la nation et conçoit d'agir en vue de sa satisfaction personnelle, et non pas en se subordonnant aux intérêts de l'ensemble; témoin, dans la répression de l'émeute de juin, le cas des généraux Lamoricière et Cavaignac, informant le gouvernement qu'ils ne sauraient admettre qu'il traitât avec les insurgés et que « l'armée serait humiliée si on la privait de la victoire finale »; mot dont on peut affirmer que ne l'eût entendu aucun roi de France ni même Napoléon[1]. Avec le second Empire et son chef parvenant au pouvoir grâce à une conspiration militaire (et non pas nationale, comme l'avait été celle du dix-huit brumaire[2]) s'ouvre une période unique dans l'histoire de la France, sous le rapport qui m'occupe ici : une période de prétorianisme, j'entends de prépondérance, tout au moins morale, de l'élément militaire, celui-ci s'affirmant en tant que militaire et dynastique beaucoup plus que national (Bazaine), ou bien, s'il s'affirme national, concevant l'intérêt de la nation comme essentiellement lié à la suprématie de l'élément militaire (Mac-Mahon); prétorianisme accepté d'une grande partie de la France aussi longtemps qu'il fit des guerres heureuses et lui parut la venger de l'humiliation de 1815. Cette prétention de l'élément militaire se prolonge assez longtemps encore sous la troisième République; on la retrouve dans la crise du Seize mai, dans le boulangisme, dans l'affaire Dreyfus; elle est toujours encouragée par une partie des Français, les uns exaltant dans l'armée l'instrument d'une guerre désirée, les autres la sauvegarde des intérêts bourgeois contre la menace du prolétariat qu'implique pour eux la République, d'autres le symbole de l'héroïsme, dont la démocratie leur semble la

1. On pourra, il est vrai, me répondre que, sous l'ancienne monarchie, l'élément militaire, en tant que militaire, n'existe pas; ce qui existe, c'est l'état de noble, dont un des attributs est l'état militaire. Les officiers de l'ancien régime sont avant tout, et à leurs propres yeux, des nobles; s'ils s'insurgent contre l'autorité, comme il arrive souvent sous Louis XIV, c'est en tant que nobles, non en tant que militaires. La fonction militaire, existant comme telle et abstraction faite de la naissance, me semble, avec l'état d'esprit qui s'y attache, et comme toutes nos réalités abstraites, une création de la Révolution.

2. L'ambassadeur d'Autriche, Hübner, écrivait sur son carnet, le 4 décembre 1851 au soir : « En juillet 1830, c'est la bourgeoisie qui a vaincu; en février 1848, le peuple; en décembre 1851, l'armée. »

négation. Elle paraît totalement évanouie aujourd'hui, si j'en juge par l'attitude de l'élément militaire au lendemain de la dernière guerre; le loyalisme des généraux vainqueurs, l'absence chez eux de toute tentative de domination politique, de tout sérieux effort pour imposer leur volonté dans les conditions de paix semblent bien prouver que l'autorité, en France, est décidément d'essence civile, qu'elle s'est vraiment subordonné l'élément militaire. Il y a là une condition d'existence nationale dont il semble qu'on doive dire que la France l'a su pleinement réaliser.

5. *La France parvient à ce que les parties consentent à fournir au centre les services dont il a besoin, au lieu qu'il les obtienne par la force.*

Je considérerai maintenant une autre condition que la France est parvenue à réaliser, quant au problème de l'autorité, plus précisément quant au problème des rapports du centre et des parties, et qui fait qu'elle est une nation; je veux parler du consentement des parties à fournir au centre les services dont il a besoin : l'impôt et le service militaire. J'appelle consentement le fait par lequel le centre n'est point obligé d'user de contrainte pour obtenir ces services.

En vérité, ce consentement est apparu très tôt dans l'histoire de la France, et rien ne montre mieux combien elle eut de bonne heure la volonté d'être une nation : dès le XIVe siècle, lorsque la royauté est obligée de faire appel à d'autres contributions qu'à celles du domaine royal, on peut dire qu'on voit les assemblées provinciales et celles des États Généraux les accorder en principe, quitte à en discuter le montant et l'opportunité, et sous la charge, bien entendu, qu'elles seront consacrées uniquement aux besoins du royaume, non aux dépenses personnelles du roi[1]. Toutefois, ce consentement n'existe guère que chez le personnel des assemblées et dans des circon-

1. Par exemple, en novembre 1318, les nobles du Berri octroient à Philippe V, en considération des dépenses de la guerre, « de leur propre volonté, par pure libéralité, le quinzième des fruits, issues, levées et émoluments de leurs terres, pendant un an »; le tout, d'ailleurs, sous condition de contrôle.

stances très restreintes (proprement quand le roi doit soutenir une guerre); en général, la royauté, dans ses rapports directs avec les populations, — il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le moindre recueil d'Archives communales, — est constamment obligée d'en venir à la menace et très souvent à la contrainte pour obtenir les ressources dont elle a besoin[1]; ces contraintes deviennent de plus en plus violentes à mesure que, l'État s'affirmant de plus en plus en tant qu'État, le centre a besoin de contributions de plus en plus fortes; le XVIIe et le XVIIIe siècle notamment sont remplis par les incursions sanglantes des dragons et de la maréchaussée dans les campagnes pour obtenir l'impôt, ainsi que pour réunir les hommes nécessaires à la défense du sol ou à des conquêtes jugées utiles[2].

Cette résistance antipatriotique des parties à fournir au centre les ressources dont il a besoin s'explique chez les anciens Français parce qu'ils n'ont pas la notion de l'État et des sacrifices qu'il comporte nécessairement pour eux, ou encore parce que, ayant cette notion, ils ne veulent pas faire ces sacrifices[3]; elle s'explique surtout parce qu'ils sont révoltés de l'injustice avec laquelle les charges sont réparties par le centre entre les citoyens, parce qu'ils savent que le centre, antipatriote lui aussi, consacre les sommes qu'on lui confie à bien d'autres fins qu'au bien de l'État, parce qu'ils savent que le centre, en matière fiscale, vit d'expédients, ne tient pas ses engagements, ne connaît que le droit du plus fort, est un être de proie[4]. En

1. Aussi à la prière; voir dans Langlois (*Hist. de France* de Lavisse, III², 251-256) les formules de ménagement de Philippe le Bel à l'égard des contribuables.

2. Ce qui montre bien l'absence de tout loyalisme chez les populations, c'est e constant désir de l'ancienne monarchie de ne point entrer en rapport direct avec elles pour la perception de l'impôt : après que les communautés, écrit Colbert en 1673 à un intendant, auront convenu de la somme à donner au roi, « les principaux » feront la répartition, et « la contrainte viendra de leur part, non de la part de Sa Majesté. » (Lavisse, *Louis XIV*, t. I, p. 329. Voir tout le passage.)

3. Ainsi, aux demandes d'argent de la royauté, les assemblées opposent constamment ce qu'elles nomment la « suffisance du domaine », ne voulant pas comprendre qu'avec l'accroissement du pouvoir central et, par conséquent, de ses charges, les revenus du domaine royal, même bien administrés, ne suffiraient plus aux besoins de l'État.

4. Par exemple, sous Louis XIV, la royauté met en vente les fonctions

sorte que ceux qui ont, ici, fait de la France une nation sont, d'une part, ceux qui ont obtenu que l'autorité montrât, dans la répartition des charges, quelque esprit d'équité; d'autre part, ceux qui ont obtenu que, dans ses rapports avec ses contractants, elle adoptât les mœurs de l'honnêteté.

Ici la formation de la France en nation est nettement l'œuvre de la Révolution : c'est elle qui a apporté quelque justice dans la répartition des charges (on sait que, si certains rois et leurs ministres y ont essayé[1], aucun n'y a réussi); c'est elle qui a posé le principe de l'honnêteté dans les rapports de l'État avec ses contractants, notamment en se considérant comme solidaire des dettes du régime déchu, et créant le livre de la dette publique. Le même principe sera posé avec une force toute particulière, quelques années plus tard, par le baron Louis, qui apparaît, de ce point de vue, comme un des grands artisans de la formation de la France en nation[2]. N'oublions point l'immense pas fait dans l'adoption de l'honnêteté en matière fiscale par la stabilisation monétaire qu'ont opérée les rois[3].

J'ai dit qu'une collection d'hommes ne formait vraiment une nation que si les parties s'y montraient capables de fournir au centre, sans y être contraintes par la force, les ressources dont il a besoin. On peut concevoir un degré de plus, qui serait que les parties ne se contentassent pas de donner au centre les énormes sommes qu'il leur demande, mais qu'elles comprissent que ces sommes, s'il gère une grande nation, lui sont (à quelques abus près, inséparables d'un grand État) absolument nécessaires; que, par suite, toute suppression d'impôt vraiment considérable proposée par le centre ne saurait être qu'une mesure démagogique, conçue en vue de sa popularité, non de l'intérêt de la nation, et destinée à être nécessairement et prochainement rapportée. Une telle attitude, qui consiste pour

municipales; puis quand les villes, en épuisant leurs finances, ont racheté ces fonctions, elle rend un édit qui les remet en vente et elle force les villes à les racheter. Sept fois en quatre-vingts ans, elle recommence ce jeu.

1. Notamment Colbert.

2. Marion, *op. cit.*, p. 113.

3. Marion, *id.*, p. 41; l'auteur omet toutefois de dire que cette stabilisation fut réclamée mainte fois par les États Généraux, notamment par l'ordonnance de 1357.

les citoyens à reconnaître une vérité qui gêne leurs intérêts, implique chez une nation un degré d'évolution singulièrement élevé; on ne la voit évidemment point chez les Français du temps de Charles VI, qui se mirent à exulter quand le gouvernement, à l'avènement de ce prince et pour se concilier une population murmurante, supprima les impôts qu'avait sagement créés Philippe le Bel et qu'il fallut, en raison de leur sagesse, immédiatement rétablir; on ne la voit pas davantage, quatre cents ans plus tard, quand ils montrent la même joie parce que la Constituante abolit tout un réseau de contributions, auxquelles elle est obligée, elle aussi, de tout de suite revenir; ni, trente années après, quand, soi-disant plus mûrs, ils s'éjouissent de voir le gouvernement de la Restauration supprimer, pour se rendre populaire, l'impôt des « droits réunis » qu'avait créé Napoléon, et qui était apparemment nécessaire puisqu'au bout de quelques mois on le vit réapparaître. On peut se demander si la même puérilité n'existe pas chez les Français d'aujourd'hui, et si on ne les reverrait point frémissants de joie au cas où quelque démagogue, parvenant au pouvoir, viendrait les décharger de sacrifices — qu'il leur redemanderait, encore que sous une autre forme, quelques semaines plus tard. Toutefois cette puérilité n'est qu'apparente et comme une concession à un besoin qu'ils ont, non pas de croire, mais de paraître croire que l'autorité est abusive; on peut affirmer que les Français d'aujourd'hui ne consentiraient pas à l'autorité les sacrifices qu'elle leur demande s'ils ne pensaient au fond d'eux-mêmes, encore qu'ils ne l'avoueront jamais, qu'ils sont justes et nécessaires.

6. *La France essaye de concilier l'autorité centrale et absolue avec une certaine liberté de ses parties. Du problème de la décentralisation.*

Je dirai maintenant encore une condition que devait réaliser la France quant au problème de l'autorité pour vraiment former une nation : il lui fallait parvenir à ce que l'autorité exercée par le centre sur les parties coexistât avec une certaine liberté de celles-ci à disposer d'elles-mêmes et même à exercer en retour une certaine action, directive

sinon coactive, sur le centre. C'est ici, précisément, que me sera faite l'objection que j'indiquais au début de cette étude : êtes-vous fondé, me dira-t-on, à regarder cette liberté des parties comme une condition que la France devait réaliser *pour former une nation*? Ne vous paraît-il pas, au contraire, que les nations sont fortes dans la mesure où les parties y ont peu de liberté et où l'autorité centrale y est toute-puissante? Ne trouvez-vous pas juste ce mot de Chateaubriand, sur la France de Louis XIV : « Les Français étaient moins libres; la France l'était plus »? N'est-ce pas remarquable que, sous Napoléon III, la suppression des libertés de la France coïncide avec une forte reprise de sa grandeur dans le monde?

Je réponds une fois encore que cette liberté des parties, tout à fait délétère pour le type de nation vers lequel tendent certains peuples (qui, d'ailleurs, comme s'ils avaient le sentiment profond du mal qu'elle leur serait, ne la demandent pas), est, au contraire, une condition essentielle de la forme de nation que devait réaliser la France, nation d'hommes libres obéissant à une autorité absolue, mais consentie par eux dans la liberté de leurs vouloirs. Et si je dis que cette forme de nation est celle que *devait* réaliser la France, ce n'est pas par évocation de quelque décret providentiel auquel elle avait à se conformer, c'est parce que c'est sous cette forme qu'elle a, en somme, donné les preuves les plus fortes de sa volonté d'existence en tant que nation (guerre de Cent ans, guerres de la Révolution, guerre de 1914). Plus précisément, je réponds que la liberté des parties, destructive pour une nation tendant vers le type militaire, plus exactement vers le type conquérant et déprédateur, est nécessaire pour une nation qui, comme la France, dans la mesure où elle tendait vers le type militaire, tendait (on le voit aujourd'hui) vers le type militaire défensif, la défense exigeant, à la différence de l'attaque, un certain sentiment de liberté, de dignité individuelle chez les parties[1]. Je dirai encore que l'absence de liberté des parties est peut-être bonne pour les nations qui se veulent exclusivement fortes; mais que le cas de la France est plus complexe; qu'elle se veut

1. « Les Français ne se lassent point de défendre leur patrie, ils se fatiguent vite de l'agrandir » (Sorel I., 282).

forte mais en même temps heureuse, le bonheur consistant précisément pour elle dans cette liberté de ses parties; ou, plus exactement, qu'elle n'est vraiment forte que si elle est heureuse au sens que je viens de marquer. Il semble, en effet, que les Français présentent cette singularité : c'est lorsqu'ils se sentent libres que l'autorité obtient d'eux le plus d'obéissance et de sacrifices.

Cette nécessité, qui s'est présentée pour la France appliquée à sa formation en nation, de se donner une autorité centrale très puissante et d'assurer en même temps de la liberté à ses parties est une des conditions qui rendaient cette formation particulièrement difficile; c'est ce qu'on sentira si l'on compare son cas, par exemple, avec celui de l'Angleterre qui, en vertu de sa position géographique, pouvait devenir une nation en s'appliquant presque uniquement à assurer la liberté à ses parties et se souciant assez peu de donner une grande puissance à son autorité centrale, ou, d'autre part, avec le cas de l'Allemagne, qui, en raison du caractère de ses habitants, pouvait, au contraire, le jour qu'elle se constituerait en nation, s'occuper presque uniquement d'assurer la toute-puissance à son autorité centrale et assez peu de donner de la liberté à ses parties[1]. Cette singularité de la France me fait penser que, dans une juste vue de son histoire, le problème de l'autorité centrale et celui de la liberté des parties doivent toujours être envisagés conjointement, dans leur rapport mutuel, et non pas, comme fait trop souvent l'enseignement, l'un après l'autre et comme capables d'indépendance.

Parmi ces libertés que les Français devaient concilier avec l'existence d'une forte autorité centrale, je n'examinerai pas ici (bien que j'y aie fait allusion dans ce qui précède) leur liberté politique, si j'entends par là le droit qu'ils ont de participer à la chose publique au moyen de leurs suffrages; cette liberté-là est le fait même par lequel l'autorité cen-

1. Il est évident qu'aucun Français, à aucune époque, n'eût prononcé ce mot que je trouve chez un chroniqueur allemand du XIIe siècle : « Le royaume de Bourgogne se souleva alors contre l'Empereur par appétit de la liberté, *qui est, paraît-il, un bien inestimable.* » (Cité par J. Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. IV, p. 145.) — Sur le conflit, chez les Allemands, entre l'idée d'unité et celle de liberté, cf. Lévy-Brühl, *l'Allemagne depuis Leibniz* (1890), p. 455 et sq.

trale est leur propriété, et l'acte par lequel la France se l'est donnée n'est autre que l'acquisition par elle de sa souveraineté nationale. J'indiquerai d'autres libertés, plutôt morales que politiques, qui, elles, n'étaient nullement impliquées dans la souveraineté nationale, au point que beaucoup d'entre elles étaient encore à obtenir alors que cette souveraineté était depuis longtemps acquise : la liberté d'écrire, de parler, de se réunir, de s'associer, de pratiquer telle ou telle religion; on sait par quelles luttes séculaires la France est parvenue à se donner ces libertés et que, là encore, il lui a fallu renoncer à rien attendre de ses rois, voire de ses rois constitutionnels, lesquels, en raison de leur formation catholique, ne pouvaient pas comprendre que leur autorité fût seulement de nature politique et ne s'exerçât pas aussi dans l'ordre moral[1]. Mais surtout je parlerai de certaines libertés octroyées aux parties en tant que groupes, aux provinces, aux districts, aux communes, et dont il semblait particulièrement souhaitable pour la France qu'elles existassent et parvinssent à faire équilibre à l'autorité centrale.

L'histoire de cet équilibre, pour être moins éclatante que celle de l'équilibre entre l'autorité et la liberté individuelle, n'en est pas moins dramatique. Florissante et à peu près respectée aussi longtemps que le pouvoir central ne connaît encore que des tâches relativement modestes et ne prétend pas encore à une violente affirmation de lui-même[2], l'autonomie des provinces est systématiquement comprimée dès le début du XVIe siècle; dès le règne de François Ier, les assemblées provinciales se voient présider par un agent du roi, gouverneur délégué du pouvoir central et investi d'attributions militaires; les communes sont privées du droit d'élire leurs maires, lesquels sont nommés par le roi; l'autorité des magistrats provinciaux

1. Sur les atermoiements de la Restauration, de la Monarchie de Juillet, du second Empire, à donner, puis à reprendre la liberté de la presse, le droit de réunion, etc..., voir Seignobos, *op. cit.*, I, 147, 150, 206.

2. Surtout aussi longtemps qu'il a besoin des assemblées provinciales pour s'assurer l'impôt extraordinaire. On sait que beaucoup des États provinciaux (cf. H. Prentout, *Les États provinciaux de Normandie*) sont nés de la nécessité où s'est trouvée la royauté de faire consentir les diverses classes de la société à un impôt extraordinaire dépassant le contrat féodal. Aussi un grand nombre d'entre eux déclinent-ils quand, à partir de la guerre de Cent ans, le roi touche lui-même les subsides.

commence à faire place à celle des intendants de justice, police et administration (ceux-ci, d'ailleurs, en tant qu'ils se substituent aux trésoriers de finance, dynasties détestées, sont bien vus de la province). Bientôt, avec l'apogée du pouvoir royal, les États provinciaux se voient retirer leur principale liberté; Richelieu refuse à ceux du Languedoc le droit de voter l'impôt; puis la plupart d'entre eux sont supprimés; les autres, convoqués uniquement par la royauté, composés de créatures à elle, réduits à des sessions de plus en plus courtes, contraints à voter sans délibérer, sont amenés à l'entière impuissance; en même temps les communes, en raison de leur incapacité à faire régner quelque équité dans l'élection de leurs conseils et à gérer leurs finances, tombent, malgré leur résistance, sous la tutelle administrative; en 1680, les autonomies locales sont totalement détruites[1]. — Elles réussissent à reparaître cent ans plus tard, en 1778, et avec une très heureuse répartition entre la représentation royale et la représentation provinciale, sous l'espèce des assemblées de Berry et de Haute-Guyenne, dont le principe est, en 1787, étendu à la France entière (principe toutefois combattu par les ordres privilégiés, en raison de la majorité que le nouveau système donnait au tiers état dans ces assemblées). — Avec la Constituante, l'équilibre nécessaire à la France est de nouveau rompu, mais dans l'autre sens; c'est l'autorité centrale, cette fois, qui est sacrifiée aux pouvoirs locaux; communes, districts, départements forment maintenant autant de pouvoirs indépendants, élus uniquement par les peuples et sur lesquels le centre, en supprimant l'intendant et le subdélégué, se refuse à exercer aucun contrôle. Les effets de ce régime, notamment la non-rentrée des impôts, et bientôt les nécessités de la guerre amènent la Convention, tout en maintenant en principe les conceptions de la Constituante, à violemment comprimer les libertés locales par ses représentants en mission, qui reprennent l'office des intendants de l'ancien régime, avec en plus la guillotine à côté d'eux. — Ces libertés sont totalement étouffées par Napoléon, avec qui les conseils de département, d'arrondissement et les

1. Voir Lavisse, *Louis XIV*, t. I : « Luttes contre toutes les sortes d'autonomie. »

conseils municipaux sont nommés par le centre et sont sous l'autorité absolue du préfet, également nommé par le centre. — Après la chute de la Restauration, les provinces (lois de 1831 et de 1833) retrouvent quelque autonomie : les agents d'exécution (préfets, sous-préfets, maires) sont nommés par le pouvoir, tandis que les conseils de contrôle, dans le département, l'arrondissement et la commune, sont élus par les citoyens; toutefois cette autonomie est encore infime; toutes les affaires importantes des départements et des communes se traitent à Paris, dans les bureaux des ministères; ceux-ci laissent peu de chose à faire au préfet, et celui-ci, armé de la loi, ne laisse rien à faire aux conseils. — Sous le second Empire, les préfets récupèrent beaucoup des attributions accaparées par les ministères. — Enfin, avec la troisième République, qui restitue aux conseils généraux l'élection de leur président et de leur bureau, qui leur permet de nommer une commission départementale par laquelle ils peuvent continuer, dans l'intervalle de leurs sessions, à contrôler le préfet, qui rend de nouveau les maires éligibles dans toutes les communes, l'autonomie régionale a recouvré quelque existence.

Toutefois, en dépit de ces derniers contre-mouvements et de leur importance, la France continue de subir presque intact le mécanisme bureaucratique et centralisateur que lui appliqua Napoléon. Les responsables du maintien de ce système sont : d'abord, les partis politiques dont on a pu dire[1] que, si tous, dans l'opposition, l'ont déclaré oppressif, tous, arrivés au gouvernement, l'ont maintenu comme instrument de pouvoir[2]; ensuite le peuple, exempt de révolte contre une domination centrale qui au fond émane de lui, dont il peut changer les chefs par son bulletin de vote, et assez indifférent à l'action qu'il pourrait exercer sur elle par le moyen de groupements intermédiaires. On sait la sévérité de certains penseurs pour les peuples qui acceptent une telle centralisation[3]. Ce qu'on ne saurait nier, c'est

1. Seignobos, *op. cit.*, t. I, p. 281.

2. Voir dans Liard, *L'enseignement supérieur en France*, t. II, ch. II, la série des actes par lesquels la Restauration, en ce qui concerne l'Université, rend la centralisation encore plus forte que sous l'Empire.

3. Peuples « préparés pour la conquête. » (Tocqueville.)

que, si l'équilibre entre l'autorité du centre et les initiatives régionales est une des conditions que devait réaliser la France pour vraiment former une nation, il y a là une condition que, du moins jusqu'à ce jour, elle n'a pas su se donner; à moins que, comprenant que la première nécessité pour elle est d'être toujours prête pour l'état de guerre, elle ne réalise, au contraire, une condition de son existence en ne satisfaisant jamais qu'incomplètement ses besoins de libertés secondaires[1].

7. *Les Français veulent que l'autorité soit transcendante à leurs divisions.*

Je dirai enfin une autre condition que devaient encore acquérir les Français en ce qui concerne l'autorité, s'ils

1. Ceux qui regrettent que la revendication des libertés provinciales n'ait pas triomphé davantage dans l'histoire de la France oublient que, jusqu'à une date fort avancée, cette revendication a très souvent coexisté, chez ceux qui la soutenaient, avec une totale absence de patriotisme, du moins avec une totale absence du sentiment de l'unité française : à propos de ces États de Languedoc, que Louis XIV supprimait, Lavisse déclare qu' « ils ne voyaient pas au delà de l'horizon provincial, ou plutôt, du côté de Provence et du côté de Gascogne, ils voyaient l'étranger » (il va jusqu'à dire qu'ils ne représentaient même pas la province, et montre qu'en mainte circonstance ils méconnurent ses intérêts généraux); encore en plein XVIIIe siècle, une importante partie de la noblesse de Bretagne n'hésite pas, pour mieux faire respecter les franchises de la région, à faire appel à l'étranger contre la royauté. (Conspiration Pontcallec, 1717-1720; sur cette dernière insurrection de la féodalité contre la monarchie, voir A. de la Borderie, *Revue de Bretagne et Vendée*, 1857-1858.)

Je dirais encore que la revendication des libertés locales est une affirmation de réalités *matérielles et concrètes* contre la réalité *morale et abstraite* qui, selon moi, constitue la nation. « La commune, déclarait Bonald pour défendre les libertés locales, est un corps plus réel, plus solide, plus visible que le département ou le royaume, qui sont plutôt des corps moraux. » C'est cette sensibilité à ces « corps moraux » plutôt qu'aux « corps visibles » qui fait que les hommes se sont élevés du village à la nation, et s'élèveront peut-être un jour à la supernation.

Pour cette question, je ne saurais trop recommander l'opuscule précité de M. Léon Dubreuil : *L'idée régionaliste sous la Révolution*. La thèse de l'auteur est que la coexistence d'un fort pouvoir exécutif et de beaucoup de libertés locales (sutout municipales) était le vœu de maint révolutionnaire et qu'elle a échoué, en grande partie, par la faute de la royauté, devenue soudain réactionnaire; et aussi que l'uniformité administrative de la France, voire la primauté de Paris sur la province, n'est point, comme on le dit souvent, l'œuvre de la Révolution, mais lui est, en fait, très antérieure et constitue, pour la France, une manière d'être en quelque sorte « préétablie. »

voulaient être une nation : il fallait qu'ils voulussent que l'autorité dominât leurs luttes intestines, qu'elle se posât sous un mode qui comprend tous les partis en ce sens qu'il les dépasse, qu'elle fût *transcendante* à leurs divisions. Je dis qu'il fallait qu'*ils* voulussent cette nature de l'autorité; et, de fait, le primat du centre sur les dissensions des parties n'est vraiment le signe de la volonté, chez une collection d'hommes, de former une nation que s'il est l'effet d'une sorte d'*ordre* donné au centre par les parties, lesquelles, se sentant incapables de renoncer d'elles-mêmes à des luttes qu'elles savent meurtrières pour l'ensemble, veulent, au fond d'elles, qu'une force supérieure les arrête dans cette démence et tacitement confient au centre cette fonction; il est dénué de toute signification nationale et généralement sans effet quand il n'est voulu que par le centre et s'exerce sur des parties qui ne sont nullement lasses de leurs déchirements réciproques. L'histoire de la France offre plusieurs de ces tristes spectacles où la bonne volonté pacificatrice du centre échoue devant le désir qu'ont les parties de continuer de s'entre-égorger; ici, c'est Catherine de Médicis essayant, dès le début des guerres de religion, de conjoindre les belligérants dans l'idée supérieure de royauté[1]; c'est le Chancelier de l'Hôpital les invitant à dissoudre leurs noms haineux de huguenots et de papistes dans le seul « nom de chrétiens »; là, c'est la Constituante s'efforçant d'arrêter les furies des déchristianisateurs et de leurs adversaires au nom de la nation; plus tard c'est un ministre de la Restauration, contraint de quitter le pouvoir pour avoir essayé de concilier les deux France, dont l'une voulait continuer d'exterminer l'autre[2]; plus tard encore, c'est

1. Aux États de 1576, la noblesse et le clergé votent l'abrogation de l'édit de pacification et la reprise de la guerre civile; une partie du tiers ordre, notamment la députation de Paris, vote dans le même sens.

2. C'est l'émouvant langage de Martignac à la Chambre des Pairs, lors de sa démission : « Que devions-nous faire? Nous mettre à la tête d'un parti et le conduire à la guerre contre l'autre? Perpétuer les haines, élever dans un état d'hostilité constante les générations qui devaient suivre, constituer à jamais deux camps ennemis au centre de la patrie et ne lui laisser espérer la paix que par la destruction d'une partie de ses enfants? Nous n'avons pas compris ainsi notre devoir. Ministres du Roi en même temps que citoyens de notre pays, nous avons cru que nous devions... rapprocher des hommes destinés à vivre ensemble sous

Napoléon III, dont la volonté déclarée, en s'élevant à l'Empire, est de terminer toutes les haines civiles des Français — des blancs et des bleus, des cléricaux et des libres penseurs, des bourgeois et des prolétaires — et qui réussit seulement à ce qu'au lendemain de sa chute ces haines, exaspérées d'avoir été tenues en respect pendant vingt ans alors qu'elles ne le demandaient pas, se déchaînent, durant les dix premières années de la République, avec une rage accrue d'autant. Dois-je dire que ce primat du centre sur les parties est également dénué de toute signification nationale quand le centre l'exerce parce qu'il en a reçu le mandat, non pas de la nation, mais d'un seul groupe de citoyens, la transcendance aux factions n'étant alors, selon ce groupe, que l'écrasement de celles qui lui déplaisent?

Cette aspiration d'une collection d'hommes vers une autorité centrale qui prime leurs divisions est le signe d'un désir d'existence nationale très avancé; elle n'apparaît que fort tard dans l'histoire d'une nation. Je n'ai pas besoin de dire que les habitants de la Gaule en furent totalement dénués; je ne la vois guère davantage parmi les guerres civiles qui ensanglantent la France au moyen âge; elle m'y semblerait d'ailleurs peu utile, vu que les grands courants de passion morale, qui font de ces sortes de guerres des mouvements profonds et par suite les rendent vraiment meurtrières pour l'ensemble, n'existent point alors; l'entretuerie des Armagnacs et des Bourguignons ne met en branle que des politiques d'hôtel et ne tourne nullement le fond de la France contre lui-même; ces guerres vraiment meurtrières apparaissent au contraire, et éminemment, avec les guerres de religion, et avec elles apparaît alors chez les Français, le jour où elles menacent de tourner au suicide national, l'appel (c'est leur recours à Henri IV) à une autorité transcendante aux factions; de même apparaît-il, lors des déchirements de la Fronde, par leur soumission à Louis XIV; mais surtout il apparaît, et vraiment s'établit, à l'heure qu'il est le plus nécessaire, j'entends à partir de la Révolution, quand existent désormais deux France, dont la haine réciproque, plus riche et

une loi commune. Nous avons parlé aux uns du Roi, nous avons parlé aux autres de la Charte. » (Cité par S. Charléty, *La Restauration.*)

plus durable que toutes celles qui avaient jusqu'ici divisé les Français, menace continûment leur nation de destruction; il apparaît par leur recours à Bonaparte, à Louis-Philippe, à M. Thiers; il fonctionne d'une manière quasi continue depuis la fondation de la troisième République. On a dit[1] qu'un des principaux offices de l'autorité en France depuis cette date a été d'y maintenir le pacte social par-dessus deux conceptions politiques essentiellement opposées qui possèdent les Français et les dressent en bataille constante les uns contre les autres; on a moins dit que l'autorité n'exerce, au fond, cet office qu'avec le consentement de l'ensemble et en quelque sorte sur sa demande. C'est une des admirations de l'historien de voir les Français se répartir en deux camps qui se font une guerre à mort, et, dans leur résolution de demeurer une nation, se doter d'un pouvoir qu'ils chargent d'empêcher qu'aucun d'eux ait jamais totalement raison de l'autre.

8. *D'une difficulté spéciale à la France quant au problème de l'autorité. De l'*éternel factieux.

Enfin je dirai encore une difficulté avec laquelle les Français avaient et ont toujours à compter, en ce qui regarde le problème de l'autorité; je veux parler d'une volonté insurrectionnelle d'un caractère spécial, éminemment propre à leur race, et qui met chez eux, depuis plusieurs siècles, l'autorité en péril d'une manière périodique et très particulière. Cette volonté insurrectionnelle pourrait être dite de nature artistique, parce qu'elle semble chercher sa satisfaction dans son exercice même au moins autant qu'en des résultats précis, et doit donc être soigneusement distinguée de mouvements organisés en vue d'un but bien défini, comme la destruction d'un régime ou la restauration d'un autre. Elle est une véritable constante de la France, et on la trouve tout au long de son histoire. Ses principales manifestations sont : l'agitation des Bourguignons sous la minorité de Charles VI, la ligue du « Bien public » conduite par le dauphin contre Charles VII, la « guerre folle » menée par Louis d'Orléans contre Charles VIII, la Ligue (encore qu'elle comporte aussi des

1. Seignobos, *op. cit.*, II, 1220-1221.

mouvements dont le but est très pratique), les troubles fomentés par Gaston, frère du roi, sous la minorité de Louis XIII, la Fronde, la conspiration Cellamare, le Boulangisme, la ligue de la « Patrie Française » au temps de l'affaire Dreyfus, l'agitation de l'Action Française. Ces assauts ont généralement pour conducteur premier un monde de grands, impatients du rôle subalterne où les relègue l'autorité, et de personnes ardentes et oisives, assoiffées d'émoi et d'action (beaucoup de femmes et de jeunes gens), auquel accourt très vite s'adjoindre un bas peuple orgueilleux et féroce, toujours prêt à jouer du couteau contre un pouvoir qui n'est pas le sien (c'est la classique alliance des ducs et des bouchers, qu'on voit au temps des Cabochiens, de la Fronde, du Boulangisme, de l'affaire Dreyfus); puis, depuis l'établissement de la démocratie, un clergé toujours virtuellement dressé contre une autorité à prétention laïque; une certaine bourgeoisie mécontente d'un régime qui fait toujours trop de place aux revendications ouvrières; un monde de petites gens, essentiellement haineux des pouvoirs anonymes et occultes dont les Parlements sont le symbole; un grand nombre d'artistes, organiquement hostiles à un gouvernement « sans éclat »; la totalité des personnes dites snobiques, naturellement pleines de rancœur contre un régime qui professe l'égalitarisme[1]. Autrefois en coquetterie avec l'étranger (la faction bourguignonne faisait appel aux Anglais; la Ligue, la Fronde, la conspiration Cellamare aux Espagnols), ces factions, depuis la Révolution et l'extension du sentiment national, montent à l'assaut de l'autorité au nom du patriotisme, dont elles proclament qu'elles ont le monopole et que celle-ci est dépourvue; elles ne prétendent pas changer la forme du gouvernement, mais se donnent, au contraire, comme devant l'exercer dans son véritable esprit, que l'autorité méconnaît. Elles clament : « C'est nous la vraie démocratie[2]! » En raison

1. J'ai analysé ces diverses composantes dans un travail antérieur. (Note sur la réaction, *Nouvelle Revue Française*, août 1929.)

2. L'insurrection du 13 vendémiaire se faisait au nom du « droit républicain violé ». Déjà, la ligue du Bien public prétendait faire la guerre non pas au gouvernement royal, mais au « mauvais gouvernement » de Charles VII. Le boulangisme déclarait poursuivre le renversement, « non du gouvernement, mais des hommes qui gouvernent ».

de leur caractère artistique, elles ont naturellement Paris pour siège et bénéficient de sa puissance. Elles trouvent généralement pour meneur un personnage d'allure guerrière, ami du risque, insolent à l'adversaire, se plaçant résolument au-dessus de la loi, sorte de constante française, lui aussi, qui reparaît tout le long de notre histoire et s'appelle tour à tour Jean sans Peur, François de Guise, Beaufort (le roi des Halles), le général Boulanger, Léon Daudet; personnage éternellement cher à une certaine France, qu'il aide à trouver odieuse l'autorité légale, avec ses mœurs civiles, prudentes et modérées. Ces insurrections, en raison même de leur caractère artistique et donc en quelque sorte désintéressé, n'ont pas laissé de constituer, à de certaines heures, de graves périls pour l'autorité. La France, grâce au bon sens de l'ensemble de son peuple (notamment de sa province), a vu le pouvoir central, aux prises avec ces difficultés, finir toujours par en sortir vainqueur et même renforcé. Ce n'est pas une des moindres merveilles de son histoire.

V

DE L'AVENIR DE CETTE VOLONTÉ

Une nation est un plébiscite de tous les jours.

RENAN

Me voici arrivé au terme de mon propos, qui était de considérer les principales conditions qui font que les Français forment aujourd'hui une nation et de suivre par quelles voies ils sont parvenus à se les donner. Une question maintenant se pose naturellement à mon esprit : Quelle est, en raison même du travail historique qui les soutient, la solidité de ces conditions? Quelle est leur puissance de résistance aux forces tendant à les détruire? Quelles sont, en d'autres termes, les chances de durée de la France en tant que nation? Beaucoup de personnes répondront tout de suite que, quelles que soient ces chances, elles seraient grandement accrues si la France commençait par bannir ceux de ses membres qui se posent de telles questions, au lieu de tenir l'éternité de son

être pour un article de foi, hors de toute discussion; on verra plus loin que je suis assez prêt à partager leur sentiment.

Pour ce qui est de l'union des Français en un seul groupement politique, il semble que cette condition, pour autant que le philosophe accepte ces grands mots, leur soit définitivement acquise. Fortifiée récemment par de terribles épreuves supportées en commun, la volonté séculaire qui sous-tend cette condition fait tellement bien partie maintenant de l'âme des Français qu'ils ne la formulent même plus à leur esprit. On peut penser que même de graves désastres extérieurs ne la mettraient pas en péril. Si l'on excepte l'Alsace, dont je ne suis même pas sûr qu'elle justifie cette exception, les aspirations séparatistes, dans les deux ou trois provinces où elles s'énoncent, semblent devoir être longtemps le propre d'infimes minorités qui font sourire l'ensemble de leurs concitoyens. Toutefois, l'union des habitants d'une contrée en un même groupement politique n'est qu'une des conditions nécessaires à leur existence comme nation.

En ce qui regarde l'indépendance de la France à l'égard des volontés de domination de l'étranger, notamment de la domination romaine, et la nécessité de concilier cette indépendance avec l'attachement des Français à l'institution catholique, le merveilleux équilibre auquel, après tant de luttes, la France a su atteindre reste toujours menacé, en raison précisément de ce qu'il a de merveilleux. Il semble qu'il soit toujours à craindre que la volonté d'indépendance à l'égard de l'Église, tournant à l'absolu avec l'État laïque, cesse de supporter ce minimum d'ingérence romaine dont le catholicisme des Français, si accommodant qu'il soit, n'admet pourtant pas de se passer et qui peut, s'il n'est pas observé, les pousser jusqu'à envisager de rompre le pacte national[1]. On peut aussi se demander si la volonté d'indépendance de la France à l'égard de l'Église ne se trouve pas en péril avec une bourgeoisie de plus en plus inquiète pour son hégémonie et ne

1. Ils ont fait toutefois ici de grands progrès dans la tolérance; en 1791, la rupture du gouvernement avec Rome a produit (Mathiez) la révolte des catholiques et, par suite, la Terreur; la même rupture, lors du ministère Combes, n'a évidemment rien suscité de pareil.

voyant de salut que dans une soumission totale à la gardienne suprême et vingt fois séculaire du principe d'autorité; il n'est pas indifférent de constater, chez cette classe, depuis la deuxième moitié du XIXe siècle, exactement depuis les menaces socialistes de 1848, une inféodation à l'Église — voire une inféodation politique (je pense à son approbation de la politique romaine du second Empire)[1] — qui tranche singulièrement avec son attitude en face des mêmes questions avant cette date, par exemple en face de la politique cléricale de la Restauration. L'Église, qui a l'éternité pour elle, aurait peut-être tort de croire que la domination de la France lui soit à jamais perdue.

Une autre condition de l'existence de la France dont l'acquisition me semble encore bien moins définitive, parmi les conditions relatives aux rapports de cette nation avec l'extérieur, est son indépendance à l'égard du monde germanique. Conjuré à Bouvines, à Rocroy, à Denain, à Valmy, à la Marne, le danger que les masses d'outre-Rhin constituent pour la France n'a pas été supprimé par le traité de Versailles, pas plus qu'il ne l'avait été par la paix de Westphalie, et il semble bien qu'il ne pouvait pas l'être; il semble qu'il soit dans la logique du monde, qu'il soit comme une donnée de la France depuis la chute de l'Empire romain, pour ne pas dire depuis que les Asiatiques ont entrepris leur course vers l'Occident; on peut même penser parfois qu'il ne fait que commencer, quand on songe à l'unité nationale que ces masses possèdent aujourd'hui et dont la France a eu la chance qu'il leur ait fallu dix-huit cents ans pour l'acquérir; et aussi aux incroyables fautes que leurs chefs ont commises dans la dernière guerre et dont il n'est pas prouvé qu'ils les commettront toujours.

Dans ces conjonctures, il semble irréfutable qu'une attitude des Français pleine de péril pour leur existence nationale serait de cesser de veiller à leur frontière de l'Est, de relâcher leur sens de l'ennemi à l'égard du monde d'outre-Rhin. On peut toutefois en concevoir une autre, peut-être aussi dangereuse, qui serait d'y veiller trop, de refuser toute attention à d'autres problèmes essentiellement vitaux peut-être pour

1. Aussi à la disparition totale, chez elle, du gallicanisme.

eux[1]; de persister dans une irréductible hostilité à l'égard d'un voisin qui ne la justifierait plus, de refuser une alliance, qui pourrait être d'autant plus sincèrement offerte qu'elle ne le serait que par intérêt, et pourrait constituer pour la France une longue garantie d'existence; de demeurer aveuglément bloqués dans l'ancien esprit de guerre, dans l'ancienne conception des rapports internationaux, alors que de nouveaux rapports surgiraient, qui rejetteraient fatalement aux rangs subalternes les groupes qui ne les comprendraient pas. L'avenir de la France dépendra ici, comme pour tout organisme, de sa justesse de perception à l'égard du monde extérieur, de sa sûreté à en reconnaître les vraies dispositions, avec le double écueil de croire que ces dispositions changent alors qu'elles ne changent pas ou de croire qu'elles ne changent pas alors qu'elles changent. Et certes, la France n'est pas dénuée d'hommes qui semblent posséder cette précieuse sensibilité. Encore faut-il qu'elle les accepte pour guides.

Continuant de réfléchir aux conditions que la France doit présenter dans ses rapports avec l'extérieur pour persister en tant que nation, on peut encore se demander s'il ne serait pas nécessaire que la volonté de s'accroître aux dépens d'autrui, laquelle a, pour une part, fait cette nation, comme elle a fait toutes les grandes nations, se poursuivît encore chez les Français; s'il ne serait pas utile qu'ils fussent encore capables de vouloir une guerre de conquête, et si l'on n'est pas fondé à dire que, soit moralité, soit goût de leur repos, ils sont devenus fermés à une telle volonté[2]. Plus généralement, on peut se demander s'il ne se pourrait pas qu'un jour vînt pour la France (l'histoire de tous les grands peuples a connu de tels tournants) où une grande entreprise guerrière serait indispensable à son existence et s'il n'est pas permis de penser qu'elle s'y refuserait. Il faut bien dire que les nations démocratiques sont particulièrement exposées à ces meurtrières déficiences, avec leur haine de l'aventure, leur inaptitude aux

1. Voir dans Vidal de la Blache (*Tableau de la France*, p. 382; *La France de l'Est*, sub fine) le danger que court la France si elle persiste à ne point se considérer davantage comme une puissance maritime. Déjà Colbert, Vergennes, eussent voulu qu'elle fût surtout un État maritime.

2. Je songe particulièrement à l'impopularité de la guerre du Maroc en 1927.

grandes perspectives, leur réprobation de la violence, leur impuissance à faire un sacrifice immédiat en vue d'un avantage lointain; on peut affirmer que peu de démocraties auraient joué la partie dont Bismarck est sorti avec la charte de l'Empire allemand à la main. La France démocratique s'en tirera peut-être comme lors de ses dernières conquêtes coloniales : profiter de la violence — et la condamner.

Si je passe maintenant au problème de l'autorité, je crois pouvoir dire que l'établissement d'une autorité centrale est une condition d'existence nationale désormais acquise aux Français, quels que soient les régimes qu'ils adopteront et malgré les frustrations qu'apparemment elle imposera toujours à leur besoin de libertés régionales; il semble qu'elle ne serait pas atteinte par un heureux coup de force de l' « éternel factieux », ni par l'avènement du gouvernement d'une secte, en admettant que l'un et l'autre ne s'appliquassent pas, dès le lendemain de leur victoire, à oublier leur origine et à se faire les ministres de l'ensemble des Français. Une acquisition plus menacée, en ce qui regarde l'autorité, est l'équilibre obtenu entre son attention aux besoins de l'intérieur et à ceux de l'extérieur; il est toujours à craindre ou bien que les Français veuillent que l'autorité s'occupe principalement des questions de l'intérieur, notamment des réformes sociales, et que, par suite (bien qu'ils refusent, le plus souvent, d'avouer cette conséquence), elle relâche sa vigilance quant aux problèmes de l'extérieur; ou bien qu'ils veuillent, comme Richelieu au lendemain de la prise de Pignerol, qu'elle s'occupe uniquement de l'extérieur, hors de toute attention aux injustices du dedans et aux réformes possibles, chose que toute une France refuserait de supporter et qui ramènerait vite la guerre civile. Là encore, la précarité de l'acquisition tient à sa perfection.

Mais le vrai danger pour l'existence nationale de la France, — tous ceux que je viens de dire ne sont que des aspects de celui-là — ce vrai danger, s'il existe, ne saurait résider que dans l'âme des Français. L'histoire semble montrer, et particulièrement celle de la France, que d'affreux déchirements intérieurs, de lourdes fautes commises dans la manœuvre diplomatique, voire de terribles mutilations imposées par un ennemi victorieux, n'empêchent pas un ensemble d'hommes

de refaire leur existence nationale s'ils *veulent* toujours cette existence; au contraire, on peut dire que la dissolution d'une nation en tant que telle est déjà commencée, même alors que rien apparemment ne la décèle, si la volonté d'être une nation n'existe plus chez ses membres, encore que quelques Philopœmens puissent pendant quelque temps retarder l'heure fatale. Le fameux mot : « On meurt parce qu'on le veut bien » me semble encore plus vrai des nations que des individus. C'est la disparition d'une telle volonté chez les Français, et c'est elle seule, qui sonnerait vraiment la fin de leur organisme. Au surplus, le dernier mot de mon discours est ici impliqué dans le premier : la France, ai-je dit en commençant, a formé une nation par la volonté des Français; elle disparaîtrait comme nation par la disparition de cette volonté.

Quelles formes cette disparition, si elle venait à se produire, affecterait-elle?

Probablement la forme où on l'a toujours vue dans l'histoire : l'attachement exclusif des membres de l'ensemble à leurs intérêts de classe et leur refus de subordonner ces intérêts à l'intérêt de l'ensemble. Certaines personnes croient devoir n'attendre ce mouvement que du monde ouvrier. C'est là une vue optimiste : les classes possédantes ont montré dans l'histoire qu'elles ne sont nullement incapables, elles aussi, de le produire et peut-être, étant donné la nature de l'État moderne, est-ce d'elles qu'il est le plus logique de l'attendre; il n'est nullement déraisonnable d'évoquer une bourgeoisie française qui, trouvant que ses intérêts sont décidément trop lésés par la législation de la France démocratique, ne s'emploierait plus qu'à sauvegarder ses intérêts au mépris de toute considération nationale; c'est ce qui, au surplus, s'est déjà vu, il y a quelques années, par ces familles qui, inquiètes d'un gouvernement qu'elles jugeaient trop acquis aux intérêts du prolétariat, faisaient évader leurs capitaux à l'étranger. Ce qui semble certain, c'est que, ouvriers ou bourgeois, ces Français qui ne connaîtraient plus que leurs intérêts de classe en viendraient vite à faire appel aux hommes de même classe qu'eux par-dessus les frontières, suscitant ainsi dans leur pays cette intervention de l'étranger dont, récemment encore, un historien rappelait qu'elle a

marqué la ruine de toutes les nations qui l'ont provoquée[1]. Un mot célèbre dit que la vie est l'ensemble des forces qui résistent victorieusement à la mort; on pourrait dire que la nation est l'ensemble des forces qui résistent victorieusement aux passions de classe; la fin de la nation serait alors la fin de cette résistance.

La disparition de la volonté chez les Français d'être une nation pourrait encore consister dans l'extinction chez eux d'une certaine foi indispensable à ces sortes d'établissements, et dans la généralisation d'une attitude philosophique nécessairement méprisante pour l'état grossièrement passionnel qu'est l'application d'une collection d'hommes à exister; dans la généralisation de cette forme d'âme qui fait dire à ses desservants : « L'amour de la patrie, belle passion, mais rarement fine et ingénieuse[2] »; plus profondément, dans l'extinction d'une certaine puissance de haine, d'une certaine barbarie inhérentes à toute affirmation d'un moi contre un non-moi, et dans le développement d'un universalisme essentiellement mortel pour cette forme d'existence; bref, dans la propagation d'une morale qui est la charte des clercs, c'est-à-dire d'êtres dont la fonction est de ne vivre que de l'esprit et de détendre le ressort des réalisations terrestres. C'est ici que la France me semblerait sage en bannissant de son sein ceux qui, par la liberté de leurs considérations à son égard, se montrent par trop dénués de cette foi qu'exige sa conservation, et en adoptant comme des dogmes, avec toute la raideur que veut ce mode de croyances, l'idée de l'éternité de son existence, de la nécessité de sa persistance, l'idée que cette persistance est liée à la logique du monde, et aussi l'idée du caractère quasi miraculeux de son histoire, de la nature quasi divine de ceux qui y ont présidé. L'idée qu'un peuple se fait de son histoire me semble un facteur considérable de son avenir. Au reste, l'adoption de tels dogmes, l'attachement à de tels mythes, l'idée de la « déesse » France existe aujourd'hui chez maints Français, et avec toute l'intolérance souhaitable. Et ce spectacle rassure, en même temps qu'il inquiète; on ne peut, en effet, se défendre de penser que les

1. Camille Jullian, *Au seuil de notre histoire*, t. II, p. 27.
2. Saint-Évremond, *Des divers génies du peuple romain*, ch. VIII.

nations ne poussent point ces « Quand même! » à l'heure où elles se sentent toutes-puissantes et inentamées; Claudien ne proclamait Rome éternelle, et assurée par le dessein des dieux de repousser les Barbares, que parce qu'ils étaient déjà dans l'Empire.

Enfin, la disparition de la volonté chez les habitants de la France d'être une nation pourrait se produire parce qu'ils seraient insensiblement attirés vers d'autres groupements que la nation; parce que les hommes s'assembleraient désormais, à la surface du globe, non plus selon qu'ils occupent la même portion de ce globe, mais selon qu'ils relèvent des mêmes intérêts économiques, ou encore — comme le réalise l'union des républiques soviétiques, où peuvent entrer des peuples vivant loin de la Russie — selon qu'ils adoptent les mêmes conceptions morales et politiques. En ce cas, la disparition de la France comme nation ne serait qu'un épisode d'un total changement de l'âme humaine, l'âge des nations ayant été dans l'histoire de cette âme ce qu'est une période géologique dans l'histoire de la terre.

Eadem vis requiritur ad conservandam rem quamad creandam.

Il faut, à une nation, la même force pour durer que pour se créer. Je dirais volontiers qu'il lui en faut une plus grande; parce que, avec le temps, ses diverses parties prennent une entière conscience d'elles-mêmes et de leurs antagonismes irréductibles; parce que de nouveaux modes de groupements viennent séduire l'âme des hommes; parce que l'instinctivisme inhérent au vouloir national s'émousse avec la civilisation; parce que l'élément de foi nécessaire à ce vouloir est, à la longue, corrodé par l'esprit critique, ou bien est attiré vers d'autres lois plus jeunes. Je ne serais pas loin de penser que, pour être une nation, la France a besoin aujourd'hui d'une volonté plus forte qu'au temps de Hugues Capet. Rien ne permet d'assurer qu'elle ne la trouvera pas.

1929-1932.

JULIEN BENDA

TABLEAUX DE BERLIN

Potsdam. — Ce dimanche matin ensoleillé, cérémonie de la Confirmation, dans l'église de la Garnison, à Potsdam. L'église de la Garnison, c'est Frédéric II, c'est ce style Louis XV dont Potsdam délirait, mais ce n'est pas une église. Deux étages de balcons au rebord garni d'arabesques d'or sur fond blanc. Un lieu pour écouter parler quelqu'un, un homme lire les Écritures, si l'on veut, mais se recueillir, y prier, non.

Assistance assez nombreuse, mais froide. Des vides aux balcons, des travées désertes. Et trop de clarté, le jour trop direct dans les yeux. Le jour ne semble jamais assez intense au plein air, mais il doit être manœuvré, travaillé, pour demeurer supportable dans une nef, comme dans une chambre. L'église catholique l'avait compris, qui plaçait un écran de vitres de couleur, entre la prière et la clarté nue du ciel.

Si je n'étais conduit ici pour observer, je ne penserais pouvoir parvenir au recueillement. Voilà ce qui partout contrarie mon instinct ou mon atavisme, mon éducation, dans les églises du culte réformé, une manière de m'empêcher de m'abandonner, de me pleurer ou de me chérir.

La voix d'un autre couvre mes appels. Une volonté se substitue à ma faiblesse salutaire, à cette atonie passagère que cause l'atmosphère d'une chapelle catholique. Au grand jour, je me reprendrai; peut-être ne me reprendrai-je que trop. Ici, je me sens un chrétien qui doit écouter Dieu, sans plus! Le pasteur qui sert de porte-voix au Seigneur, ce

matin, emploie des accents rudes. Il s'adresserait à des soldats dans un camp, qu'il ne parlerait ni plus haut, ni plus sec. Et, peut-être, pour des soldats, ses intonations ne seraient-elles pas d'un prêtre. Les mots allemands font autour de l'Évangile un fracas qui évoque bien plus l'exercice des recrues que la parole de Jésus. Les accents de celui qui calmait les flots, ressuscitait Lazare et parcourait la Palestine, traînant tous les cœurs après soi, devaient être différents. Quelle décharge de mousquets nous évoque la voix de ce pasteur allemand, lorsque nous pensons entendre la suave éloquence galiléenne.

Dans l'auditoire, personne ne bronche. Le tympan des oreilles prussiennes est d'une résistance à toute épreuve. Les filles qui doivent recevoir le sacrement s'avancent et reçoivent sur la tête une grêle de mots rugueux; puis vont se rasseoir, satisfaites — et confirmées. Des garçons les suivent. Le pasteur continue. Mais, à travers la mousqueterie de ce soliloque se déroulent les accords des grandes orgues. Massenet n'a rien écrit qui veuille engourdir et caresser avec plus de subtilité. C'est un débordement de gentillesses sensuelles, au milieu desquelles s'insinue vaguement, pendant une seconde, à la cantonade, un appel wagnérien, d'ailleurs promptement refréné. Source d'enchantement, les grandes orgues respirent, halettent, exhalent les soupirs de cette voluptueuse félicité que gâte un pétale de rose replié, — tandis que la voix bottée « confirme » les garçons. Cet antagonisme, je le devine fréquent dans le caractère allemand. Mais quel pays, quels habitants, quelles mœurs n'offrent point des contrastes que l'on croirait difficilement unir? Ils ont leur attrait, ils charment, peut-être même parce qu'ils blessent, et profanent dans le subconscient quelque jardin que les Français appellent France et auquel chaque homme, ici-bas, donne d'ailleurs, tour à tour, le nom d'un amour ou celui d'un pays.

Autour des piliers qui supportent les balcons, les étendards des régiments de la garnison forment des faisceaux serrés. Ils sont souvent blancs, brodés de noir et d'argent. Ils ont été composés par des artistes. Jadis, ils accompagnaient les uniformes de parade. Mais, aujourd'hui, ils ne

semblent plus être là qu'en dépôt. Dieu les garde. C'est un vestiaire. On respire une senteur de belle caserne élégante, tandis qu'au faîte de la tour un jeu de petites cloches d'un métal surveillé multiplient des sonorités, jouent avec les quarts et les demies, comme un instrumentiste international promène à travers le monde un numéro longuement préparé. Depuis longtemps, toutes les quinze minutes, les carillons de Potsdam recommencent leur brillant exercice, en se jouant des heures. Et j'en goûte le petit divertissement auditif, qui fait pendant quelques instants tourner les secondes comme des ballerines, tandis que le pasteur, qui a repris le livre de Dieu, achève d'une voix de colonel passant une revue la lecture d'un verset lourd de miséricorde.

A la sortie, braves personnes de province, messieurs portant des chapeaux haut de forme qui ne semblent guère avoir changé depuis Schopenhauer ou Henri Heine. Rassemblement à la porte. Enfants confirmés, demoiselles guindées, mères à jamais vêtues de noir.... Je rentre dans l'église, lire l'inscription placée par la garnison de Potsdam à la mémoire des marins morts pendant la guerre et respirer la mélancolique senteur des plantes vertes disposées pour la cérémonie et qui n'évoquent, dans leurs pots de terre, ni la nature, ni Dieu, ni ce Frédéric illustre, qui assiste peut-être à l'inutilité de ses efforts... Où s'est-il immobilisé, à la tête des masses vivantes tout en chair et en sang, qu'il précipitait à la gueule des canons ou sur la pointe des baïonnettes ennemies?

Quelles manœuvres, quels spectacles commandent les guerriers morts?

Et d'où?

***

Sans-Souci. — *Sans-Souci* représente un homme, comme le hameau du parc de Trianon est à l'image d'une femme. Dans son petit palais égoïste, au rez-de-chaussée alourdi de cariatides épaisses, Frédéric II se plaît à tenir le rôle d'un gentilhomme français. Comme après lui la reine Marie-Antoinette va jouer à la fermière normande. Pouvons-nous demeurer sans émotion dans cette bibliothèque en rotonde

de *Sans-Souci*, où chaque livre est français? Snobisme de prince, dit-on, et de guerrier qui aime les arts. Nous avons connu, en effet, des compatriotes, de bons bourgeois sédentaires, chez lesquels le fumoir ou la chambre, la salle à manger quelquefois, étaient venus de Londres, par l'entremise de Maple ou de Waring and Gillow. Cette mode est d'ailleurs périmée. Nous ne l'imaginons plus que sous les apparences d'une certaine niaiserie.

Mais le snobisme de Frédéric n'est point seulement décoratif. Le roi de Prusse n'est pas, comme le des Esseintes de Huysmans, un maniaque, qui fait répandre des senteurs de goudron dans une pièce éclairée par des hublots, afin de se croire plus sûrement sur la mer. Frédéric a le parler et le goût prussiens en horreur, il le dit, l'écrit, le proclame. Et, s'il s'environne de meubles, de tableaux, de livres français, c'est qu'il éprouve un sentiment certain pour notre art, notre goût et nos mœurs.

Est-ce une faiblesse? Sans doute. C'est toujours une défaillance pour un souverain, pour un guerrier, de n'être pas tout à fait, de n'être pas intégralement de son pays et de son temps. Voyez Napoléon. Je pense à lui dans cette bibliothèque de *Sans-Souci*, où, par tradition sans doute, et témoignant d'une courtoisie extrême pour un Français, le gardien m'a laissé seul, sur ma demande, assis par terre, non loin de la cheminée. Ainsi, je prends possession du logis, pour quelques minutes fugitives. Et je pense à Bonaparte, aussitôt, sans préméditation. Celui-là ne fait rien au goût de l'Allemagne ou de l'Angleterre, ni de l'Italie, qui, pourtant... Il n'accepte même point ce que les règnes précédents lui ont légué. Il ne fait pas venir un Bernin, comme Louis XIV, dont les salons de Versailles évoquent la Rome Pontificale, avec leurs marbres et leurs glaces, leurs plafonds peints et dorés. Il crée, il fait créer des meubles, un style. S'il s'inspire, c'est en remontant aux Césars. Mais, d'ailleurs, sait-il sur quelle chaise il s'assoit, sinon qu'il en va faire un trône, à l'instant.

Frédéric aime le soldat, il en joue, il en couvrirait l'Europe, volontiers. Mais, seul, le soir, en quittant ses bottes, il songe que cette Europe a les yeux fixés sur lui. Il a besoin d'un confident de choix pour aller raconter alors qu'il n'est pas

seulement un capitaine brutal. Il crée un personnage, qu'il est, en réalité, peut-être moins, cependant, qu'il se le figure.

Certes, il reste de première qualité. C'est un homme, c'est un caractère et même un mauvais caractère. Il a des lubies, des inquiétudes, des curiosités. Lorsqu'il s'isole et qu'il choie ses manies, il détache son destin de celui de son pays. Ces quatre murs dont Frédéric se contente, n'emprisonnent guère les rêves de Napoléon. Il a le corps même de la France. Aussi, Napoléon ne construit-il rien pour lui; il n'a laissé les fondations d'aucun Sans-Souci à son usage. Ce que nous conservons à Paris, ce sont deux arcs de triomphe et la Madeleine, commencée pour être un temple à la gloire des armées de la France et dont la Restauration fit une église.

Derrière le grillage de la bibliothèque de Sans-Souci, un livre de Voltaire est ouvert, à la page de garde. Autre snobisme : l'homme de lettres qui écrit en France pour la liberté, contre la Monarchie, vient par une humble dédicace s'enchaîner aux pieds du roi de Prusse, dont il se dit le très-humble sujet. Cette intimité de Frédéric et de Voltaire nous semble aujourd'hui s'être jouée dans une vitrine semblable à celles du Kurfürstensdam et devant laquelle défileraient les badauds. Je n'en conçois pas les liens charnels. Je n'y devine pas d'artères, pas de sang. Ce n'est qu'une combinaison politique, une forme de propagande, dont le Genevois est tout d'abord la dupe, certainement.

Voici mon séjour dans la petite bibliothèque circulaire terminé. Je me lève. Je rappelle le gardien. Visitons la chambre mortuaire, où les successeurs de Frédéric n'ont rien respecté, pas même le plafond qui est devenu pompéien. Seul, le fauteuil de la dernière heure est resté. Il n'est même plus recouvert d'étoffe et c'est à la louange de ceux qui conservent le palais. Moins les reconstitutions nous sont minutieusement restituées, plus elles demeurent évocatrices. Nous préférons apporter avec nous les accessoires ou le mobilier, plutôt que de trouver ce qui ne devrait pas être là.

Les tableaux chéris par Frédéric, dans la première partie de sa vie, à l'âge où le cerveau, le cœur et les muscles travaillent de compagnie, les tableaux sont restés. Très revernis. Très retouchés. Hélas!

***

Watteau n'est supportable que s'il montre la liberté, la spontanéité, l'adresse, savante et tendre, de sa technique. On peut réparer longtemps un plafond de Lebrun et une muraille couverte de couleur par Tintoret. Il y subsiste suffisamment de colonnades, de croupes de chevaux, de nuées et d'avant-bras de guerriers aux biceps noueux pour satisfaire les gens que ne gênent point au-dessus de leur tête ces architectures et ces apothéoses, dont Véronèse et Tiepolo demeurent seuls les grands metteurs en scène, et dans certains palais ou certaines nefs seulement. Une toile de Watteau, c'est un concert pour quelques personnages de choix, à une heure propice, qui collabore avec la musique. Des liens secrets et tendres lient les violonistes et les flûtistes à leur auditoire. La nuit réunira les uns aux autres. Les femmes sont jolies, sensuelles et sans aucune considération pour les rangs. C'est là que Watteau devance son temps. Et par là qu'il se fait aimer. Il supprime les barrières. C'est un fiévreux révolutionnaire en culotte de soie, qui se blottit dans les jupes d'une femme, pour dessiner un mezzetin dansant. Les seigneurs sont-ils instrumentistes, ou les bergers et les militaires, des seigneurs? Peu importe! Les flûtistes vêtus de satin deviendront-ils jamais des hommes? Tout ce que Watteau évoque, Potsdam ne saurait l'offrir à Frédéric, sinon en rêve. Aussi, les toiles de Watteau et leurs succédanés, celles de Pater et de Lancret, s'y retrouvent-elles, partout.

Mais, le seul magicien, c'est Watteau. Lancret obéit déjà aux tyrannies de la maîtresse royale. On sait ce que l'on trouvera sous les habits. Et puis, le génie de Watteau, c'est de nous laisser ignorer comment travaille ce phtisique rêveur, dont les seules aventures sont à peu près celles qu'il aura enfantées et vécues avec son pinceau.

Hélas! quelle lourde main s'est promenée sur tant de délices qui s'effaçaient... Les clartés des cordages, les plis luisants des jupes ont été retouchés, avivés, renouvelés. L'atmosphère s'est évaporée. Ces toiles sont encore bonnes à faire des photographies et des cartes postales, sort dernier,

réservé à toute la peinture, en ce monde, où il faudrait préserver, non refaire.

***

Dans l'étroite galerie de Potsdam, qui semble mener à la chambre d'une petite maîtresse, non à la bibliothèque d'un roi soldat, les tableaux sont accrochés face aux fenêtres, où aucun store n'atténue la brûlure du jour.

Au delà de la cour et de sa colonnade, des ruines féodales, sur un coteau. A gauche, le moulin de Sans-Souci. Bergerie!

Et, plus loin, après avoir erré dans le parc, la demeure officielle, le *Neues Palais*, un grand rectangle rose et blanc, très cour allemande du XVIIIe siècle, où nous retrouvons moins Frédéric que Guillaume II. Dans l'espace vide, entre l'entrée principale et les communs, devant la porte monumentale, aujourd'hui, le désert et le silence. Ce château de Potsdam commence-t-il de connaître les destinées de Versailles? Je le pense, en imaginant les états-majors et les escadrons volants de Guillaume II, qui ne connaissait point la mélancolie de Frédéric, ne pouvait supporter la solitude, se travestissait en Apollon de caserne, pour se donner le change sur la médiocrité de ses conceptions et couvrir, avec des manteaux renouvelés, ce bras difforme qui révélait toutes les tares.

C'est le printemps, les masses d'arbres se camouflent, comme pour la guerre, de brun et de léger cinabre vert. Une puissance terrible et secrète environne le palais fermé. L'âpre et douloureuse attaque du renouveau déchaîne les tumultes que l'homme pressent et ne sait pas encore discerner.

Mais, tout là-bas, derrière une grille, des appels, une main qui s'agite : mon mécanicien désespéré. Il est plus de trois heures, déjà. Je n'ai pas déjeuné. Il a faim!

***

La mort de M. Briand. — Ce soir, vers onze heures, au sortir du dîner, les crieurs de journaux offrent leurs feuilles, sur lesquelles je lis le nom de Briand, en grosses lettres

noires, flanquées de deux traits rouges et, parfois, suivies d'une croix.

La mort de Briand. Les Berlinois achètent les journaux et se mettent à les lire rapidement. Briand : je ne vois que ce nom sur les trottoirs de la place circulaire de la *Kaiser Wilhelm Gedächtnis Kirche*, devant les larges façades illuminées des cinémas, dans les vestibules desquels des pianistes se répondent d'un piano à l'autre, devant les vitrines de *Michels*, les *Trois Quartiers* de Berlin, devant le *Romanisches*, café où se réunissent chaque soir journalistes et artistes. Dans ce succédané du *Dôme*, ne se comptent guère que des Allemands. Les grands cafés du boulevard Montparnasse, kaléidoscopes où les Français se trouvent en minorité constante, même après la crise financière qui a fait repartir tant d'étrangers, sont plus pittoresques. Dans la fumée du *Romanisches*, les mots « Monsieur Briand » reviennent fréquemment, le ton des conversations s'élève. Briand et Stresemann, ces noms s'unissent dans la fumée, au-dessus des verres et des chopes.

Un ami interprète le sens général des conversations de la soirée, qui est pour les Allemands composant le milieu pondéré, dans lequel nous vivons ici, la perte d'une force, d'une tendance favorable qui aidait, qui eût préparé peut-être des conventions destinées à améliorer l'état général de l'Europe. J'exprime l'opinion d'Allemands qui votent pour Hindenburg.

Très tard dans la soirée, les crieurs de journaux brandissent leurs feuilles de dernière heure. L'annonce de la mort subite d'Aristide Briand s'étale en caractères toujours plus épais, à tous les carrefours de ces larges artères du quartier de l'ouest qui rayonnent autour de l'église élevée par Guillaume II, qui en fit les plans et le dessin, à la mémoire de son grand-père Guillaume Ier, la *Kaiser Wilhelm Gedächtnis Kirche*.

Le soir, les vitrines restent violemment éclairées, jusqu'à minuit... La mort d'Aristide Briand, annoncent les camelots, devant les grands magasins du *Kurfürstendam* aux mannequins vêtus des robes du dernier modèle de Paris et coûtant de trente à soixante-quinze marks. Ces vitrines sont plus cérébralement disposées qu'avec ce que nous appellerions

un goût véritable. Le choix des couleurs, des accessoires, celui des mannequins n'est pas particulièrement destiné à donner une impression d'élégance, mais à attirer par l'imprévu des dispositions ou le rapprochement des couleurs. Mais, ce qui frappe bien vite, aussi, c'est la pénurie de marchandises. Auprès des magasins de Londres, ceux de Berlin semblent vides. S'ils sont plus voyants, s'ils ont plus d'originalité, il serait faux de penser que tout ce que l'on peut acheter dans ceux de Berlin soit dépourvu de qualités. Presque toujours, l'article pour hommes se rapproche davantage de ce que nous trouvons à Paris et à Londres. Ce qui est féminin demeure enjolivé ou alourdi; sans que l'on puisse exprimer pourquoi ce qui serait charmant devient banal ou comique. La plupart de ces petites robes, qui tiendraient dans un sac à mains, ou ces étoffes, disposées en grandes bandes dépliées et portant des étiquettes sur lesquelles on lit : *Bouclé diagonal, Jersey fantaisie, Georgette côtelé,* évoquent Paris. Jusqu'à minuit, les vitrines restent éclairées dans les larges voies de ce quartier de l'ouest, qui était encore la campagne, au temps de Guillaume Ier. Et c'est en se promenant le soir, après le dîner tardif, que l'on apprend le goût berlinois qui est à peu de chose près aujourd'hui le même que partout. Un magasin de meubles modernes a des trouvailles d'une robuste et claire simplicité, des sièges beaucoup moins « allemands » que beaucoup de ceux que l'on nous offre fréquemment à Paris. Sans doute, Munich est-il plus lourd, plus prétentieux. Je suis allé cent fois à Londres et je n'avais jamais mis les pieds à Berlin. Mais il est un fait indéniable, c'est que l'on se sent, à Berlin, beaucoup plus rapproché de Paris qu'à Londres.

... La mort d'Aristide Briand. Les camelots tendent leurs feuilles fraîches.

A Berlin, la qualité de Français confère un prestige que l'on ne soupçonne guère. Paris y est la ville où chacun voudrait passer le plus de jours possible. La mère de famille qui a de grands fils, en rêve autant que la demoiselle qui chante et danse au music-hall. J'ai entendu exprimer, ce soir, le même sentiment, à peu d'heures d'intervalle, dans un excellent français, par une dame élevée par une institutrice française, comme l'avaient été sa mère et sa grand'mère, et dans un

français moins pur, par une girl à la jolie voix et aux yeux couleur d'onyx sous des cheveux décolorés. Paris!

L'air susurré par Joséphine Baker, dans je ne sais quelle revue :

J'ai deux amours, mon pays et Paris

m'a été chanté plus d'une fois, fredonné, pendant trois semaines.

Comment n'être pas sensible à ce goût que l'on témoigne ici pour ce qui est français? Par-dessus les atroces souvenirs du passé et les manœuvres des politiciens et des forcenés, l'on voudrait pouvoir imaginer, enfin, comme le rêvait celui qui vient de mourir, quelque apaisement, quelque trêve, ou ces arrangements temporaires et susceptibles d'améliorations que souhaitent tant d'Allemands.

M. Briand offrait le symbole en Allemagne d'une ère nouvelle. Une moitié, la plus importante de la population, soupire après la libération de ces menaces de guerre qui retardent le progrès, gâtent irrémédiablement ce qui nous est accordé de vie fugitive et devraient blesser le cerveau et le cœur de tout individu qui se croit civilisé. Toutes les formes de l'activité ont changé dans le monde moderne. Une amie hier dînait avec moi, venue du Bourget, en quatre heures, en avion, pour consulter un médecin. Je téléphone avec Paris, sans attendre la communication plus de huit minutes. Et les hommes de mauvaise volonté condamnent, en Allemagne et en France aussi (en Allemagne avec certainement moins de raison et plus de violence et de démonstrations qui déroutent l'opinion française), cent millions d'individus à vivre encore comme deux siècles en arrière.

La mort de Briand! Les camelots tendent leurs feuilles noires, devant les filles qui font les cent pas à l'angle d'une rue plus obscure, court vêtues, les jambes fines et certaines ayant aux pieds de petites bottes de toile cirée noire.

***

Jour d'élections présidentielles. — Les élections ont attiré des Français à Berlin, des professionnels de choix et les habituels amateurs de sensations. Ces derniers fussent

venus plus nombreux, sans la crise. Nous vîmes arriver, cependant, des voyageurs curieux, complices et inquiets. Ils s'attendaient à des batailles de rues, à des cortèges menaçants et guerriers. Berlin était calme. Après quelques jours ensoleillés, la neige tombée voulait fondre. Puis le soleil reparaissait avec le froid. La grande cité plate, aux nouvelles rues trop larges, aux avenues interminables, vivait son existence par endroits assez intense mais jamais frémissante.

Ces nouveaux arrivants constataient que ce qui se raconte et ce que l'on suppose, est presque toujours à l'opposé de la réalité. Sur place, il semble que l'on voie à leur véritable grandeur, dans leurs dimensions et avec leurs couleurs propres, les choses que nous nous figurions comme si des verres convexes nous les avaient grossies vingt ou trente fois. On ressent sans cesse l'impression que beaucoup de choses, à Berlin, sont à l'inverse de ce que nous nous attendions à trouver, les gens, plus encore que les choses.

Il n'en fut pas de même, sans doute, dans le Berlin qui suivit 1870 et jusqu'en 1914, le Berlin du décor impérial, créé de toutes pièces sur des réminiscences antiques, l'*Athènes de la Sprée*, comme je me souviens, étant enfant, d'avoir lu ces mots sur la couverture d'un livre, dont je n'ai jamais su le nom de l'auteur.

Depuis la guerre, on a prodigué pour de médiocres dilettantes des peintures, sans doute excellentes, de Berlin, mais certainement aussi peu véridiques que l'étaient les tableaux et les livres qui se qualifiaient, alors, d'avant-garde. Pendant dix ans, une jeunesse trop pressée n'aura laissé d'un temps, entre tous surprenant, que des images linéaires ou brouillées, des colorations extravagantes, des récits heurtés, chargés, télégraphiques, des ombres rectilignes et des lumières d'une crudité privée de toute atmosphère.

Les périodes où l'art ne guide plus un temps et n'en subit que les malaises, et les exagère, sont heureusement fugitives. La réaction s'opère. Ce qui est admis de Berlin, en Europe, aujourd'hui, est presque partout inexact. Pour ma part, je n'ai vu ni brochures homosexuelles affichées aux devantures des marchands de journaux, ni spectacles licencieux, ni débauche. Les mises en scène de Reinhardt sont de pre-

mière qualité, cela est réel. Je me demande ce qu'on doit raconter de Paris, d'après les kiosques des boulevards et leurs infâmes trottoirs.

Les Allemandes sont souvent brunes et souvent minces, les hommes ayant le crâne rasé doivent être un article uniquement d'exportation, ce qui est un tort évidemment, pour la propagande. Mais je n'en rencontre jamais ici.

Je le devinais, les visiteurs qui débarquaient à Berlin pour les élections n'osaient pas se montrer trop déçus.

Ils se rattrapaient sur les quartiers de l'Est. Depuis que la concession des riches s'étend à l'ouest des cités, quelle capitale n'a pas ses quartiers du Nord ou de l'Est? Ceux de Londres exhalent une impression de grouillante misère, de stagnante ignominie, à jamais condamnée, d'immense lazaret où les quarantaines durent l'éternité. Berlin n'est pas pire. Mais, à cause du voisinage relatif de la Russie, il est admis de reconnaître que la noirceur en est plus dangereuse qu'à Londres pour les civilisés. La misère y est grande, certes. Mais je ne pense pas qu'elle l'ait été beaucoup moins voilà quatre ans, lorsque l'Allemagne semblait florissante.

Les chemises rouges et les hitlériens s'y sont promenés cette semaine, traînant des chômeurs de tout temps et des épaves humaines après eux. Quelques pauvres morts sont restés sur le carreau. Mais voilà peu d'événements, à côté de ce qui était prédit.

Dans toute capitale, nous sommes bien contraints de nous résigner aux quartiers riches et élégants. Pourquoi ne pas nous résigner de même aux quartiers misérables? En certaines parties, les premiers ne sont guère moins hideux à considérer, aujourd'hui, que les seconds. Plus les constructions ouvrières s'améliorent, plus ce qu'on appelle appartements bourgeois, à la disposition de ceux qui gagnent quelque argent et sont aussitôt entraînés à en dépenser davantage, devient hideux à considérer. Imaginez ce que seront les Champs-Élysées dans vingt ou trente ans et voyez aussi le lumineux égout des grands boulevards. Cherchez un atome d'art, de goût et de ce qu'on appela si longtemps l'élégance de Paris.

Certains « capitalistes », improvisés à la Bourse, sont

beaucoup plus dangereux pour l'humanité que des adeptes de Moscou. Ils ignorent tout du dramatique métier de riche et font haïr la possession de l'argent et les attributs qui lui sont accordés, par l'exécrable usage qu'il leur est permis d'en faire, d'ailleurs presque toujours de façon éphémère.

Mais revenons à Berlin, qui n'a jamais semblé plus calme que pendant ce dimanche d'élections présidentielles où le maréchal Hindenburg et son parti de modérés et de gens raisonnables semblent menacés par Hitler, ses jeunes meutes qui ont besoin d'aboyer, et les rouges.

A la fin d'octobre dernier, je me trouvais à Londres pendant les élections, qui représentaient un dangereux tournant pour l'Angleterre, elles aussi, après le mauvais essai des travaillistes, qui avaient vidé les coffres et se flattaient d'improviser des hommes capables de gouverner. J'avais été frappé par la dignité de la population, même de ce qu'on pouvait traiter chez elle d'indifférence, et qui n'était qu'une preuve de la tenue et de l'éducation morale des peuples d'Europe.

Berlin offre le même visage, aujourd'hui. Il faut bien le dire. La vérité seule a désormais quelques attraits à nos yeux.

Les portraits du maréchal Hindenburg couvrent les murs. Ils sont à l'échelle de la largeur et de la longueur des avenues. Ils font penser à ces affiches du savon américain qui, les premières, ont étonné Paris et permis à tant de vermouths et d'huiles pour autos et de magasins de nouveautés de jeter sur la France entière, sur ses plus paisibles et nobles paysages, leurs écharpes de Carnaval. Hindenburg est vêtu d'une redingote, il tient un livre à la main. Il représente la paix, la sécurité du foyer, le devoir, la réflexion. Il ne semble pas douteux à ses partisans qu'il soit élu.

Mais les affiches de Hitler offrent des poings levés et des masses menaçantes.

Les résultats nous sont apportés de quart d'heure en quart d'heure pendant le dîner et la soirée. Hindenburg perd des voix. Hitler voit se ranger sous ses étendards les mécontents, les découragés... Pour les diplomates français, sans doute y aurait-il quelque travail difficile, mais intéressant et utile, à entreprendre?...

***

Cloisons. — J'ai pu parler, ce matin, avec l'un des hommes les plus en vue de l'heure présente. Conversation intime non destinée à être reproduite sous la manchette des quotidiens. Je n'ai jamais su transcrire le mot à mot d'un entretien. Ces tours de force de la mémoire me semblent un sport auquel se refusent mes capacités et ma nonchalance, mais je suis le cours de la pensée de celui avec lequel j'ai pu parler librement.

— ... Il faudrait faire admettre peu à peu, me disait-il, que les frontières ne sauraient demeurer dans l'avenir des peuples ce qu'elles étaient jadis.

— ?...

— Oui, ces cloisons perpendiculaires que l'on voulait sans cesse reculer ou avancer, comme rêvent chaque nuit de le faire deux voisins qu'étreignent les murs mitoyens de leur propriété. Ce qu'il serait nécessaire de comprendre, d'ailleurs, c'est que la propriété ne pourra bientôt plus exister en Europe, au train dont nous marchons. En fait, existe-t-elle encore, avec les impôts sans cesse augmentés? Il ne reste à ceux qui ont fondé ou gardé quelque fortune, comme héritage à léguer à leurs héritiers, non plus des revenus, mais des versements à effectuer au Trésor.

Les Allemands parlent des exigences de la France, mais lorsque le percepteur leur remet une feuille d'impôts toujours plus lourde, ils l'acquittent pourtant...

— Les Français aussi!

— Je voulais vous le faire dire... Mais où trouver quelque différence, dites-moi, entre les exigences d'un percepteur et celles des pays qui réclament le paiement des dettes? Pourtant, le particulier s'acquitte envers le percepteur, tandis que la communauté remet sans cesse le débiteur étranger. Un jour viendra, croyez-moi, où nous serons tous contraints de payer les mêmes impôts, perçus par le même organisme, Genève ou autre combinaison internationale.

— Mais l'autonomie des races?

— Elles s'en accommoderont, croyez-moi... Les frontières auront cessé d'être perpendiculaires, quelque jour, c'est

une inévitable nécessité. Elles deviendront, elles deviennent horizontales déjà, en dépit de tout ce qui accroche au passé tant de gens qui seraient plus forts s'ils regardaient en avant au lieu de tourner sans cesse la tête derrière eux. Les frontières ne sont plus ces murailles dont le moindre projectile a si vite raison aujourd'hui et dont se soucie peu l'aviation, par exemple. Elle se forment, depuis un demi-siècle déjà, par couches superposées. Les élites se rejoignent, cela ne fait de doute ni pour les aristocraties, ni pour la pensée, ni pour la science. Elles devraient se soutenir étroitement, puisque à la base se sont, hélas! déjà réunis ceux que nous appellerons *communistes*. Pour maintenir encore quelque organisation à la surface du monde, ce n'est plus que dans le sens horizontal qu'il nous faut travailler, croyez-moi. Les intellectuels devraient prendre en mains ce pacifique travail de collaboration. Les engins dont les armées disposeraient pour une prochaine lutte sont si formidables, qu'ils rendent la guerre impossible. Aux gens qui tiennent une plume à remplacer les états-majors!... Une nouvelle guerre, et c'est, pour longtemps, la mort de la civilisation... Oh! nous devrons lutter encore, sans doute, avant d'être compris. Mais les peuples seront contraints d'y venir quelque jour. Ils en ont le pressentiment déjà. Quelque fâcheux respect humain les retiendra pendant des années encore, des lambeaux de siècles peut-être, jusqu'au jour où le fait se sera réalisé. Jadis, l'Église catholique prépara cette grande unification de l'Europe. Elle y peut travailler encore, avec les savants, les philosophes, les artistes, et les sportifs. Le sport, le dernier venu, est l'un des meilleurs intermédiaires de ce pacifique internationalisme des gens qui ne demandent qu'à rencontrer des individus de leur classe et à travailler pour l'amélioration de leur race et non pas à sa destruction. Nous sommes à l'aurore d'un monde nouveau. Il faut porter les yeux en avant. L'homme n'a jamais avancé qu'en regardant devant lui.

Mon interlocuteur s'était tu.

Entre les doubles fenêtres, si larges et qui demeuraient à hauteur d'appui, avec l'emplacement des radiateurs réservé sous elles — ils tempéraient l'espace emprisonné entre les deux parois vitrées, — des plantes exotiques, chargées sur leur

épaisse écorce de dures aiguilles argentées, créaient un paysage africain. La neige qui venait de tomber abondamment, pendant deux heures, formait aux cactus, aux aloès, aux figuiers de Barbarie nains et autres monstres végétaux, — peut-être les plus anciens du monde, puisque vivants parmi les pierres et sans eau, — un fond de féerie glacée, bleuâtre et rose, à la Monet. La pièce était revêtue de livres. La campagne des environs de Berlin, silencieuse. Mon interlocuteur s'était tu, il gardait, fixés devant lui, ses yeux couleur de lac. Quel avenir contemplait-il? Celui que conçoivent les esprits solitaires, combattifs et souffrants, plus rapprochés de Dieu, évidemment, que de ces hommes pour qui la politique d'arrondissement est une situation, un revenu assuré, un avenir — et le seul passé!

J'avais aperçu tout à l'heure, dans une pièce voisine, parmi des masses de livres français, une photographie de M. Briand, avec une dédicace.

Le grand regret des hommes supérieurs, — je ne parle pas d'individus occupant des situations qualifiées de supérieures et qu'ils ne doivent d'occuper qu'à la continuité d'efforts avec lesquels ce que l'on appelle communément « intelligence » est sans rapports, — le grand chagrin de ces hommes, c'est de voir les routes barrées par ces exécrables arrivistes en toutes choses, qui ne sont plus rien le jour où ils perdent un titre, un grade, une situation.

— Que leur importe, à ceux-là, l'humanité, leur pays, la race? Ils ne songent, — reprit celui que je visitai, — qu'aux émoluments, aux avancements, aux postes, aux grades, aux décorations, aux galons, à l'automobile et à la seconde domestique réclamée par une épouse despotique, économe et superficielle. Ils pensent même à leur enterrement, qu'ils souhaitent pareil à celui du mort qui les a précédés dans le fauteuil, dans l'emploi, dans la situation, dans le cachot — qu'ils occupent, — sans beaucoup plus de raison que mille, que cent mille autres! l'Allemagne est composée, en grande partie, de ces gens-là! comme la France et comme l'Europe entière. Ils font la loi, ils font l'opinion. Ils font tuer. Mais ne meurent point!

Mon interlocuteur s'était levé pour ouvrir une fenêtre.

L'air se rafraîchissait. Mais le silence qui entrait dans la chambre était lumineux. Si pur, il tombait de si haut, venait de si loin sur sa neige ensoleillée, que j'aurais voulu joindre, à l'écho des paroles, la sérénité plus expressive encore de cet impénétrable secret de la nature immobilisée entre l'hiver et le printemps, prêt à renaître.

***

« PARLEZ-MOI D'AMOUR... » — Dans le grill-room de l'*Eden-Hotel*, un plafond bas laqué de rouge, le brun et gras pianiste viennois laisse traîner sur le piano luisant, le crapaud, des mains sereines, alertes et nonchalantes. Il joue à cette heure du soir où nous avons pris l'habitude de dîner, entre dix et onze, les airs que nous aimons, cette saison : ceux de l'*Opéra de Quat'Sous*, du *Congrès s'amuse*. La voix émouvante de Florelle chante à nos tempes, tandis que passent, comme rythmés par un maître de ballet, des grooms guêtrés de blanc et coiffés sur l'oreille d'un baba de drap bleu. Des tulipes s'ouvrent parmi les assiettes et je balaie la moutarde anglaise dans mon assiette avec de minces tranches de jambon. Les voix bruissent le long du bar. Les tapis sont moelleux sous les pieds. Il fait chaud. Et le personnel vêtu de vestons croisés, blancs à boutons d'or, donne, parmi les langues de feu des tulipes, l'impression de la Côte d'Azur.

Le maître d'hôtel au crâne bosselé de sous-officier allemand parle français avec l'accent champenois et, pour nous plaire, le pianiste joue une romance que chante Lucienne Boyer

Parlez-moi d'amour...

Et mon convive, l'étudiant de Dantzig, qu'une amie m'avait délégué, me disait :

— Oui, monsieur, il y aura toujours des frontières autour de l'Allemagne. Bien sûr, lorsque nous parlons entre nous, d'homme à homme, on peut causer, comme disent les Parisiens. Mais, dès que c'est le peuple, la masse qui s'affronte avec nous, on ne se comprend plus.

Et je voyais sur des journaux, que lisaient des voisins, les mots du monde nouveau qui sont partout à peu près

les mêmes : sport, radio, musique, tennis, hockey, etc. Tandis que l'étudiant de Dantzig, qui a étudié à Paris, feuilletait *Montaigne*, volume IV, que j'avais descendu, pour me tenir âpre et verbeuse et vivante et universelle compagnie, pendant le dîner.

De grandes Allemandes, minces et brunes, coiffées de petits chapeaux à la mode, fumaient du bout des lèvres près de nous, tandis que l'une braquait sur de nouveaux arrivants le monocle fiché sous son sourcil droit.

Le pianiste traduisait en arpèges Venise, Broadway et Montparno.

Et je voyais, soudain, le sourire angélique et pétrifié de jeunes morts, qui auraient peut-être bientôt quarante ans, aujourd'hui, et celui de jeunes hommes devant moi qui, dans dix ans, feront peut-être, à leur tour, des morts, déjà! Une fois encore.

Sur les tabourets, le long du bar, des femmes offraient la blondeur des vedettes de cinéma, ce ton d'argent du *chromé* des métaux employés dans la décoration moderne. Elles cultivaient une vague ressemblance avec Marlène Dietrich, la ressemblance que l'on voit, chez les fleuristes, aux corolles des roses épanouies sous les rayons de l'électricité. Toute personnalité leur était refusée. Elles faisaient partie du décor.

Et, comique, un voisin de table français répétait :

— Il est un grill dont je me meurs...

Tandis que l'étudiant de Dantzig me dominait de ses 1 m. 99, de ses épaules, de son air de tank auquel on eût accroché deux bottes de myosotis. Ces yeux en fleurs dans cette apparence métallique, métallurgique, blindée, offraient à nouveau l'un des contrastes qui frappent ici l'observateur et même celui qui n'observe pas.

— Je n'appartiens pas, monsieur, — me répétait-il avec politesse, — à ce milieu intellectuel qui est tellement à la mode à Berlin, pour qui tout ce qui est français représente le secours, la sécurité et tous les attraits... Vous êtes Français? s'écriait-il, en mimant un grand salut. Tout le monde se précipite, s'incline... Vous êtes Français? Passez, monsieur, tout ce que je possède est à vous... Non, monsieur, il

faut voir juste... L'Allemagne ne peut se sauver que si vous désarmez, mais vous ne désarmerez pas... Où rencontrez-vous un soldat dans les rues de Berlin?

Les mots me sont demeurés dans la mémoire, malgré l'ennui, le découragement qui m'envahissaient dans le bar si clos, si chaud, où le pianiste viennois recommençait la romance de Lucienne Boyer.

Heureusement, à une table, pas très loin, près du piano, j'apercevais maintenant le visage si français, un véritable masque de La Tour, de Jules Berry, le comédien, venu pour tourner un film avec Lilian Harvey, un film français que le fin et charmant Bernard Zimmer a dialogué. Berry se mettait à chanter *mezzo voce* l'air de France.

Et devant moi, je ne voyais plus le tank dont le *vergiss mein nicht* s'était voilé.

ALBERT FLAMENT

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Sous ce titre *Vingt-cinq ans de rectorat*[1], Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique depuis un quart de siècle, a réuni les discours de rentrée qu'il a prononcés de 1907 à 1931. On pourrait croire cette lecture austère. Il n'en est pas de plus vive et de plus émouvante. Au milieu des difficultés et des périls, dans la persécution, dans le trouble des esprits, dans la grande épreuve de la guerre, on voit durer et grandir cette petite flamme de doctrine, sous tant de rafales opposées, tenue et protégée par des mains ferventes et sages.

La loi du 12 juillet 1875 institua en France la liberté de l'enseignement supérieur. L'Université catholique de Paris fut aussitôt fondée; les cours de la Faculté de Droit furent inaugurés le 15 novembre, ceux de la Faculté des Lettres le 16 décembre, ceux de la Faculté des Sciences le 20. Des hommes d'un mérite et d'un talent exceptionnels faisaient partie de cette première phalange. Aux Sciences, c'étaient le P. Joubert, A. de Lapparent, Ch. Lemoine, Édouard Branly. Aux Lettres, c'était peu après l'abbé Duchesne. Une École supérieure de Théologie s'ajouta, en 1878, aux trois Facultés.

Le parti républicain, qui avait alors la prétention d'être un corps de doctrines, et que les élections de 1876 amenaient au pouvoir, s'en prit à la liberté d'enseignement, et la loi de 1880 la réduisit à d'étroites limites. « Le titre d'Université nous était retiré, écrit Mgr Baudrillart; le droit de nos étudiants à subir leurs épreuves devant un jury mixte, c'est-à-dire où

1. Gigord.

leurs maîtres avaient accès, était aboli; les inscriptions devenaient gratuites, ce qui n'était pas sans conséquences pour ceux qui devaient tout demander à l'initiative privée. Enfin l'hostilité manifeste des pouvoirs publics devenait un épouvantail, sinon toujours pour les jeunes gens, au moins pour leurs familles. » La loi de 1880 fit tomber le nombre des étudiants à 345. Les Facultés des Lettres et des Sciences, quoique la nouvelle législation les autorisât, furent dissoutes. Le budget fut ramené à 235 000 francs.

C'est dans ces conditions que Mgr d'Hulst reçut le titre de recteur. Ce grand esprit a connu des jours doublement difficiles. Le déficit financier, à la fin de sa vie en 1896, s'élevait à 250 000 francs. Mais surtout le renouveau intellectuel de monde catholique entre 1880 et 1890 n'avait pas été sans amener dans l'étude des sciences sacrées des innovations qui pouvaient devenir dangereuses. On se souvient encore de la crise du modernisme. C'est dans ces conditions difficiles que Mgr Péchenard gouverna de 1896 à 1906, et que Mgr Baudrillart lui succéda le 18 janvier 1907. « Tous les courants, écrit le nouveau recteur, tous les vents contraires semblaient se conjurer : péril doctrinal, péril financier, péril politique, autant de flots furieux qui battaient les flancs du navire. Le trouble était dans les esprits que la parole du Pape n'avait pas encore éclairés et calmés. La séparation de l'Église et de l'État venait de s'exécuter, au milieu de quelles angoisses et de quelles ruines! Elle semblait condamner à périr, faute de ressources, les œuvres qui ne tenaient pas directement au maintien du culte dans nos paroisses... Comme en 1880, la plupart des évêques réclamaient de nous des économies. Une Chambre des députés, nouvellement élue; un ministère radical, fort de sa récente victoire; une menaçante proposition de loi déposée au Sénat, pour abroger la loi du 12 juillet 1875... Enfin de prétendus amis de la vérité s'efforçant de persuader Rome que, de Paris, rien de bon ne pouvait sortir au point de vue catholique : Paris, disait-on, aussi dangereux en lui-même pour les idées que pour les mœurs! »

Ce que furent les vingt-cinq années écoulées depuis lors, on le verra en feuilletant le livre de Mgr Baudrillart. Chacun apparaît avec son caractère, les événements qui le marquent,

les épreuves, les deuils, les succès. C'est un défilé étonnamment varié, et pathétique comme la vie. Je ne parle même pas des années de guerre, qui sont comme un drame privé dans le drame universel, avec une apparition de jeunes figures touchées par l'Ange, un printemps sacré tombé sous la faux. Mais dans des temps plus paisibles, des portraits tracés avec une rare vigueur font un moment revivre ceux de nous qui tombent à leur tour. La masse considérable des travaux dus souvent à des savants de premier ordre est démontrée, quelquefois analysée. Les progrès sont marqués par le mouvement même de l'Institut : on voit les cours s'accroître, des enseignements nouveaux se fonder, des bâtiments s'élever, sous des mains généreuses. Le nombre des élèves qui était de 672 en 1907 a passé à 2 062 en 1928, à 2 126 en 1929.

Il ne manque à ce livre que le portrait de Mgr Baudrillart lui-même. Son œuvre parle assez pour lui. Avec quelle fermeté, quelle prudence, quelle sagesse habile et vigilante il a mené à travers les périls la barque qui lui était confiée, l'histoire le dira. Sa clairvoyance aiguë, l'énergie d'un caractère sans ambages, l'autorité due à des travaux historiques restés célèbres, l'étendue des relations et des amitiés, la confiance et le respect qu'il inspirait dans les milieux les plus opposés, la garantie enfin qu'était par sa propre personne ce prêtre selon Dieu et ce ferme esprit, telles sont les armes avec lesquelles il a défendu l'enseignement supérieur libre. Il l'a sauvé. Mais chez ce connaisseur d'âmes, quel pli amer au coin des lèvres!

***

On ouvre *le Linceul de pourpre*[1] et l'on croit d'abord relire un des livres charmants où, d'une main si légère et si dure, M. Abel Hermant traça les portraits d'une société élégamment ridicule. M. Vincent du Doubs, que suit, pareil à son ombre, Julien Oraison, entre dans la loge de mademoiselle Aurélie. Il lui annonce le duc et la duchesse de Charost, qui désirent de l'illustre comédienne une leçon de maquillage. Ils viennent en effet, portant déjà le costume qu'ils ont inventé

1. Flammarion.

pour ce bal travesti. On voit entrer un mince jeune homme : c'est la duchesse. Il accompagne une très belle personne, hardiment vêtue d'une robe violette : c'est le duc.

Le duc a simplement copié le portrait par Ingres de son arrière-grand'mère Sidonie de Charost, dernière illustration de la famille. Celle-ci, « en 1828, lâchant son mari et trois enfants en bas âge, avait filé avec Adam Niemcewicz, pianiste polonais, fils d'un poète ». Ainsi parle M. Hermant. Je soupçonne que le nom de Niemcewicz lui a été fourni par Liszt, qui, racontant une soirée chez Chopin, décrit d'un mot le profil sévère du vieillard. Que Niemcewicz ait eu un fils musicien, je l'ignorais. Quant à l'aventure de la grande dame enlevée par le pianiste, tout le monde sait qui l'a vécue. Que le duc de Charost ressemble à son aïeule Sidonie, c'est un jeu de la nature. C'en est un autre, mais plus surprenant, que la ressemblance de la jeune duchesse, née Lorentzweiler, petite noblesse israélite, avec le pianiste de génie. M. Abel Hermant a voulu que ce ménage bien moderne fût, après cent ans, l'image fidèle du couple d'amants de 1828, *mutatis mutandis*, si j'ose ainsi dire. Ce caprice était son droit. Il n'a pas d'autre utilité que d'orner le début du roman. Est-ce un caprice? Il est visible qu'en écrivant M. Hermant était hanté de thèmes shakespeariens. Ces travestis préparent les allusions à *Comme il vous plaira*, et annoncent le décor de la forêt des Ardennes.

Il a imaginé que les amants du temps de Charles X, Sidonie de Charost et Niemcewicz, étaient allés vivre dans un château de cette forêt légendaire. Là Sidonie avait eu une fille, dont la petite-fille, Marina, habite maintenant le domaine. Cette Marina défend la mémoire de son arrière-grand'mère, comme nous avons vu défendre de nos jours, par une petite fille passionnée, la mémoire d'une grand'mère abondamment amoureuse. — Et, par une étrange conséquence, cette descendante de la ligne bâtarde affecte d'ignorer la branche légitime.

Or le duc a absolument besoin de sa cousine. Selon l'usage le plus récent des grands seigneurs, il médite de tourner un film, dont Sidonie de Charost serait l'héroïne. Le décor des Ardennes et le château lui-même sont indispensables. Mais comment forcer une retraite si jalousement gardée? Les

Charost, suivis de Vincent du Doubs, qui est lui-même suivi de Julien Oraison, méditent un assaut par surprise. Ce qui nous vaut d'abord une belle description de l'Ardenne. M. Hermant a surpris avec bonheur, en l'adoucissant un peu, il me semble, le caractère du plateau de schistes sombres, fendu par les vallées profondes. La teinte fauve des roches, dit-il, « se mariait à celle des feuilles mortes dont l'épais tapis recouvrait entièrement le sol. Toutes les verdures, même celle des plus jeunes taillis, tiraient sur le noir; et le ciel, au-dessus des grands arbres, était d'une pureté fausse, sans tache, mais sans limpidité. Il n'y avait dans toute la nature que ces trois couleurs : vert noirâtre, fauve pelage de bête, azur plombé ».

Le château, qui se nomme *Comme il vous plaira*, est à une petite distance de cet hôtel d'Ardenne, ancienne maison royale devenue hôtellerie. Les assaillants s'installent moitié dans l'hôtel, moitié dans le village voisin de Celles. Et, un beau jour, le duc, seul, laissant sa voiture au bord d'un pré, tente le coup de main. On voit encore çà et là, dans ce sauvage pays, quelques-unes de ces demeures féodales, au bout d'un éperon, la coiffe d'ardoise des toits guettant par-dessus les arbres, le précipice pour fossé. C'est ainsi que M. Hermant a aperçu *Comme il vous plaira*. « Il avait devant les yeux un type parfaitement pur de l'architecture du xve siècle : une bâtisse carrée, solide, nue, sans autre ornement que les meneaux des fenêtres, avec quatre tours en poivrière aux quatre angles, et une cinquième de surcroît, plus haute, qui dominait l'ensemble, en rompant la symétrie... Serge était si sensible à la beauté de l'architecture qu'il ne prit garde qu'après coup à ce qu'il y avait dans la construction de plus extraordinaire et de vraiment miraculeux. Le château était posé sur un immense bloc de rocher comme sur un piédestal. La paroi de cette falaise était si exactement à pic, qu'il n'y avait pas entre elles et les façades du château apparence d'une solution de continuité. La ligne était sans brisure du haut de la corniche au bas du roc que la rivière baignait, et c'était la ligne du fil à plomb... »

L'évocation est si saisissante qu'on se demande si elle n'est pas antérieure à l'œuvre, je veux dire si M. Hermant

devant cet étonnant décor n'a pas eu l'idée d'y loger un roman. Quoi qu'il en soit, vers le milieu du livre le ton change, et un sujet nouveau paraît, pathétique comme le paysage. Diverti jusqu'ici par le jeune duc moitié chauffeur et moitié cinéaste, et par le prudent bourgeois Vincent du Doubs, qui tutoie la duchesse et sent quelques velléités d'être son amant, le lecteur est tout à coup entraîné dans une dramatique aventure. Au début du livre, on nous avait dit que l'amour était mort, et Serge avait débité là-dessus un joli couplet, orné d'une métaphore empruntée. « Il est mort... il a bien senti qu'il se démodait, il s'est piqué, il en est mort; mais nous lui avons très convenablement rendu les derniers devoirs; nous l'avons soigneusement roulé dans le linceul de pourpre. » De là le titre somptueux du livre. Mais, dans le château des Ardennes, dans l'âme de cette farouche, brûlante et diabolique Marina, l'amour survit, aussi violent et furieux qu'aux premiers jours. Le duc, entré témérairement dans le parc, et surpris par l'orage entre les précipices, dégoutant d'eau et souillé de boue, rencontre cette cousine qu'il cherchait. Elle ne s'y trompe pas un instant. « Tu es Armand de Charost, » dit-elle d'une voix sourde et rude. — Siegmund et Sieglinde... Le soir, ils sont amants; le lendemain, le duc s'échappe; Marina se met à sa poursuite, et se tue. Commencé comme un roman de mœurs parisiennes, le livre s'achève comme un chapitre des *Dieux en exil.*

***

Le livre de M. Mauriac, *le Nœud de vipères*[1], a obtenu le plus grand et le plus juste succès. C'est un admirable tableau, d'une couleur puissante et sombre, et de l'accent le plus pathétique. Ou plutôt c'est un ensemble de trois tableaux, déroulés sur trois plans différents.

Sur le premier, M. Mauriac a figuré les personnages tels qu'ils se voient les uns les autres, et tels qu'ils paraissent : un vieillard bizarre et tyrannique qui n'a jamais été aimé et qui ne s'est jamais jugé aimable; qui a été affreusement dupé dans son mariage, et dont la femme, irréprochable d'ailleurs,

1. Grasset.

n'a bientôt plus connu que le soin de ses enfants. Ces enfants eux-mêmes ont pris le parti de leur mère. Le mari est resté isolé dans sa propre maison, occupé de sa carrière d'avocat, qui est brillante, mais à quoi les siens ne s'intéressent pas, occupé de sa fortune, qui est considérable et qu'il couve avec une jalouse avarice. Il a fini par détester cette famille indifférente, qui elle aussi a fini par le haïr. Cette haine est devenue une guerre sourde : le père cherche à déshériter les siens; ils se défendent en méditant de le faire interdire. C'est un tableau atroce, mais dramatique, de la vie de famille dans ce qu'elle a de plus affreux.

Sur le second plan nous voyons passer la vie intérieure de ces mêmes personnages : les enfants, avares eux-mêmes, et durs, préoccupés de leur propre lignée, se croient et se déclarent dans leur bon droit : ils représentent la durée et la fixité de la famille, les opinions reçues et décentes. Ils s'examinent, et, chose horrible, ils s'absolvent. « Je suis né scrupuleux, écrit l'un d'eux. Eussé-je mille raisons de me croire dans mon droit, il suffit d'un rien pour me troubler. Ah! la délicatesse morale au point où je l'ai développée ne rend pas la vie facile! Poursuivi par la haine d'un père, je n'ai tenté aucun geste de défense, même le plus légitime, sans en éprouver de l'inquiétude, sinon du remords. Si je n'avais été chef de famille, responsable de l'honneur du nom et du patrimoine de nos enfants, j'eusse préféré renoncer à la lutte plutôt que de souffrir ces déchirements et ces combats intérieurs dont tu as été plusieurs fois le témoin. » — Ainsi parlait le Pharisien, qui remerciait Dieu de l'avoir fait vertueux.

Mais le père lui-même? D'où lui vient cette haine monstrueuse contre ses enfants? D'un amour qui n'a pas trouvé d'objet. Il a toujours senti qu'il n'était pas aimable. Il a cru un jour être aimé. Il a épousé Isa Fondaudège, d'un rang supérieur au sien. Il n'a pas tardé à apprendre qu'elle avait été contrainte par une famille dont les affaires étaient embarrassées. A partir du jour où il a entrevu cette vérité, il s'est écoulé quarante ans de silence et de vie commune, sans une explication. De ses enfants, un seul l'a aimé, une petite fille, Marie, qui est morte. Il a reporté ses affections sur un neveu, Marc, qui a été tué à la guerre. Ce vieux crocodile, comme

l'appelle le mari de sa petite-fille, est un vieillard qui souffre de son isolement. C'est pourquoi il se décide à la fin à écrire pour sa femme cette confession, qui est le livre : « Je veux que tu saches, je veux que vous sachiez, toi, ta fille, ton gendre, tes petits enfants, quel était cet homme qui vivait seul en face de votre groupe serré, cet avocat surmené qu'il fallait ménager car il détenait la bourse, mais qui souffrait dans une autre planète. Quelle planète? tu n'as jamais voulu y aller voir. »

Ainsi la part proprement humaine de l'histoire se déroule sur deux plans, celui des apparences, et celui des réalités intérieures. Mais ces deux plans glissent eux-mêmes devant un troisième, qui est le plan mystique. Là tous nos sentiments prennent un sens nouveau, transformés par une Présence Ineffable. Les choses, vues à cette Lumière, ne sont plus ce qu'elles nous paraissaient être. Cette vie pleine de violence et de haine dans son apparence, de déception et de désespoir dans sa vérité humaine, est faite de pressentiment, d'attente et d'appel dans sa réalité transcendante. La façon dont elle a frôlé Dieu, dont elle s'en est écartée, dont elle a fini par le trouver et par l'atteindre, voilà le drame unique, longtemps inconnu de ceux qui le jouent. M. Mauriac lui-même nous en avertit dans une note liminaire. Son héros, qui n'a jamais eu la foi, est devenu agressif par envie, hargne et orgueil blessé. Cet étudiant de petite naissance a choisi des convictions opposées à celles de ses camarades de bonne famille, considérés et bien pensants. C'était justement en 1880, quand la jeunesse était divisée en deux camps : « La haine de la religion, qui a été si longtemps ma passion dominante, dont tu as tellement souffert et qui nous a rendus à jamais ennemis, cette haine prit naissance à la Faculté de droit, au moment du vote de l'article 7, l'année des fameux décrets et de l'expulsion des jésuites. »

Une première fois cependant, au temps d'illusion de ses fiançailles, il a senti dans le bonheur la présence de Dieu. C'était à Luchon, sur la route de la vallée du Lys. « Au bas des montagnes, la nuit s'accumulait, mais, sur les sommets, subsistaient des camps de lumière.... J'eus soudain la sensation aiguë, la certitude presque physique, qu'il existait un

autre monde, une réalité dont nous ne connaissions que l'ombre. » A de lointains intervalles, dans cette vie aride, cette minute s'est renouvelée. Il a vu sous son toit un jeune prêtre, l'abbé Ardouin, vivre selon l'esprit du Christ. Il a perdu la seule enfant qu'il ait vraiment aimée, sa fille Marie : contradiction étrange! tandis que la mère pieuse s'attachait avec désespoir à la dépouille qui n'est rien, c'est le père incrédule qui pensait chrétiennement : « J'avais le sentiment irrésistible d'un départ, d'une absence. Elle n'était plus là, ce n'était plus elle. Vous cherchez Marie? Elle n'est plus ici. » — Son neveu Marc, qui sera tué à la guerre, aura le même pouvoir d'éveiller dans cette âme dure cette touche secrète.

Ces signes intérieurs, quand il vieillit, deviennent plus évidents. Un soir, dans cette confession qu'il écrit pour sa femme, il avoue : « Je ne puis plus nier qu'une route existe en moi qui mène à ton Dieu. » Et ce qui est tout à fait de M. Mauriac, le dégoût qu'il a de lui-même lui donne cette tentation de Dieu. La réponse divine sera cette aide invisible qui tirera le vieillard de ce nid de vipères, haine de ses enfants, désir de vengeance, amour de l'argent. Il faut d'abord lui ouvrir les yeux. Sa vie a été un affreux malentendu. Un aveu de sa femme lui apprend qu'en paraissant toute à ses enfants, elle l'a pourtant aimé et attendu. La pauvre femme meurt, et il apprend encore qu'elle était jalouse du petit Marc. Ainsi il troublait cette âme à qui il se croyait indifférent. Délivré de ce grief qui a été le principe de sa haine, il l'est encore de cet esprit de vengeance, qui a été son affreux plaisir et sa silencieuse occupation. Dès le début du livre, nous apprenons qu'il a renoncé à dépouiller les siens. Enfin son amour de l'argent lui-même, cette avarice qui était son refuge, s'évanouit. Il partage, vivant, sa fortune. Le voilà libre de cette gangue dont il était cuirassé. Et il n'est pas le monstre que ses enfants croient voir. Mais comment les en persuader? « Il faudrait une force, me disais-je. Quelle force? Quelqu'un. Oui, quelqu'un en qui nous nous rejoindrions tous et qui serait le garant de ma victoire intérieure aux yeux des miens; quelqu'un qui porterait témoignage pour moi, qui m'aurait déchargé de mon fardeau immonde, qui l'aurait assumé. »

Le plus fort est déjà fait : la tentation de Dieu est devenue le besoin de Dieu, l'appel à lui, la prière. Sur ces entrefaites, Janine, la petite-fille du vieillard, est abandonnée par son mari, qu'elle adore encore. Seul son grand-père n'accable pas le fugitif. Elle se réfugie auprès de lui; et c'est ainsi que cet homme, si longtemps étranger à tous les hommes, refait société avec un être. C'est en cherchant à consoler Janine qu'il va enfin, définitivement, retrouver Dieu. Alors ce vieux cœur si dur est envahi d'une tendresse qui le rompt. « Ce qui m'étouffe, ce soir, en même temps que j'écris ces lignes, ce qui fait mal à mon cœur comme s'il allait se rompre, cet amour dont je connais enfin le nom ador... » Il meurt en écrivant ces mots.

On peut faire quelques réserves sur cette interprétation de l'univers. Mais on ne peut nier son caractère à la fois moderne et archaïque. Si nous recommençons à voir en profondeur l'homme que le XVIIe siècle voyait en plan, nous ne faisons que retrouver ainsi des habitudes d'esprit familières à ce moyen âge, dont M. Mauriac est le dernier écrivain. Un aspect du monde donné par les apparences, un monde des âmes caché par ce premier cercle, et au centre de ce monde des âmes, les gouvernant à leur insu, le Moteur Immobile et l'Éternel Amour : cela fait un univers en forme de rose, qui est du bon XIVe siècle.

Seulement, ce triple univers, M. Mauriac l'a brassé de façon à en rompre la symétrie, et à y introduire le désordre de la vie. Les faux jugements et les inspirations divines, les retours de colère et les appels à l'Infini, sont mêlés dans une confusion pathétique. Enfin, à tous ces sentiments, l'écrivain a communiqué la sombre violence qui est la couleur même du monde tel qu'il le voit. Pour le vieillard qui hait ses enfants, c'est trop peu de les priver de sa fortune. Il veut par quelque artifice assister à leur déconvenue, et dans son agonie savourer sa vengeance. Il combine des plans, dont il fait le souci de ses jours et de ses nuits. Ces âmes brûlantes que M. Mauriac a créées sont le témoignage et le signe auquel se reconnaît un grand écrivain. Car la littérature est comme l'enfer : elle vomit les tièdes.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Jules Supervielle : *la Belle au bois.* — M. Alfred Savoir : *la Pâtissière du village.* — M. Pierre Wolff : *la Belle de nuit.* — M. Sacha Guitry : *les Desseins de la Providence.* — *Françoise*; — *le Voyage de Tchong-li,* musique de M. Louis Beyds. — Ivan Tourguenieff : *un Mois à la campagne,* traduction de M. Denis Roche.

La Belle au bois, le charmant conte féerique de M. Jules Supervielle, qui tint l'affiche, le mois dernier, au *Théâtre de l'Avenue,* a passé comme les jonquilles, mais comme elles il refleurira. Il retrouvera, bientôt, dans le livre, un durable printemps.

M. Supervielle est un vrai poète. La forme de ses vers, en sa grâce légère, nous a toujours semblé un peu incertaine, mais sa prose, tout en gardant les mêmes qualités de transparence, témoigne, au contraire, de la plus fine sûreté. Déjà, en décembre 1930, M. Supervielle avait publié, dans la *N. R. F., le Bœuf et l'Ane de la crèche,* un conte de Noël plein de candide malice, d'une merveilleuse fraîcheur. Dans *la Belle au bois,* le poète reprend quelques-uns des personnages de Perrault, et les porte à la scène, engagés dans une fable de son invention.

Dans un château, à quelques lieues de la mer, au milieu d'une forêt, la Belle, âgée de quinze ans, vit avec sa marraine qui est fée, une cuisinière bretonne et le Chat-Botté. Arrive Barbe-Bleue. Les charmes de la fillette le transportent et

l'enfant innocente, qui voit un homme pour la première fois, tombe amoureuse du redoutable sire. Mais Barbe-Bleue, que l'exercice de l'introspection ou quelque sorcier précurseur du freudisme ont renseigné sur l'effroyable pente qui du désir le précipite à l'assassinat, Barbe-Bleue supplie la bonne Fée, laquelle est aussi sa nourrice, de le protéger contre ses instincts sanguinaires. La vieille magicienne ne voit qu'un moyen de sauver sa filleule : l'endormir pour des siècles, le Chat-Botté à ses pieds. (La cuisinière effrayée a sans doute pris la fuite, car il n'est plus question d'elle, qui n'était, en somme, qu'un trivial comparse trop humain, égaré parmi des créatures de songe.) Donc le sommeil magique descend sur l'enfant blonde, et la bonne Fée, sa mission accomplie, s'évanouit dans l'espace. Mais Barbe-Bleue appelle à son aide la Fée Carabosse, qu'un souffle de tempête amène aussitôt. Carabosse touche Barbe-Bleue de sa baguette. L'épaisse nature du personnage résiste d'abord au fluide hypnotique. Enfin, une décharge plus violente le renverse dans un fauteuil, les yeux clos, ronflant déjà pour une durée indéfinie... Quand le Prince Charmant se présente et rompt l'enchantement, tant d'années ont passé que le flot de la mer, gagnant insensiblement sur le rivage, bat maintenant les murs du château : on est en 1932. La Belle est un moment séduite par ce jeune chasseur en « complet sport ». Mais la folle douleur de Barbe-Bleue la touche et la replie vers son destin. Tous deux, suivis du Chat-Botté, rentrent dans le monde des mythes, se perdent au lointain, entre les pages d'un vaste in-folio.

Madame Pitoëff interpréta la Belle avec une extraordinaire jeunesse. Elle fut tour à tour naïve et passionnée, puérile et coquette, enjouée et craintive, grave enfin et soumise, avec résignation, à son sort de figure légendaire, dans la moralité du conte. M. Pitoëff a fait de ce Barbe-Bleue freudien, profond et trouble, une création saisissante. Quelques longueurs, peut-être, dans les rôles de la cuisinière et du Chat-Botté. Mais l'ensemble — texte, jeu, mise en-scène, costumes — était bien séduisant.

Pourquoi le public, aux représentations de *la Pâtissière du village*, éprouve-t-il une gêne grandissante, qui lui gâte

son plaisir? Le sujet est original, car, entre tous les dons de M. Alfred Savoir, il faut noter une imagination fertile dans l'invention de l'argument dramatique; les scènes sont imprévues, drôles, abondantes en traits grinçants, ricaneurs; la pièce enfin est bien jouée, notamment par madame Marguerite Pierry, MM. Berthier et Polack; et pourtant une étrange atmosphère que la comédie crée peu à peu, enlève à tous ces avantages leur efficacité. La raison du malaise me paraît être la suivante : le Français d'aujourd'hui déteste la guerre, mais il n'aime pas beaucoup qu'on la lui représente uniquement comme une chose mesquine et grotesque.

Il y a même là une susceptibilité dont le pacifisme politique doit tenir compte. Peut-être M. Savoir est-il un pacifiste pur, lui qui ne reconnaît dans la guerre qu'un monument monstrueux de petitesses et d'idioties sanglantes, une farce énorme et sinistre. Mais le sentiment public actuel, dominé encore par les souvenirs des anciens combattants, ne coïncide pas exactement avec cette conception. Chez nous, le thème aujourd'hui en faveur est celui des horreurs de la guerre. Or, ces horreurs sont telles, en effet, que si l'on choisit de considérer la guerre sous cet angle, elle prend vite, à nos yeux, les couleurs d'un cataclysme, donc atteint à la grandeur.

La grandeur, voilà le mot. L'idée de guerre est, dans l'esprit des « martyrs » survivants, aussi bien d'Allemagne que de France (le succès d'*A l'ouest rien de nouveau* n'en est-il pas une preuve?) inséparable d'une certaine grandeur atroce. Grandeur qui, bien avant le livre de Remarque, avait trouvé son expression, nuancée de gouaille française, dans *les Croix de bois* de Roland Dorgelès, dont le film triomphe présentement. Même *le Feu* de Barbusse n'est pas exempt de cette vue apocalyptique, laquelle, ici, chez l'auteur, de race israélite, s'accordait probablement avec un arrière-fond hérité de messianisme.

C'est pourquoi je ne suis pas persuadé que, chez des peuples fiers comme la France et l'Allemagne, qui répugneront toujours à sacrifier leur dignité sur « l'autel de la peur », les images catastrophiques, horrifiques de la guerre soient de nature à renforcer inévitablement la répulsion unanime que la sagesse

et l'humanité devraient inspirer pour une aussi grande folie. Sans doute les couards, les faibles, les nerveux déprimés et les malins, les truqueurs, les embusqués par nature, si l'on peut dire, sont une multitude, mais, par contre, la dernière guerre a démontré combien aussi l'intrépidité, l'héroïsme ou l'acceptation sublime d'un sort épouvantable étaient, dans les deux camps, monnaie courante, si courante que précisément la formule des états-majors : « Rien de nouveau » passait ces vertus sous silence.

Je me souviens même d'avoir un jour écrit à mon ami Duhamel une lettre où je lui disais à peu près ceci : « Vos livres sur la guerre sont admirables, mais prenez garde que vous parlez quelquefois du temps de guerre avec une nuance de mystique regret, comme d'une époque où l'excès de souffrance permit à bien des êtres de se surpasser moralement, bref une époque favorable à la création d'une sorte d'état de sainteté collective. »

Certes, courir, au risque de sa vie, l'aventure de la sainteté ne peut tenter que quelques âmes parmi la jeunesse d'aujourd'hui, mais l'attrait de l'extraordinaire est puissant sur beaucoup d'êtres, cet extraordinaire fût-il effrayant. C'est la même tendance, le même désir de vivre des jours fabuleux qui, plus que le goût pervers du désordre ou la passion de la justice, pousse tant de jeunes esprits à adhérer d'avance, d'instinct, aux révolutions.

Un pacifisme prudent ferait peut-être mieux de renoncer à peindre « les horreurs de la guerre ». Il devrait, selon nous, s'attacher simplement à prouver que la guerre est déraisonnable. Mais là encore (l'opposition rencontrée par M. Savoir l'atteste) il faut éviter de peindre uniquement la face imbécile et burlesque d'un aussi terrible fléau, ce qu'on appelle voir par le gros bout de la lorgnette, car il importe de ne pas amener les gens à se récrier : « Tout de même, il n'y a pas seulement ça ! » Le plus habile serait de répudier toute peinture et de s'en tenir à la logique, à la seule argumentation du bon sens : la guerre, opération ruineuse.

Je crois que si l'on supprimait le porto, les cigarettes et les briquets, et, par suite, tous les intermèdes, retards,

minauderies, grimaces qu'entraînent l'usage et le maniement de ces divers accessoires, on allégerait la comédie « boulevardière » d'une part de ses conventions actuelles; on obligerait les personnages en présence à en venir plus vite au fait, s'ils ont vraiment quelque chose à dire; « l'attaque » des scènes y gagnerait, le dialogue se resserrerait; et l'on épargnerait au public d'assister à la répétition fastidieuse de gestes connus, parade de fausse élégance et de fausse mondanité.

Je faisais cette réflexion, l'autre soir, au bar de l'*Athénée*, entre deux actes de *la Belle de Nuit*, la dernière pièce de M. Pierre Wolff.

C'est une histoire singulière. Un romancier, trahi par son meilleur ami, lequel lui a soufflé sa maîtresse, organise une *vendetta* qui a ceci d'étrange qu'elle se présente à nous comme terrible, prétend se déployer sous nos yeux comme telle, et cependant parvient si peu à nous effrayer que nous sourions continuellement. Un soir, l'homme trompé et malheureux est accosté dans la rue par une prostituée. La ressemblance de celle-ci avec la femme infidèle le frappe brusquement. Il suit la fille dans son repaire. Et, dès lors, une idée, qu'on nous assure infernale, mais qui nous donne à penser que M. Pierre Wolff doit être très bon, germe dans son esprit. Il faut avouer que M. Constant-Rémy, qui joue le rôle du jaloux (d'ailleurs avec son talent habituel), a lui-même l'air d'un cœur d'or. Tant de candeurs additionnées peuvent-elles donner un total de noirceur? Le problème ainsi posé paraît tout de suite insoluble. Mais voyons la trame que la rancune inspire à un vindicatif sans méchanceté : de cette créature ramassée dans le ruisseau il fera, en apparence, une femme chic, non pas ce qu'on nomme une poule de luxe, fi! mais une fière beauté parée de toutes les séductions, y compris celle qui est, paraît-il, irrésistible : la retenue. Comme le sujet, qui a nom Maryse, est une vivante réplique de la maîtresse infidèle, Jean, le mauvais ami, ne peut manquer d'être attiré par cette Maryse, dont la bouche sensuelle, les ardents regards réservés et tout le corps épanoui réalisent, comme on dit, son type. De fait, il se sent « mordu ». C'est son mot. La beauté de madame Madeleine Soria rend le

coup d'hameçon plausible. De même, grâce à elle, la ressemblance frappante des deux femmes est parfaitement assurée, puisqu'elle joue les deux rôles. Bref, lorsque Jean est dévoré de passion, le romancier (rien d'un François Mauriac ni d'un Julien Green) lui révèle ce qu'est Maryse. Jean s'effondre.

Le sot! Il est vrai que, pour comble de disgrâce, Maryse a filé avec le bizarre secrétaire du non moins bizarre écrivain. Mais cela, qui seul pourrait l'atteindre, Jean l'ignore. Ce qui l'abat, l'écrase, c'est l'origine abjecte de son idole, c'est qu'il ait pu « aimer ça ». Mon Dieu! un Baudelaire aima bien une négresse paillarde, alcoolique et voleuse. En fut-il diminué, sali? Non. Il aimait. Si Jean, lui, est ulcéré dans sa vanité, c'est justement qu'il se trompe : il n'aimait pas Maryse. Je dis bien : Jean le sot. Ai-je besoin d'ajouter que ce sot, puisque M. Pierre Wolff est l'auteur, a beaucoup d'esprit? L'esprit d'auteur, dont la pièce est pailletée, lui prête ce qu'elle a, selon nous, de meilleur : curieux ouvrage dont le côté brillant est le seul authentique.

Je ne ferai pas reproche à M. Sacha Guitry de nous offrir un peu trop souvent, pour mon goût, des spectacles coupés. Un auteur de son rang, dont l'œuvre est nombreuse et diverse, a le droit de composer ses programmes à sa guise, et même de musarder, parfois, en de petits ouvrages. D'ailleurs jusqu'en ses pièces les plus menues, sa marque toujours demeure. Si, alors, il lui arrive de ne pas pousser plus avant, je puis regretter cette nonchalance, mais il m'est impossible de bouder un écrivain à qui nous devons tant de joies. Oui, en vérité, avec M. Sacha Guitry, mon jugement n'est pas tout à fait libre. Je me sens enchaîné par ses dons, et lorsqu'il ne les déploie pas tous, je ne peux oublier qu'ils existent.

Les desseins de la Providence : une bouffonnerie, ou, plus exactement, un nouvel exemplaire d'un genre que M. Sacha Guitry a fréquemment illustré, s'il ne l'a pas créé : la charge. Ce n'est pas la farce moliéresque, mais un divertissement plus court, plus improvisé encore : une donnée simple, grosse, folle, un costume pittoresque, une tête amusante, quelques bons mots, un éclat de rire dans la salle, et le rideau tombe sur les applaudissements. Je ne pense pas que le cardinal

Verdier approuverait cette homélie sur la Providence, mais Son Éminence ne va pas au théâtre, et la plaisanterie est, au reste, innocente. La pourpre cardinalice, dans l'occasion, n'a pas plus de réalité en certaines toiles, qu'elle n'en a autour de tables bien servies. Mais il y a ici plus d'art.

Le voyage de Tchong-li est un prétexte à des airs chantés, où le rossignol, qui niche dans les cordes vocales de mademoiselle Yvonne Printemps vocalise et nous ravit le cœur sur ses notes vibrantes. Puis mademoiselle Printemps a les cheveux tirés à la chinoise, et trouve encore le moyen d'être jolie ainsi. Et Sacha, vêtu en mandarin, l'appelle Miao, d'un accent impayable. Décors charmants, « musique fine ». On se laisse bercer, mais sans dormir, l'esprit de l'auteur vous tenant éveillé.

Françoise, la pièce de résistance, n'a rien elle-même d'un fort rôti : plutôt une caille découpée en trois morceaux. Nous restons un peu sur notre faim. Le mets, du moins, est délicat. Ces trois actes brefs sont sommaires à l'excès, peut-être, mais volontairement tels, je suppose. Des *indications*, toutes très justes, d'un drame qui pourrait être plus creusé... Hum! de quoi vais-je me mêler! Les critiques ont la manie de substituer leurs intentions à celles de l'auteur. — Prenez ce qu'on vous donne, messieurs! — Prenons.

Françoise a fui le domicile conjugal avec Michel, le meilleur ami de Jean, son mari. Classique. Après divorce, elle a épousé son amant. Les voici tous les deux, sortant de table, à l'heure du café : l'ex-amant installé, carré dans le bonheur légitime, plus que ne le fut jamais l'ex-mari. Françoise, moins assise, un peu flottante. Michel, tout en sirotant un petit verre, lit dans le journal qu'il est arrivé à Jean un accident grave, sur la nature duquel on ne donne aucun détail. Il fait part de la nouvelle à sa femme, en épiant sur le visage de celle-ci l'impression qu'elle en reçoit. On sent qu'au moindre signe de chagrin que Françoise manifesterait, Michel serait inquiet, jaloux. Il n'est donc pas si béat que nous le pensions, ni si sûr que le passé soit aboli. Mais Françoise, sans se montrer insensible, ne laisse percer aucun trouble : elle est digne, correcte, humaine. Cependant, les deux anciens complices, devenus deux époux, n'ont pas oublié

que Jean a souffert de leur trahison. Aurait-il attenté à ses jours? Sur ce, l'on sonne, c'est le frère de Jean. Seul, Michel le reçoit. Jean a été transporté dans une clinique, sa vie est en danger, il voudrait revoir Françoise. Michel refuse. C'est un mufle. Le frère de Jean approuve. Étrange frère. Après le départ de celui-ci, Michel apprend à Françoise l'objet de la visite. Il se cramponne à sa décision, d'autant plus fortement qu'il s'aperçoit que sa femme, maintenant, est émue, presque bouleversée. Un long temps. Après quoi, brusquement, Michel dit : « Vas-y! » Ce mufle a de bons mouvements. Il est pareil à beaucoup d'hommes.

Le second acte se passe à la clinique, dans la chambre où Jean est couché. Françoise arrive, s'assied au chevet du blessé. Jean parle : long monologue d'un fiévreux, révélant à une femme, qui ne fut ni perverse ni méchante, mais seulement légère, étourdie, ce que peut être la souffrance d'un mari trompé et abandonné. Mais Michel n'a autorisé Françoise à venir, qu'à la condition que son absence ne durât pas plus d'une heure. Pourtant, Jean demande à Françoise, et même lui intime l'ordre de demeurer, de le veiller jusqu'à l'aube. Elle obéit, se rassied.

Au troisième acte, c'est le lendemain matin, Françoise rentre de la clinique. Elle est pâle, défaite. Aux reproches maladroits, aux brutalités de son mari, elle oppose un visage mouillé de larmes. — « Va le retrouver! lui crie Michel exaspéré. — Il est mort cette nuit, à trois heures! » Et elle sort en courant.

M. Sacha Guitry est Jean. Excellemment comme toujours, mais avec un rien de pompe, qu'il doit peut-être à la position couchée. M. Roger Gaillard est un Michel fort séduisant, dur, rebutant, parfait. Mademoiselle Yvonne Printemps se montre une grande comédienne dans toutes ses créations. Elle qui est une des plus rares parures de ce qu'il y a de plus paré au monde : Paris, elle a aussi le jeu le plus simple, le plus direct, le plus extraordinairement vrai. Son art ressemble à ses colliers : pas une fausse perle.

La Petite Scène à laquelle nous devons, depuis déjà douze ans, les spectacles les plus raffinés, nous gâte encore cette saison.

Mais les enchantements qu'elle nous procure ne vont pas sans lutte pour elle. Avec le cas de Copeau, le cas de Charles Dullin, voilà un autre exemple de la confusion dans laquelle le théâtre, en France, est plongé. Hors de France, *la Petite Scène*, en tous ses déplacements, ne connaît que des triomphes. Mais dès qu'elle rentre à Paris, dont c'est pourtant un peu de la lumière qu'elle porte à l'étranger, le dur combat recommence[1]. Quoique devenue glorieuse, elle ne parvient pas, au bout de deux lustres, à sortir des difficultés. Le lieu de ses prestiges est encore un pauvre hangar couvert, au fond d'une impasse, dans un faubourg lointain de la rive gauche. Les bénéfices des tournées fondent vite, lorsqu'il faut les employer à amortir les dépenses d'une exploitation parisienne. Pourtant, après Jean Rivain, après Xavier de Courville, madame Marie-Ange Rivain, entourée de quelques fidèles, tient ferme le flambeau. Saluons — tout en rougissant pour notre pays.

L'action d'*Un mois à la campagne*, l'œuvre d'Ivan Tourguenieff, traduite par M. Denis Roche, que *la Petite Scène* représente en costumes, se déroule sous Alexandre II, époque à cheval sur notre Second Empire et les premières années de la Troisième République. Il est curieux de noter que les nuances de cette comédie sont probablement demeurées plus compréhensibles pour nous qu'elles ne doivent l'être aujourd'hui pour les Russes âgés de moins de trente ans. Pour ceux-ci, en effet, les bouleversements sociaux inaugurés en 1917 ont creusé une faille profonde entre leurs sentiments présents, voire tout leur mode actuel de sentir, et la sensibilité, les principes, les manières, en un mot la politesse de l'ancienne Russie. Certaines scènes d'*Un mois à la campagne*, quelle que soit l'originalité de l'ouvrage, sa note spécifiquement russe, rappellent le ton d'*Un Caprice* d'Alfred de Musset. Or, quand nous relisons *Un caprice*, certes nous ne sommes pas sans nous apercevoir que le dialogue, en ses finesses, a délicieusement vieilli, mais, justement, si le tour désuet nous en reste délicieux, c'est que nous demeurons rattachés aux personnages de la comédie, à ces doux fantômes d'autrefois, par mille liens invisibles. De tels liens ont été tranchés entre

1. Le même phénomène s'est reproduit récemment pour la *Compagnie des Quinze*.

la jeunesse russe d'aujourd'hui et les générations antérieures. Outre que l'opération fut sanglante, il ne semble pas que le résultat spirituel en soit si merveilleux. Sans doute, il n'est que de rouvrir *les Ames mortes* de Gogol pour se remémorer combien les mœurs de l'antique société russe, notamment celles de la petite noblesse ou de la bourgeoisie de campagne, étaient, au siècle dernier, enfoncées dans l'ignorance, la superstition, la cupidité, les ridicules, les manies, la sombre folie, toutes les ténèbres qu'engendrait, à tous les échelons d'une hiérarchie compliquée, l'habitude du despotisme. Mais, d'abord, avec l'abolition du servage, un rais de lumière avait glissé dans cette épaisse nuit, et les peintures de Tourguenieff correspondent à cette période où, le vieux système des castes ébranlé par en bas en ce qu'il avait de plus haïssable, l'aurore brumeuse de la liberté sourit sur la terre russe. Ensuite, même au temps de Gogol (l'existence de Gogol lui-même et d'un Pouchkine, d'un Lermontoff le prouve), tout n'était pas pourriture et abjection dans les classes supérieures. L'autre soir, en suivant la représentation d'*Un mois à la campagne*, remarquant, au passage, tant de traits d'une psychologie fine et tendre, cette convenance parfaite, ce tact jamais en défaut, cette passion voilée et pudique, j'avais l'impression de tout un monde délicat, comme d'un jardin d'essences rares, que l'ouragan des récentes années a détruit.

Réflexion d'un autre ordre : la pièce est l'œuvre d'un romancier. Cette considération pourrait, du point de vue technique, fournir matière à un examen qu'on n'épuiserait pas en vingt pages. Ce que je peux dire compendieusement, c'est que Tourguenieff nous porte à sourire des malins qui prétendent encore que le métier dramatique est une horlogerie spéciale, secrète, un art mystérieux de ressorts, d'engrenages, de balancements et de carillons, je ne sais quel arcane en dehors du style, en dehors de la psychologie, indépendant même du sujet en cause, et que les praticiens, les roués, les sphinx de la profession, seuls, ont le privilège de connaître.

Chez Tourguenieff, l'accommodation de l'intrigue, de l'atmosphère romanesques aux tréteaux, de l'art du livre à l'art de la scène, n'est qu'une exception, un accident, mais si heureux qu'il semble que la transposition se soit opérée sans

effort. Et ce qu'il y a de notable, au surplus, dans cette réussite charmante, c'est le dédain complet de tous les rouages que, précisément, les vieux mécaniciens du théâtre considèrent comme indispensables à la mise en marche et à la progression de l'intérêt dramatique. De même, postérieurement à Tourguenieff, Tchekhoff, venu de l'art de la nouvelle à celui de la scène[1], sut maintenir le spectacle dans la zone privilégiée de l'observation toute pure, à l'abri de cette prétendue « action » qui n'est qu'agitation extérieure à la trame psychologique.

Un grand domaine perdu dans l'immense plaine, à la saison d'été. Le chef de famille, Islaïeff, homme silencieux, sans grâce, mais âme droite et profonde; la mère d'Islaïeff, brave femme, un peu pecque, nulle, soumise à l'autorité de son fils; Nathalia, la femme d'Islaïeff, ravissante, coquette, rêveuse, passionnée, avide de grands sentiments, mais, avec cela, si honnête, si vite alarmée dans sa pudeur, si bien élevée, si distinguée, et pas seulement dans ses manières, j'entends jusqu'au tréfond d'elle-même; Kolia, son fils; Vérotchka, sa pupille, seize ans, une rose en bouton, l'ingénue à la veille du premier amour; Katia la servante, paysanne jolie et rusée; la gouvernante et le professeur allemand, chacun caractérisé par ses ridicules; le médecin, plat, fourbe, égoïste, intéressé, intelligent, railleur; des voisins grotesques et un invité, l'intime ami d'Islaïeff, le beau Rakitine, qui fait à Nathalia une cour toute platonique, et que Nathalia écoute avec complaisance, tendresse, caprice, Rakitine qu'elle croit aimer, car elle s'ennuie tellement!

Survient Bielaïeff, un étudiant de vingt ans, engagé comme précepteur, pour la durée des vacances. Le trouble que sa jeunesse vive et plaisante, naturelle et gaie, apporte dans ce petit monde en proie à la torpeur; la rivalité qu'il suscite entre Nathalia et sa pupille, soudain dressées l'une contre l'autre; la jalousie élégante, résignée, paresseuse de Rakitine; les silences d'Islaïeff, sa noble attitude en face du mystère qui rôde dans la maison; sa méprise, quand il attribue à la présence de Rakitine la nervosité, les migraines, les larmes de Nathalia; la délicatesse avec laquelle Rakitine se garde de le détromper et consent à s'éloigner; le départ

1. Ainsi que récemment encore M. Luigi Pirandello.

de Biélaïeff lui-même, cause innocente de toute cette agitation, trop loyal, trop fier pour profiter d'aucune de ses victoires; les comparses, du même coup, emportés par le souffle brûlant que la venue du jeune homme a déchaîné : l'intendant qui file avec Katia, le médecin qui enlève la gouvernante; et le domaine, après cela, retombant au sommeil.

Tel est ce drame tout intérieur. Cinq tableaux, cinq petits actes. Le spectacle emplit une soirée sans que l'intérêt faiblisse une seconde. Pourtant nul coup de théâtre, nul « effet » explosif. Rien que des rapports exacts, chaque personnage a son plan; un jeu des sentiments si aisé qu'il est comme respiratoire. Le conflit se noue, se dénoue sans heurt, pareil à ces plantes aquatiques que le courant emmêle un instant, puis sépare. Du tourbillon profond, l'on ne perçoit que ce qui affleure à la surface, éclate, comme une bulle, en quelques cris vite étouffés, aux minutes extrêmes. Les notations sont si justes qu'elles portent bien au delà des mots. Il y a, dans ce dialogue, des silences expressifs, toute une musique de l'inexprimé que les modernes reprendront, qu'un Jean-Jacques Bernard, notamment, choisira comme centre de sa dramaturgie. Cela vous pénètre, vous envahit, vous émeut, à la manière d'un parfum. Ajoutez que le romanesque ici n'est point fade. Aux flûtes se marient les pistons, au motif principal maintes mélodies humoresques. Les personnages épisodiques sont dessinés d'un trait fort, et les scènes courtes qu'ils animent de leur fantaisie ont une étonnante saveur.

Tant de qualités éminentes ou subtiles seraient faussées ou même disparaîtraient entièrement, si la traduction s'était montrée inférieure aux difficultés qu'elle offrait. Mais avec M. Denis Roche, le savant traducteur des œuvres de Tchekhoff, on était d'avance bien tranquille.

La pièce enfin, décorée et habillée avec goût, est interprétée au mieux par toute la troupe de *la Petite Scène* : madame Marie-Ange Rivain en tête, dans le rôle de Nathalia. Madame Marcelle Sarret (la gouvernante), M. Max du Kédarouet (le médecin) méritent, dans cet ensemble de bon aloi, une mention particulière.

FRANÇOIS PORCHÉ

A PROPOS D'UN OUVRAGE DE M. ANDRÉ CHEVRILLON [1]

LA PENSÉE DE TAINE

Vêtus des solides reliures dont quelque grand-parent les dota, les ouvrages de Taine sont alignés le plus souvent sur les hauts rayons des bibliothèques familiales. Chacun reconnaît volontiers que cette imposante série se compose de « livres de base ». Mais ils sont logés près du plafond, ce qui est mauvais signe, et il est de plus en plus rare que quelqu'un vienne troubler leur paix austère. Dans son essai sur Taine, Victor Giraud, en 1901, calculait que l'historien philosophe avait trouvé onze millions de lecteurs au cours du XIXe siècle. On n'ose conjecturer à quel chiffre il est tombé au XXe. Pourtant le nom conserve son auréole, la gloire semble intacte dans les manuels, dans les esprits. Moment dangereux : celui où l'on ne vérifie plus les titres; où l'on se contente de quelques formules de critiques, — entrée peut-être dans la gloire qui dure.

Ce n'est certes pas le désir de M. André Chevrillon, qui vient de publier un intéressant ouvrage sur la pensée de Taine, de mettre en question les mérites de celui qu'on a nommé le logicien poète. Il professe pour lui l'admiration la plus vive, et défend sa doctrine avec beaucoup de subtilité contre les critiques qu'elle suggère. Son livre, qui est le plus adroit, le plus intelligent des panégyriques, étudie surtout les conditions

1. *La Formation de la Pensée de Taine*, par André Chevrillon (Plon).

dans lesquelles s'est formée la pensée de Taine. M. Chevrillon y pèse avec un soin extrême les termes de nombreux manuscrits de Taine antérieurs à ses premières publications — manuscrits demeurés jusqu'à ce jour inconnus. Nous suivons ainsi la grande enquête philosophique entreprise par l'auteur de *l'Intelligence*, au début de sa vie, et voyons se dessiner les grandes lignes de cette pensée qui devait exercer une influence si étendue. Car, si l'on peut mettre en doute la valeur absolue des théories de Taine, la plus rapide réflexion sur le mouvement intellectuel du XIXe siècle révèle le grand nombre de courants, extrêmement étendus et ramifiés, qui partent de cet écrivain. Des artistes comme Fromentin, des philosophes comme P. Janet, des romanciers comme Zola, Daudet, Barrès, Bourget, des critiques comme Vogüé et Brunetière ont dit eux-mêmes ce qu'ils devaient à Taine. Et il est certain que tous ceux qui ont tenté d'introduire dans le domaine des lettres la pratique de la méthode expérimentale, ceux qui ont prétendu faire pénétrer, comme Zola, la science dans le roman, en se livrant à des « expériences psychologiques », peuvent se réclamer de lui. En répandant le goût des moyens d'information exacts, Taine a contribué également à faire naître la mode des « notes » et des « carnets ». Ses études sur les cas psychologiques anormaux ont fait fleurir maintes sympathies à l'égard des névroses. Peut-être a-t-il même par là préparé le triomphe éphémère du roman russe. Du point de vue historique, il a provoqué un renouveau des études sur la Révolution, il a favorisé l'éclosion des grands exposés systématiques. Dans le domaine philosophique, il a été un des artisans les plus actifs de la disparition de l'éclectisme, du spiritualisme à la Cousin. On peut mesurer l'attachement intellectuel qu'il inspira à certains grands esprits au regret qu'ils ressentirent lorsqu'ils durent déserter les rangs de ses fidèles. Anatole France écrivait, au lendemain de la mort de Taine, que « l'idée que la théorie des milieux pouvait n'être pas absolument vraie fut la seconde ou troisième déception de sa vie ».

Dans une étude qu'il consacrait à Taine, dans la *Revue de Paris*, il y a trente-trois ans, Faguet donnait d'ailleurs comme dernière preuve de l'influence de Taine le mouvement de

réaction qui se dessinait contre lui. Ce mouvement ne s'est pas accentué. Pas plus que, de son vivant, un grand contradicteur n'a élevé publiquement la voix contre sa méthode, on n'a vu celle-ci par la suite faire l'objet de larges attaques de front. Le positivisme de Taine et ses grandes théories historiques ont perdu leur place prééminente, mais ils l'ont perdue sans bruit. On les a abandonnés sans livrer de bataille. Faut-il en conclure que la construction est tombée toute seule, sans que l'on ait besoin de monter une puissante machine pour l'abattre?

***

M. Chevrillon, étant le neveu de Taine, se trouvait particulièrement bien placé, pour réunir sur la vie intime de celui-ci des informations précises et inédites. Il évoque d'abord les années d'enfance du philosophe à Vouziers et à Rethel, les parents pieux, les premières lectures et surtout les grandes promenades en forêt. Toute sa vie Taine devait aimer nos paysages de terres tempérées, leurs fleuves et surtout leurs arbres puissants, qu'il lui arriva de regretter même devant les plus beaux sites italiens. Ajoutons, pour être un peu tainien, que Taine devait rester un homme de l'Est, solide, convaincu, passionné, ennemi du scepticisme et de l'éclectisme. Il n'a jamais compris l'esprit de Paris, tout en nuances, en demi-teintes, qui dissimule son goût de l'humain derrière un propos railleur, son aptitude à la pitié derrière des mots ironiques. Et il a écrit sur Paris un des livres les plus inexacts, les plus injustes que l'on puisse rêver. Ce livre, c'est *Graindorge*, diatribe d'un marchand de porc salé de Cincinnati, — qui est très peu américain en réalité et prodigieusement Hippolyte Taine, — contre les salons, les femmes, les mœurs de Paris, cette ville où l'on ne rencontre, paraît-il, — à de très rares exceptions près — que nullité et hypocrisie. Le seul mérite essentiel des Parisiens, c'est, aux yeux de Graindorge, de savoir rendre la vie agréable. Ce serait quelque chose si la constatation n'était pas de pure forme. Mais la saveur légère de l'existence parisienne était peu appréciée en réalité par Taine. Il réunissait dans le même dédain les conven-

tions de cette vie et ses plaisirs. Mais, par l'effet d'une inconséquence d'autant plus étonnante qu'il avait presque tous les dons, sauf l'esprit et l'aptitude à manier l'ironie, il tentait d'exprimer en badinant sa réprobation du badinage.

Il est vrai que Taine ne réservait pas son mépris aux seuls Parisiens; c'est l'homme, selon lui, qui est mauvais. Un gorille. Et l'on sait qu'il s'est plu à montrer le gorille pur surgissant au milieu des révolutions, — ces bouleversements qui, selon l'auteur des *Origines*, révèlent dans toute sa hideur *le fond* de la nature humaine. On lit dans *Graindorge*, entre autres assertions du même ordre : « La bonté et l'abnégation n'existent pas. » C'est aller assez loin, d'un trait, dans le pessimisme. Et l'on pourrait après cela ne pas s'étonner que Taine, contempteur de tous les hommes, prodigue les sarcasmes aux Parisiens. Malheureusement cette consolation nous est refusée. Paris a eu l'honneur de provoquer des foudres spéciales. Bien qu'excellent patriote, le pessimiste ardennais était particulièrement impatienté par la légèreté parisienne, qui sait? par la légèreté française. Il n'y a pas dans les *Notes sur l'Angleterre* de propos amers sur le peuple anglais. Sans doute l'écrivain n'admire pas tout en Angleterre et il fait bien des réserves par exemple sur l'injuste misère à laquelle un grand nombre de travailleurs manuels y sont condamnés. Mais l'esprit de la race lui plaît, la religion lui plaît (né catholique, Taine est mort protestant), le sérieux surtout lui plaît. Et peut-être s'expliquera-t-on la mauvaise humeur de Graindorge, en lisant dans les *Notes sur l'Angleterre* : « Un Français raisonne pour raisonner; il lui est agréable de nouer les idées les unes aux autres; son plaisir est extrême; mais il s'en tient là. Au contraire, pour une tête germanique, surtout pour une tête anglaise, la conclusion lentement élaborée n'est qu'un point de départ, un ressort d'action, une des puissances, souvent la plus grande des puissances qui gouvernent sa conduite. » Ne serait-ce pas là le grand grief du terrible raisonneur que fut Taine contre les Français? A ses yeux ils manquent de foi et de logique.

***

Ce qui frappe le plus dans l'ouvrage de M. Chevrillon, c'est qu'il montre toute la pensée, toutes les doctrines de Taine déjà formées dans l'esprit de leur auteur, dès l'âge de vingt-deux ans. Ce positiviste, qui recommandait la prudence et la lenteur dans le travail d'induction, a construit le système qu'il devait, pendant tout le reste de sa vie, appliquer à l'étude de l'univers, alors qu'il ne connaissait l'univers que par les livres ou les fenêtres des établissements d'enseignement.

Sur la jeunesse de Taine, nous avons un document essentiel, *Étienne Mayran*, qui est un roman autobiographique. Ce n'est pas là qu'il faut chercher des détails sur le lycée Bourbon, où Taine acheva ses études à Paris, sur Prévost-Paradol ou Planat (le futur Marcelin, fondateur de la *Vie Parisienne*) avec qui il se lia dans cet établissement. Mais on y trouve des indications sur l'éveil de la pensée de Taine. Il avait quinze ans et lisait un traité de Platon, quand lui apparut, en un soudain trait de lumière, l'importance de ces *petits faits significatifs*, de ces *petits exemples simples*, dont il allait devenir par la suite un champion si résolu. Au même âge il se découvre déterministe, atteint « ses premières vues d'ensemble, et, en histoire, parvient à embrasser une période, à sentir des liaisons. Le grand réseau rigide par lequel toutes les choses et toutes les idées sont liées entre elles (commence) à lui devenir sensible. »

Un homme exerçait alors une forte influence sur l'esprit du jeune Taine : c'était Nicolas Bezançon, son grand-père, avec qui, le soir, au sortir du lycée, il avait de longs entretiens. Cet aïeul était savant et philosophe, il chérissait l'analyse et vénérait les sensualistes. De plume agile, il composait pour lui-même de petits traités, dont son intelligent disciple faisait profit. M. Chevrillon a dépouillé l'un d'entre eux intitulé *Notions préparatoires* et découvert que quelques-unes des idées, les idées essentielles en vérité, de *l'Intelligence* y étaient exposées. (La sensation est l'origine de la pensée. La faculté d'abstraction transforme les images en signes. L'observation des enfants révèle la formation des idées générales, etc...)

En 1848 Taine est reçu (premier) à l'École Normale. Il a vingt ans. Pendant trois années de labeur acharné, son système va se former à peu près complètement, en pleine frénésie de travail, de lectures poursuivies quatorze heures par jour. La correspondance avec Prévost-Paradol nous renseigne sur cette période, et surtout les nombreux manuscrits accumulés par Taine à Normale et étudiés par M. Chevrillon. Ce sont des essais sur les grands systèmes philosophiques, des études sur le Concile de Trente, la civilisation des Hébreux, des Athéniens, la Cause, le Temps, le développement organique d'une idée, etc. Et le jeune homme qui poursuivait ces travaux difficiles trouvait le temps, sans rien négliger du programme de l'École, de pousser fort loin ses études mathématiques et de suivre les cours de l'École de Médecine. Il rêvait d'embrasser toutes les connaissances et d'édifier, quelque jour, une vaste synthèse.

***

Les études auxquelles Taine se consacre à l'École Normale sont, pourtant, avant tout philosophiques. La maturité de son esprit est surprenante : les notes qu'il accumule alors nous offrent un premier état de *l'Intelligence*, ouvrage qui ne sera achevé et publié que vingt ans plus tard. Mais la métaphysique, dont *l'Intelligence*, traité de psychologie positiviste, réduira si fortement le domaine, est encore en 1850 le bain préféré pour l'esprit de Taine. Et, au milieu des sévères méditations qu'il lui consacre, nous voyons se dessiner les divers mouvements qui ne cesseront plus d'entraîner son esprit.

Le premier traité que Taine, normalien, compose est une *Géométrie métaphysique*, inspirée de Spinoza. Il s'efforce, « supposant l'existence d'une pensée ou raison agissante », de « déterminer quelles sont les différentes affirmations qu'elle posera successivement ». Il part donc de l'absolu, et d'un absolu en somme hypothétique. Mais, à peu de temps de là, cet exercice — un journal intime en témoigne — lui paraît vain. Le respect de la science, du fait, a pris le dessus. C'est en partant de la perception, du réel, qu'il faut tenter d'atteindre l'essence.

Quelques années plus tard, aventure intellectuelle du même ordre. Ayant quitté l'École Normale, Taine se lancera (ce n'est pas la première fois) dans l'étude de Hegel et se sentira soulevé par un mouvement d'enthousiasme sacré. Dans ce délire les plus grands efforts lui seront légers et il composera avec entrain un vocabulaire des termes hégéliens difficiles — et l'on sait s'il y en a. Puis, ayant terminé le dépouillement de *la Logique*, le découragement viendra. Hegel a édifié une pyramide en commençant par le faîte. Tout est à reprendre en s'appuyant sur le sol. (Conclusion qui n'empêchera pas Taine, d'ailleurs, de demeurer profondément hégélien.)

Ces mouvements d'oscillation sont significatifs. On les devine derrière tous les ouvrages de Taine. Il part d'abord de l'absolu, d'une idée. Puis il refait tous les calculs, tous les raisonnements... et retrouve l'idée. Sa conviction est absolue d'avoir tiré la conclusion des faits. La nôtre est que l'examen des faits a été guidé par la préexistence de la conclusion. En admettant que les sciences morales soient vraiment des sciences, Taine pour les traiter était magnifiquement et déplorablement pourvu. L'esprit de système se manifestait en lui avec une force hâtive, compromettant d'avance les recherches minutieuses auxquelles l'incitait un goût inné de l'observation scientifique.

Esprit systématique, Taine édifia, pendant ses années d'École, sous la triple influence d'Aristote, de Spinoza et de Hegel, dieux protecteurs de son esprit, un vaste système embrassant à la fois le monde de l'esprit et celui de la matière. Pour lui l'univers est un tout dont toutes les parties se tiennent, découlent même les unes des autres. Les faits se subordonnent et s'enchaînent. Le rationnel se confond avec le réel. Le monde est une logique, le mouvement de la nature est assimilable au mouvement d'une dialectique. Comme tous les éléments de l'univers, l'homme est strictement déterminé. Tout cela est essentiellement hégélien.

Et voici qui est aristotélicien : la science est une suite de définitions; les faits communiquent entre eux par les points communs de leurs définitions. L'essence d'une chose est la *propriété fondamentale*, qui renferme en soi toutes les raisons de son action. De définitions en définitions, Taine espérait

remonter à cinq ou six définitions souveraines, desquelles on dégagerait un fait unique. Ce grand rêve, qu'il a exposé à la fin des *Philosophes classiques*, révèle à lui seul la conviction que Taine a formulée ailleurs explicitement : il n'y a pas de limite à l'esprit humain. En somme, ces définitions essentielles devant être le résultat de recherches expérimentales, il apparaît que Taine avait une foi absolue en la science. Il aurait pu écrire, comme Renan, cité par M. Chevrillon : « Le jour où la connaissance égalera le monde, Dieu sera complet. »

Ce sont là songes abandonnés aujourd'hui, mais ce que nous devons retenir de ces recherches métaphysiques, c'est la notion de *propriété fondamentale* d'une chose, car cette propriété, transportée dans le domaine de la psychologie, c'est exactement la fameuse *faculté maîtresse*, par laquelle Taine entendait expliquer les caractères. Ainsi, il nous apparaît bien que c'est en pleine métaphysique que le philosophe positiviste a formulé ses principes « expérimentaux ».

Méditant sur l'esprit, Taine avait rencontré le problème des axiomes, ces vérités essentielles qui semblent imposées à notre esprit. Répudiant le système kantien, il les expliquait par la faculté d'abstraction, grâce à laquelle, comme on le sait, il devait dans *l'Intelligence*, en partant de la perception et des images, rendre compte de tout le mécanisme mental. Cette explication de l'origine des axiomes rendait, sur un des points les plus controversés, toute sa valeur à la science. C'était là une des préoccupations majeures de Taine, et elle ne contribua pas peu sans doute à lui inspirer cette fameuse théorie de l'*Hallucination vraie*, que l'on voit déjà s'esquisser dans les cahiers de Normale. Cette théorie pose que nous ne connaissons que des images et que nous vivons comme dans un rêve, mais que ce rêve concorde avec le réel. (Ce qui n'implique pas que les images et les mouvements cérébraux appartiennent à des mondes distincts, mais qu'un même phénomène est perçu de deux manières différentes.)

Dans des cahiers intitulés *Dogme. Métaphysique abstraite*, on trouve de longues recherches sur le fondement de l'induction. Taine suivant une conception aristotélicienne ramenait l'induction à un syllogisme. Le problème avait pour lui une importance essentielle, l'induction permettant de remonter

du particulier au général, de découvrir le général dans le particulier, ce qui était le but capital de sa méthode. Mais, au cœur de cette question de pure méthodologie, nous retrouvons, sous une forme nouvelle, toujours entourée de son nombreux cortège de postulats et d'invraisemblances, la faculté maîtresse. En effet, lorsqu'on assimile l'induction à un syllogisme (ce qui au reste est impossible dans certains cas), il faut, pour poser la mineure, dès que l'on quitte les sciences mathématiques, dégager de tous les caractères du corps ou du fait étudié, son caractère essentiel, primordial (sa faculté maîtresse). Qui peut affirmer que l'élimination des caractères accessoires ait été rigoureusement conduite? Qui le peut surtout, quand on entreprend, comme l'a fait Taine, de rechercher la propriété fondamentale dans les sciences physiques, et même — comble de hardiesse — dans les sciences morales?

Un essai sur *la liberté* nous montre la position de Taine, dès le début de sa carrière, en face du problème de la responsabilité morale. On lui a souvent reproché de s'être laissé entraîner dans *les Origines* à juger sévèrement les Jacobins. Si les hommes sont tous déterminés, ils ont tous droit à la même attitude : hostile, cordiale ou indifférente. Le cahier de 1851 fournit la réponse, déjà conforme aux données de *l'Intelligence*. Il y a en nous des instincts, des idées (commencements d'actes) qui déterminent des tendances. Ces tendances luttent entre elles. La plus forte l'emporte et nous parlons arbitrairement de volonté[1]. Nous n'avons, si l'on veut, aucune responsabilité au sens classique du mot. Pourtant si une tendance l'emporte sur une autre, c'est une conséquence de la construction de notre moi. Les erreurs et les fautes sont donc imputables au moi. Affirmation un peu spécieuse, comme le critérium de la bienfaisance morale, d'origine hégélienne, que Taine devait appliquer dans la *Philosophie de l'Art*. Ce critère permet d'établir une hiérarchie entre les œuvres, selon qu'elles développent harmonieusement ou non la nature, qu'elles favorisent la vertu ou la contrarient. Il y a de l'allemand encore dans cette vue-là, mais les Allemands en sont venus graduellement à faire passer la considération de la

1. C'est la théorie de Spinoza.

nature avant toute autre. On en voit les résultats, en ces jours où le Traité de Versailles est jugé *immoral*, parce qu'il entrave le *développement* naturel de la force allemande. Entre la conception française et la conception allemande s'est creusé au XIXe siècle le fossé d'une philosophie, de cette philosophie dont Taine, pendant quelques années, a fait fleurir chez nous certains surgeons.

***

Sorti de l'École Normale, durant ces années où il préparait à la fois son *La Fontaine*, *l'Essai sur Tite-Live* et un *Mémoire sur la connaissance*, qui devait devenir plus tard son grand traité de *l'Intelligence*, Taine développait avec rigueur les règles de sa méthode historique. L'homme étant déterminé par ses tendances et ses idées, l'histoire est une psychologie appliquée. Elle étudie l'homme dans ses rapports avec lui-même, avec la nature et avec les autres hommes. Ces rapports déterminent les cadres invariables de l'activité humaine. Mais les idées que les hommes se font de l'art, de la science, de la religion, de la société, varient avec le temps, comme les civilisations qu'elles inspirent : ce sont les *variables de l'histoire*. La variable essentielle est l'idée de Dieu, la métaphysique. L'art grec est lié aux conceptions théologiques des Grecs. La religion est la clef de l'histoire du Moyen Age; la raison explique le XVIIIe siècle. Toutes ces recherches constituent *l'anatomie de l'histoire*. Reste à savoir — et tel est l'objet de la *physiologie de l'histoire* — comment ces idées se transforment, sous l'influence de quels éléments. C'est ici que s'insère la théorie de la race, du milieu, du moment, à laquelle Taine devait faire un sort spécial par la suite, mais qui n'est qu'une des pièces de la méthode historique qu'il bâtissait à vingt-trois ans. Si l'on considère la vie et la mort des idées, on constate qu'une idée cherche d'abord sa forme : c'est le premier stade de son évolution; elle trouve cette forme au cours du second; elle meurt enfin, tandis que la forme lui survit. Taine a montré que « la forme est le grand mode de propagation des idées ». C'est peut-être une de ses vues

les plus fécondes; elle révèle un des ressorts essentiels de la vie de la plupart des humains, totalement privés de raison et de raisonnement, mais agissant avec une logique apparente, parce qu'ils imitent des formes, qu'une idée, conçue par autrui, inspira.

Dans quelle mesure Taine a-t-il appliqué ses théories et quels fruits ont-elles portés? L'ordonnance du livre de M. Chevrillon ne le mène pas à aborder cette question de front, mais, dans un exposé général de la méthode historique de Taine, il remarque que les préfaces de celui-ci, où ses théories sont le plus souvent exposées, ont une raideur mécanique, dont les ouvrages eux-mêmes sont dépourvus. C'est exact, si l'on considère les livres écrits par Taine pendant la seconde partie de sa vie. Beaucoup moins, si l'on songe aux travaux datant des années qui suivirent la sortie de l'École Normale et cet étonnant échec à l'agrégation de philosophie, qui scandalisa si fort les condisciples de Taine. On se souvient des circonstances : les idées de Taine, trop nettement opposées à celles de l'Université, émurent ses examinateurs, qui écartèrent un candidat si « dangereux ». Celui-ci songea alors à préparer l'agrégation des lettres, mais elle fut supprimée. Au lendemain du coup d'État de 1851, les esprits indépendants étaient considérés sans bienveillance. Taine en fit la dure expérience. Professeur suppléant de philosophie à Nevers, puis à Poitiers, il fut considéré comme suspect, un élève l'ayant accusé d'avoir fait le panégyrique de Danton, pendant un de ses cours. Découragé, il donna sa démission et revint à Paris, où, plus persuadé que jamais de la férocité des hommes, il se réfugia avec frénésie dans le travail. C'est à cette époque qu'il publia le *La Fontaine*, le *Tite-Live*, les *Philosophes classiques*, le *Voyage aux Pyrénées*.

La Fontaine et *Tite-Live* sont les premiers exercices d'application pratique du système éclos à Normale. Raides comme des constructions géométriques, ils reflètent par l'exagération même des tendances qui s'y marquent l'ardeur batailleuse et l'irritation d'un homme que l'on a brimé... Et pourtant Taine s'efforçait encore, un de ces ouvrages ayant forme de thèse académique, l'autre étant écrit pour un concours ouvert par l'Institut, d'atténuer ses élans, d'arrondir les angles de

ses figures. Vaines tentatives de dissimulation. Le *La Fontaine* est une sorte de charpente métallique, rivetée d'axiomes lapidaires. Théorèmes et démonstrations. Il s'agit de prouver qu'il a *fallu* la finesse, la sobriété, la gaieté, la malice gauloises, l'élégance, l'art et l'éducation du XVIIe siècle pour produire un La Fontaine. L'appareil à démontrer s'abat avec une rigueur implacable sur une œuvre fluide et légère. Une stricte méthode en sépare les éléments composants. Une série de chapitres évoque la société du XVIIe siècle, telle qu'elle est décrite dans les fables : le roi, les courtisans, les clercs, les paysans, etc. Seconde série : les bêtes à leur tour sont hiérarchisées, compte tenu des hommes qu'elles représentent. Suit une analyse scrupuleuse des procédés artistiques employés : elle mène à cette conclusion : « La poésie est l'art de transformer les idées générales en petits faits sensibles et de rassembler les petits faits sensibles sous l'idée générale. » Voilà une vérité « acquise ». (L'est-elle pour M. l'abbé Bremond?) De là « retournant sa méthode », l'auteur repart pour chercher « sur ce principe ce que doit être la poésie ». Et nous gagnons la conclusion, dont voici un des centres de résistance : « C'est par la correspondance (entre l'œuvre, le pays et l'artiste) qu'on peut mesurer un artiste et lui donner son rang. C'est par elle qu'il plaît, que son œuvre reste vivante... On doit le considérer comme le représentant d'un esprit dont il reçoit sa dignité et sa nature. Si cet esprit n'est qu'une mode et règne seulement quelques années, l'écrivain est un Voiture. Si cet esprit est une forme littéraire et gouverne un âge entier, l'écrivain est un Racine. »

L'idée est bien contestable. On en peut glaner beaucoup de cette sorte dans le livre, où s'affirme une intelligence éclatante et dogmatique à l'excès. On nous a conduits dans un laboratoire, pour nous expliquer La Fontaine. Il est là maintenant, le bonhomme, dans une série de fioles bien cachetées. Mais il n'y a pas de fiole pour la fantaisie, la nonchalante, l'éblouissante poésie. On peut relire les fables.

Il n'y a pas moins de majesté et de rigueur dans l'*Essai sur Tite-Live*. Le théorème à démontrer est indiqué dans l'avant-propos. « Y a-t-il en nous une faculté maîtresse, dont l'action uniforme se communique différemment à nos différentes

images et imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus? J'essaye de répondre oui, et par un exemple. » De toutes les théories de Taine, la moins acceptable est certainement celle de la faculté maîtresse (à la formation métaphysique de laquelle les *cahiers* nous ont fait assister) et rien ne le prouve mieux que ce *Tite-Live*. C'est bien un théorème qui marche, mais point du tout dans le sens où l'entendait l'auteur. Qu'il y ait chez la plupart des hommes un trait de caractère dominant, c'est certain; qu'il modifie par sa force les autres traits, c'est possible. Mais de quelle manière? En l'état actuel de la psychologie personne ne peut le prévoir. Aussi le développement de la proposition dans *Tite-Live* apparaît-il bien surprenant. Chez Tite-Live, paraît-il, la faculté maîtresse était le génie oratoire. Cela posé, Taine démontre que de ce génie oratoire découlaient nécessairement les idées critiques, philosophiques, esthétiques que Tite-Live a eues réellement. Il est vrai que les preuves de cette assertion n'occupent pas toutes les pages du livre, mais elles les commandent toutes et cela nous gâte un peu le plaisir que nous pourrions trouver à lire les excellents passages consacrés à la philosophie ou à la critique de l'histoire romaine, à Niebuhr, ou même aux discours de Tite-Live, que l'auteur avec beaucoup d'honnêteté juge souvent médiocres, le génie oratoire n'étant pas, paraît-il, la qualité qu'il faut pour composer de bons discours.

Taine, dans ses autres livres, n'a jamais appliqué aussi rigoureusement ses théories. Il y a dans les *Essais de critique et d'histoire* bon nombre de portraits excellents, au premier rang desquels on doit citer ceux de madame de La Fayette, de Racine, de Saint-Simon, de Balzac, de Mérimée. Plus de faculté maîtresse, moins de déductions algébriques, mais une vue libre des divers aspects d'un esprit. Et la théorie du milieu elle-même est appliquée avec souplesse, pour montrer non plus que, étant donné les circonstances *a*, *b* et *c*, Saint-Simon fut Saint-Simon et ne pouvait être autre, mais au contraire comment, l'unité psychologique Saint-Simon étant posée, les circonstances l'ont déterminée à se manifester de telle ou telle manière. Voilà qui est plus admissible et même depuis longtemps — et bien avant Taine — généralement admis.

Qu'en faut-il conclure? Que Taine a plutôt gâté ses écrits en appliquant ses théories et qu'il ne nous plaît jamais tant que lorsqu'il les oublie. Dans la mesure où il a tenté de plier l'histoire et la critique à des disciplines de logique pure et de métaphysique, il a échoué. Peut-être, il est vrai, attribuera-t-on à ces disciplines l'habitude excellente qu'il avait prise d'appuyer ses jugements sur d'abondantes citations; ce qui donne tant de force à la plupart de ses exposés. Mais s'il a développé cet usage, il n'en est pas l'inventeur, et il n'était peut-être pas nécessaire de passer par Platon et Hegel pour se résoudre à ces précisions.

Lorsque MM. Faguet, Giraud, Lanson, critiquent tour à tour les théories de Taine, en montrant qu'elles expliquent aussi bien Pierre Corneille que Thomas et que Pierre n'est pas Thomas, M. Chevrillon, défenseur de Taine, riposte en citant un texte de l'historien où il apparaît bien que Taine lui-même ne prétendait pas tout expliquer par son système. On pourrait répondre en lui opposant des textes aussi probants et de sens contraire. Mais ce qui nous importe, c'est que Taine a réellement renoncé, et à maintes reprises, à appliquer ses principes, et que cette abstention lui a toujours réussi.

Bien qu'elle débute précisément en proclamant sous la forme la plus anguleuse la théorie du milieu, et du moment, la *Littérature anglaise* n'est pas alourdie par ces files de déductions implacables qui gâtent le *Tite-Live*. Ce ne sont pas les écrivains que Taine entend expliquer là par la race, mais plutôt la race dont il cherche à préciser les traits en étudiant les œuvres, persuadé qu'il est que la littérature est l'expression de la psychologie d'un peuple. Et il faut convenir que dans l'ensemble cette théorie est acceptable, à cette restriction près que les précurseurs, avec ce raisonnement, deviennent des phénomènes inexplicables. Mais c'est précisément là, croyons-nous, une des plus grandes lacunes non pas des systèmes, mais de l'esprit même de Taine. Il se détourne des hommes qui ne sont pas en harmonie avec leur siècle, que le décor n'explique pas, ou plus généralement il passe sous silence l'élément le plus profondément personnel d'un être humain. Quand on a tout expliqué par des correspondances, des influences, des comparaisons, il

reste encore dans l'homme quelque chose, avec quoi le cœur seul — ou l'intuition — permet de communiquer, le noyau de l'être, le centre de l'individu. Or Taine a toujours pratiqué la sympathie de l'intelligence, parce qu'il avait de la probité. Il n'a pu donner celle du cœur, parce qu'il était incapable de sortir de son moi, trop bien protégé par les solides murailles de ses théories. Et c'est ce qui, en critique même, le maintient sur un plan inférieur à celui qu'occupe Sainte-Beuve. Taine était anatomiste plutôt que physiologiste. Rien n'échappait à ses analyses, sauf le mouvement, l'impulsion d'une âme.

Compte tenu de cette restriction, valable pour presque tous les essais critiques de Taine, la *Littérature anglaise*, avec les belles traductions qui l'enrichissent, ses vastes tableaux, ses amples analyses, reste une œuvre solide, une des plus belles constructions que les lettres anglaises aient fait naître dans notre pays. Et peut-être Sainte-Beuve s'est-il montré un peu injuste en supposant que Taine avait jugé sévèrement Pope parce que Pope était éloigné de l'esprit anglais qu'il avait défini, et comme tel gênant. (Hypothèse qu'il faut signaler, parce que, formulée à propos du seul Pope, elle vise, à n'en pas douter, plusieurs portraits d'écrivains.)

Au reste si l'esprit de système est néfaste quand il s'agit d'expliquer un homme, il faut reconnaître qu'il est singulièrement utile pour éclairer une littérature tout entière, ou bien l'histoire d'une période, d'une série d'événements. Car s'il est difficile d'expliquer un homme par des idées générales, il est nécessaire de rassembler les aventures si diverses d'un peuple autour de quelques vues d'ensemble. Évidemment il y a bien des chances pour que ces vues soient en partie fausses, parce qu'il faudrait tout savoir pour tirer des conclusions valables. Mais il est impossible d'écrire l'histoire sans adopter des lignes directrices. En choisir une, c'est faire une hypothèse; s'efforcer de montrer qu'elle est bien choisie, c'est développer une thèse.

Plus la thèse semble originale, plus le livre d'histoire, qui le plus souvent ne peut apporter de faits nouveaux, a des chances de retenir l'attention. Il est vrai que l'avantage est relatif. Dès que l'opinion publique a accueilli un autre système de construction, elle ne lit plus guère les ouvrages soutenus par

le système précédent. Le livre d'histoire vieillit plus vite que le roman précisément parce qu'on peut contester les thèses qu'il développe, tandis qu'on ne peut jamais contester une vérité individuelle. Il n'est pas téméraire d'avancer qu'on ne lit plus guère *les Origines*. On a bien tort. C'est un livre admirable. Il est peu d'historiens qui sachent mener à bien, comme Taine, les grands tableaux d'ensemble et grouper les faits d'une manière plus saisissante. Le malheur veut qu'on se défie aujourd'hui des tendances qui ont inspiré ses groupements. On remarque qu'il a commencé de songer aux *Origines*, à un moment où l'autocratie lui déplaisait. *L'Ancien Régime* en porte la trace. Au contraire la *Révolution* témoigne de l'horreur que la Commune avait inspirée à Taine pour la Révolution. M. Aulard a prouvé que Taine avait été partial à l'égard des grands révolutionnaires. Mais bien entendu! M. Aulard n'était pas moins partial et quand on lui prouvait textes en mains la vénalité du Tribunal Révolutionnaire, il refusait d'y croire. On peut toujours répondre à un texte par un autre texte. En attendant que l'histoire devienne une science, — on peut attendre longtemps, — il faut la juger comme un art et Taine historien a écrit des livres de grand artiste.

Ce n'est pas aux théories milieu, race, etc... qu'il faut se référer pour distinguer sous l'appareil des développements la charpente logique des *Origines*, mais bien plutôt, comme le montre M. Chevrillon, à ces traités sur la méthode historique que Taine construisait à la sortie de l'École Normale. On connaît les grandes lignes de l'imposante démonstration que Taine a entreprise dans *les Origines*. On sait ce que ces livres ont apporté de nouveau dans l'étude de la Révolution, et tout particulièrement cette idée que la Révolution n'a pas rompu le mouvement commencé sous la monarchie (centralisation, destruction des libertés locales), mais l'a continué. De toutes les vues que Taine a ouvertes sur le sujet, il en est une que stimule particulièrement l'esprit. Elle tend à montrer que l'esprit classique idéologique a contribué à provoquer la Révolution. Faguet, dans un article déjà cité, a montré ce qu'il y avait d'inacceptable dans cette subtile hypothèse. Mais n'est-il pas curieux de songer qu'à cet esprit classique, si néfaste par ses conséquences, Taine opposait l'esprit positi-

viste, scientifique, qui eût révélé aux hommes de 89, s'ils l'avaient pratiqué, que les institutions les plus apparemment attaquables de la France répondaient à des besoins profonds et anciens, et, par voie de conséquence, eût évité le grand bouleversement. Quand on voit avec quelle intrépidité — et quelle intelligence — Taine lui-même, champion du positivisme, construit les aventureuses hypothèses auxquelles il suspend la chaîne des faits, on demeure sceptique sur la puissance bienfaisante de l'esprit scientifique exercé dans le domaine des sciences sociales.

***

C'est une question difficile et importante de savoir ce que Taine a apporté de nouveau. Le dessein poursuivi par M. Chevrillon ne le conduit pas à se prononcer nettement là-dessus. Mais il a situé Taine d'une manière fort suggestive dans le courant de son siècle.

D'une part, parmi les historiens, nous voyons un Michelet, dépeindre des milieux, évoquer l'atmosphère de tel ou tel siècle, un Guizot, un Tocqueville, ordonner des séries de faits d'après des vues d'ensemble, ne négligeant pas, à l'occasion, de montrer, comme l'exemple de Montesquieu les y incitait, ce qu'un homme devait aux coutumes de son pays, à ses lois. Du côté des romanciers, la génération romantique, inspirée par Walter Scott, a l'obsession de la couleur locale, qui est la projection extérieure de l'esprit d'une race, d'un pays, à une certaine époque. Après ceux-là paraissent un Balzac qui fait, comme Taine, de la zoologie humaine, un Stendhal, qui, se souvenant de madame de Staël, pratique la psychologie comparée des peuples, sans oublier Flaubert qui, avant même que Taine ait publié ses grands ouvrages, semble introduire dans le roman l'esprit tainien.

D'autre part, quand Taine commence d'écrire, un grand mouvement de foi en la science entraîne les esprits. Les sciences elles-mêmes se développent. Les études zoologiques progressent. Lamarck a révélé l'influence du milieu sur le développement des espèces. L'esprit scientifique pénètre dans

tous les domaines de l'esprit. En histoire on commence de contrôler les sources, de fouiller dans les archives.

En somme les idées de Taine étaient dans l'air et l'on se préoccupait avant lui, sinon de la faculté maîtresse, du moins des races, des milieux. Son mérite aura été, en réduisant ces idées en formules, de leur donner une vie nouvelle et d'accroître leur influence. Son succès a tenu en partie à ce fait qu'il a été la voix consciente d'un grand nombre de ses contemporains. Ce n'est d'ailleurs pas un mince mérite, si ce n'est pas positivement un mérite d'inventeur. Si le génie eût été la faculté d'exprimer parfaitement l'esprit d'une époque, comme le disait Taine, — et il ne le disait pas par hasard, — Taine eût été génial. Il ne l'a pas été, parce qu'il y a autre chose dans le génie, un mouvement essentiellement original et personnel, qui n'est pas provoqué par les mouvements du dehors, mais les provoque.

Quant à la pensée philosophique de Taine, la plupart des philosophes s'accordent aujourd'hui à en reconnaître la vigueur et à en contester l'originalité. *L'Intelligence*, ce beau livre, d'une si fière structure, d'une si rigoureuse logique est une combinaison d'éléments fournis par Condillac, Stuart Mill, Bain, Spencer, sans oublier Aristote. En admettant — il le fallait bien! — la faculté d'abstraire dans son temple positiviste, Taine compromettait d'ailleurs, dès le début, sa solidité. Quoi que l'on puisse penser au reste de la théorie des sensations et des images et de la théorie de l'hallucination vraie, — si peu intelligible, quand on serre le problème de près, — il apparaît bien que *l'Intelligence* ne représente pas le début d'une ère nouvelle en psychologie. Ce n'est que la présentation nouvelle de recettes déjà anciennes. Quant aux *Philosophes classiques*, c'est avant tout un ouvrage de polémique. Le pauvre Cousin et son rationalisme y sont assez spirituellement exécutés. Comme personne ne se soucie plus d'anéantir Cousin, l'intérêt du livre est fort atténué, la virtuosité de l'attaquant n'étant pas telle que l'on s'éprenne de son livre pour sa force même, sans considérer son but, comme on peut le faire pour *les Provinciales*.

Je ne sais si M. Chevrillon concéderait que les grandes théories de Taine ne sont pas originales, mais un cha-

pitre de son livre tend à montrer qu'il est des passages peu connus de l'œuvre de Taine qui annoncent Bergson, ce qui restituerait évidemment au philosophe l'éclat d'un novateur. Taine n'a-t-il pas écrit que la continuité de l'action intérieure se confondait avec notre être? N'a-t-il pas « assimilé l'organisation de la matière par la vie à l'acte créateur par lequel un musicien conçoit et crée d'un seul mouvement toute la ligne d'une mélodie »? N'a-t-il pas montré dans une étude sur le Temps, qu'il faut transporter les recherches du continu abstrait au continu réel, au « moi qui dure », étudier non plus la nature du temps, mais la nature du changement? Ce sont des passages troublants — qui témoignent de la puissance des conceptions de Taine. Mais il faut ajouter qu'il n'y a pas attaché lui-même une importance extrême; sinon il eût poussé ses recherches dans cette direction. Peut-être, si l'on regardait de près, constaterait-on que les constructeurs de systèmes manient souvent, sans en connaître la puissance les armes avec lesquelles on anéantira leurs constructions. Mais il est curieux que, dans le cas de Taine, on puisse si fréquemment glaner dans son œuvre des idées importantes dont il n'a tiré nul profit. Peut-être, parce qu'il sentait confusément qu'elles pouvaient détruire son œuvre, n'aimait-il pas à y attarder son esprit. C'est ainsi que M. Chevrillon, à plusieurs reprises, a pu citer des phrases de Taine qui restreignent singulièrement la portée pratique de ses théories sur la faculté maîtresse, la race, etc... Taine lui-même n'en a que fort peu tenu compte. Un combattant doit choisir. Les sceptiques seuls ont le bonheur de tout pouvoir considérer d'une âme égale. Taine n'était pas un sceptique. C'était un doctrinaire et un passionné. Ce sont là dispositions qui comportent d'ailleurs des avantages. Si Taine eût développé ses idées sans leur donner la forme de règles inflexibles, qui sait si elles eussent obtenu le même succès?

***

Sa logique imperturbable a frappé l'opinion. En poussant dans tous les domaines et jusque dans la philosophie de l'art l'application de sa méthode, il a impressionné les esprits. Les

Français ne sont pas très philosophes : les systèmes compliqués les rebutent, mais une théorie nette, d'accès facile, amuse et retient leur esprit. Ce qu'il y avait de philosophie allemande dans l'œuvre de Taine devait représenter la dose exacte de philosophie allemande assimilable par un esprit français moyen, la ration d'exotisme intellectuel capable d'apaiser des estomacs qui ne crient pas famine. Les théories de Taine, séduisantes au premier examen et aventureuses, ont plus fait pour sa gloire que ses *Essais de critique*, son meilleur ouvrage avec *les Origines*. Ce sont ces coups de fanfare qui ont rapidement attiré l'attention sur l'art de Taine.

M. Thibaudet dans un profond article sur Taine publié par la *Revue de Paris* il y a trois ans, à propos du centenaire de la naissance de l'historien, reconnaissait comme élément essentiel de cet art le génie oratoire. On ne saurait mieux dire : les livres de Taine sont des monuments d'éloquence. Il s'agit de persuader le lecteur, et l'écrivain pour y parvenir, accumule les arguments dans des phrases courtes, haletantes, qui, selon l'expression d'un critique cité par Sainte-Beuve, évoquent le bruit de la grêle tombant sur les toits. Ouvrez au hasard *les Essais* : voici l'analyse du voyage en Espagne de madame d'Aulnoy. Écoutez la voix métallique qui soudain monte du livre. Grandeur et faiblesse de l'esprit espagnol. Est-ce le discours d'un professeur ou bien un sermon prononcé en chaire? Quelle étonnante ardeur impétueuse et éternellement contenue! On songe à quelque étrange alliance d'un pasteur et d'un chevau-léger.

On parle souvent de la poésie de Taine. M. Giraud conjecture intrépidement qu'il n'eût tenu qu'à Taine d'écrire *les Trophées*. On en doute. Taine entraînait la pensée; il avait, si l'on veut, la poésie du philosophe; mais il ne savait ni susciter une image visuelle précise, ni communiquer une émotion. Étrange destin de ne voir en ce monde que sensations et d'être incapable d'en faire partager une! Dans *les Essais* mêmes on admire la finesse des jugements, l'ampleur des vues, mais on s'étonne de ne sentir vivre aucun des écrivains étudiés. Le « petit détail » où la vie se love et passe de livres en livres manque toujours. Taine lui-même, quand on a relu son œuvre, il semble qu'on ne soit pas entré en contact

avec l'homme. On croit avoir gravi, grâce à lui, quelque majestueux Sinaï où l'on respire un souffle spirituel âpre et stimulant, mais on n'a pas senti la chaleur d'un corps, deviné le battement d'un cœur.

Des paysages mêmes Taine parlait en orateur. Il aimait les sites grandioses et rudes; il les décrivait avec une noblesse sévère. On ne les voyait pas, mais on admirait la puissance de la voix qui discourait. C'est une façon de décrire la nature qui manque un peu de charme. Aussi le *Voyage aux Pyrénées*, qui contient surtout — la contrée le veut — des paysages, est-il un peu... ennuyeux. Ce qui sauve le *Voyage en Italie*, c'est la variété des matériaux recueillis : réflexions sur la sculpture antique, sur la société romaine, sur la peinture florentine, sur le peuple napolitain. Entraîné par une curiosité inlassable, esprit clair, intelligence puissante, Taine faisait un merveilleux observateur. Qui n'admirerait l'abondance, la solidité des informations réunies dans les *Notes sur l'Angleterre*? S'il y avait un peu moins de classifications (classification des types anglais, des ouvriers anglais, etc...), ce serait le modèle du genre : la grande enquête.

***

En considérant l'œuvre même de Taine, nous nous sommes un peu éloigné du bel ouvrage de M. Chevrillon. Ce sera dorénavant pour tous les lettrés un instrument de travail nécessaire. Éloge de Taine, il nous rappelle opportunément que, si l'influence du philosophe s'est dans l'ensemble considérablement atténuée, elle ne s'en exerce pas moins, et avec vivacité, sur quelques-uns de nos plus solides écrivains. Ouvrage d'étude, il établit définitivement l'idée, déjà avancée par plusieurs critiques, que Taine a construit de très bonne heure toute sa méthode. En somme avant de vivre. Il l'a appliquée ensuite à la vie. On ne s'étonnera donc pas outre mesure qu'elle n'ait pas semblé toujours parfaitement adaptée à son objet.

Il y a de curieuses contradictions dans le destin de Taine. Il se considérait lui-même avant tout comme un philosophe. Ce qu'il y a de plus oublié dans son œuvre, c'est sa philo-

sophie. L'esprit de système qui le caractérisait a favorisé l'éclosion de sa gloire. Il lui nuit aujourd'hui. Les théories qui ont assuré à tel de ses livres un ample succès détournent de lui maintenant, parce que ces théories sont jugées fausses. Et l'on néglige pareillement, ce qui est injuste, des ouvrages excellents où les fameuses théories ont été presque oubliées par leur auteur, car on a pris l'habitude de ne considérer qu'un aspect de l'homme, aspect pour ou contre lequel on se prononce une fois pour toutes. Mais, quel que soit le jugement que l'on porte sur l'œuvre, — il peut n'être point chaleureux, mais sera toujours respectueux, — la grandeur du nom est hors de cause. Taine est un des jalons de la vie littéraire française. Ce fut un merveilleux condensateur de forces. Toutes les idées qu'il a reçues de quelques-uns, il les a rendues au public, aux générations nouvelles, avec une puissance multipliée. Le but idéal qu'il a désigné à ses contemporains, c'est l'alliance, la fusion même des sciences pures et des sciences morales, une entreprise gigantesque d'unification des recherches humaines. Provisoirement la tentative semble avoir échoué. L'insuffisance des instruments dont nous disposons la rend même à nos yeux follement présomptueuse. Mais qui peut dire ce qu'on en pensera demain? La cause n'est pas jugée.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent êtres adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe)*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1932

		Pages.
GUSTAV STRESEMANN...	La Conférence de Londres	5
FRANÇOIS PORCHÉ.....	Franc-Nohain poète	34
ED. GISCARD D'ESTAING.	L'Or ou le Retour aux Disciplines	50
JULIEN GREEN.....	Épaves. — IV	69
JACQUES BOULENGER...	Dans un Village, à Corfou	99
JULIEN BENDA.....	Esquisse d'une Histoire des Français. — II	123
ROBERT DE TRAZ.....	Le Désarmement à Genève	149
ANDRÉ CHAMSON.....	Héritages (*fin*)	164
CONSTANTIN PHOTHIADÈS.	Théâtres lyriques de Paris	207
A. ALBERT-PETIT.....	Le Mouvement historique	219
FRANÇOIS LEUWEN.....	La Crise ministérielle	234

LIVRAISON DU 15 MARS 1932

GEORGES GOYAU.....	La Société des Missions étrangères	241
FRANÇOIS DE BONDY...	Simois. — I	281
JACQUES PIOU.....	Le Boulangisme	301
JULIEN GREEN.....	Épaves. — V	321
F. BALDENSPERGER....	Gœthe et la Légion d'honneur	369
J.-M. BOURGET.....	L'Aviation dans la Défense nationale	379
JULIEN BENDA.....	Esquisse d'une Histoire des Français. — III	399
ARDUINO COLASANTI...	Pisanello et le Cosmopolitisme en peinture	428
FRANÇOIS PORCHÉ.....	Le Mouvement dramatique	443
JEAN FIOLLE.....	La Chirurgie moderne : tendances, buts	455
HENRY BIDOU.....	Le Mouvement littéraire	471

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1932

		Pages.
HENRY BORDEAUX	La Reine Hortense au Lac du Bourget	481
COMTE DE FELS	L'Autel de la Peur	509
JEAN GIONO	La Mort du Blé	528
MARCEL LUCAIN	Les prochaines Élections	546
JULIEN BENDA	Esquisse d'une Histoire des Français. — IV	571
FRANÇOIS DE BONDY	Simois. — II	602
HANS VON ECKARDT	La Presse allemande de nos jours	624
JULIEN GREEN	Épaves (*fin*)	643
L. HOULLEVIGUE	Gœthe, naturaliste et physicien	688
JOAKIM PUHK	Relations commerciales avec l'U. R. S. S.	696
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	708

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1932

ANDRÉ THÉRIVE	Anna. — I	721
HENRY BORDEAUX	La Reine Hortense à Notre-Dame-des-Ermites	745
MARTHE DE FELS	Terre de France : Perrault	763
FRANÇOIS DE BONDY	Simois. — III	796
RENÉ LE SENNE	La Philosophie bergsonienne en France	823
MAX HERMANT	La Situation économique de l'Allemagne	845
JULIEN BENDA	Esquisse d'une Histoire des Français (*fin*)	863
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Berlin	896
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	915
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	925
MARCEL THIÉBAUT	La Pensée de Taine	937

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

"Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Tirage sur papier de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

VIENT DE PARAITRE :

JEAN-DES-FIGUES

Par PAUL ARÈNE

Illustré de cinquante-sept aquarelles de

FRANÇOIS DE MARLIAVE

(Coloris au patron d'Eugène Charpentier.)

Paysages de Sisteron et de Provence, scènes de la vie parisienne du Quartier Latin, sont traités avec maîtrise par les aquarelles du peintre **F. de Marliave** (médaillé au Salon des Artistes Français, associé de la Nationale).

JUSTIFICATION du TIRAGE

N°s 1 à 20 : 20 exemplaires sur Madagascar, avec deux aquarelles originales de Fr. de MARLIAVE . . . . . 380 fr.

N°s 21 à 37 : 17 exemplaires sur Annam, avec une aquarelle originale de Fr. de MARLIAVE. . . . . 300 fr.

N°s 38 à 49 : 12 exemplaires sur vélin d'Arches . . . . . 250 fr.

N°s 50 à 849 : 800 exemplaires sur vélin de Rives . . . . . 200 fr.

Envoi de 2 pages-spécimens contre 1 fr. en timbres. (Étranger : 2 fr.)

LES CHATEAUX du BLÉSOIS et de TOURAINE

EN AUTOMOBILE

du 20 Mars au 16 Octobre 1932

Pendant la belle saison, la Compagnie d'Orléans organise des circuits pour la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux de la Loire dont ci-après la nomenclature :

Au départ de BLOIS (2 circuits)

Chambord, Cheverny, Chaumont.

Prix de transport : **18 fr. ou 28 fr.**

Au départ de TOURS (8 circuits)

Loches, Chenonceaux, Amboise, Villandry, Azay-le-Rideau, La Romainière, Saché, Chinon, Champigny-sur-Veude, Richelieu, Ussé, Fontevrault, Saumur, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Montrésor, Cormery, Valençay, Saint-Aignan, Pontlevoy, Montrichard, Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont.

Prix de transport :

24 fr.; 28 fr.; 38 fr.; 40 fr.; 42 fr.; 58 fr. ou 60 fr.

Pour tous renseignements, la location des places (deux francs par personne) et l'indication des jours de mise en marche, s'adresser : aux gares de Paris-Quai d'Orsay, Blois et Tours; aux Bureaux spéciaux du service automobile, 8, Boulevard Béranger, Tours, et 2, Place Victor-Hugo, Blois; aux Agences de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines et 126, Boulevard Raspail ou à la Maison de France, 101, Avenue des Champs-Elysées, à Paris; aux principales Agences de Voyages.

LES ÉDITIONS DE FRANCE, 20, Avenue Rapp, PARIS
Ségur 92-80, 92-81

VIENT DE PARAITRE

LUCAS-DUBRETON

LE DRAPEAU BLANC

Un roi qui reste fidèle à son drapeau

Un Vol. : 15 fr.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Entre PARIS et MODANE

LES PLACES DE COUCHETTES DES TRAINS 621 ET 618
SONT DE BOUT EN BOUT A LA DISPOSITION DE LEURS OCCUPANTS

Précédemment, les voyageurs se rendant en Haute-Maurienne ou en Italie, dans la voiture de couchettes du train 621 qui part de Paris P.-L.M. à 20 h. 30, devaient abandonner ces places à 6 h. 15 à l'arrêt de Chambéry où la voiture était détachée du train.

Pour éviter ce dérangement matinal, le parcours de la voiture a été prolongé jusqu'à Modane où le train arrive à 7 h. 50, laissant jusqu'à cette gare les couchettes à la disposition de leurs occupants.

De même, dans le sens Modane-Paris, la libre disposition des couchettes dans le train 618 est assurée de 21 h. 30 (départ de Modane) à 9 h. 15 (arrivée à Paris).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. Perdrix et Burin, *34, rue Richer, Paris 9e.* -:- Téléph. Prov. 88-54.

VENTE au Palais de Justice à Paris, *le 28 Avril 1932, à 14 heures*

PROPRIÉTÉ SISE A PARIS
(15e ARRONDISSEMENT)

Rue Alexandre-Cabanel, nos 4 et 6

Mise à prix : 1.000.000 de francs

S'adresser à Me **CHARDEAU,** *avoué à Paris, 31, rue de Ponthieu.*

ce que
les Allemands
pensent de nous

R. ERNST CURTIUS

ESSAI
SUR LA FRANCE

« Une *œuvre* et un *acte* de compréhension. »
Ch. du BOS
" *Pour mon Plaisir* "
15 fr.

LUDWIG BAUER

LA GUERRE
EST POUR DEMAIN

« Un curieux livre, tout rempli d'aperçus de premier ordre. »
Comte de FELS
15 fr.

FRIEDRICH SIEBURG

DIEU
EST-IL FRANÇAIS

« ... le plus précieux hommage rendu, jusqu'à ce jour, à l'humanisme français et au désintéressement de notre action dans le monde... »
B. GRASSET
15 fr.

GRASSET

Librairie VALOIS - 7, Place du Panthéon - PARIS-Ve

Ch. P. Paris 31-55

■ *Bibliothèque économique universelle*

Robert EISLER

La monnaie cause et remède de la crise économique mondiale

30 fr.

L'étude la plus complète du problème monétaire tel qu'il est posé par la crise actuelle.

■ *Collection " CRISES ET PLANS "*

René GIRAUD

Économie de l'Europe future

15 fr.

La tâche de l'Europe, en face des expériences américaine et soviétique.

Paul LOUIS

La Révolution sociale

15 fr.

Lisez ce livre pour savoir ce qu'elle sera.

■ *Romans du nouvel âge*

Jules REBOUL

Babet-le-Sage et ses amis

15 fr.

Par l'auteur du Père Bacchus. Grand Prix rhodanien de littérature 1931.

■ *Romans de la vie nouvelle*

Jean EPSTEIN

L'or des mers

15 fr.

Tous ceux qui ont aimé les films de Jean Epstein voudront lire ce livre.

■ *CAHIERS BLEUS, série tellière*

Victor SERGE

Littérature et Révolution

5 fr.

Une mise au point particulièrement claire.

" GÉOGRAPHIE POUR TOUS "

Collection Nouvelle

Il n'existe pas actuellement de livre de géographie intermédiaire entre le manuel de classe et le grand ouvrage réservé aux spécialistes et d'un prix très élevé **" GÉOGRAPHIE POUR TOUS " va combler cette lacune comme il fut fait pour l'histoire par la collection bien connue " LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES "**

Premier volume paru :

ERNEST GRANGER

Agrégé d'Histoire et de Géographie

LA FRANCE

Son visage - Son peuple - Ses ressources

Un volume de 400 pages (format 22,5×14) imprimé sur alfa supérieur Outhenin Chalandre, avec de nombreuses cartes et de tableaux. Prix : : : : : : : : **25** fr.

En préparation :

Les États Unis et le Canada, par Raoul Blanchard
-:- Le Monde Russe, par Georges Duméziil -:-
-:- L'Afrique noire, par Wenlersse et P. Daye -:-

A. FAYARD & Cie, Éditeurs, 18-20, rue du St-Gothard, PARIS

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

Vient de paraître

AUGUSTE BAILLY

JULES CÉSAR

Nombreuses sont les études sur Jules César; c'est pourquoi sans revenir sur ce qui est acquis, Auguste Bailly a voulu nous offrir une vue claire et logique du césarisme, c'est-à-dire du système politique qui, sur les ruines de la république oligarchique, a construit un nouveau régime. Une étude vivante et limpide.

Un volume in-18 de 288 pages. . . . . 12 fr.

A. FAYARD & Cie, Éditeurs, 18-20, rue du St-Gothard, PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION

"LES BELLES-LETTRES"

95, Boulevard Raspail

PARIS (6e)

Viennent de paraître

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

LYCURGUE

Contre Léocrate — Fragments

Texte établi et traduit par M. F. DURRBACH . . . . . **25** fr.

CICÉRON

Brutus

2e édit. revue et corrigée. Texte établi et traduit par M. J. MARTHA. **18** fr.

JUVÉNAL

Satires

2e édition revue et corrigée. Texte établi et traduit par MM. P. DE LABRIOLLE et F. VILLENEUVE . . . . . **30** fr.

SUÉTONE

Vies des Douze Césars

Texte établi et traduit par M. H. AILLOUD. Tome I. . . . . **25** fr.
Tome II . . . . **30** fr.
Tome III. . . . **20** fr.

COLLECTION D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES

LE PREMIER FIGARO

(1826-1833)

d'après des documents inédits

Par M. F. SÉGU . . . . . **12** fr.

COLLECTION D'ÉTUDES FRANÇAISES

SUR UN MANUSCRIT DE "MIREILLE"

LE GÉNIE AU TRAVAIL

Par M. J. VÉRAN . . . . . **6** fr.

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

GŒTHE

ÉTUDES PUBLIÉES POUR LE CENTENAIRE DE SA MORT

(22 Mars 1932)

sous les auspices de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. **50** fr.

CHEZ PLON

JULIEN GREEN

ÉPAVES

« *La Seine entraîne un corps humain. Dans ces circonstances, elle prend des allures solennelles.* »
LAUTRÉAMONT.

Roman. Édition ordinaire in-16 . . . . . **15 fr.**

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

AMITIÉ OU AMOUR

L'Amitié amoureuse — Marie-Antoinette et Fersen — Pauline de Beaumont et Chateaubriand
Les Amours de Xavier de Maistre à Aoste — Rosalie de Constant et Bernardin de Saint-Pierre
Madame Récamier.

In-16 . . . . . **15 fr.**

SIX ANNÉES DE POLITIQUE ALLEMANDE

LES PAPIERS DE STRESEMANN

Publiés par Henri BERNARD avec la collaboration de WOLFGANG GOETZ et Paul WIEGLER.
Traduit de l'allemand par Henri BLOCH et Paul ROQUES, Professeur au Lycée Hoche.

TOME I

La Bataille de la Ruhr — La Conférence de Londres
(1923-1924)

In-8° carré sur alfa avec 8 gravures hors texte. . . . . **36 fr.**

MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

Le Roman de l'énergie nationale

☆ ☆ ☆

LEURS FIGURES

In-16 . . . . . **15 fr.**

DANIEL-ROPS

LE MONDE SANS AME

In-16 . . . . . **12 fr.**
In-8° écu sur alfa tiré à 1.650 ex. numérotés (collection « La Palatine »). . **25 fr.**

JACQUES SEYDOUX

DE VERSAILLES AU PLAN YOUNG

Réparations — Dettes interalliées — Reconstruction européenne

Notes et documents recueillis par MM. Jacques ARNAVON et E. de FELCOURT, Ministres plénipotentiaires.
Préface de François-Charles ROUX, Ministre de France à Prague.

In-8° carré sur alfa . . . . . **36 fr.**

" LES MAITRES DE L'ART "

Collection publiée sous le haut patronnage du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

URBAIN MENGIN
Maître de conférences à l'Institut français de Florence.

LES DEUX LIPPI

In-8° demi colombier sur papier vergé avec 32 gravures hors texte. Broché. **15 fr.**
Cartonné . . . . . **35 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Vient de paraître :

F. YORK POWELL, professeur à l'Université d'Oxford, et **T. F. TOUT**, professeur à l'Université de Manchester. — **Histoire d'Angleterre** des origines à nos jours. Édition française par Édouard GUYOT, professeur à la Sorbonne. . . . . **120** fr.

MAURICE GOGUEL, directeur d'Études à l'École des Hautes-Études. — **La Vie de Jésus**. . . . . **60** fr.

PEARL S. BUCK, professeur à l'Université de Nankin. — **La terre chinoise.** Roman . . . . . **20** fr.

PIERRE LUCIUS. — **Faillite du Capitalisme**? Une explication de la crise mondiale. Préface de M. Eugène MATHON, président du Comité central de la Laine . . . . . **18** fr.

PIERRE COSTE. — La lutte pour la suprématie. **Les Grands marchés financiers.** Paris, Londres, New-York. Préface de M. Pierre QUESNAY, directeur général de la Banque des Règlements internationaux. . . . . **20** fr.

W. F. REDDAWAY, chargé de Conférences à l'Université de Cambridge. — **Frédéric le Grand** (1712-1784) . . . . . **30** fr.

LIEUTENANT MAX WILD, officier de liaison au quartier général de la VIIIe Armée, officier au Service de renseignements allemand. — **Mes aventures dans le Service secret** (1914-1918). . . . . **20** fr.

PETER CORNELISSEN. — **Un croiseur dans la Révolution** (août 1918-juin 1919) . . . . . **16** fr.

JEAN KONDYLAKIS. — **Maître d'école.** Texte grec moderne avec, en regard, la traduction française de P. LASCARIS, docteur ès lettres, lectrice à la Sorbonne (*Collection des Deux Textes*) . . . . **12** fr.

MAURICE SOULIÉ. — **Les Procès célèbres des États-Unis.** *Les Circus Girls de Salem*, 1692. — *La trahison du général Arnold*, 1780. — *Aaron Burr, aventurier politique*, 1756-1834. — *Joseph Smith, prophète et fondateur du Mormonisme*, 1805-1844. — *Le crime du professeur Webster*, 1849. — *Les Comités de Vigilance*, 1851-1855. — *John Brown*, 1859. — *L'assassinat du président Lincoln*, 1864. — *Les Procès du Standard Oil Trust*, 1876-1906. . . . **18** fr.

FRANCIS DELAISI. — **Les Contradictions du monde moderne.** Troisième édition entièrement conforme à la première. . . . . **30** fr.

GÉNÉRAL LUDENDORFF, premier Quartier-Maître général des Armées allemandes. — **Souvenirs de guerre.** Traduction française intégrale et définitive. Préface du général BUAT, ex-Chef d'État-Major général de l'Armée. Deux vol. in-8, avec 46 cartes, ensemble . . . . . **80** fr.

COMMANDANT J. DELMAS, breveté d'État-Major. — **L'Infanterie de la Victoire** (1918). Avec le *XXe Corps sur les Monts de Flandre, la Marne, la Montagne de Reims, la Vesle, la Ligne Hunding.* Préface du lieutenant-colonel Jean FABRY, député de Paris, président de la Commission de l'Armée. . . . . **18** fr.

Du même auteur:

Mes Hommes au feu. Avec la Division de Fer, à Morhange, sur l'Yser, en Artois, 1914-1915. Préface du général PÉTIN . . . . . **20** fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

Dernières Publications :

Maurice Maeterlinck

L'Araignée de Verre

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . 12 fr.

Edmond Cahen

Le Juif et l'Auvergnat, roman

Un volume in-16. . . . . 12 fr.

Jean Rodes

A travers la Chine actuelle

Un volume in-16, planches hors texte. . . . . 12 fr.

Jean de Vial

Denis, roman

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . 12 fr.

Marcel Pagnol

Pirouettes, roman

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE

Collection publiée sous la direction de Marcel THIÉBAUT

Vient de Paraître :

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE

LE CHATEAU DE VINCENNES

Un volume avec hors-texte et deux plans. . . . . 15 fr.
Il sera tiré 200 exemplaires numérotés sur vélin du Marais . . . . . 30 fr.

Ouvrages déjà parus dans cette Collection :

G. LENOTRE

LE CHATEAU DE RAMBOUILLET

SIX SIÈCLES D'HISTOIRE

LOUIS DIMIER

LE CHATEAU DE FONTAINEBLEAU

ET LA COUR DE FRANÇOIS Ier

LOUIS BATIFFOL

LE LOUVRE SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII

HENRY BIDOU

LE CHATEAU DE BLOIS

Chaque volume avec plans et gravures. . . . . 15 fr.

COLLECTION VÉLIN DU MARAIS

CHARLES BAUDELAIRE

LETTRES A SA MÈRE

1.200 exemplaires numérotés à. . . . . 35 fr.

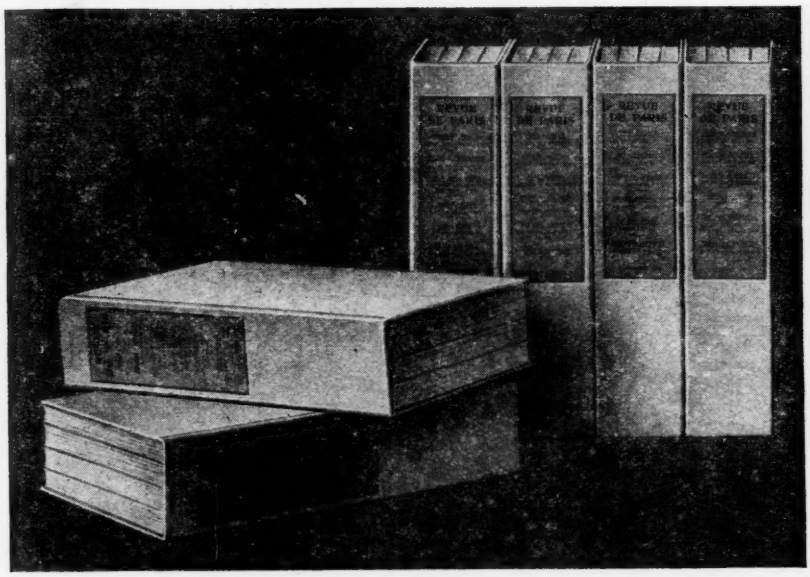
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc... publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

On peut dès maintenant commander, **3, Rue Auber,** les cinq cartonnages des dix premiers mois de 1931.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.